

LES

FEMMES DE L'ÉVANGILE

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de ma signature sera réputé contrefait et poursuivi conformément à la loi.

OUVRAGES DU R. P. VENTURA

LA RAISON PHILOSOPHIQUE ET LA RAISON CATHOLIQUE, ou conférences sur les principaux dogmes catholiques, prêchées à Paris. 3 vol. in-8, br. . . . . 20 fr.

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE PHILOSOPHIE, en réponse à une lettre de M. le vicomte de Bonald. In-8, br. . . . . 1 fr. 50

ESSAI SUR L'ORIGINE DES IDÉES ET SUR LE FONDEMENT DE LA CERTITUDE, suivi de nouvelles observations sur le cartesianisme. In-8, br. . . . . 4 fr.

LA FEMME CATHOLIQUE, faisant suite aux femmes de l'Évangile. 2 vol. in-8, br. . . . . 12 fr.

CONFÉRENCES SUR LA PASSION. 2 vol. in-12, br. . . . . 7 fr.

LA VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU, MÈRE DES HOMMES. 1 vol. . . . . 3 fr. 50

HOMÉLIES SUR LES PARABOLES DE N.-S. JÉSUS-CHRIST. 2 vol. in-8, br. (Ouvrage posthume.). . . . .

CONFÉRENCES, SERMONS ET HOMÉLIES, sur divers sujets. In-8, br. (Ouvrage posthume.). . . . .

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cᵉ, rue des Poitevins, 6.

LES

FEMMES DE L'ÉVANGILE

HOMÉLIES

PRÊCHÉES A PARIS, A SAINT-LOUIS D'ANTIN

PAR

LE R. P. VENTURA DE RAULICA

Ancien général de l'Ordre des Théatins,
Membre de la Sacrée Congrégation des Rites, Examinateur
des Évêques et du Clergé romain.

TROISIÈME ÉDITION
revue et augmentée

I



PARIS
A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ ET D'ÉDUCATION
D'AUGUSTE VATON, ÉDITEUR
RUE DU BAC, 50

1865



AVANT-PROPOS.

En publiant ce volume, sur LES FEMMES DE L'ÉVANGILE, nous nous étions proposé d'y mettre en tête un résumé historique des plus grandes femmes d'*après* l'Évangile; mais, ce travail étant devenu trop long pour pouvoir être placé ici comme une préface, nous nous sommes décidé à le publier à part, sous ce titre : LA FEMME CATHOLIQUE (1). C'est donc là qu'on trouvera notre manière d'apprécier la femme au point de vue de sa puissance morale. C'est encore là qu'on trouvera les portraits en petit des femmes catholiques les plus célèbres, et qui ont fait le plus de bien, au point de vue religieux et politique, aux cinq grandes époques du christianisme, l'époque des APOTRES, l'époque DES MARTYRS, l'époque DES PÈRES, le MOYEN AGE et les TEMPS MODERNES. C'est là enfin qu'on trouvera des remarques de quelque importance, à ce qu'il nous semble, sur la grandeur et l'efficacité de la mission de la femme catholique et les principaux moyens de l'accomplir. Et, bien que nous n'ayons pas dissimulé, dans cet écrit, les torts que quelquefois la femme s'est donnés par rapport à la religion, il n'en est pas moins un hymne de gloire, nous nous plaisons à le dire, de la femme telle que l'Évangile l'a faite et peut la faire encore, de la femme, création merveilleuse de l'esprit et de la grâce de l'Évangile.

Ainsi nous n'avons à nous occuper ici que de la mé-

(1) C'est LA FEMME CATHOLIQUE, *pour faire suite* AUX FEMMES DE L'ÉVANGILE, en deux volumes. Paris, 1855, chez Vaton.

thode que nous avons suivie dans ces HOMÉLIES lorsque nous les avons prêchées et publiées en italien à Rome, et maintenant que, sous de nouvelles formes, nous les publions en français après les avoir prêchées à Paris.

La BIBLE est le livre par excellence; et l'Évangile est la partie la plus excellente de la Bible. Comme Jésus-Christ est HOMME-DIEU, homme faible, infirme, Dieu majestueux et tout-puissant, de même son Évangile, miroir fidèle du grand mystère de sa Personne, est en même temps un livre simple et sublime, simple par le style et les paroles, sublime par les doctrines et par les choses; et comme la Personne du Dieu fait homme n'est que la Divinité cachée sous le voile de l'humanité, de même son Évangile n'est que la Sagesse infinie cachée dans la simplicité de la lettre. Jésus-Christ est un personnage singulier et unique; *Singulariter sum ego* (*Psal.*), parce que, dans sa qualité de Dieu éternel, il s'est fait écrire sa vie et faire son portrait avant sa naissance dans le temps. Les prophètes en ont écrit la vie par leurs paroles; les patriarches en ont fait le portrait par leurs actions. Chacun des patriarches a représenté, en lui-même, un trait de Jésus-Christ; et de tous ces traits réunis résulte un portrait magnifique, parfait de tous les mystères de sa personne. Ce qui a fait dire à saint Augustin que le peuple et le règne des Juifs, et même la vie des patriarches ont été prophétiques (1).

Or, comme ce divin Sauveur s'était fait prédire et figurer lui-même, par des paroles et des actions, dans la personne des prophètes et des patriarches, de même il s'est complu à instruire son Église, à en prédire et à en figurer les caractères, la mission, la destinée, par des paroles et par des actions, dans sa propre personne. Ainsi, il ne faut

(1) « Propheticus populus, propheticum regnum; etiam patriar- » charum vita prophetica fuit. »

pas se contenter, dit saint Augustin, d'admirer les prodiges du Sauveur du monde; mais il faut les interroger et entendre ce qu'ils nous disent de lui; car, si on y fait bien attention, ils ont, eux aussi, un langage qui leur est propre. C'est que, Jésus-Christ étant le Verbe de Dieu, les faits de ce Verbe sont eux-mêmes un verbe, une parole pour nous (1). Saint Grégoire dit, lui aussi : Les miracles de Notre-Seigneur et Sauveur, tandis qu'ils nous étonnent par la puissance qui les opère, nous instruisent par les mystères qu'ils renferment (2).

Outre le sens *immédiat* ou littéral, outre le sens *tropologique* ou moral, outre le sens *anagogique* ou relatif à la vie future, tous les faits de l'Évangile, ainsi que tous les faits de l'Ancien Testament, ont donc, eux aussi, un sens *allégorique* ou spirituel. Dans l'Évangile, comme dans toute l'Écriture sainte, tout est historiquement vrai, et en même temps tout y est mystérieusement prophétique.

Or, c'est dans ces différents sens que, dans ces homélies, nous avons interprété quelques traits de l'Évangile; et par là nous avons voulu présenter à ceux qui lisent l'Évangile un petit essai de la manière dont on doit interpréter tout le reste.

Saint Luc rapporte que, la première fois que le divin Sauveur apparut aux apôtres après sa résurrection, il leur ouvrit l'esprit pour qu'ils comprissent les Écritures : *Aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas.* Or il est évi-

---

(1) « Non sufficit intueri in miraculis Christi; interrogemus ipsa « miracula, quid nobis loquantur de Christo : habent enim, si in- « telligantur, linguam suam. Nam quia ipse Christus Verbum Dei « est, etiam factum Verbi verbum nobis est (*Tract.* 24, *in Joan.*). »

(2) « Miracula Domini et Salvatoris nostri per potentiam aliud « ostendunt, et per mysterium aliud loquuntur (*Homil. II, in* « *Evang.*). »

dent, par ces mots, que le divin Maître n'apprit pas alors à ses apôtres le sens littéral des Livres saints, qu'ils connaissaient déjà, mais le sens mystérieux, allégorique, prophétique de ces mêmes livres, c'est-à-dire qu'il leur apprit à ne chercher que lui, à ne voir que lui dans les paroles des prophètes, dans la vie des patriarches, aussi bien que dans tous les rites et dans tous les sacrifices de la Loi. Il est évident aussi que la vraie science des Livres saints consiste dans la connaissance non-seulement du sens littéral, mais aussi du sens allégorique. Il en est de même de l'Évangile, qui, lui aussi, nous le répétons, a des sens différents. S'arrêter donc à la lettre, et rien qu'à la lettre de ces livres inspirés, c'est ne pas les connaître assez, c'est les connaître mal, saint Paul ayant dit : « La lettre tue et l'esprit vivifie. » En effet, c'est en s'arrêtant à la lettre de la Bible que le Juif n'y voit pas Jésus-Christ, et que le protestant n'y voit pas l'Église ; et c'est là l'origine de la grande erreur, de l'erreur capitale de l'un et de l'autre ; car le Juif n'est Juif que parce qu'il nie Jésus-Christ, et le protestant n'est protestant que parce qu'il nie l'Église. Se borner donc à expliquer l'Évangile au sens littéral, ne s'arrêter qu'aux sublimes leçons de morale qu'il renferme, sans tâcher d'en découvrir la partie mystérieuse et prophétique qui y est cachée, c'est, en quelque manière, judaïser ; c'est expliquer l'Évangile à la manière protestante.

Les Pères de l'Église, auxquels Dieu a donné une lumière, une grâce particulière pour expliquer ses Oracles, à l'imitation des apôtres et particulièrement de saint Paul, se sont appliqués, dans leurs sublimes prédications, à développer les faits de l'Écriture sainte, et particulièrement de l'Évangile, dans ses quatre sens, en même temps. C'est pour cela que leurs sermons, leurs homélies, sur ces sujets, sont des instructions solides, magnifiques, sublimes

sur la religion et sur les grandeurs du christianisme.

En lisant ces homélies et ces sermons, on y apprend l'harmonie ineffable des deux Testaments, l'accomplissement successif des prophéties, les analogies du passé avec l'avenir, du corporel avec le spirituel, du dogme avec le précepte, de la loi avec l'Évangile, de la Synagogue avec l'Église. Ces grands hommes ne se sont pas arrêtés à la lettre; ils sont entrés dans l'esprit du livre de la Bonne Nouvelle, ils ont levé un coin du voile mystérieux qui le couvre; et ils nous indiquent les richesses de la sagesse, de la puissance, de la bonté de Dieu, qu'il a plu au Saint-Esprit d'y enfermer. Ils nous font connaître Jésus-Christ, par la grandeur de ses mystères, par l'excellence de ses doctrines, par l'efficacité de ses sacrements, par les caractères de son Église, par les pieuses industries de son amour, par la condition heureuse de ses disciples, par la générosité de ses récompenses.

A l'aide d'une éloquence fille de la conviction et du génie, ils combattent tous les vices, ils persuadent toutes les vertus; ils mettent à nu toutes les misères, toutes les plaies de l'âme, et indiquent les baumes divins, les remèdes célestes qui peuvent les guérir. Ils tonnent contre les esprits rebelles aux attraits de l'amour infini, et ils les menacent de la sévérité de la justice infinie. Mais ils ne font tout cela qu'à l'occasion de nous expliquer quelque trait de la vie du Seigneur. En sorte que les Pères commencent toujours leur prédication par Jésus-Christ; ils l'ont toujours en vue; ils l'ont toujours sur les lèvres, parce qu'ils l'avaient dans le cœur. Tous leurs morceaux oratoires ne sont d'abord que le développement d'un de ses mystères, d'où ils tirent ensuite, comme des conséquences de leurs principes, leurs grandes leçons de morale. Ce sont de beaux commentaires du livre divin, dans lesquels l'instruction qui éclaire l'esprit précède toujours l'exhorta-

tion pour la réforme du cœur. Mais en nous présentant des instructions variées, agréables, mais solides et bien raisonnées, ils nous offrent, sans en avoir l'air, une apologie complète, magnifique, lumineuse de la religion chrétienne, adaptée au besoin de tous les temps, au goût de toutes les âmes, et que tous sont dans le cas de recevoir, de comprendre, de retenir, pour leur instruction et pour leur amendement.

Il n'est donc pas étonnant que les chrétiens de leur époque, nourris par un aliment si substantiel, fussent si vigoureux dans la foi, si éclairés dans la science divine de la religion, et qu'ils fussent à même de comprendre et de goûter les sublimes choses que les Pères leur prêchaient, et qui fatiguent aujourd'hui l'intelligence des savants. Mais, hélas! depuis longtemps on a abandonné cette manière d'expliquer l'Évangile. Depuis Bossuet, dont les *Sermons* ne sont que la continuation de la prédication des Pères en langue vulgaire, à des exceptions près, même parmi ceux qui en ont l'obligation, on explique mal l'Évangile, ou on ne l'explique pas du tout. Quelques-uns ne prennent de l'Évangile courant qu'un seul passage qui sert de texte à un discours moral. D'autres se contentent de lire l'Évangile du jour en langue vulgaire ou d'en raconter le fait, et, ne l'envisageant qu'au sens immédiat ou littéral, en tirent quelques réflexions morales des plus communes; et voilà tout. C'est ce qui, à peu près, constitue ce qu'en France on appelle le prône. Est-il donc étonnant d'ENTENDRE DIRE PARTOUT que rien, en fait de prédication, n'est plus ennuyeux ni plus insignifiant que le prône? C'est une prédication de coutume, faite pour les classes les moins intelligentes du peuple, sans intérêt, sans élévation, où l'on ne trouve rien qui éclaire, rien qui instruise, rien qui touche, rien qui édifie; c'est un entretien qu'un petit nombre de

bonnes femmes suit, et dont personne ne tire aucun profit (1).

Ainsi l'Évangile reste un livre *cacheté aux sept sceaux*,

(1) A l'occasion de ce passage, on s'est plaint de nous, et on nous a reproché d'avoir déprécié un genre de prédication qui fait tant de bien en France, et d'avoir blessé ceux des respectables membres du clergé qui l'exercent. Mais, d'abord, ainsi que nous le déclarons en toutes lettres, dans ce passage même, nous n'avons fait qu'y répéter ce que *nous avons entendu dire partout* en France, par de bons catholiques français, et nous ne nous sommes fait que l'écho de leurs plaintes auprès de ceux à qui il appartient d'y faire droit, si elles sont fondées. Si on nous en a imposé, et si, au contraire, le prône est à présent ce qu'il doit être, tant mieux ; nous en sommes trop heureux, pour qu'il nous en coûte le moins du monde pour rétracter spontanément la censure qu'on nous avait suggéré d'en faire : non dans un esprit de blâme des personnes, mais dans le désir d'obtenir une réforme de la chose. Dans tous les cas, il n'est pas entré dans nos intentions de comprendre, dans cette appréciation en général du prône d'aujourd'hui, les savantes et pieuses explications de l'Évangile que la plupart de MM. les curés et vicaires de la capitale, par exemple, font, nous aimons à le dire, avec autant d'éclat que de profit pour les âmes.

Il en est de même de ce que nous disons ici *sur la stérilité de la prédication de nos jours*. En regrettant *ce fait* déplorable, nous n'avons pas voulu dire,cependant, qu'il n'y ait point bien des exceptions heureuses à faire ; et moins encore avons-nous voulu nier que la France compte, même à présent, beaucoup de prédicateurs distingués dans l'un et l'autre clergé, dont la parole éloquente obtient de nombreux et véritables succès, particulièrement par les *retraites* qu'ils prêchent à la fin du carême.

Enfin, si nous n'avons indiqué ici qu'un seul de ces apôtres de la sainte Parole, ce n'a été que pour prévenir l'objection qu'on aurait pu tirer, contre la méthode que nous inculquons, de ce que cet orateur exceptionnel ne l'a pas suivie, et cependant, il n'en a pas moins fait un immense bien. Mais, dans notre pensée, l'éloge que nous avons fait de lui, n'implique nullement la critique des autres.

ignoré du commun des chrétiens; et de là le fait dont on a la simplicité de s'étonner, que, même parmi ceux qui fréquentent les églises, on trouve tant d'ignorance en matière de religion. Ah! jamais, peut-être, on n'a plus prêché qu'aujourd'hui, et jamais la prédication n'a été plus stérile (1).

C'est encore la méthode protestante, touchant l'explication de l'Évangile, méthode bien déplorable sans doute, mais logique pour les malheureux qui la suivent.

D'abord, ayant fait naufrage par rapport au dogme, le protestantisme s'est attaché à prêcher la *morale;* et, à l'exception près des plus grossières invectives contre le catholicisme, les devoirs moraux forment les sujets des prêches protestants. Mais il est de fait que, même parmi les membres de la même communion, il n'y a pas de symbole commun et uniforme; il est de fait que, dans un même auditoire, il ne se trouve pas deux personnes croyant le même mystère ou le croyant de la même manière. On n'a donc plus pu donner au précepte le dogme chrétien pour base, et on a été obligé de descendre sur le terrain du droit naturel, de substituer la philosophie à la révélation, la raison à la foi. De là ces étranges discours soi-disant chrétiens d'où est élagué tout mystère et tout dogme du christianisme; où on ne vous propose que les devoirs d'une morale purement philosophique, humaine; où l'Écriture n'est citée, — lorsqu'on lui fait l'honneur

(1) Il va sans dire que cette remarque, ainsi que celles qui suivent, n'a pas trait à la prédication si étonnante, par le fond et par la forme, de cet orateur unique que Dieu a suscité en France pour concilier le christianisme avec la science et l'esprit moderne. C'est un genre de prédication de circonstance, pour une certaine classe qui croit peu, mal, ou qui ne croit point du tout; c'est un genre de prédication qui, comme l'a si bien compris le grand homme qui en est la gloire, doit nécessairement s'écarter de la méthode ordinaire de la prédication, faite pour ceux qui croient.

de la citer, — que comme un livre d'érudition, et non comme un *code divin;* où souvent Jésus-Christ se trouve accolé à Socrate, et où saint Paul n'a pas plus d'autorité que Marc-Aurèle.

Ainsi, prêcher les devoirs en les séparant des mystères et des dogmes, c'est faire descendre la prédication catholique à la misère, à la nudité, au scandale de la prédication protestante; c'est se faire, en quelque sorte, l'écho des coryphées de l'impiété du dernier siècle, criant toujours : *La morale, la morale*; *le reste est indifférent.* La morale chrétienne, séparée du mystère chrétien, ne découlant pas du dogme chrétien, est une morale plus parfaite, si l'on veut, que celle des stoïciens; mais c'est une morale qui n'ayant plus une base divine, n'en est pas plus certaine, plus obligatoire ni plus importante.

L'enseignement de la morale non-seulement ne perd rien à être présenté en compagnie des mystères de Jésus-Christ, mais il y puise une force merveilleuse, une efficacité toute particulière. Le chrétien qui n'a que des idées mesquines, petites, restreintes de la religion ne peut pas avoir du zèle et de la ferveur à en suivre les pratiques. Les sermons les plus mâles sur la malice et l'horreur de certains vices peuvent l'ébranler, l'agiter, faire naître en lui des velléités de réformes; mais ils ne le changent pas. Le Prophète l'a dit dans une parole pleine de sens et d'une philosophie toute divine : Il faut que l'homme s'élève à une grande hauteur de cœur pour que Dieu puisse se glorifier en lui, être glorifié par lui : *Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus.* C'est dire qu'il faut élever l'homme de la région des sens à celle de l'esprit, de la terre au ciel, l'initier aux grandeurs, aux profondeurs de Dieu : *Ad profunda Dei*, comme parle saint Paul; et c'est lorsqu'on l'a transporté sur ce terrain élevé, dans cette atmosphère spirituelle qu'il est facile, plus qu'on ne pense,

de lui inspirer le mépris du monde, la haine du vice et l'abnégation de lui-même. Or le moyen le plus aisé d'obtenir de tels résultats, c'est de lui prêcher les grandeurs de Jésus, le chef-d'œuvre de la sagesse et de la vertu de Dieu, dans lequel se trouvent réunis et cachés tous les trésors de la science infinie; c'est de lui faire connaître les raisons extérieures. les analogies, les rapports, la magnificence des dogmes de l'Évangile; c'est en un mot, de lui expliquer l'Évangile dans le style et selon la méthode de saint Paul et des Pères.

Enfin, l'amour de Jésus-Christ est la mort des vices, le germe précieux et en même temps le suc vivifiant et l'âme de toutes les vertus. Semblable au feu matériel, ce feu céleste, éclairant l'âme, l'échauffe, l'enflamme et y détruit en peu d'instants toutes les affections profanes. la convertit, la transforme, l'élève, la divinise. En effet, à commencer par celle de Madeleine, les grandes conversions qui se sont opérées dans l'Église, et qui ont changé des monstres en hommes, des pécheurs en saints, n'ont été que l'œuvre de l'amour de Jésus-Christ.

Or, quel moyen plus sûr, quel chemin plus court d'allumer ce feu sacré dans le cœur des fidèles que de leur expliquer, d'après la méthode des Pères, l'Évangile, ce code de l'amour divin à l'usage de l'amour, où le Sauveur du monde est représenté sous les couleurs les plus aptes à le faire aimer? Dans ce livre auguste, dicté par le Saint-Esprit, qui n'est qu'Amour, écrit par des hommes possédés par l'Amour, si Jésus-Christ se revèle quelquefois dans la sévérité de juge souverain, dans la grandeur et la majesté de Dieu, il se montre toujours au cœur du chrétien, à chaque page, à chaque ligne, dans l'humilité et la douceur de Fils de l'homme, toujours pacifique, miséricordieux, clément; il s'annonce toujours le pieux Sauveur, le père, le frère, l'ami de l'homme, ne lui parlant

que d'Amour, et engageant l'homme qui l'écoute et le médite à se donner tout entier à lui, en ne lui répondant que par l'Amour !

A l'appui de ces réflexions pourquoi ne nous serait-il pas permis de citer notre propre expérience, qui nous paraît d'autant plus concluante qu'elle est moins importante ? Nous ne dirons rien des succès que, par cette manière de prêcher l'Évangile, Dieu ayant daigné bénir nos intentions et nos travaux, nous avons obtenus en Italie. Nous dirons ce qui nous est arrivé ici, à Paris même, lorsque, il y a deux ans, nous y avons prêché ces HOMÉLIES SUR LES FEMMES DE L'ÉVANGILE. On nous avait prévenu que nous ne devions prêcher qu'à des femmes, et c'est pour cela que nous avions choisi, pour sujet de notre station, LES FEMMES DE L'ÉVANGILE. Eh bien, dès le premier jour, notre auditoire de femmes se convertit, en majorité, en auditoire d'hommes, qui nous ont suivi, jusqu'à la fin, avec un empressement toujours croissant, et nous ont écouté avec le plus grand intérêt et la plus grande bonté. Or, grâce à Dieu, nous ne nous faisons pas illusion. Nous ne nous attribuons pas la plus petite des qualités qui font les grands orateurs, et, par-dessus tout, nous savons bien que, étranger, il nous manque les premières conditions pour se faire écouter avec bienveillance par des oreilles françaises, si difficiles et si chatouilleuses : la langue et l'esprit français. Nous n'avons exposé l'Evangile, pendant cette station, que dans le style le plus modeste, le plus familier, dépourvu de tous ces accessoires qui ordinairement font, pour les trois quarts, le triomphe de l'éloquence et la vogue du prédicateur. L'homme, l'orateur n'ont donc été pour rien dans ce succès, ils n'y ont, au contraire, été que pour l'empêcher. Voilà donc une preuve de la force surnaturelle, du charme divin de l'Évangile, qui, prêché dans toute sa simplicité, ne triomphe pas

moins de la pauvreté des moyens de celui qui l'annonce que des exigences exagérées de ceux qui l'écoutent.

Il faut dire cependant que ce genre de prédication, malgré sa simplicité, présente dans cette simplicité même une nourriture spirituelle, solide et apte au goût de tous. L'homme de talent et d'esprit y trouve de quoi se satisfaire par les sublimes conceptions des Livres sacrés, par les grandes pensées des Pères qu'il y rencontre, par l'harmonie des deux Testaments qu'il y aperçoit, et de divers mystères qui lui découvrent la grandeur et la magnificence du christianisme, et qui sont la preuve de sa vérité. L'homme du peuple, la femme, l'ouvrier, le paysan et encore la jeune fille, et même l'enfant y rencontrent de quoi se consoler, en entendant les exemples ineffables, les traits affectueux, les tendres sentiments, les paroles pleines de grâce, de suavité, de douceur du Fils de Dieu fait homme, exposés dans un style simple, facile, à la portée de tous. En sorte que tous y trouvent de quoi s'instruire et de quoi s'édifier.

Oh ! si, en marchant sur les traces lumineuses de Bossuet, on revenait à cette méthode, on n'aurait plus à gémir sur cette espèce d'éloquence sacrée qui, en bien des endroits, fait presque seule les frais de la chaire chrétienne, au grand détriment des âmes, au grand discrédit de la prédication évangélique. Éloquence riche de figures et pauvre de pensées, féconde d'expressions et stérile de sentiments ; fastueux étalage d'une menteuse opulence, qui, en faisant servir au désir de plaire le grand ministère d'instruire, et la parole de vérité à mendier l'adulation, flatte les oreilles et laisse en paix les passions, et qui, au lieu de prêcher Jésus-Christ, ne fait que se prêcher elle-même. Éloquence, vain luxe d'esprits légers, qui s'évapore en descriptions frivoles, en conceptions extravagantes, en périodes rondes, en paroles sonores, en traits

recherchés, en fleurs, en ornements, en fard que le goût le plus indulgent ne saurait pardonner, pas même dans un roman, et dont la vérité est obligée de rougir comme une honnête femme en se voyant couverte de la robe d'une courtisane. Éloquence enfin qui, profane par les doctrines aussi bien que par la forme, en ravalant le prédicateur jusqu'au saltimbanque, et la prédication jusqu'à la comédie, n'a autre chose de sacré que la hardiesse sacrilége de profaner, en les traitant d'une façon trop matérielle et humaine, les choses sacrées, spirituelles et divines!

Frappé de ces inconvénients, nous dirions presque de ce scandale de la prédication de nos jours, et qu'on déplore en Italie aussi bien qu'en France, lorsque nous avons été appelé à prêcher à Rome, nous nous sommes fait un devoir de quitter les formes modernes, et de nous attacher aux anciennes formes. Nous avons pris l'Évangile dans nos mains, et nous avons tâché de l'expliquer, d'après la méthode des Pères, les meilleurs prédicateurs après les apôtres, et les vrais maîtres et les vrais modèles de l'éloquence chrétienne. Dans les deux cents homélies qu'en différents temps nous avons prêchées dans la Ville Éternelle, et dont plus de la moitié ont été imprimées en huit volumes, nous avons marché à la lumière de ces mêmes grands hommes, sous leur direction et dans la voie sûre et élevée qu'ils ont tracée. Nous avons tâché d'imiter leur style; nous avons emprunté leurs grandes pensées, souvent nous avons parlé avec leurs paroles et leurs phrases, toujours d'après leurs doctrines et leur autorité.

En France, dans la circonstance que nous avons indiquée ailleurs (*Préface au IIe volume des Conférences*), ayant été invité à évangéliser des croyants, nous en avons fait autant; et ces Homélies sur les femmes de l'Évangile, que nous publions dans ce volume, en sont la preuve.

En publiant ces homélies, ainsi que les autres du même

genre qui, s'il plaît à Dieu, les suivront, nous avons pensé d'abord à fournir aux âmes chrétiennes une lecture édifiante, capable de leur faire soupçonner la richesse de l'Évangile ; de leur apprendre que de grands mystères s'y cachent sous le voile de circonstances les moins importantes ; de les faire entrer dans l'esprit, et de leur faire sentir quelque chose de la grandeur et du charme de ce livre divin. En même temps, nous avons voulu offrir au clergé l'occasion de se demander s'il ne serait pas bien de marcher dans cette voie, et si, en fait de réforme de la prédication, il n'y aurait pas quelque chose à faire ?

En nous exprimant ainsi, nous n'avons pas la prétention de croire que, par de telles tentatives, nous puissions, nous, produire en France le même changement que Dieu nous a accordé de produire en Italie. Comme orateur chrétien, nous n'avons pas assez d'autorité pour cela ; et, dans tous les cas, nous ne sommes pas Français. Seulement, nous espérons que ces publications serviront d'avertissement et d'impulsion pour quelques-uns de ces talents hors ligne, si nombreux dans le clergé français, à entreprendre, par l'autorité de leurs exemples et par la puissance de leur parole, cette réforme dans la prédication de l'Évangile.

Que personne ne s'attende ici à des discussions sur les passages obscurs du texte que nous rencontrons sur notre chemin : autre chose est d'expliquer l'Évangile, dans une école, aux jeunes lévites étudiant les Livres saints ; autre chose est de l'expliquer au public, dans une église. Là il s'agit de former des théologiens complets, ici de former des chrétiens parfaits. Là il s'agit de fixer le sens de la lettre ; ici il ne s'agit que d'en faire ressortir l'esprit. Là il s'agit avant tout d'instruire ; ici il ne s'agit que d'édifier. Ainsi donc, parmi les opinions différentes des Pères et des interprètes sur le même passage du texte sacré que

nous expliquons, sans entrer dans des discussions souvent inutiles, toujours ennuyeuses, nous nous en tenons à celle qui est la plus communément suivie, et surtout la plus apte à faire une impression heureuse sur le cœur, à exciter la foi, à nourrir la dévotion, à consoler la piété.

Afin de rendre encore plus solides, plus utiles et plus variées ces homélies, nous nous sommes efforcé de lier le récit que nous y expliquons à l'un des mystères, à l'un des dogmes, à l'une des lois du christianisme, en sorte que cette loi, ce dogme, ce mystère y apparaît ressortant du récit et mis en action. Ainsi, par exemple, la *Chananéenne*, c'est la PRIÈRE; la *Samaritaine*, c'est la GRACE; la *veuve de Naïm*, c'est l'ÉGLISE-MÈRE ET LA MÈRE-ÉGLISE; la *Madeleine*, c'est l'AMOUR PÉNITENT, et les *saintes femmes au tombeau* sont le BONHEUR DES PETITS. Par ce moyen les doctrines servent à faire comprendre le fait, et le fait à confirmer les doctrines; et les doctrines et les faits s'expliquent, s'éclaircissent mutuellement les uns les autres, et l'Évangile y est expliqué par l'Évangile.

L'un des traits particuliers de l'histoire évangélique est que ses écrivains, tout en étant d'accord sur le fond des faits qu'ils racontent, diffèrent l'un de l'autre par la manière de les raconter. Il en devait être ainsi. Cette variété de circonstances dans la narration du même fait prouve aux plus aveugles que les quatre Évangélistes ne se sont pas entendus pour tromper le monde, ne se sont pas copiés l'un l'autre, et que leurs récits sont la vérité. Or, dans les touchantes histoires que nous avons expliquées, nous avons fondu, réuni ensemble toutes les circonstances que les différents Évangiles nous fournissent, et en avons fait un seul récit. En tête de chaque homélie nous avons cité les chapitres des Évangiles et des Évangélistes qui racontent le fait; dans le cours de l'exposition, nous ne citons que les versets de ces mêmes chapitres. Et, en

général, dans les citations tirées de l'Écriture sainte, que nous avons consignées dans le texte, le chiffre romain désigne le chapitre, le chiffre arabe le verset.

Les passages latins des Pères, nous les avons reportés dans les notes. C'est, d'une part pour prouver que les pensées, développées dans le texte, leur appartiennent vraiment; et, d'autre part, c'est pour montrer aux plus difficiles que la manière de s'exprimer des Pères ne manque pas de précision, de clarté et de grâce, et qu'admirables par la forme aussi bien que par le fond ils ne méritent pas le titre de barbares, qu'on leur prodigue avec tant de légèreté, et sans les avoir lus.

Enfin, nous remarquerons que ces homélies sur les Femmes de l'Évangile, prêchées pour les femmes, et maintenant paraissant, par l'impression, particulièrement pour leur avantage et leur édification, peuvent être utiles même aux hommes. D'abord, parce qu'il n'y est question que de la connaissance et de l'amour de Jésus-Christ, qui intéressent tout le monde, et des grands devoirs du chrétien, quels que soient son sexe et sa condition; et ensuite parce que, malheureusement, il n'est que trop vrai qu'aujourd'hui, en fait de religion, les femmes valent mieux que les hommes, connaissent, sentent, comprennent le christianisme mieux que les hommes; en sorte que certains hommes, même de ceux qui savent tout, excepté ce qu'il faut avant tout savoir, ne feraient pas mal d'aller apprendre le catéchisme à l'école des femmes.

HOMÉLIES

SUR LES

FEMMES DE L'ÉVANGILE

I

LA CHANANÉENNE (*),

OU

L'ESPRIT DE GRACE ET L'ESPRIT DE PRIÈRE.

(Saint Matthieu, ch. XV; saint Marc, ch. VII.)

HOMÉLIE

In die illa, effundam super domum David, et super habitatores Hierusalem, spiritum gratiæ et precum ; et adspicient ad me quem confixerunt, dicit Dominus.

Le Seigneur a dit : Le jour viendra où je répandrai en abondance l'esprit de grâce et de prière sur la maison de David et sur les habitants de Jésusalem, et ils reviendront à moi après m'avoir transpercé (*Zach.* XII).

INTRODUCTION.

§ 1. Une ancienne erreur, touchant la moralité humaine, et les conséquences de cette erreur.

L'UNE des plus funestes erreurs de l'ancienne philosophie était celle-ci : « Que l'homme n'a pas besoin de Dieu pour connaître la vérité, ni pour pratiquer la vertu. »

De là l'insolent blasphème des stoïciens, chez Cicé-

(*) Les Chananéens, descendants de Chanaan, fils de Cham et petits-fils de Noé, avaient été un peuple belliqueux, mais corrompu et féroce. Josué les chassa de la Palestine, et c'est alors qu'ils allèrent s'établir aux frontières de la Syrie, près le pays des Phéniciens. C'est

ron : « Qu'il ne faut nullement attribuer au secours de Dieu les actions vertueuses, ni lui en être reconnaissant (1). » Et de là aussi ce sarcasme sacrilége que les épicuriens de la trempe d'Horace avaient continuellement à la bouche : « Que Dieu m'accorde les richesses et la vie ; quant à l'honnêteté de l'âme, je n'ai pas besoin de lui ; je me suffis à moi-même (2). »

Or, quels furent les effets de ces doctrines d'impiété? David nous en a tracé le tableau lorsque, sous la figure du passé prophétisant l'avenir, il dit : « Dès que l'homme, en méconnaissant sa misère, en ne se comprenant plus lui-même, ne s'est plus soucié de chercher en Dieu son appui et sa force, il s'est égaré hors des sentiers de la justice; *Non est intelligens aut requirens Deum : omnes declinaverunt.* La vérité, aussi bien que la vertu, a presque abandonné la terre : *Di-*

---

pour cela que saint Marc appelle *Syrophénisse* la Chananéenne dont on va expliquer ici l'histoire. Les Chananéens ou Phéniciens occupaient tout le pays qui se trouve entre la Méditerranée et l'Euphrate. Leurs principales villes étaient Tyr et Sidon, toutes les deux au bord de la mer. Tyr était renommée à cause de la pourpre la plus parfaite qu'on y fabriquait ; Sidon, par son commerce. Sidon avait été ainsi nommée par Sidon, fils de Chanaan, qui l'avait bâtie. Ce fut aux environs de cette dernière ville que la Chananéenne alla à la rencontre du Sauveur du monde, implora et obtint de lui la guérison de sa fille. Ce témoignage de la bonté de Jésus-Christ eut lieu au commencement du mois de mai de la troisième année de sa prédication. Deux seulement des Évangélistes , saint Matthieu et saint Marc, l'ont enregistré. Cependant c'est le récit de saint Matthieu qui se lit à la messe du jeudi après le premier dimanche de Carême.

(1) « Quis unquam, quod bonus vir esset, diis gratias egit ? »

(2) « Det vitam, det opes : æquum mî animum ipse parabo. »

minutæ sunt veritates a filiis hominum. L'homme qui avait osé, dans son orgueil, se déclarer indépendant de Dieu, s'est ravalé jusqu'à la brute par ses débauches; *Comparatus est jumentis insipientibus;* et, corrompu dans tout son être, victime stupide des plus grossières erreurs, ignoble jouet des plus honteuses passions, méprisable en même temps aux yeux de Dieu et à ses propres yeux, il devint la plus abominable des créatures, le scandale et l'opprobre de la création; *Abominabiles facti sunt in studiis suis; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* (*Psal.* XIII). »

§ 2. L'Esprit de grâce et de prière et ses effets. — C'est particulièrement dans l'histoire de la CHANANÉENNE qu'on le voit en action. — Convenance qu'il y a de traiter un pareil sujet au commencement de la station du Carême.

Qu'a donc fait le SAUVEUR DU MONDE pour retirer l'homme de cet abîme, et ramener sur la terre le Bien et le Vrai qui en avaient été bannis? Ainsi qu'il l'avait solennellement annoncé et promis par l'organe de son Prophète, il a répandu sur la véritable maison de David, l'Église; sur les véritables habitants de Jérusalem, les fidèles, l'esprit de grâce et de prière; *In die illa, dicit Dominus, effundam super domum David et super habitatores Hierusalem, Spiritum gratiæ et precum;* et par ce grand moyen il a ramené, il a rétabli sur la terre la vérité et la vertu; il s'est fait reconnaître, adorer comme leur Rédempteur par ceux mêmes qui avaient conspiré pour le crucifier par leurs péchés; *Et adspicient ad me, quem confixerunt.* En effet, en devenant chrétiens, les premiers fidèles devinrent, ainsi que nous l'atteste saint Luc, hommes de

prière; et, en devenant hommes de prières, ils devinrent hommes de charité et de toutes vertus; *Erant perseverantes unanimiter in oratione. Erant cor unum et anima una* (*Act.*, I et IV).

Et qu'il est beau ce nom d' « Esprit de grâce et de prière » que le Prophète a donné à l'Esprit-Saint que Jésus-Christ en montant au ciel, a envoyé sur la terre! Car, toujours vivant et toujours efficace dans l'Église, cet Esprit divin, c'est lui qui, en même temps, inspire la *prière* et assure la *grâce;* suggère les demandes et les fait exaucer; soutient notre faiblesse et provoque la divine miséricorde; élève l'homme jusqu'à Dieu et fait descendre Dieu jusqu'à l'homme; met en rapport le ciel avec la terre, l'homme avec Dieu; *Spiritum gratiæ et precum.*

Or la sainte observance du Carême, qui vient de commencer, n'a été instituée par l'Église, sur la tradition des Apôtres, qu'afin que ses enfants raniment toujours davantage leurs croyances, purifient leurs sentiments, réforment leur conduite par la pénitence, qui est la prière du corps; par la prière, qui est la pénitence de l'esprit. C'est donc un temps de prière que ce temps-ci; et je ne puis mieux commencer cette station, que les honorables instances de votre zélé pasteur, à l'amitié duquel je ne saurais rien refuser, m'ont chargé de vous prêcher qu'en vous entretenant de la prière, le moyen le plus efficace, la condition la plus indispensable pour obtenir de nouvelles lumières pour l'esprit, et de nouvelles grâces pour le cœur.

Et puisque notre aimable Sauveur, notre divin Maître Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous par-

ler, à chaque page de l'Évangile, de l'*Esprit de grâce et de prière;* de nous en révéler la nécessité et l'importance; mais qu'il a voulu encore nous en faire connaître la nature et les caractères, nous en ouvrir une école pratique, dans l'admirable histoire de la Chananéenne, c'est cette histoire que je vais vous expliquer aujourd'hui. Vous y verrez, mis en action, ce grand, ce précieux effet de la venue du Fils de Dieu au milieu des hommes, ce riche don de sa bonté, l'Esprit de grâce et de prière; vous y apprendrez les sentiments qu'il demande, le langage qu'il parle, les actes par lesquels il se manifeste dans l'homme à l'égard de Dieu, et en Dieu même à l'égard de l'homme. Vous saurez comment Dieu doit être prié, et comment l'homme qui prie bien a tout à espérer de la bonté de Dieu.

Sainte et bienheureuse Marie, mère de Dieu et notre mère, c'est sous votre auguste patronage que je mets cette prédication; rendez-la féconde par votre intercession. Et vous, glorieux confesseur de la loi de Dieu, saint Louis, bénissez du haut du ciel le saint ministère que je vais exercer dans cette église, qui s'honore de votre nom et de votre protection. Accordez-moi dès aujourd'hui le secours de vos puissantes prières auprès de Dieu, afin que j'aie le bonheur de répandre à mon tour sur ces chrétiens qui vous sont si chers, et qui forment une portion choisie de la maison de David, des habitants de Jérusalem, de la véritable Église, l'Esprit de grâce et de prière qui les convertisse ou les perfectionne; *Effundam super domum David, et super habitatores Hierusalem, Spiritum gratiæ et precum; et adspicient ad quem confixerunt.* Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

CONDITIONS DE L'ESPRIT DE PRIÈRE.

§ 3. Jésus-Christ quittant momentanément les Juifs pour les corriger. — La Chananéenne allant à sa rencontre, figure de l'Église.

Transportons-nous donc, mes frères, par notre pensée, aux frontières du pays des Tyriens et des Sidoniens; c'est là que, en quittant la Palestine, se retira le Fils de Dieu; c'est là qu'a eu lieu la scène pleine d'intérêt et d'instruction à laquelle nous allons assister; *Egressus Jesus, secessit in partes Tyri et Sidonis* (*Matt.*, XV, 21).

Mais que va-t-il faire, le divin Sauveur, dans cette contrée païenne? Pourquoi sort-il de la Judée? Veut-il abandonner les Juifs et se révéler aux Gentils? Non, non, dit le savant interprète Haymon. Cela arrivera un jour; mais dans ce moment le départ de Jésus-Christ de la Judée n'est pas l'accomplissement de cet acte terrible de sa justice; c'est, au contraire, un nouveau trait de sa miséricorde. Il est vrai que les scribes et les pharisiens venaient d'insulter le divin Maître en calomniant ses disciples. Mais l'aimable Sauveur, en leur tournant le dos, veut les convertir, et non pas les punir; il veut, par son éloignement momentané, les avertir que, s'ils persistent dans leur haine obstinée, il saura bien transférer aux Gentils la grâce de sa venue sur la terre, son royaume, son Église, dont ils se rendaient indignes; et il veut les effrayer par cette menace, et les engager à le reconnaître pour le vrai Messie. C'est ainsi qu'un tendre père ne trouvant pas

dans ses enfants l'affection, l'obéissance, le respect auxquels il a droit, il les quitte pendant quelque temps, ces enfants ingrats, il les menace de léguer à un étranger son héritage, et il attire ainsi à lui, par l'intérêt et par la crainte, ces âmes insensibles et rebelles à son amour (1).

Jésus-Christ n'avait pas encore mis le pied dans le pays de Chanaan, qu'il est abordé par une femme de haut rang, appartenant à une ancienne famille de la Syrie et de la Phénicie, et païenne par religion; qui, ayant appris que le Seigneur allait venir, *Ut audivit de eo* (*Marc.*, 25), sort de sa patrie, court à la rencontre du Sauveur et lui dit en criant : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ! Je suis la plus malheureuse de toutes les mères : ma fille, mon unique fille est possédée et tourmentée cruellement par le démon; *Et ecce mulier Chananæa gentilis, Syrophœnissa genere, egressa de finibus illis, clamavit dicens : Miserere mei, Domine, fili David. Filia mea male a dæmonio vexatur* (*Matt.*, 25; *Marc.*, 26). »

Avant de passer outre, arrêtez-vous un instant, M. T. C. F., nous dit le Vénérable Bède; et dans cette femme païenne quittant son pays pour aller à la rencontre du Sauveur, reconnaissez la figure de l'Église des Gentils, de l'Église romaine, notre mère, qui a aussi quitté son ancienne habitation au sein de l'idolâ-

---

(1) « Solent boni patres proprias hæreditates alienis offerre, ut « negligentibus filiis metum incutiant, ne hæreditate priventur. Ea- « dem ratione Dominus migrabat ad gentium civitates, ut animos « Judæorum ad suum amorem incitaret, dum gratiam Dei sibi obla- « tam gentibus tribui formidarent (*Expos.*). »

trie pour suivre le Seigneur, et qui est venue à sa recherche dans la personne de ses apôtres (1).

§ 4. Perfection de la prière de la Chananéenne. — La foi et l'éloignement du monde, première condition pour bien prier. — Que doit-on penser de ceux qui demandent des guérisons au magnétisme.

Mais voyez, dit l'auteur de la Glosse, combien le langage de la Chananéenne est théologiquement exact dans sa simplicité. En l'entendant s'exprimer comme elle s'exprime, on la dirait une vieille chrétienne; on ne se douterait pas que c'est une âme qui ne fait que sortir d'un pays idolâtre. En appelant Jésus-Christ « Fils de David, » la Chananéenne le reconnaît homme et Messie; et en lui disant « Seigneur, » elle le reconnaît Dieu (2).

Mais où et comment a-t-elle appris, cette pauvre païenne, à si bien prier, et à invoquer Jésus-Christ comme son Sauveur et son Dieu? L'Évangéliste nous l'apprend, quand il dit que cette femme avait franchi les frontières de son pays natal; *Mulier egressa de finibus illis*. Par là l'historien sacré a voulu nous faire entendre, dit saint Jérôme, que la Chananéenne, en quittant sa patrie idolâtre, en avait abjuré la superstition et l'erreur; et que, en changeant de pays, elle avait aussi changé, contre la vraie, sa fausse religion (3).

---

(1) « Hæc mulier Ecclesiam significat, de prisco vanæ conversa-« tionis habitaculo ad Dominum venientem (*Comm. in Marc.*). »

(2) « Magna fides Chananææ hic notatur : Deum credidit ubi *Do-« minum* vocat. Hominem vero, ubi dicit *filium David* (*Glos. in « Matth.*). »

(3) « Ideo vocat « Dominum et filium David, » quia egressa fuerat

En attendant, ayant commencé sa prière par un acte de foi si pur et si parfait, la Chananéenne nous a appris que, comme l'a dit plus tard l'apôtre saint Jacques, la première condition de bien prier est celle de bien croire ; *Postulet autem in fide* (*Jac.*, I, 6) ; et que, pour bien croire, il faut sortir de ces sociétés corruptrices et corrompues qu'on appelle le monde, où les maximes qui y règnent, les passions qui les dégradent, les maximes qui les tyrannisent, entretiennent le culte idolâtrique de cette étrange divinité que saint Paul appelle « le dieu de ce siècle, » et qui fait de tant de chrétiens, de tant de nobles âmes, des êtres plus abjects et plus aveugles que les infidèles eux-mêmes ; *In quibus Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium* (II *Cor.*, IV, 4) Il faut sortir des villes, c'est-à-dire se dérober au bruit du monde, et suivre Jésus-Christ dans la solitude du silence et du recueillement. C'est à cette condition que nous pourrons, comme la Chananéenne, épancher en toute liberté notre âme devant Dieu, élever vers lui la voix de notre misère, le cri de notre douleur ; *Clamavit.* Car à peine aurons-nous franchi ces funestes frontières de l'idolâtrie mondaine, et déserté l'idole du monde, que Dieu se trouvera tout prêt à nous communiquer cet Esprit-Saint, cet Esprit de prière, qui, dit encore saint Paul, nous apprend à prier en criant haut à l'oreille de Dieu ; car c'est ce même Esprit-Saint qui crie en nous, avec nous, et nous fait pousser des gémissements mystérieux et ineffables ; *Ipse Spiritus pos-*

« de finibus suis, et errorem Tyriorum, loci commutatione mutave-
« rat (*Commentar. in Matth.*). »

tulat pro nobis, gemitibus inenarrabilibus (*Rom.*, VIII).

Remarquez aussi, dit Origène, que la suppliante dont il s'agit était femme et idolâtre, et par conséquent doublement inclinée aux pratiques superstitieuses. Cependant, aussi sage qu'elle est pudique, elle n'a pas eu recours aux vains artifices des imposteurs, aux rites sacriléges des sorciers, aux artifices du démon, pour obtenir la délivrance de sa fille de la domination du démon. Mais elle est allée tout droit aux pieds du Seigneur, qui seul peut nous sauver tous (1). Et par là cette admirable néophyte de la vraie foi a confondu d'avance l'impiété stupide de tant de femmes chrétiennes de nos jours, qui vont demander à l'imposture du magnétisme (2) et du somnambulisme la guérison

(1) « O prudentia fœminæ ! Non ivit ad homines seductores, non « quæsivit vanas ligaturas; sed omnem relinquens diaboli cultum, « venit ad Dominum Jesum, Salvatorem omnium (*Homil.* 7, *in divers.*). »

(2) Nous ne voulons pas qu'on applique indistinctement cette flétrissure et ce blâme à toute espèce de magnétisme en globe. Le Saint-Siége, interrogé à ce sujet par des prélats français, a répondu : « Il n'est pas permis de faire usage du magnétisme, entendu de la manière dont il est question dans la demande ; *Magnetismum*, PROUT EXPONITUR, *non licere.* » Il y a donc, pour le Saint-Siége, un magnétisme défendu et coupable ; et il y en a un autre qui peut être tout à fait innocent et permis. Tant qu'on n'a recours au magnétisme que comme à une cause naturelle, et qu'on ne lui demande que des effets purement naturels, c'est un remède comme un autre. Mais lorsqu'on en fait usage dans des conditions dont la morale a à rougir, et qu'on le prend comme un moyen d'obtenir des phénomènes hors de l'ordre naturel, il n'est pas douteux que c'est un maléfice, s'il n'est pas de l'escroquerie ou de la fraude. Nous croyons que dans l'affaire du magnétisme, selon les différentes manières d'en faire

des maladies de leurs enfants, ou de leur propre personne.

§ 5. Autres sentiments que la Chananéenne a exprimés par sa prière. — La Confiance, l'Humilité et la Ferveur, conditions nécessaires, elles aussi, pour bien prier.

Mais la Chananéenne, ajoute Haymon, se présente à Jésus-Christ le cœur rempli d'une confiance aussi grande que sa religion est parfaite. Elle ne doute pas un instant que le Seigneur peut, d'un seul mot, sauver en même temps la mère et la fille (1).

Car par ces belles paroles de sa prière : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi, » c'est, d'après Origène, comme si elle eût dit ceci au divin Sauveur : « O vous qui, étant fils du Père éternel, vous êtes fait le fils de David ; qui, étant le fils de Dieu, vous êtes fait homme ; vous m'inspirez, par cela même, une immense confiance dans votre bonté. Que les anges tremblent au ciel, en présence du Dieu-Dieu ; moi, pauvre créature humaine, je ne crains pas de m'approcher du Dieu-Homme ; car c'est pour cela que vous vous êtes fait homme, afin que l'homme puisse se présenter à vous sans crainte, et vous parler comme à son égal. Je n'ai donc pas besoin que personne réponde pour moi auprès de vous ; votre qualité de fils de

---

usage, il peut y avoir de la *science* ou de l'*imposture*, ou même de l'*impiété;* et nous sommes certains que la science elle-même et l'expérience ne tarderont pas à prouver aux plus aveugles que cette seule manière d'apprécier le magnétisme est la vérité.

(1) « Confidens quod eam verbo instaurare ad salutem possit « (*Expos.*). »

l'homme est le gage de ma sécurité; votre miséricorde fait tout mon droit. Je n'ai besoin non plus de médiateurs auprès de vous; je viens à vous toute seule, comme au fils de l'homme, et je vous demande votre miséricorde, que vous ne saurez pas refuser à l'homme, puisque vous vous êtes fait homme (1). »

Oh! que cette confiance est belle! que ce langage est touchant! Ainsi à la confession de la vraie foi, qui est la première condition et la base de la prière, nous devons ajouter la confiance, qui en est la seconde condition et l'appui. Nous ne devons, en priant, douter le moins du monde, dit saint Jacques, que nous obtiendrons de Dieu ce que nous lui demandons, si cela ne s'oppose pas à notre salut; *Postulet autem in fide, nihil hæsitans* (*Jac.*, I). Bien plus. C'est Jésus-Christ lui-même qui a indiqué cette confiance comme une condition essentielle de la prière, lorsqu'il dit : « Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, vous devez commencer par croire que vous obtiendrez de la bonté de Dieu ce que vous demandez, et il vous sera donné, et vous l'obtiendrez en effet; *Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis* (*Marc.*, XI). »

Mais rien n'égale l'humble sentiment que la femme de Chanaan a d'elle-même. Toute malheureuse et désolée qu'elle soit, elle ne reconnaît pas moins, dit la

(1) « Quasi diceret : Ideo descendisti, ideo carnem sumpsisti ut « ego ad te loquar, et cum fiduciam petam. Angeli metuant in cœlis; « mulier non formidat in terris. Non habeo opus sponsore; per me « accedo, per me obsecro, misericordiam quæro (*Loc. cit.*). »

Glosse, qu'elle n'a aucun droit, aucun mérite d'obtenir la grâce qu'elle implore. En criant : « Seigneur, ayez pitié de moi, » elle donne assez à comprendre qu'elle n'attend la guérison de sa fille que de l'excès de la miséricorde de Dieu (1). Et nous l'entendrons bientôt cette âme sublime, pousser le sentiment de son humilité au point de se comparer à une pauvre petite chienne, et, par cet aveu de sa bassesse, faire une douce violence au cœur du Sauveur, lui arracher des mains la grâce, et nous donner à nous l'importante leçon que la troisième condition de la prière est le sentiment de notre misère, de notre indignité; qu'en priant, il faut apporter devant Dieu, avec un cœur confiant, un esprit profondément humilié, ne prétendant rien, se croyant indigne de tout, et attendant tout de la libéralité de Dieu.

Car, comme l'oiseau ne peut voler qu'à l'aide de ses deux ailes, de même notre prière ne peut pas s'élever jusqu'au trône de Dieu, si l'humilité ne s'y associe à la foi et à la confiance. L'humilité sans la confiance, c'est l'humilité de Judas, c'est du découragement et du désespoir. La confiance sans l'humilité, c'est la confiance du pharisien, c'est de la présomption et de l'orgueil; et il n'y a pas de grâce de la part de Dieu pour l'orgueil ni pour la présomption. L'Écriture sainte, en effet, nous apprend que Dieu repousse les esprits superbes remplis d'eux-mêmes et leur résiste, et qu'au contraire, il se plaît et se glorifie à répandre dans les humbles

---

(1) « Nihil ex merito postulat, sed solam Dei misericordiam efflagitat, dicens : Miserere mei (*Glos. ex Origen.*). »

cœurs les trésors de sa grâce et de sa bonté ; *Deus superbis resistit ; humilibus autem dat gratiam* (*Jac.*, v).

Enfin la Chananéenne ne prie pas du bout des lèvres ; le cri de sa prière sort du fond de son cœur. Elle ne dit : « Seigneur, ayez pitié de moi, » que parce que tout ce que sa pauvre fille souffre dans son corps, l'amour maternel, dit la Glosse, le répète d'une manière plus cuisante dans l'âme de la mère (1). Et, pour toucher davantage le cœur du Seigneur, à l'horrible tableau qu'elle fait, en deux mots, de l'état de sa fille, elle unit l'histoire de sa propre douleur (2). La Syrophénisse prie donc avec un sentiment profond, avec un empressement impatient d'être exaucée; et, quoiqu'elle élève bien haut sa voix ; *Clamavit ;* le cri de son cœur est encore plus fort que celui de sa langue. Voilà donc la quatrième condition de la prière, *la Ferveur* (3).

§ 6. Jésus-Christ n'ayant l'air de dédaigner la Chananéenne que pour lui donner le mérite de persévérer dans sa prière. — C'est la persévérance dans la prière qui obtient les grâces.

Or, Jésus-Christ que fait-il ? que répond-il à cette belle prière fondée sur la foi, soutenue par la confiance, élevée par l'humilité, embellie par la ferveur, et par cela même si parfaite? Jésus-Christ, ayant l'air de ne pas faire la moindre attention à la noblesse et au malheur de la pétitionnaire qui la lui adresse, ne

---

(1) « Quia dolor filiæ dolor erat matris. »

(2) « Ut magis eum ad compassionem moveat, totum ei dolorem « enarrat. »

(3) Voyez sur ce sujet l'*Appendice*, à la fin de la présente Homélie.

lui accorde pas un seul regard, ne lui répond pas une seule parole; *Qui non respondit ei verbum* (*Matth.*, 23).

Mais qu'est-ce que cela signifie, mon Dieu? dirai-je au Sauveur avec Origène. Une mère désolée prie, pleure, conjure, et fait résonner l'air tout à l'entour de ses lamentations et de ses cris; le peuple spectateur de cette scène en est touché, vos apôtres même en sont attendris; et vous, mon aimable Jésus, vous si bon, si tendre, si affectueux pour tout le monde, vous demeurez insensible, indifférent; vous ne prononcez pas un seul mot! Est-ce que votre cœur est changé? Est-ce que votre bonté n'est plus la même? N'êtes-vous donc plus ce doux Jésus allant à la recherche même de ceux qui ne veulent pas de vous, puisque vous dédaignez cette âme qui vous cherche, qui vous prie, qui s'abaisse à vos pieds, qui croit en vous et vous adore (1)?

Mais, que dis-tu donc? me répond saint Chrysostome. Ce silence du Sauveur n'est pas un trait de dureté de son cœur, mais c'est de l'intérêt, de l'affection pour cette même créature qu'il fait semblant de dédaigner. Par ce moyen il veut la faire connaître, la faire valoir, la faire admirer; il veut lui donner l'occasion d'étaler au grand jour la profonde sagesse, la philosophie de son esprit, et tous les trésors des vertus qu'elle cache au fond de son cœur pudique (2).

---

(1) « Petit et obsecrat mulier; et lamentum suum producit in « clamorem; et amator omnium Deus non respondet verbum. Quid « est hoc? Si non quærentes quæris, quare pulsantem non sus- « cipis? »

(2) Hac de causa videbatur negare gratiam ut philosophiam

Et Bède dit, lui aussi : si le Seigneur ne répond pas, tout de suite à la Chananéenne, ce n'est pas parce que ce Médecin miséricordieux méprise les prières des malheureux, puisqu'il nous a assurés par son prophète que les oreilles de sa miséricorde sont toujours ouvertes aux désirs du cœur de ses humbles créatures élevant à lui le cri de leur misère ; mais c'est pour faire de cette belle âme notre modèle, pour nous la proposer comme la vraie maîtresse de l'art de prier ; pour nous apprendre que l'Esprit de grâce ne descend sur nous qu'attiré par la constance de l'Esprit de prière, et que toutes les autres conditions de la prière ne font que préparer les faveurs célestes, mais que c'est la persévérance qui les obtient (1).

En effet, accueillie avec tant d'indifférence, regardée avec une espèce de mépris, n'ayant pas reçu un seul mot de réponse, la Chananéenne ne se décourage pas, ne perd pas sa confiance, ne cesse pas de frapper à la porte du cœur de Jésus, d'insister dans la même demande, de répéter la même prière : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi. » On dirait, ajoute saint Augustin, qu'elle avait entendu déjà, qu'elle avait appris cette grande parole de l'Évangile : « Demandez, ne vous lassez pas de demander, et vous obtiendrez.

« ejus omnibus patefaceret, ut repositum in animo thesaurum in « lucem protraheret (*Homil. in Matth.*). »

(1) Respondere differt, non quia misericors medicus miserorum « preces despiciat, quia : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus ;* « sed ut perseverantiam mulieris nobis semper imitabilem demons- « traret (*Comment. in Marc.*) »

« Frappez toujours à la porte du ciel, et elle vous sera « ouverte (1). »

En vain donc Jésus-Christ lui tourne le dos, et poursuit son chemin. La Chananéenne ne perd pas ses traces; elle le suit toujours, ne se lasse pas de crier. Et ces mots des Apôtres : « Elle vient criant après nous; *Clamat post nos* (*Matth.*, 23), » donnent bien à entendre, dit saint Augustin, que la Chananéenne suivit pendant longtemps encore le Seigneur, les yeux fixés sur sa personne, et ne cessant pas de faire résonner à son oreille les gémissements de sa douleur (2).

§ 7. La Chananéenne priant pour sa fille, figure de l'Église priant toujours pour ses enfants. — Les ministres de la prière de l'Église, vrais bienfaiteurs du monde. — Stupidité du monde qui les persécute.

Mais, dans cette attitude de la Chananéenne suivant toujours Jésus-Christ qui se dérobe à son regard, et le priant toujours, qui ne voit pas, dit Haymon, la figure de la sainte Église des Gentils, notre mère, qui n'a pas vu face à face le Seigneur dans sa chair mortelle, mais qui, depuis qu'il est monté au ciel, lui adresse continuellement ses prières, le suit toujours de son regard, de ses supplications et de ses cris (3)? Et que

(1) « At illa clamabat, instabat, pulsabat, tanquam audisset illud « (Luc XI) : Petite et accipietis; pulsate, et aperietur vobis (*Serm.* 74, « *de Temp.*). »

(2) « Hæc verba nihil aliud videntur significare quam, post ambulantem Dominum, mulierem istam deprecatoriam vocem emi« sisse (*De consensu Evangelist.*), »

(3) « Mulier ista, post Dominum clamans, Ecclesiam designat ex

veut-elle, que demande-t-elle cette Église? Elle prie, dit le vénérable Bède, suivant Hilaire, pour sa fille chérie, la plèbe fidèle; elle prie pour tous les peuples qu'elle a engendrés à la grâce de l'Évangile, afin qu'ils soient délivrés de toutes erreurs, de tous vices qui font d'eux les victimes, les esclaves et le jouet du démon (1).

Ah! cette bonne et tendre mère ne se tait jamais pendant le jour ni pendant la nuit, et, au son de la harpe divine que lui ont léguée les Prophètes et les Apôtres, ne cesse jamais de répéter son cantique d'amour et de douleur que sa condition d'épouse, son état d'exil et la situation dangereuse de ses enfants lui inspirent. Il y a dix-huit siècles que sa voix toujours mélodieuse et toujours gémissante, et sa parole toujours agréable et toujours efficace, s'élèvent au ciel, retentissent à l'oreille divine de son céleste époux, éloignent de la tête de ses enfants bien-aimés les fléaux de la justice de Dieu, et font descendre sur eux les richesses de sa miséricorde.

Ce sont tous les ecclésiastiques, ce sont tous les religieux des deux sexes, ce sont toutes les âmes vraiment pieuses et fidèles, ce sont tous les solitaires en particulier, à qui l'Église emprunte le cœur et la langue, et dont elle fait les organes de sa prière.

Le monde se moque de ces ministres de la prière

« gentibus; quæ Dominum præsentem non vidit, eo tamen adscendente ad cœlum, post illum clamavit. »

(1) « Typus est hæc mulier Ecclesiæ gentium quæ pro filia, id est « gentium plebe orat; et pro populis suis ut et ipsi ab errore salventur, divinæ supplicat pietati (*Comment. in Matth.*).

publique, le monde persécute ces anges, aux formes humaines, qui se chargent de porter au ciel les vœux et les désirs de la terre, et de faire descendre sur la terre les bénédictions du ciel. Le monde s'acharne depuis trois siècles à détruire, à faire disparaître de la surface du globe les maisons religieuses, ces asiles de la pudeur, ces temples de la prière. Cependant ce sont les vrais paratonnerres du monde moral, qui détournent la foudre des châtiments de Dieu prête à éclater sur le monde, à l'écraser sous ses ruines ; ce sont les médiateurs terrestres qui font tolérer le monde, subsister le monde malgré ses désordres, son incrédulité et sa corruption ; et le jour où il n'y aura plus de ces justes priant pour la nouvelle Sodome, pour la nouvelle Gomorrhe (*Genès.*, XVIII), pour le monde, le feu du ciel tombera sur le monde ; et ce sera le dernier jour du monde..... Mais revenons à la Chananéenne.

§ 8. Les Apôtres intercédant pour la Chananéenne, prouvent l'importance de l'intercession des Saints. — Explication de la parole du Seigneur : « Qu'il n'était venu que pour le salut d'Israël. »

En la voyant dans une attitude si humble, si triste et si désolée, marchant toujours après JÉSUS-CHRIST, et priant toujours, les Apôtres en ont compassion ; ils se font ses médiateurs auprès de leur divin Maître ; et « Seigneur, lui disent-ils, est-ce que vous ne l'entendez pas, pleurant et nous poursuivant toujours de sa présence et de ses cris? Et, à ce qu'il paraît, elle ne nous quittera pas de sitôt. Il faut cependant que cela finisse. Faites-lui donc la grâce qu'elle implore ; car vous rendrez par là heureuse cette pauvre mère, et

vous nous délivrerez de ses importunités; *Accesserunt discipuli, dicentes : Dimitte eam, quia clamat post nos* (*Matth.*, 23).

C'est précisément pour donner lieu à cette intercession des Apôtres, dit l'auteur de la Glosse, en résumant les belles interprétations de saint Augustin et de Bède sur ce passage; c'est précisément pour donner lieu à cette intercession des Apôtres, que Jésus-Christ ne répondit rien d'abord à la prière de la Chananéenne : voulant nous apprendre par là que l'intercession des Saints est aussi nécessaire pour obtenir les grâces du Saint des saints, et que nous ne devons pas nous laisser détourner, par les railleries et les blasphèmes insensés des hérétiques et des incrédules, de la pratique du dogme consolant du culte des Saints, et d'avoir recours à la médiation de la Mère de Jésus-Christ, des Amis de Jésus-Christ, pour obtenir la miséricorde de Jésus-Christ (1).

Mais le moment n'était pas encore venu où le divin Maître avait décidé de faire honneur à cette intercession de ses disciples. En prenant donc l'air d'une froide contenance, il leur répond par cette dure et désolante parole : « Non, non, il n'y a pas de grâce pour les Chananéens; ils sont Gentils; et je n'ai été envoyé sur la terre que pour les Juifs en particulier, pour sauver les brebis égarées de la maison d'Israël; » *Respondit Jesus : Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israël* (*Matth.*, 24).

---

(1) « Ideo non respondit, ut discipuli rogarent pro ea : ostendens per hoc, necessarias esse preces Sanctorum ad aliquid impetrandum. »

Mais, Seigneur, reprend encore à cet endroit Origène ; Seigneur, que dites-vous donc? Cette excuse que vous mettez en avant pour refuser à la Chananéenne ce qu'elle vous demande, en désolant cette malheureuse mère, nous désole, nous aussi, et nous glace d'effroi. Serait-il donc vrai que vous n'êtes descendu du ciel, que vous n'avez pris la chair de l'homme que pour sauver une poignée d'hommes d'un seul angle obscur de la terre, et qu'il n'y a pas de grâce et de salut pour le reste des hommes (1)? Serait-il donc vrai que vous voulez tout faire pour les Juifs, et que pour nous autres pauvres Gentils, et enfants des Gentils, il ne reste plus rien dans les trésors de votre bonté infinie?

Saint Augustin dit, lui aussi : S'il était vrai *que le Sauveur n'a été envoyé que pour vivifier les brebis mortes d'Israël,* nous autres descendants des Gentils ne pourrions espérer d'appartenir à la bergerie de Jésus-Christ; et cependant, d'après Jésus-Christ lui-même, les Gentils devaient être appelés, eux aussi, et réunis dans la même bergerie (2).

Quel est donc le sens de cette mystérieuse parole? Le voici, nous dit encore saint Augustin, en suivant le grand saint Hilaire de Poitiers : Le fils de Dieu, en prononçant cette parole, n'a entendu parler que des

(1) « Quid est verbum? quæ est ista excusatio tua? Numquid « ideo te corpore velasti, ut unum tantum angulum liberares, et in- « tegrum orbem relinqueres ? »

(2) « Hic verborum illorum oritur quæstio : Unde nos ad ovile « Christi e gentibus venimus, si non est missus nisi ad oves quæ pe- « rierunt domus Israël (*Serm.* 71, *de Temp.*)? »

grâces de sa présence corporelle et de ses miracles ; et il a voulu dire qu'il ne devait ces grâces qu'aux Juifs. Et en effet ce sont les Juifs qui y ont directement pris part ; c'est parmi eux qu'il est né, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, et qu'il a opéré ses plus grands prodiges (1).

Quant aux Gentils, s'il n'a pas eu, en tant qu'homme, la mission de se faire voir, de se faire entendre personnellement chez eux, il a bien reçu la mission de se révéler à eux, de se faire reconnaître, adorer par eux, et de les sauver, eux aussi, en leur envoyant ses Apôtres, et en leur faisant part, par ce moyen, de son Évangile, de ses doctrines, de sa grâce, de ses sacrements (2). En sorte que s'il n'est pas venu pour se faire reconnaître par eux en sa propre personne, il est venu pour se faire connaître d'eux dans la personne de ses Envoyés ; et c'est à ce mystère de miséricorde, qu'il aurait accompli en faveur des Gentils, et par lequel nous aussi aurions appartenu à son troupeau, qu'a fait allusion notre aimable Sauveur lorsqu'il a dit : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie composée de Juifs ; il faut que je les appelle, ces brebis étrangères, et que je les réunisse aux brebis domestiques, afin que de toutes ces brebis ensemble, venant de différents côtés, il ne se forme qu'une seule

---

(1) « Intelligimus præsentiam corporis, nativitatem, exhibitio- « nem miraculorum, virtutemque resurrectionis ostendere voluisse « *Ibid.*). »

(2) « Ad gentes autem non venit, sed discipulos misit. »

bergerie sous la direction d'un seul berger, une seule Église sous un seul chef (1).

§ 9. La Chananéenne cherchant et trouvant Jésus-Christ dans la maison où il s'était caché, figure des âmes aimant le Seigneur, et le cherchant et le trouvant dans la maison de l'Église, où il réside. — Réponse de Jésus-Christ à une nouvelle prière de la Chananéenne. — Les « ENFANTS » et les « CHIENS » selon l'Évangile.

En attendant, qu'est-il advenu à la Chananéenne? Le divin Sauveur eut l'air de prononcer d'un ton ferme et résolu cette navrante parole : « Je n'ai été envoyé que pour le salut des brebis d'Israël. » Il paraît donc que les Apôtres l'ayant entendu parler ainsi, ont dit à la femme de Chanaan : Tu viens de l'entendre toi-même, il paraît décidé à ne rien faire de ce que tu demandes. Il est inutile que tu continues encore à insister. Prends donc ton parti et retire-toi, et laisse-nous en paix nous-mêmes.

Mais, vains conseils! Moi, m'en aller sans avoir reçu la grâce? reprit la Chananéenne; n'y pensez pas. Si vous ne voulez plus, si vous ne pouvez plus parler pour moi, je ferai moi-même mon affaire. Je me charge de faire arriver à son cœur ma prière, et d'en obtenir un résultat.

En vain donc, pendant ce dialogue entre les Apôtres et la Chananéenne, le divin Sauveur s'était dérobé au regard inquiet, aux yeux larmoyants de cette malheu-

---

(1) « Nec de illo tacuit; ait enim (*Joan.*, x) : Et alias oves habeo « quæ non sunt de hoc ovili; et illas oportet me adducere, et erit « unum ovile et unus pastor (*Ibid.*). »

reuse mère. En vain il s'était glissé dans une maison voisine, et avait donné ordre aux disciples de ne faire savoir à personne où il était ; *Et ingressus domum, neminem voluit scire* (*Marc.*, 24). Le désir souvent devine, l'amour découvre, le malheur flaire ce qui doit le faire disparaître. Si personne ne dit à la Chananéenne où Jésus-Christ se trouve, son cœur le lui dira, et elle saura bien le trouver là où il est ! Jésus-Christ, dit l'Évangéliste, ne put donc pas se cacher (1) aux désirs

---

(1) Cette expression de l'historien sacré : Que Jésus-Christ, tout en l'ayant voulu, ne put se cacher à la Chananéenne ; *Et non potuit latere*, paraît tout d'abord convenir fort peu, dit l'Émissène, au Fils de Dieu, qui peut tout, et qui fait tout plier sous sa volonté ; *Inconveniens videtur, ut ille qui omnia potest, latere velit, et latere non possit* (*Exposit.*). Mais il ne faut pas prendre cette phrase dans un sens absolu, c'est-à-dire dans le sens que Jésus-Christ ait vraiment voulu se cacher, et qu'il ne l'ait pas pu. L'Évangéliste n'a parlé ici que d'une manière ordinaire ; il a voulu dire que le divin Sauveur ayant été retrouvé par la Chananéenne, malgré la défense qu'il avait faite aux disciples de dire où il était, *parut* n'avoir pu se cacher ; *Non sic accipiendum quasi latere voluisset, et non potuisset : simplici enim sermone utitur hic Evangelista.* Jésus-Christ donc ne défendit aux Apôtres d'indiquer le lieu de sa demeure qu'afin de donner à la femme suppliante l'occasion de le chercher elle-même, de le retrouver elle-même, et de manifester encore mieux par là la confiance qu'elle avait en lui ; et non pas parce qu'il ait réellement voulu se cacher à elle. Lorsque les Juifs voulurent l'emprisonner au milieu de Jérusalem, et Jésus-Christ ne le voulant pas alors, car l'heure de se livrer lui-même dans leurs mains n'était pas encore arrivée, il continua à se promener par la ville au milieu d'eux, et personne ne put porter sur lui sa main sacrilége ; *Ipse autem per medium illorum ibat, et nemo misit manum in eum, quia nondum venerat hora ejus* (Joan., vii). Au jardin aussi il ne fut reconnu par les soldats, et même par Judas, que lorsqu'il lui plut

ardents de cette mère éplorée ; *Et non potuit latere* (*Marc.*, *ibid.*).

« Ah ! il a disparu, se disait-elle. Mais c'est ici, c'est « dans cette maison qu'il doit être entré. Je saurai « bien l'y trouver, moi ! » La voilà donc saintement *invéréconde* et hardie, dit saint Chrysostome (1), pénétrant de vive force dans la maison, et allant tout droit au lieu où était assis le Seigneur ; *At illa venit, intravit* (*Marc.*, 25).

O heureuse femme ! que Dieu a choisie pour figurer les saints désirs, les empressements sincères de l'âme cherchant la vérité et la grâce, et finissant par les retrouver dans *la maison* de la vraie Église, où seulement réside le Verbe de Dieu fait homme, plein de grâce et de vérité ! O femme heureuse, type véritable des âmes qui aiment tendrement Jésus-Christ, et qui le poursuivent partout, le cherchent en tout, le demandent à tout, lorsque cet aimable Sauveur, objet de leur amour, se cache, se dérobe aux regards de leur esprit, aux doux sentiments de leur cœur, afin de leur donner le mérite de l'avoir longtemps cherché, et enfin la joie de le retrouver !

L'ayant donc rencontré, et revu, ce Consolateur divin, la Chananéenne se prosterne à ses pieds et l'adore, *Procidens ad pedes ejus, adoravit eum* (*Marc.*, 25); et poussant un profond soupir du fond de son âme dé-

---

de se faire reconnaître lui-même. La Chananéenne ne l'a donc pas retrouvé malgré lui, et parce qu'elle l'a cherché ; mais elle ne l'a cherché et ne l'a retrouvé que parce qu'il l'a voulu ; *Sciri igitur voluit ; et quia voluit, latere non potuit* (*Emiss.*, *ibid.*).

(1) « Inverecunda, sancta inverecundia (*In Matth.*). »

solée, avec l'accent de la confiance mêlée à la douleur : « Seigneur, lui dit-elle, me voici de nouveau devant vous, demandant votre secours et votre miséricorde ; voudriez-vous me repousser encore? je ne le crois pas : je ne puis pas le croire ; *Dicens, Domine, adjuva me* (*Matth.*, 25).

Arrêtez-vous ici un instant, nous dit saint Jérôme, et considérez la persévérance héroïque de cette sublime femme. Tant de refus, loin d'avoir lassé, affaibli sa foi, l'ont fait devenir plus vive et plus parfaite. Elle avait commencé par appeler Jésus-Christ fils de David, ensuite elle l'a honoré comme son maître ; la voilà maintenant l'adorant comme son Dieu (1).

Que fera-t-il, le divin Sauveur, à ce nouvel assaut que la Chananéenne livre à son tendre cœur? Le divin Sauveur fait semblant de n'en être pas touché ; et, avec la même froideur qu'auparavant : « Non, non, lui dit-il, il n'y a pas de grâce pour toi ; il n'est pas juste, il n'est pas convenable que je prenne le pain de mes enfants, et que je le jette aux chiens ; *Qui respondens, dixit illi : Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus* (*Matth.*, 26). »

Et par le mot « enfants, » disent les interprètes, le Seigneur a désigné le peuple d'Israël, qui, dans les Livres saints, est appelé « le fils aîné de Dieu, » parce

(1) « Nota quod ista mulier perseveranter, primum « filium David » « deinde « Dominum » vocat ; denique adorat ut Deum (*Comm.*). » C'est, dit saint Chrysostome, qu'elle croit vraiment que Jésus-Christ est Dieu ; car elle ne demande pas la médiation de Jésus-Christ auprès de Dieu, elle lui demande son secours comme étant Dieu lui-même : *Non dixit : Roga Deum* (*Homil.*). »

que, engendré spirituellement de Dieu au vrai culte de Dieu, il avait été nourri par Dieu même du lait de sa parole et de sa loi (1). Par le mot « pain, » Jésus-Christ a voulu signifier son Évangile, ses miracles, et ses grâces immédiates touchant le salut éternel (2). Enfin, par le mot « chiens, » il a fait allusion aux Gentils, qui mangeaient la chair des victimes offertes aux idoles, se frottaient aux divinités de pierre, et les adoraient : comme les chiens lèchent les pierres et s'enfoncent dans le sang (3). C'était, du reste, la manière dont s'exprimaient ordinairement les Juifs en parlant des Gentils ; ils les appelaient « chiens (4). »

§ 10. Pourquoi Jésus-Christ a appelé la Chananéenne « Une chienne. — Dieu aime à être importuné par la prière. — Admirable constance de la Chananéenne vis-à-vis d'une qualification si injurieuse pour elle. — Comment la change-t-elle en une nouvelle supplication. — Commentaires des Pères sur cette sublime prière.

Mais, mon Dieu, quelle parole que celle-ci ! quelle réponse ! Est-il possible qu'elle soit sortie des lèvres de Jésus-Christ ? Est-il possible qu'elle ait été adressée à une honorable matrone, à une malheureuse mère, par le divin Sauveur, le plus aimable, le plus tendre, le

(1) « Filii sunt Judæi, generati et nutriti sub cultu unius Dei per « legem (*Glos. ordin.*). »

(2) « Panis est Evangelium, miracula et alia quæ ad salutem per- « tinent (*Ibid.*). »

(3) « Canes dicuntur gentiles, quia sanguini dediti (*Ibid.*). » « Quid tam familiare canibus quam lapides lingere (Aug. *loc.* « *cit.*)? »

(4) « Loquitur Christus more Judæorum, qui gentiles appellabant « canes (Cornélius à Lapid. *Hic.*). »

plus compatissant des enfants des hommes, parce qu'il est en même temps le Fils de Dieu? Comment, mon divin Rédempteur, lui dit donc saint Chrysostome, vous appelez « enfants » les Juifs qui vous haïssent, qui vous persécutent, qui vous blasphèment; et vous ne donnez que le nom de « Chienne » à cette vertueuse femme qui croit en vous avec tant de foi, qui vous adore avec tant de respect, qui vous invoque avec tant de confiance, qui vous honore avec tant d'humilité! Ah! par cette parole si âpre qui sent le mépris et l'insulte, bien plus que vous ne l'avez fait par votre silence, vous blessez cette pauvre mère (1). Seigneur, ne voyez-vous pas aussi que les spectateurs de cette scène paraissent scandalisés, choqués, de vous entendre répondre par tant de dureté à tant de religion et à tant d'amour? Et quel homme, quel cœur ne se serait laissé toucher par tant de larmes d'une mère implorant la santé de son unique enfant (2)?

Mais que dis-je? s'écrie, en se reprenant, saint Chrysostome. Qui ne voit que pareille dureté, de la part du Sauveur envers la Chananéenne, est un nouveau trait de son industrieux amour pour nous tous? Il a voulu, par ce magnifique exemple, nous révéler d'une manière sensible la force merveilleuse que la constance de nos prières exerce sur son cœur (3). Il a

---

(1) « Judæos filios, ipsam canem vocas? Quando responsum de-« dit, vulnus magis quam silentio exulceravit. »

(2) « Forsitan multi eorum qui aderant scandalum passi sunt. « Quis enim misericordia flexus non fuisset, cum illam, pro labo-« rante filia, tam humiliter supplicari cerneret (*Ibid.*). »

(3) « Attende quam magnum est instantia orationis. »

voulu nous persuader, de la manière la plus capable de faire impression sur nous, cette grande vérité : Que, malgré toutes les apparences du refus de la part de Dieu, de nous accorder ce que nous lui demandons, il ne faut jamais désespérer, il ne faut jamais se lasser de prier; que l'Esprit de grâce veut être, non-seulement supplié, mais importuné par l'Esprit de prière, et que cette importunité sainte finit par l'emporter (1).

Quant à la Chananéenne. Jésus-Christ connaît bien la trempe de son âme; il sait à quoi il doit s'attendre de la part de la vertu de cette femme, que sa grâce a formée et élevée au *magistère* de la prière.

En effet, toute autre femme, en s'entendant appeler « une Chienne » en présence de tant de monde, n'aurait pas su contenir son indignation, son courroux; entre la douleur du refus et la honte de l'affront elle aurait lancé sur le Sauveur un regard de haine; et, changeant l'humilité en insolence, la confiance en mépris, l'hommage en blasphème, elle lui aurait tourné avec dépit le dos; elle serait partie, dit saint Chrysostome, exhalant par d'amers propos le fiel de sa rage (2).

« Au fond, aurait-elle-dit, c'est un Juif. Insensée que j'ai été d'espérer de pouvoir trouver grâce auprès d'un Juif! Voilà celui dont les siens vantent toute la bonté du cœur envers les malheureux, et la puissance des prodiges pour les soulager! Il n'en est rien; je viens d'en faire moi-même l'expérience. Il est dur,

---

(1) « Vult Deus rogari, et quadam importunitate vinci. »

(2) « Quis non moveretur, cum aliud quam fama prædicaverat « fieri videret ? »

blessant, superbe; il n'est pas puissant, il n'est pas Dieu. » Et c'est ce que font, ce que disent, ou à peu près, bien des chrétiens de nos jours, lorsque Dieu, dans un dessein de miséricorde, tarde à exaucer leurs prières.

Mais la Chananéenne, dit saint Augustin, se conduit tout autrement. En sa qualité de femme païenne, elle croit avoir mérité le nom flétrissant de « Chienne » qu'on vient de lui donner, et ne s'en plaint pas; et, en réprimant le ressentiment de l'orgueil féminin si profondément froissé, elle devient d'autant plus confiante, qu'elle a été plus humiliée (1). En regardant de près Jésus-Christ, ayant appris à connaître son cœur, même à travers la dureté apparente de ses paroles, c'est à ce cœur qu'elle s'adresse. Car Jésus-Christ n'avait pas fini de prononcer le mot « Chienne, » qu'elle reprend aussitôt, et avec le ton dont le charme de l'humilité, de la simplicité, de la candeur, relevait celui de la grâce propre à la femme, elle dit au Seigneur : « Vous avez raison, c'est vrai, je ne suis qu'une pauvre petite chienne ; mais par cela même vous ne pouvez pas me refuser la grâce que je vous demande. Les petits chiens restant sous la table, ne mangent-ils pas du pain que leur jettent les enfants? Ne se nourrissent-ils pas des miettes tombant de la table de leurs maîtres? Tout indigne que je suis, un petit morceau de pain se trouvera toujours encore pour moi ; *At illa respondit et dixit illi : Etiam, Domine, nam et catelli edunt*

---

(1) « Non commota est, non succensuit ; sed ipso veluti convicio « Humilitatem ostendit (*Serm.* 74, *de Temp.*). »

sub mensa de micis puerorum, quæ cadunt de mensa dominorum suorum (*Matth.*, 27 ; *Marc.*, 28).

O réponse ! ô parole ! O bel acte de foi ! O héroïsme de patience ! O prodige d'humilité ! La Chananéenne ne se contente pas d'appeler Jésus-Christ « Son maître ; *Etiam, Domine*, » et les Juifs, « les enfants chéris de Dieu assis à sa table ; *De micis puerorum ;* » elle ne se contente pas de se croire, de se reconnaître, de s'avouer une pauvre petite chienne, indigne de rester même sous la table ; *Sub mensa :* elle regarde et proclame ses seigneurs et ses maîtres même les Juifs ; *Dominorum suorum :* elle s'humilie envers tous, se place aux pieds de tous !

Oh ! que ces mots sont sublimes dans leur simplicité, éloquents dans leur précision ! Les Pères de l'Église rivalisent entre eux d'esprit pour les expliquer, de zèle pour nous les faire admirer. L'Émissène dit : Dans la parabole de l'Importun (*Luc*, xi), allant à minuit demander du pain à l'un de ses amis, et l'obtenant par son insistance, par son importunité, malgré l'heure incommode de sa visite, le Sauveur du monde avait déjà révélé au monde ce grand mystère de miséricorde : Que l'importunité qui arrache tout des mains des hommes, peut encore mieux tout arracher des mains de Dieu. Or, la Chananéenne, dans son étonnante prière, a fait voir qu'elle avait deviné cette belle doctrine de l'Évangile, puisqu'elle l'a pratiquée avant même de connaître l'Évangile (1).

Pour Origène, les paroles de la Chananéenne peu-

(1) « Evangelium non legerat ; et sicut Evangelium præcepit, orat ; « cum improbitate panem petit (*Expos.*). »

vent se traduire ainsi : « Vous, Seigneur, m'appelez « une Chienne ; » eh bien! oui, je le suis en effet. Mais vous avez beau m'humilier, vous ne réussirez pas à faire que je vous quitte. Le petit chien, repoussé à coups de pied ou de bâton par son maître, ne l'abandonne pas, chassé par une porte, il rentre par une autre. C'est ainsi que moi, votre petite chienne fidèle, ne me lasserai pas de vous suivre (1).

Selon saint Jérôme, la Chananéenne parut dire : « Je sais bien, et je l'avoue, Seigneur, que je ne mérite pas le pain des enfants; que je ne puis pas m'asseoir, comme les enfants, à la table du père de famille, et recevoir de lui ma portion de nourriture. Mais je suis contente des restes qu'on jette aux chiens (2). »

Saint Chrysostome va plus loin, et reconnaît dans la réponse de cette femme étrangère un trait de vraie philosophie ; car, que fait-elle dans cette réponse? Elle s'empare des mots de Jésus-Christ, lui annonçant un refus irrévocable ; elle façonne à sa manière ces mêmes mots, et en compose et en fait ressortir la plus tendre et la plus éloquente prière (3). Car ce fut comme si elle avait dit : « Seigneur, oh ! la bonne et belle parole que vous venez de faire tomber de vos

---

(1) « Canem me vocas? Etiam, Domine, sum quod dicis. Confundis me, sed non recedam a te. Canis sum, sequar te quocumque ieris. »

(2) « Scio me filiorum panem non mereri, nec integros accipere posse cibos, nec sedere ad mensam cum patre ; sed contenta sum reliquiis catulorum. »

(3) « Philosophatur alienigena mulier, et ex ipsis Christi verbis deprecatoriam orationem connectit. »

lèvres divines! Par cette parole, tout en ayant l'air de rejeter ma demande, vous vous en faites le défenseur, et vous convenez qu'elle mérite d'être exaucée. Vous m'appelez « Chienne ; » eh bien ! je vous prends au mot, et je vous dis que je suis une chienne, je ne vous suis pas étrangère; je suis de la maison, j'appartiens, moi aussi, à la famille, comme le chien domestique, et je ne peux pas en être chassée. J'ai droit à être nourrie par mon maître ; je ne puis m'éloigner tout à fait de sa table. Et puisque je suis « une chienne, » donnez-moi donc au moins les miettes qu'on ne refuse jamais aux chiens (1). »

Enfin Victor d'Antioche remarque que la réponse de la Chananéenne est un hommage qu'elle rend à la richesse, à l'abondance des dons de Dieu. Car dire : Si vous ne me donnez, Seigneur, que des miettes, j'en aurai assez, j'en aurai même plus qu'il ne m'en faut, j'en serai contente et heureuse, c'est dire : Je crois, Seigneur, que les mets que vous préparez à vos serviteurs, à vos élus, à vos saints, à votre table spirituelle, à la table céleste, sont si exquis et si abondants, que même rien que leurs restes, rien que leurs miettes suffisent à satisfaire, à rassasier tous ceux qui y prennent part (2).

---

(1) « O Domine, factus es advocatus petitionis meæ. Si canis sum, « non tam aliena sum. Si licet participare canibus, non omnino « prohibeor : nutri me ut canem. Non possum relinquere mensam « Domini mei. Quia canem me vocas, fac mihi quod cani debetur ; « da mihi micas. »

(2) « Tantæ sunt mensæ Domini opes, ut abunde mihi satis sit, « si justorum suorum micis frui liceat (*Expos.*). »

O femme admirable ! reprend donc Origène ; ô femme violente avec Dieu même ! Le Seigneur lui dit : « On ne peut pas, il n'est pas permis. » Et elle, mettant de côté toute gêne et toute réserve, oubliant, en quelque manière, sa *vérécondie matronale*, se met hardiment à philosopher, à discuter avec Jésus-Christ, et lui prouve en face tout le contraire, et insiste toujours en lui disant : « Mais non, ce n'est pas comme vous le dites. Non-seulement il se peut, il est permis, mais il est convenable, il est nécessaire que vous fassiez ce que je vous demande. Rien ne s'y oppose ; vous n'avez qu'à vouloir, et vous me rendrez heureuse (1). »

Voilà, mes frères, comment l'on prie, comment l'on doit prier Dieu, lorsqu'on veut vraiment obtenir ce qu'on lui demande. A ces conditions, le succès de nos prières nous est assuré, ainsi que va nous le prouver Jésus-Christ lui-même, par la manière dont il a accueilli l'étonnante prière de la Chananéenne. Après avoir donc vu, par la conduite de cette incomparable femme envers le Seigneur, comment procède le véritable esprit de prière et les conditions qu'il demande, nous allons voir, par la conduite de Jésus envers la Chananéenne, comme se répand sur l'homme l'Esprit de grace, et les richesses dont il le comble.

---

(1) « O mulier violenta ! Oblita verecundiæ, intermisso pudore, « Dominum conatur vincere. Dominus dicit : « Non licet ; » et illa : « Potes, si velis. »

DEUXIÈME PARTIE.

L'ESPRIT DE GRACE ET SON ÉCONOMIE.

§ 11. Jésus-Christ accordant enfin à la Chananéenne plus qu'elle ne lui avait demandé. — Tendre bonté du Seigneur pour cette femme. — Comment il l'a comblée de grâces et l'a glorifiée.

Vous aurez remarqué, sans doute, que, dans la prophétie dont j'ai fait le texte de ce discours, l'Esprit de grâce marche de concert avec l'esprit de prière ; *Effundam Spiritum gratiæ et precum.* Et savez-vous pourquoi? Parce que la grâce ne fait jamais défaut, aussitôt que la prière a rempli toutes ses conditions. Voyez ce qui arrive, en effet, à la Chananéenne. Il n'était pas possible de prier avec une plus grande foi, une plus grande confiance, une plus grande constance, une plus grande humilité, une plus grande perfection. Eh bien ! Seigneur, Dieu de bonté, vous venez de l'entendre cette heureuse fille d'Adam ; elle a satisfait à toutes les conditions de l'Esprit de prière ; hâtez-vous donc d'accomplir sur elle les promesses de l'Esprit de grâce. Accomplissez la grande parole par laquelle vous avez solennellement promis que celui qui demande comme on doit demander, obtient ce qu'il demande ; que celui qui cherche, trouve ; que celui qui frappe à la porte de votre cœur, la verra s'ouvrir devant lui ; *Omnis qui petit, accipit ; qui quærit, invenit ; et pulsanti aperietur.* Faites triompher sur elle, pour notre édification, votre miséricorde, comme elle vient d'étaler sous nos yeux toutes ses vertus !

C'est précisément ce qui arrive. Jamais, dit saint Augustin, humilité de femme priant n'a été plus profonde, jamais la miséricorde de Dieu récompensant n'a été plus abondante (1). Si la Chananéenne, en s'entendant appeler « une Chienne, » se fût incontinent retirée, elle serait restée une chienne, elle serait restée ce qu'elle était lorsqu'elle vint trouver le Sauveur (2).

Mais, ayant tant insisté, elle est devenue Femme et grande femme, de chienne qu'elle était, et a obtenu plus qu'elle n'avait demandé (3). Car voyez comment la scène change tout d'un coup. A peine la Chananéenne a-t-elle achevé son dernier mot, que le Seigneur dépose l'austérité de sa contenance : et, donnant une libre issue à sa tendresse et à sa bonté, que pour la plus grande gloire de la Chananéenne et pour notre instruction il avait comprimées jusque-là dans son cœur ; la regardant avec complaisance, avec tendresse, avec l'air d'une amabilité, d'une douceur infinies : « Femme, lui dit-il, que ta foi est grande ! que ta religion est parfaite ! Heureuse d'avoir su trouver la voie de mon cœur ! A une si grande foi, à une si parfaite religion rien ne peut être refusé ; *Tunc respondens Jesus, ait illi : O mulier, magna est fides tua* (*Matth.*, 28). Je t'annonce donc que, par le mérite de ta belle prière, dans ce même instant, le démon s'est dessaisi de ton enfant, et l'a quitté pour toujours. Va-t'en satisfaite et

(1) Vide quemadmodum humilitas commendata est. »

(2) « Si recederet post hæc verba, canis accesserat, canis abscederet. »

(3) « Sed pulsando, homo facta est ex cane, misericordiam impetravit. »

contente ; ce que tu désirais est fait. Ta fille est sauvée et tu es heureuse ; *Propter hunc sermonem, abi; exivit dæmonium a filia tua. Fiat tibi sicut vis.* » Et, en effet, au même instant sa fille se trouva tout à fait guérie ; *Et sanata est filia ejus ex illa hora* (*Marc.*, 29 ; *Matth.*, 28).

O femme vraiment fortunée ! lui dit, en la félicitant, Origène. Te voilà récompensée de ta grande humilité. Te voilà, toi, qui te croyais « une chienne, » devenue plus sainte que les saints, plus élue que les élus (1). Oui, elle est devenue sainte et élue ; car les Pères de l'Église sont unanimes à penser que le vrai et parfait Sauveur de l'homme, Jésus-Christ, par chacun de ses miracles, a sauvé tout l'homme qui en a été le sujet, en convertissant en même temps les âmes de tous ceux auxquels il a donné la santé et la vie du corps : ses prodiges de l'ordre corporel n'ayant et ne pouvant avoir avant tout qu'un but tout spirituel. On croit donc que la Chananéenne, en obtenant que le corps de sa fille fût délivré de la possession du démon, obtint en même temps le salut de l'âme de cette même fille, et le salut aussi de sa propre âme ; que la mère et la fille, abjurant le culte des idoles, se convertirent à la connaissance et au culte du vrai Dieu, et du Messie Jésus-Christ ; que, dès ce moment, la mère et la fille se mirent à sa suite, devinrent ses disciples dévouées, et firent partie des saintes femmes de l'Évangile qui suivaient partout le Seigneur dans ses prédications, qui

(1) « O mulier, accepisti subito laudem, et inventa est electis « electior. »

le soignaient et le nourrissaient, lui et ses Apôtres, de leur propre fortune, qui l'accompagnèrent au Calvaire, qui assistèrent à sa mort, qui ont été les premiers témoins de sa résurrection, et qui, sous la conduite de la sainte Vierge, l'auguste mère de Dieu et de l'Église, ont été, après les Apôtres, les premières pierres, les premières gloires de l'Église.

O amour sage donc, ô sagesse amoureuse, inneffable de notre divin Sauveur envers cette noble créature ! Il ne l'a appelée « Chienne » que pour lui donner le mérite de la patience et de l'humilité qui l'a élevée à la hauteur de la Femme selon son cœur, de la vraie femme, de la femme héroïque, sainte et parfaite ; *Mulier.* Il n'a eu l'air de déprimer sa condition qu'afin de pouvoir faire le plus magnifique éloge de sa foi ; *Magna est fides tua.* Il n'a différé de lui accorder la grâce qu'elle lui avait demandée que pour la lui faire plus complète et plus instantanée ; *Sanata est filia ejus in illa hora.* Il ne l'a traitée comme étrangère que pour l'élever au rang des enfants, auxquels leurs parents ne savent rien refuser ; *Fiat tibi sicut vis.* Il n'a fait semblant de la dédaigner comme païenne que pour pouvoir en faire la maîtresse, la théologienne et le modèle de la prière pour tous les chrétiens ; *Magna est fides tua.* En un mot, dit saint Pierre Chrysologue, Jésus-Christ ne l'a humiliée que pour l'exalter, ne s'est fait sourd à ses premières instances qu'afin de pouvoir placer sur sa tête une couronne resplendissante de gloire (1). La voilà donc, dit encore le même docteur,

(1) « Distulit preces ul, fulgente corona, mulierem ornaret (*Serm.* « *de Chanaan.*). »

la voilà, cette femme, qui s'est avouée par humilité pauvre petite chienne, adoptée par Jésus-Christ, et proclamée l'une de ses enfants les plus chéries. La voilà cette femme, qui avait pris la place d'une humble chienne sous la table, élevée tout d'un coup par le Fils de Dieu à l'honneur de s'asseoir à sa table en qualité de fille et d'épouse (1). Oh ! que l'Esprit de grâce est généreux envers le vrai ESPRIT DE PRIÈRE ! Il accorde plus qu'on ne lui demande ; il élève, il perfectionne tout l'homme. Oh ! qu'elle est grande la gloire de l'homme qui s'abaisse ! Oh ! qu'elle est grande la générosité du Dieu qui récompense !

§ 12. Comment les Gentils convertis à la foi sont-ils devenus « Enfants » de « Chiens » qu'ils étaient. — L'âme du pécheur est sa fille possédée par le démon. — La prière seule peut la guérir.

Mais l'exaltation glorieuse de la Chananéenne, dans sa vérité historique, a été aussi la figure de notre exaltation. Nous autres descendants de pères gentils, qui formons à présent la vraie Église, au commencement, dit Théophylacte, et dans la personne de nos pères, nous avons eu l'air d'avoir été dédaignés, rejetés par Jésus-Christ. Mais dans la suite, à cause de notre foi et de notre humilité, nous avons été mis au rang de ses enfants, et en cette qualité nous avons été admis à nous nourrir du PAIN sacramentel DU CORPS de JÉSUS-CHRIST (2).

---

(1) « Merito quæ se canem confessa erat, adoptatur in filiam ; « levatur ad mensam quæ, sub mensa, se laudabili humilitate deje- « cerat. »

(2) « Est autem Chananæa symbolum Ecclesiæ ex gentibus col-

Les miettes mêmes dont a parlé la Chananéenne renferment, elles aussi, un mystère. Elles signifient, dit saint Remis, les préceptes les plus petits et les plus parfaits, les mystères les plus intimes, les plus cachés et les plus précieux de l'Évangile, qui forment en quelque sorte la nourriture de l'Église. Or les enfants de l'Église ne parviennent à les accomplir, ces préceptes, à les saisir, à les pénétrer, ces mystères, que par les sentiments et la pratique de l'humilité chrétienne ; c'est donc pour cela qu'il est dit, dans cet endroit de l'Évangile, qu'on ne peut recueillir, qu'on ne peut manger ces miettes que sous la table (1).

Mais écoutons encore saint Jérôme. « Nous avons beau en rougir, dit-il, nous avons beau le nier : c'est une vérité patente que nous autres, descendants de pères païens, n'étions que des chiens dans la personne de ces mêmes pères, et que les Juifs, qui étaient presque les seuls vrais adorateurs du vrai Dieu, étaient aussi ses vrais enfants. Mais, ô changement merveilleux ! ces titres, ces noms de chiens et d'enfants ont changé de sujet à l'égard des peuples à qui ils étaient attribués comme la vraie foi a changé de lieu (2). »

« lectæ. Nam et gentes prius repulsæ fuerant ; et postea in filiorum ordinem collectæ, obtinuerunt panem Corporis Domini (*Exposit.*). »

(1) « *Per micas* intellige minima præcepta vel interna mysteria « quibus sancta Ecclesia pascitur. Micæ sub mensa, comedi dicuntur ; quia Ecclesia ad implenda divina præcepta humiliter se submittit (*In Caten. aur.*). »

(2) « Israël quodam filius ; nos canes. Sed, mira conversio ! Pro « diversitate fidei, ordo nominum commutatur (*Commentar.*).

Les Juifs, dit Origène, jadis, étaient « des enfants ; » mais dès qu'ils s'acharnèrent à déchirer, avec la brutalité de chiens enragés, la sainte chair, la chair divine du Fils de Dieu fait homme, ils devinrent des chiens véritables, et c'est pour cela que saint Paul, en parlant des Juifs, nous dit : « Gardez-vous des chiens qui ont mis en lambeaux le corps du Seigneur (1). » Au contraire, dit saint Jérôme, nous autres enfants des Gentils qui étaient des chiens, nous avons, par la miséricorde de Dieu et par notre foi en Jésus-Christ, gagné la qualité et le nom d'enfants ; saint Jean ayant dit que ceux qui croient dans le nom du Sauveur ont été gratifiés de l'aptitude, de la capacité de devenir les enfants de Dieu (2).

Mais voici encore un autre mystère que les Pères ont reconnu dans la même histoire. La fille de la Chananéenne, tourmentée par le démon, représente, dit d'abord saint Jérome, l'âme de tout chrétien se livrant aux passions, qui sont les armes et les titres de la tyrannie du démon sur les âmes (3). Et le vénérable Bède dit, lui aussi : « La conscience humaine est l'unique fille, la fille chérie de l'homme. Celui donc qui a sa conscience infectée des souillures du vice a vraiment

(1) « Israëlitæ quondam filii, postquam manus suas in Filium Dei « immiserunt, facti sunt canes, de quibus ait Paulus : Videte canes ; « videte interfectores. »

(2) « Nos autem qui canes eramus, per Dei misericordiam nuncupamur *Filii*, quia dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui cre- « dunt in nomine ejus. »

(3) « Filiam Chananeæ puto esse animas credentium quæ male a « dæmonio vexantur. »

sa fille au pouvoir du démon (1). » Or, par quel moyen peut-il arracher cette unique, cette noble et précieuse enfant aux griffes du démon qui l'a si brutalement blessée et meurtrie, et la voir tout à fait guérie? C'est, dit le grand docteur Rabbanus, par son humble recours au Seigneur, par la prière, et ce moyen est le seul certain, le seul puissant, le seul efficace (2).

§ 13. La Chananéenne nous prouvant encore que l'Esprit de grâce ne peut se refuser à l'Esprit de prière. — Jacob devenu, par la prière, le vainqueur de Dieu. — Toute-puissance de la prière.

Ainsi donc, dans la touchante histoire de la Chananéenne, nous venons de voir en action le grand et important mystère de l'Esprit de grâce et de prière. Cette femme extraordinaire nous a fait entendre le langage de ce vrai ESPRIT de prière, et Jésus-Christ nous a démontré de quelle manière y répond l'Esprit de grâce.

La Chananéenne nous a appris que l'Esprit de prière commence par quitter la terre des idoles, c'est-à-dire les erreurs et les bruits du monde et des passions, et suit Jésus-Christ dans la maison où il s'est caché sur cette terre, c'est-à-dire dans l'Église ; et là, prosterné à ses pieds, il l'adore, parce que seules les adorations qui lui sont rendues dans l'Église et dans l'Esprit de l'Église, lui sont agréables. La Chananéenne nous a appris que l'Esprit de prière se plaçant sur la pierre inébranlable de la vraie foi, s'élevant, à l'aide du vent de la ferveur, sur les ailes de l'humilité et de la con-

(1) « Si quis habet conscientiam alicujus vitii sorde pollutam, filiam habet a dæmonio vexatam. »

(2) « Pro cujus sanatione recurrat ad Dominum. »

fiance, s'élance en haut, pénètre les cieux, va se présenter intrépide devant le trône de Dieu, attendant avec une patience invincible, une fermeté constante, une sécurité parfaite, le moment où il plaira à Dieu de répandre, sur les demandes qu'on lui fait, l'abondance de ses miséricordes.

Et Jésus-Christ nous a fait voir aussi pourquoi l'Esprit de grâce paraît se faire sourd d'abord aux cris de nos prières, insensible à nos misères, à nos humiliations, à nos douleurs ; il nous a fait voir que ce n'est qu'après avoir mis à une longue et rude épreuve notre patience et notre fidélité, qu'il se déclare pour nous, se manifeste dans tous les transports de sa tendresse, et accorde plus qu'on ne lui a demandé.

Par cet admirable drame donc, que l'Évangile de la Chananéenne vient de mettre sous nos yeux, nous savons d'une manière certaine et infaillible que, toute grande, tout infinie que soit la distance qui nous sépare de Dieu, la prière le rapproche de nous ; que, tout irrité qu'il soit contre nous, la prière l'apaise ; et que, tout éloigné qu'il paraisse de nous faire grâce, la prière le touche, l'attendrit, l'entraîne à nous accorder ce dont nous avons besoin. On dirait qu'aujourd'hui Dieu, passez-moi cette expression, nous a lui-même découvert son côté faible, le moyen secret d'arriver jusqu'à lui, de nous emparer de lui, de le saisir par son cœur, et de le cacher dans le nôtre.

Il est dit de Jacob qu'il fut fort contre Dieu même ; *Contra Deum fortis fuisti* (*Gen.*, XXXII, 28); et que c'est pour cela qu'il obtint le nom magnifique d'ISRAEL, qui signifie le VAINQUEUR DE DIEU. Mais quel a été ce com-

bat que le fils d'Isaac livra à Dieu, et quelles sont les armes par lesquelles il vainquit Dieu, il triompha de Dieu? Jacob voulut à tout prix que Dieu bénît, bien plus que sa personne, toute sa race, afin qu'elle ne fût pas abandonnée tout à fait de la part de Dieu, et livrée à la ruine et à la perdition; *Non dimittam te, nisi benedixeris mihi* (*Ibid.*). Et le prophète Osée nous a révélé que les moyens de la puissance que Jacob déploya dans cette grande circonstance contre Dieu, et les armes de sa victoire, ne furent que l'humilité, la confiance, la ferveur, la constance, les gémissements et les larmes de sa prière; *Flevit*, *rogavit*, *potens fuit* (*Osée*, XII).

Une pareille victoire de l'homme sur Dieu et par les mêmes armes, nous venons de le voir, la Chananéenne l'a remportée sur Jésus-Christ. Toute son histoire aussi peut donc se résumer dans les trois mots sublimes que le prophète Osée a écrits de Jacob : « Elle a pleuré, elle a gémi, elle a prié, et par là elle a été assez puissante pour vaincre le cœur du Fils de Dieu; *Flevit*, *rogavit*, *potens fuit*. Or en marchant sur les traces de Jacob et de la Chananéenne, nous pouvons, nous aussi, remporter par les mêmes armes une victoire semblable. En pleurant, en gémissant devant Dieu, nous serons puissants contre Dieu, vainqueurs de Dieu; *Flevit*, *rogavit*, *potens fuit. Contra Deum fortis fuisti.*

Les anciens philosophes pensaient que la Divinité était inaccessible à l'homme. C'est vrai. Ce Dieu immense, éternel, infini, habite, dit saint Paul, au milieu d'une lumière inaccessible; *Qui lucem inhabitat inaccessibilem* (I *Tim.*, VI). Des millions de millions d'anges

qui entourent son trône ne permettent à aucune créature de l'approcher. Mais, dans l'histoire que nous venons d'expliquer, Jésus-Christ nous a révélé un grand secret, nous a découvert, nous a indiqué un sentier caché à l'orgueil, et qui ne peut être connu que par l'humilité ; un sentier facile, sûr, raccourci, pour retrouver Dieu, pour aller tout droit à Dieu : le secret, le sentier de la prière ; et il nous a fait voir que, par ce secret, par ce sentier, l'homme peut, non-seulement approcher de la Divinité, mais encore en triompher ; *contra Deum fortis fuisti.*

L'histoire de la Chananéenne vient de nous assurer, dit saint Augustin, que, par le secret et le sentier de la prière, l'homme peut transpercer les cieux, se frayer un chemin à travers les saints, rompre la phalange des Esprits célestes, forcer la garde du grand et puissant Monarque du ciel et de la terre, parvenir jusqu'à son trône, lui ôter des mains la foudre près d'éclater, et que nos péchés avaient allumée ; le désarmer, ce Dieu ; le faire descendre de la hauteur de sa majesté, de sa gloire infinie, jusqu'à notre infinie bassesse, et l'obliger à nous relever, à nous combler de ses miséricordes (1).

Bien plus encore, ajoute le même grand docteur, du fond du cœur priant Dieu avec un humble désir, une sincère ferveur, s'élèvent des gémissements, des soupirs dont il n'est pas possible de comprendre la puissance et le charme, car ils forment une musique délicieuse et suave à l'oreille et au cœur de Jésus-

(1) « Ascendit oratio, et descendit Dei miseratio. »

Christ; ils le touchent, et l'obligent à s'épancher sur nous avec toutes les richesses de sa bonté (1).

Il est vrai que nous sommes non-seulement pauvres et petits, mais la pauvreté même, la petitesse même, comme Dieu est la richesse même, la grandeur même. Il est vrai que notre esprit est naturellement aveugle, notre imagination inconstante, notre volonté malade, notre chair rebelle, notre cœur glissant, prêt à chaque instant à s'échapper de nos mains. Il est vrai que les occasions du mal sont fréquentes, les risques grands, les assauts redoutables, nos forces considérablement amoindries, notre courage prêt à se démentir, à nous abandonner au moment du plus petit danger. Il n'est que trop vrai enfin qu'à ces misères d'origine, de nature, de condition, nous en avons ajouté de plus grandes encore par le désordre et la perversité de notre volonté; en sorte que notre âme est devenue, comme le corps de Job, de haut en bas toute une plaie. Mais ne nous y trompons pas, une misère si grande et si profonde ne nous servira pas même de prétexte au tribunal de Dieu, et sa justice ne nous punira pas moins sévèrement de nos fautes que le repentir n'aura pas effacées. Et pourquoi? Parce que comme à Job furent laissées des lèvres saines; *Derelicta sunt labia circa dentes meos* (*Job*, XIX), de même, dans l'état pitoyable auquel la faute originelle, et bien plus nos fautes actuelles, nous ont réduits, la divine bonté nous a laissé le remède de l'Es-

---

(1) « Ex corde desiderante atque fervente gemitus emittuntur « inenarrabiles, quibus, veluti musica, demulcetur Christus (*Serm.* 74, « *de Temp.*). »

prit de prière, par lequel nous pouvons atteindre toutes les grâces; *Spiritum gratiæ et precum;* et par là nous pouvons réparer toutes nos défaites, recouvrer nos forces, revenir à une parfaite santé, et retourner en société d'amour avec le Dieu que nous avons offensé; *Et adspicient ad me quem transfixerunt.*

Donnez-moi l'homme le plus égaré dans les voies de l'erreur, le plus enfoncé dans la fange des vices : si je puis lui persuader la pratique de la prière, par ce seul moyen je le rendrai fort, puissant vis-à-vis de Dieu et de lui-même; *Flevit, rogavit, potens fuit.* En priant avec humilité d'esprit, avec sincérité de cœur, afin d'être délivré de ses vices ou de ses erreurs, cet homme par cela même commencera à détester ces erreurs et ces vices : l'homme de prière ne pouvant pas être homme de vices ou d'erreurs. Par cela même il commencera à connaître la vérité et à l'aimer, et à apprécier la vertu chrétienne et à la désirer; et il finira par obtenir l'abondance de la lumière et de la grâce, la contrition et le pardon, la force et la ferveur; par là il sera converti, corrigé; car la prière est l'arme à laquelle rien ne résiste, pas même la puissance de Dieu; *Contra Deum fortis fuisti.* La prière obtient tout et triomphe de tout. Ah! il arrive bien souvent de voir des hommes incrédules, hérétiques, pécheurs en s'agenouillant, et qui se relèvent croyants, catholiques et convertis, après avoir prié et bien prié.

§ 14. Ce n'est que par la prière qu'on peut bien vivre, obtenir la persévérance finale, et faire son salut.

Mais si l'homme de prière ne peut pas être homme d'erreur et de péché, par la raison opposée, l'homme qui ne prie pas ne peut pas être homme de vérité et de vertu. J'ai appris par vos journaux que les Arabes de l'Algérie, au commencement de la conquête qu'en a faite la France, en voyant les Français, à de rares exceptions près, éloignés de toute pratique religieuse, disaient : « Ce sont des impies, PARCE QUE CE SONT DES HOMMES QUI NE PRIENT PAS. » En vérité, que ces mots sont profonds, et qu'ils renferment tout un traité de morale et de théologie ! L'homme qui ne prie pas est l'homme livré, sans le secours surnaturel de la grâce, à ses ténèbres, à sa misère, à sa corruption ; est l'homme jouet facile de toutes les erreurs, proie aisée de toutes les passions ; et dès lors on ne peut compter ni sur sa religion ni sur sa vertu. Il est possible que l'homme qui prie tombe quelquefois par surprise ; mais il n'est pas possible que l'homme qui ne prie pas soit sincèrement et solidement vertueux. Point de vertu véritable sans religion, point de religion sans prière. Par conséquent l'homme qui ne prie pas n'est pas, ne peut pas être un homme sincèrement religieux, ni un vrai honnête homme ; et, d'après la sagesse orientale, il n'est et ne peut être le plus souvent qu'un impie par rapport à la croyance, et, bien plus encore, un scélérat par rapport aux mœurs. « Pour mon compte, me disait un jour l'un de mes amis, homme du monde, je vous avoue que si j'avais une fille à marier, un dépôt à

mettre en sûreté, je ne donnerais pas ma fille en mariage, je ne donnerais pas à garder mon dépôt à un homme qui ne prie pas. Car l'homme qui ne prie pas est l'homme obligé de convenir que sa conscience, sa fille unique, est à la merci du démon, sous la tyrannie du démon ; *Filia mea male a dæmonio vexatur ;* et rien ne saurait me rassurer sur la moralité d'un homme esclave du démon et des passions. »

En un mot, donnez-moi l'homme le plus vicieux : s'il prie, il se corrige et il est sauvé. Donnez-moi au contraire l'homme le plus saint : s'il cesse de prier, il s'affaiblit, il tombe, il est perdu.

Celui qui prie beaucoup, ou il n'est jamais tenté, ou il ne succombe jamais. Le jour de la chute, disait saint Bernard, est le jour où l'on a négligé de se fortifier par la prière (1). La persévérance finale elle-même, le dernier don de Dieu, couronnant, mettant le sceau à tous ses autres dons; la persévérance finale, cette grâce suprême qui nous ouvre les portes du ciel et achève notre salut, Dieu ne la doit à aucun mérite, quelque grand qu'il soit : cependant, dit saint Augustin, il ne peut pas la refuser et ne la refuse pas au mérite de la prière (2). Et pourquoi? Parce que Dieu l'ayant, dans sa miséricorde, solennellement promise, réservée, assurée à la prière, a établi entre la persévérance finale et la prière un rapport nécessaire ; en sorte que la prière humble, constante, ne peut manquer à la persévérance, ni la persévérance être refusée à la prière.

(1) « Horrendum est diem sine oratione transire. »

(2) « Hoc donum Dei suppliciter emereri potest. »

Ames chrétiennes que l'incertitude de votre salut préoccupe tant, voilà de quoi calmer vos appréhensions et vos craintes. C'est en désertant la pratique de la prière que vous devez trembler. Mais tant que vous la suivrez, cette grande pratique, vous n'avez rien à craindre par rapport au salut. En priant toujours Dieu pour qu'il vous sauve, vous serez sauvées. La prière, en vous éloignant du mal, en vous engageant dans la pratique du bien, rendra votre vocation certaine, votre élection infaillible. Les élus de Dieu, les prédestinés de Dieu sont des hommes de prière, comme l'homme damné, l'homme réprouvé est l'homme qui ne prie pas, parce que l'homme qui ne prie pas est l'homme ne faisant pas, ne pouvant pas faire tout le bien qu'il doit faire pour se sauver.

L'homme qui pèche donc, qui se livre à l'erreur et au désordre, et qui y périt, c'est l'homme qui, ne priant pas, renonce volontairement au seul moyen puissant et efficace d'être fort contre les faiblesses de la nature, contre la force des tentations, contre l'attrait du péché; c'est, par conséquent, l'homme volontairement faible, volontairement pécheur; c'est l'homme péchant et se perdant parce qu'il aura voulu pécher et se perdre en négligeant la prière, le moyen souverain auquel est attachée la force de l'âme, la pratique du bien et l'acquisition du salut; c'est l'homme, comme Dieu lui-même lui en fait le reproche, qui se sera fabriqué de ses propres mains sa réprobation et sa perte; *Perditio tua, Israël; tantummodo in me auxilium tuum* (*Osée*, XIII, 9).

Partant, nécessité de la prière pour être honnête

homme, pour être bon et vrai chrétien, pour pratiquer le bien et y persévérer, pour aspirer au salut et le conquérir.

Ranimons donc en nous, pendant ce temps du Carême, l'esprit de prière ; mettons à profit pour nos âmes ce grand capital, ce riche trésor que notre divin Sauveur nous a acheté par son sang et nous a légué par sa bonté, cette première grâce, la grâce de la prière, qui n'est refusée à personne, et qui est la clef, le gage de toutes les autres. Prions avec foi, avec humilité, avec confiance, avec persévérance, avec ferveur; prions bien, prions toujours et ne nous lassons jamais de prier; et nous trouverons dans la prière, et par la prière, la lumière de l'esprit, la force de l'âme, le remède contre toutes nos maladies spirituelles, le baume de toutes nos plaies, l'antidote de tous nos vices, le bouclier contre tous les assauts du démon, du monde, de la chair et des passions, la résignation dans toutes nos afflictions, le soulagement dans toutes nos douleurs, l'appui de toutes les vertus, la source de toutes les grâces, la règle de la vie, la consolation dans la mort, et le gage de la bienheureuse éternité; car il est dit que quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé; *Quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit* (*Act.*, II, 21). Ainsi soit-il.

APPENDIX

A L'HOMÉLIE PRÉCÉDENTE.

Autres considérations sur la prière.

On se trompe en pensant que la prière n'est qu'une pratique surérogatoire de piété ; la prière est un devoir essentiel de la religion.

Le prophète-roi a dit que tous les êtres de la création tiennent leurs yeux fixés en Dieu, en espérant, en attendant de lui ce dont ils ont besoin; et que ce Dieu de bonté, touché par cette attente, qui est elle-même une prière, ouvre sa main bienfaisante et accorde à chacun l'aliment qui lui est propre, et répand sur tous les êtres les bénédictions de ses secours et de son amour; *Oculi omnium in te sperant, Domine, et tu das escam illorum in tempore opportuno; aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione* (*Psal.* CXLIV, 15, 16). Tout donc prie dans la nature; la brute, la plante, comme l'homme. L'humanité entière a toujours prié, et priera toujours. La prière est une loi universelle du monde moral, comme l'attraction l'est du monde physique.

Nous devons un culte à Dieu, comme notre créateur, notre seigneur, notre maître ; et ce culte, nous ne pouvons le lui rendre que par la prière. Prier, c'est croire que Dieu existe, que Dieu est tout-puissant, qu'il est maître de tout et disposant de tout. Prier, c'est espérer que Dieu dans sa miséricorde, dans sa bonté, daignera nous accorder ce que nous lui demandons. Prier, c'est aimer Dieu et reconnaître qu'il nous aime; car on ne prie que les personnes qu'on aime et dont on croit être aimé. Prier, c'est s'humilier devant Dieu; car c'est reconnaître qu'on n'est rien sans Dieu ; que c'est en lui seul qu'on trouve la voie du bien, la vérité et la vie ; qu'on a besoin de lui, que tout bien nous vient de lui.

La prière est donc un acte auquel concourent la pensée, le sentiment et la langue, c'est-à-dire, l'esprit, le cœur et même le corps de l'homme. Ainsi, par la prière, l'homme fait hommage à Dieu de tout lui-même; et c'est ce qui a fait dire à Clément d'Alexandrie que la

prière est à elle seule un sacrifice complet et parfait : *Et hoc est maximum sacrificium.* Car le sacrifice lui-même n'est agréable à Dieu qu'autant que l'homme s'associe par la foi et le désir à l'immolation de la victime qui est offerte par lui et pour lui, et qu'il s'immole spirituellement en elle et avec elle par la prière; c'est ce qui fait que le sacrifice est la prière par excellence.

Remarquons aussi que Dieu étant le souverain maître, le maître absolu de tout, ne devant rien à personne, ne peut pas faire que tout bien de la création ne soit pas un acte de sa bonté. Le salut éternel n'est donc et ne peut être qu'une grâce. Mais Dieu ayant créé l'homme libre de sa volonté et de ses actions, et par cela même capable de mériter lui aussi, en quelque manière son salut, ce salut est aussi une *rétribution*, un prix de ses œuvres. Or comment peuvent se concilier des choses si opposées? Si le salut est une grâce, il est donc indépendant de toute bonne action; *Si gratia, jam non ex operibus*, a dit saint Paul (*Rom.*, XI). S'il est une récompense des bonnes œuvres, il n'est plus une grâce. La grâce exclut le mérite, comme le mérite exclut la grâce. Or, c'est par la prière que cessent ces contradictions, et se concilient ensemble la grâce et le mérite dans l'économie du salut. On ne parvient au salut que par les bonnes œuvres, mais ces bonnes œuvres ne s'accomplissant que par les secours de la grâce, cela fait que le salut, qui en est le résultat, est une grâce. Mais Dieu n'accordant les secours de ses grâces qu'à la prière, l'homme obtenant ces secours par la prière qui est un mérite à lui, c'est aussi par un mérite qui lui est propre qu'il fait le bien; et le salut qui en est la récompense devient aussi son mérite. Toute l'économie du salut est donc la prière, car voici là-dessus la doctrine du concile de Trente : « Nous croyons, dit ce concile, que personne ne vient au salut que sur l'invitation et l'appel que Dieu lui en fait; que personne, quoique invité et appelé, n'opère son salut que par le secours de Dieu, et que personne n'obtient de Dieu ce secours que par la prière; *Nullum credimus ad salutem, nisi Deo invitante, pervenire; nullum invitatum, nisi Deo auxiliante, salutem operari; nullum, nisi orantem, auxilium promereri.* »

En second lieu, la prière est à l'âme, dit saint Augustin, ce que la nourriture est au corps. Comme on ne peut pas conserver la vie du

corps sans se nourrir, de même on ne peut conserver la vie de l'âme sans prier.

Nous ne sommes par nous-même que misère et faiblesse, nous n'avons en nous-mêmes que le principe de nos chutes, de notre perdition. La force et le courage de triompher du mal nous sont étrangers ; ils ne se trouvent qu'en Dieu. Tout cela doit donc nous venir d'en haut, nous être concédé par Dieu, qui est le dispensateur de tout don ; et tout cela ne s'obtient que par la prière. La prière, dit saint Augustin, n'est que le cri d'une grande misère auprès d'une grande miséricorde, auprès de Dieu ; *Omnes mendici Dei sumus.* Et le Prophète disait que l'homme n'est qu'un pauvre mendiant, ne pouvant obtenir que de Dieu les secours qui le font vivre ; *Ego vero egenus et pauper sum ; Deus, adjuva me* (*Psal.* LXIX).

Il est vrai que bien souvent nous prions beaucoup sans rien obtenir ; mais c'est, nous dit l'apôtre saint Jacques, parce que nous prions mal, et que par conséquent, tout en ayant l'air de prier, nous ne prions vraiment pas ; *Petitis, et non accipitis, eo quod male petatis* (*Jac.*, IV).

Jésus-Christ, notre divin maître, nous a dit : Lorsqu'on prie, il ne faut pas trop parler ; *Orantes, nolite multum loqui* (*Matth.*, VI). Et ailleurs il nous a prévenus aussi qu'il ne suffit pas de répéter souvent le nom du Seigneur, pour entrer dans le royaume des cieux ; *Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum* (*Ibid.*, VII). C'est nous dire que l'Esprit de prière qui attire l'Esprit de grâce n'est pas l'Esprit de prière qui *parle* beaucoup ; mais c'est l'Esprit de prière qui *sent* beaucoup ; ce n'est pas l'Esprit de prière se manifestant par la langue, mais c'est l'Esprit de prière partant du cœur ; et que par conséquent ces longues prières qu'on déroule par habitude, sans la moindre attention de la part de l'esprit, sans ferveur de la part de l'âme, sans recueillement de la part du corps, ne sont pas des prières, et dès lors il n'est pas étonnant qu'elles ne soient pas exaucées.

Le vénérable Bède dit aussi : « C'est le sentiment qui fait fructifier la prière ; et la prière n'est efficace que lorsque c'est le cœur qui dicte ce que la langue prononce ; *Illa solum orandi pertinacia meretur esse fructifera, si quod ore precamur, mente meditemur.* » Quant à ces chrétiens qui, bien que de corps dans l'église,

par leur esprit distrait courent le monde, qui articulent de leurs lèvres des prières auxquelles leur âme ne prend aucune part, ceux-là ne tireront aucun profit de leurs récitations. Car comment pourrait-il, Dieu, écouter des demandes que n'écoutent pas ceux mêmes qui les font? *Ore quidem orantes, mente autem foris vagantes omni se orationis fructu privant : putantes exaudiri a Deo preces quas nec ipsi audiunt qui fundant.*

Bien des pécheurs et des pécheresses, du fond de l'abîme de leurs désordres, élèvent quelquefois leur voix vers le ciel, en demandant à Dieu la force qu'ils n'ont pas, de rompre de honteux liens, de se défaire de mauvaises habitudes, de se repentir, de se corriger de leurs péchés. Mais bien souvent ces prières articulées par la langue ne sont pas accompagnées, sont même démenties pas le cœur. On aime à rester le plus longtemps possible dans l'état qu'on déplore. On répand des larmes sur ses chaînes, mais on ne veut vraiment pas les briser. On voudrait bien n'avoir jamais commencé, mais on ne voudrait jamais finir. Et, comme il arrivait à saint Augustin demandant à Dieu la chasteté avant sa conversion, pendant que ces pécheurs font à Dieu des prières afin d'être délivrés de leurs vices, ils ne craignent rien tant que de les voir exaucées, ces prières, ou de les voir exaucées trop tôt; *Castitatem petebam..... timebam ne cito exaudires me.*

Or, en pareils cas, plus fréquents qu'on ne pense, peut-on s'en prendre à la bonté de Dieu s'il ne nous accorde pas des grâces dont, au fond, nous ne voulons pas nous-mêmes? Est-ce que l'Esprit de grâce a été jamais promis à l'insincérité, à l'hypocrisie, au faux Esprit de prière?

Mais si, par rapport aux choses spirituelles, on ne les obtient pas parce qu'on ne les demande pas, ou qu'on ne les demande pas assez; par rapport aux choses temporelles, on ne les obtient pas, parce qu'on les demande trop. J'appelle « demander trop » les choses temporelles, lorsqu'on en demande au delà de ce qui est nécessaire pour vivre honnêtement selon sa condition; lorsqu'on les demande d'une manière absolue, et sans aucun égard au danger qui pourrait en résulter par rapport à notre salut. Or, en nous refusant de pareilles grâces, Jésus-Christ, dit saint Augustin, nous fait la plus grande de toutes les grâces et se montre notre vrai Sauveur, jaloux

avant tout du salut de notre âme; *Non concedendo, salvatorem se exhibe.*

Il est vrai que Jésus-Christ a dit : Tout ce que vous demanderez EN MON NOM à mon Père, vous l'obtiendrez; *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (*Joan.*, XIV). Mais le nom de JÉSUS, on le sait, ne signifie que SAUVEUR, Sauveur des âmes par rapport aux péchés; *Vocabis nomen ejus Jesum. Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum* (*Matth.*, I). C'est donc lorsque nous demandons à Dieu les grâces, les vertus dont nous avons besoin pour échapper au péché et faire notre salut, que nous prions vraiment au *nom de Jésus*, au nom du Sauveur; car ces choses-là sont, avant tout, dans les intentions et dans les désirs du Sauveur; sont selon l'esprit, la mission du Sauveur; et par conséquent en demandant avec foi, avec humilité, avec confiance, avec ferveur, en demandant toujours, et par les mérites de Jésus-Christ, le pardon de nos péchés et le salut de notre âme, nous l'obtiendrons infailliblement, le Fils de Dieu y ayant engagé sa parole. Mais lorsque nous demandons des grâces de l'ordre temporel, dont le résultat pourrait être le bien-être du corps au préjudice de l'âme, l'amélioration de notre condition dans ce monde aux dépens de notre salut dans l'autre; ces choses-là n'entrant pas dans l'économie des grâces du Sauveur, ne peuvent pas être accordées par les mérites du Sauveur; et même, demandées *au nom du Sauveur*, ne sont pas du nombre de ces choses qu'on obtient au nom du Sauveur, et elles ne peuvent pas être obtenues.

Il ne s'ensuit pas de là que nous ne devons pas demander à Dieu les choses temporelles, Jésus-Christ nous ayant lui-même appris à demander à Dieu le *pain quotidien*. Ce qui s'ensuit de là, c'est que ce sont les choses spirituelles, le royaume de Dieu et sa justice que nous devons chercher et demander avant tout et d'une manière absolue; *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus* (*Matth.*, VI): et les choses temporelles nous ne devons les demander que conditionnellement, en tant qu'elles ne s'opposeront pas à nos avantages spirituels et à notre salut. Demandées dans cet ordre et avec cette réserve, la prière les obtient; et bien souvent Dieu ne les accorde que par la prière.

On ne saurait donc assez insister sur la pratique de la prière.

La prière est la lumière de l'esprit, le repos du cœur, la force de la volonté. La prière naît de la foi comme de sa racine, grandit dans l'espérance, s'épanouit dans la charité, et fructifie par les bonnes œuvres.

Semblable à une plante sans séve, l'âme qui ne prie pas ne fait pas de fruits.

La prière donne l'intelligence pratique des choses; la prière est la règle des mœurs, la conseillère de la vie.

Par la prière l'homme s'élève jusqu'à Dieu, s'abandonne dans les bras de Dieu, se livre entièrement à Dieu; et Dieu selon l'expression des Livres saints, le garde comme la prunelle de ses yeux, le couvre des ailes de sa protection, l'échauffe de la chaleur de son amour.

L'homme de prière est sincère dans ses convictions, sérieux dans ses goûts, véridique dans ses paroles, indulgent pour les autres, sévère pour lui-même. L'homme de prière est l'homme de toute vertu et de toute perfection.

II

LA FEMME MALADE,

OU

LA PIÉTÉ.

(Matthieu. IX; Luc, VIII.)

HOMÉLIE

Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.

La piété est utile à tout, ayant les promesses de la vie présente et de celle à venir (I *Tim.*, IV.)

INTRODUCTION.

§ 1. La piété fausse et la piété vraie. — Nécessité qu'il y a aujourd'hui d'inculquer la vraie piété. — C'est ce qu'on va faire par l'exposition de l'histoire de la FEMME MALADE.

De même qu'il y a de l'or faux et de l'or vrai, de même aussi il y a une piété fausse et une piété vraie.

La fausse piété est également odieuse aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes. La fausse piété n'est que ou légèreté et caprice, ou erreur et illusion, ou mensonge et hypocrisie. On a donc raison de la combattre, de la flétrir.

Mais le fait est que, de nos jours, sous prétexte de fustiger la fausse piété, on frappe aussi sur la vraie. Dans le langage du monde d'aujourd'hui, même toute

personne pratiquant la religion comme on doit la pratiquer, et n'oubliant pas ses devoirs; même toute personne sincèrement pieuse, n'est qu'une *dévote;* et, rien que par ce mot, on réussit à faire passer ces personnes pour de petits esprits, pour de pauvres natures, pour des caractères opiniâtres, pour des têtes éventées. *C'est une dévote,* dit-on; et par là on en a dit assez pour rendre odieuse et ridicule même l'âme aux convictions profondes, à la vertu solide, à la conduite irréprochable, aux idées élevées, aux sentiments généreux.

On en est venu au point que particulièrement la femme, aujourd'hui, craint bien plus le titre de *dévote* que celui de *mondaine;* qu'elle est plus jalouse de cacher sa piété que sa légèreté, ses pratiques religieuses que ses galanteries; et qu'on ne peut pas exhorter à la piété une femme du monde sans s'entendre répondre par elle : Je ne veux pas passer pour *dévote.*

Cependant la vraie piété n'est que la floraison de la foi, le parfum de l'espérance, le rayonnement de la charité. C'est la vraie croyance dans toute sa ferveur, le sentiment religieux dans toute sa délicatesse, l'accomplissement des devoirs dans toute sa plénitude, la vertu dans toute sa personne; et c'est pour cela que saint Paul a dit que la piété est utile à tout, que la piété est tout, et que c'est la source de toutes les grâces, de toutes les consolations dans la vie présente, et le gage le plus sûr du salut pour la vie future; *Pietas ad omnia utilis est, promissiones habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.* Renoncer donc à la vraie piété, c'est renoncer à toutes les pratiques, à toutes les espérances, à tous les secours de la vraie religion;

et c'est cesser d'être pieux, c'est cesser d'être chrétien. Vous voyez donc, mes frères, combien il est important aujourd'hui d'encourager les âmes faibles à embrasser la vraie piété, et à marcher dans ses voies sans rougir. C'est dans ces intentions que je vais vous expliquer aujourd'hui l'histoire de la FEMME MALADE de l'Évangile, que notre divin Sauveur a guérie par un grand et gracieux prodige. Vous verrez briller, dans cette délicieuse histoire, les caractères, les sentiments, le langage, les œuvres, les beautés et les récompenses de la vraie piété; et vous ne vous en trouverez que mieux disposés à vous y attacher, plus zélés à la défendre, plus courageux à la pratiquer. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

LES CARACTÈRES ET LES RÉCOMPENSES DE LA VRAIE PIÉTÉ.

§ 2. La piété « vertu morale, » et la piété « don du Saint-Esprit. » — C'est de cette dernière espèce de piété qu'il va être question ici.

MAIS, avant d'aborder cette histoire si touchante et en même temps si instructive, je dois vous rappeler la belle doctrine de saint Thomas sur la *Piété*, afin de vous faire mieux comprendre le sujet dont nous avons à nous occuper aujourd'hui.

Le mot *Piété* signifie deux choses bien différentes : tantôt il signifie l'une des vertus morales, tantôt il signifie l'un des sept dons du Saint-Esprit.

La *Piété*, en tant que *vertu morale*, est, dit saint

Thomas citant un auteur ancien, ce sentiment habituel par lequel nous nous empressons de rendre nos devoirs et nos hommages à nos parents et à la patrie (1). Car c'est aux parents qui nous ont engendrés et par qui nous avons été nourris, et c'est à la patrie en laquelle nous sommes nés et nous vivons, que nous devons notre être et notre conservation; et, par conséquent, l'homme, après Dieu, se doit avant tout aux parents et à la patrie (2).

Mais la *Piété,* en tant que *don du Saint-Esprit*, est bien autre chose. Dans ce sens, la *Piété* est ce sentiment habituel par lequel nous rendons nos devoirs et notre culte à Dieu, *comme étant notre père* (3). Or, il est certain que c'est par un mouvement du Saint-Esprit que nous avons une espèce d'affection *filiale* pour Dieu, saint Paul ayant dit : « Vous avez reçu l'*esprit* d'adoption, en vertu duquel vous regardez et invoquez Dieu comme votre père (4). » La piété donc, par laquelle nous honorons Dieu *comme notre père,* par un instinct du Saint-Esprit, est un don du même

---

(1) « Pietas est per quam sanguine junctis patriæque benevolis « officium et diligens tribuitur cultus (2[dæ], q., 101, *a.* 1. *ex Tullio* « *rhetor.*). »

(1) « Nostri *esse* et gubernationis principia sunt parentes et patria « a quibus et in qua nati sumus et nutriti sumus; et ideo, post Deum, « est homo maxime debitor parentibus et patriæ (*Ibid.*). »

(3) « Pietas, quæ est donum, exhibet officium et cultum Deo ut « patri (*Ibid.*, q., *a.* 1). »

(4) « Movet nos Spiritus sanctus ad hoc quod affectum quemdam « filialem habemus ad Deum; juxta illud (*Rom.*, XIII) : Accepistis « spiritum adoptionis in quo clamamus : Abba, pater (*Ibid.*). »

Saint-Esprit (1). Car les dons du Saint-Esprit ne sont que des dispositions habituelles de l'âme, par lesquelles l'âme suit promptement les mouvements du Saint-Esprit (2).

Par la *vertu* de religion, nous rendons un culte à Dieu *comme étant notre créateur*. Par la *vertu* de piété, nous rendons nos devoirs à nos parents, selon la chair. Mais c'est une chose plus noble de rendre un culte au Dieu créateur que de rendre hommage au père charnel. La *vertu* de religion est donc plus noble que la piété, en tant que la piété n'est qu'*une vertu morale*. Mais honorer Dieu *comme notre père,* est une chose encore plus noble que de ne l'honorer que comme notre créateur et notre maître. Puisque donc c'est par la piété, en tant que don du Saint-Esprit, que nous honorons Dieu *comme notre père*, la piété, *en tant qu'elle n'est que ce don*, est quelque chose de plus noble que la vertu même de la religion; c'est le plus excellent de nos sentiments habituels envers Dieu (3).

La piété, en tant que *don du Saint-Esprit*, est donc

---

(1) « Consequens est quod pietas, secundum quam cultum exhibe- « mus Deo ut patri, par instinctum Spiritus sancti, sit Spiritus sancti « donum (*Ibid.*). »

(2) « Dona Spiritus sancti sunt quædam habituales animæ disposi- « tiones, quibus est prompte mobilis a Spiritu sancto (*Ibid.*). »

(3) « Exhibere cultum Deo ut creatori, quod facit religio, est « excellentius quam exhibere cultum patri carnali, quod facit pietas « *quæ est virtus*. Sed exhibere cultum Deo ut patri, est adhuc ex- « cellentius quam exhibere cultum Deo ut creatori et domino. Unde « religio est potior virtute pietatis. Sed pietas, secundum quod est « donum, est potior religione (*Ibid.*). »

le plus délicat et en même temps le plus noble et le plus élevé, le plus parfait des sentiments de l'âme chrétienne, et la première, la plus grande, la plus importante de toutes les vertus. Or c'est de la piété dans ce sens, c'est-à-dire de la piété l'un des dons du Saint-Esprit, et qui est l'auréole, le couronnement de tous ces autres dons, que je vais vous entretenir aujourd'hui, et queje vais vous faire voir en action dans l'histoire touchante de la FEMME MALADE. Écoutez donc.

§ 3. Les mondains dans le malheur. — Jaïre priant le Seigneur de lui guérir sa fille. — Imperfection de cette prière. — Les Gentils ont mieux que les Juifs compris la religion. — Bonté du Seigneur se rendant aux désirs de Jaïre.

Le monde a toujours été aussi contradictoire et aussi absurde qu'il a été injuste et pervers. Comme on voit, bien souvent de nos jours, les mondains que la tribulation éprouve avoir recours aux prières des serviteurs de Dieu, dont ils avaient, en d'autres temps, calomnié la vie et tourné en ridicule la piété, de même, du temps de Jésus-Christ, on vit souvent les pharisiens, lorsqu'ils étaient sous le poids du malheur, aller à Jésus-Christ dans l'attitude la plus respectueuse pour sa personne qu'ils avaient toujours décriée, et implorer de lui des prodiges auxquels ils n'avaient jamais voulu croire.

Ne vous étonnez donc pas, mes frères, de voir, dans l'histoire de la FEMME MALADE, le vieillard Jaïre, prince et chef de la Synagogue de Capharnaüm, prosterné, comme le dernier homme du peuple, aux

pieds de Jésus-Christ, et l'adorant en toute humilité; *Ecce princeps unus de archisynagogis, nomine Jairus, accessit; procedit ad pedes ejus, et adorabat eum* (*Matth.*, 18; *Marc.*, 22; *Luc.*, 41). Cet homme jadis si fier et si hautain avec le Sauveur, est maintenant profondément malheureux; son unique fille, âgée de douze ans, et qu'il aime plus que lui-même, est près d'expirer : *Quia unica filia erat ei fere annorum duodecim, et hæc moriebatur* (*Luc.*, 42) Il prie donc en pleurant; il conjure le Seigneur de vouloir bien se rendre à la maison de l'enfant mourante, de la toucher de sa main (1), et de lui rendre la santé et la vie; *Et deprecabatur eum multum, ut intraret in domum suam, dicens : Quoniam filia mea in extremis est; veni, impone manum super eam, ut salva sit et vivat* (*Luc.*, 41; *Marc.*, 23).

Remarquez ici d'abord, dit saint Chrysostome, la grossièreté d'esprit de ce docteur juif. Tout en reconnaissant à Jésus-Christ la puissance de lui guérir sa fille, il croit cependant que le Fils de Dieu ne peut opérer ce prodige, à moins qu'il ne se rende à la maison de la jeune fille malade, et qu'il ne la touche de sa main (2). Tandis que le Centurion, quoique Gentil, et la Chananéenne, quoique païenne, elle aussi, avaient reconnu à Jésus-Christ le pouvoir d'opérer des prodiges, même de loin, par la seule puissance de sa vo-

(1) Il avait appris que Jésus-Christ venait d'opérer beaucoup de prodiges à Capharnaüm, *par la seule imposition de ses mains.*

(2) « Vide crassitiem; duo expetit a Christo : ut accederet ad « eam, et manum imponeret (*Homil.* 32, *in Matth.*). »

lonté et de sa parole (*Matth.*, VIII). Ainsi les Gentils, désabusés du paganisme, comprenaient mieux que les Juifs de ce temps-là le vrai Dieu et la vraie religion.

Cependant, ô mansuétude, ô bonté admirable du Sauveur ! il ne fait pas attention à la foi de Jaïre, si défectueuse, si languissante, si imparfaite ; il ne lui en fait pas le moindre reproche ; il ne voit en Jaïre qu'un père malheureux, et il a compassion de lui. Il consent donc à se rendre chez lui, et, quittant le lieu où il instruisait la foule, il se met sans le moindre délai à le suivre, en compagnie de ses Apôtres et d'un peuple immense qui l'environnait et le pressait de tout côté, heureux de pouvoir s'approcher de lui; *Et surgens Jesus, abiit cum illo ; et sequebantur eum discipuli ejus ; et turba multa, et comprimebant* (*Matth.*, 9 ; *Marc.*, 24).

§ 4. La FEMME MALADE, c'est Véronique. — Sa maladie incurable ; et comment elle a cherché à en être guérie par Jésus-Christ. — La piété orgueilleuse. — La vraie piété est Humilité.

Sur ces entrefaites, il y avait dans les environs de Capharnaüm une malheureuse dame appelée Véronique (1), qui depuis douze ans souffrait habituellement

(1) Il n'est pas certain que cette femme fût Véronique ; mais il est vraisemblable que la femme qui eut l'insigne honneur de pouvoir essuyer de ses mains la sueur et le sang du visage du Seigneur allant au Calvaire, ait été la même que celle qui, dans la circonstance dont il s'agit ici, a donné un des plus éclatants témoignage de la divinité de Jésus-Christ. Cette hypothèse est, du reste, bien pieuse, bien touchante et bien instructive : il ne nous en faut pas davantage pour

d'une perte de sang; *Mulier quæ fluxum sanguinis patiebatur duodecim annis* (*Matth.*, 20). Par surcroît de malheur, elle s'était ruinée à se faire soigner par un grand nombre de médecins, qui, après lui avoir fait subir des traitements plus douloureux que sa maladie même, l'avaient abandonnée en pire état qu'auparavant, et comme complétement incurable, parce qu'elle n'avait plus rien à dépenser; *Et fuerat multa perpessa a medicis. Et in medicos erogaverat omnem substantiam. Et nihil profecerat, sed magis deterius habebat* (*Marc.*, 26; *Luc.*, 43).

N'ayant donc plus rien à espérer des remèdes humains, Véronique songea aux remèdes divins. Elle avait bien souvent entendu parler de Jésus-Christ, des grands prodiges de sa puissance, et du prodige encore plus grand de sa bonté; *Cum audisset de Jesu* (*Marc.*, 26). Ah ! se disait-elle donc, il n'y a que lui qui puisse me guérir. Oh ! si je pouvais le voir une seule fois, et m'approcher de lui, je sais bien ce que je ferais : j'en ob-

---

que, dans le doute qui nous laisse maître de notre opinion, nous la préférions à l'hypothèse contraire. Ce qui paraît certain, c'est que l'Hémorroïsse, ainsi que nous l'atteste Eusèbe (*liv.* 7), Sozomène (*liv.* 5) et Théophylacte (*Comment.*), était de la ville de Césarée. Cette ville, au pied du mont Liban, jadis s'appelait Laïs (*Jos.*, 19), et plus tard DAN, du nom de la tribu qui la posséda dans le partage de la terre de promission ; et enfin elle fut appelée *Césarée de Philippe*, ayant été réédifiée et embellie par Philippe, le fils d'Hérode, en l'honneur de Tibère César. Cette ville était aux frontières de la terre d'Israël, du côté du nord. Tout près d'elle, prennent leur source les deux petites rivières le *Jor* et le *Dan*, qui, à une courte distance, réunissant leurs eaux aussi bien que leur nom, forment le fleuve Jor-Dan.

tiendrais en même temps la guérison du corps et le salut de mon âme !

Mais le moyen pour Véronique d'aller chercher le Seigneur ? La loi, ainsi que le remarque saint Jérôme, défendait sévèrement aux femmes, affectées de pareilles maladies, d'entrer dans les villes et de se mêler au peuple (1). Doublement affligée donc, et parce qu'aucun médecin humain n'avait pu la guérir, *Nec ab ullo potuit curari* (*Luc.*, 43), et parce qu'elle ne pouvait non plus aller trouver le seul médecin divin qui aurait pu lui porter remède, un beau jour elle voit de loin venir une grande foule, et on lui dit qu'au milieu de cette foule était Jésus. A cette annonce, tressaillant de joie, elle quitte son habitation, s'élance sur la route, et y attend le Seigneur qui allait passer. Il arrive en effet là où était Véronique, qui, en le cherchant de tout le désir du cœur, bien plus que des yeux du corps, reconnaît l'aimable Seigneur au milieu de la foule, le devinant à sa haute taille, à son front majestueux, à son regard suave, à sa figure divine, et bien mieux encore parce que, selon saint Remi, une voix secrète lui dit, dans l'intérieur de l'âme : « C'est LUI, et il est Dieu. » A cette voix, elle sent son cœur palpiter d'espérance, et ne pense plus qu'à la manière de demander la grâce, ne doutant pas le moins du monde de l'obtenir (2).

---

(1) « Hæc mulier sanguine fluens, non in urbe, non in domo accedit ad Dominum, quia juxta legem (hujusmodi mulieres) urbibus « excludebantur (*In Matth.*). »

(2) « Desperans de salute medicorum, cœlestem adesse medicum

C'est donc la femme que vous voyez là, mes frères, pâle, éplorée, et en même temps pleine de confiance et de résolution, humble et hardie, s'élançant en avant dans la foule et restant toujours en arrière, faisant des efforts pour s'approcher le plus qu'il lui fût possible de Jésus-Christ, et demeurant toujours derrière lui ; *Venit in turba retro* (*Marc.*, 27), parce que Véronique, dit saint Chrysostome, avait honte d'elle-même, se croyait immonde ; et par cela même elle se croyait indigne de paraître devant le Seigneur (1).

Mais que veut-elle faire ? que pense-t-elle ? Oh ! si vous saviez ! Elle s'est dit à elle-même : Si je puis réussir à toucher seulement le bord de son vêtement, je serai guérie ; *Dicebat intra se : Si tantum tetigero vestimenta ejus, salva ero* (*Matth.*, 21).

O femme admirable ! que cette pensée est noble, que ce discours est sublime ! Voyez combien son humilité est grande ! dit saint Remi. Elle a résolu de toucher seulement la robe du Seigneur, se croyant indigne de toucher même ses pieds (2). Mais remarquez encore, nous dit le grand interprète Drutmare, que Véronique ne veut pas même toucher la partie supérieure de la robe du Seigneur qui couvre de plus près sa personne adorable, sa chair divine, mais simplement l'extrémité, la frange extérieure de cette robe, sa

« credidit, et in eum omnem suam intentionem collocavit (*Cat.*). »

(1) « Retro, quia verecundabatur se immundam existimans (*Hom.* « 32, *in Matth.*). »

(2) « Admiranda humilitas ! quia indignam se judicavit quæ Domini pedes tangeret (*In Cat.*). »

partie la plus basse, celle qui touchait la terre : tant elle pense bassement d'elle-même (1) !

Voici donc le premier caractère, la première condition, le fondement de la vraie piété, l'*Humilité de l'esprit*. Les âmes vraiment pieuses, dit saint Thomas, sont des âmes vraiment mansuètes, vraiment modestes, vraiment humbles. Dans le langage de l'Évangile, le mot *piété* est synonyme du mot *humilité*. Toute piété qui ne commence pas par l'humilité n'est par cela même qu'une piété fausse ; c'est du *piétisme* des hérétiques, l'un des plus funestes rejetons de l'orgueil de l'hérésie ; ce n'est pas de la piété chrétienne. On a donc raison de se méfier de la soi-disant piété de certaines femmes si prétentieuse, qu'à ses yeux elle est tout, et les qualités et les vertus des autres ne sont rien ; si prévenue en faveur de ses pensées, qu'elle croit pouvoir donner aux autres, même aux ministres de l'Église, une règle de conduite, au lieu de la recevoir d'eux et de s'y soumettre ; si remplie d'elle-même,

---

(1) « Non est ausa tangere vestimentum quod Christi carnem te« gebat, sed quod foris prominebat (*Expos.*). »

Les anciens Juifs portaient à l'extrémité extérieure de leur vêtement une bande tout autour, et cela d'après la loi ordonnant aux enfants d'Israël de se faire des bandes aux angles de leurs manteaux : *Ut faciant sibi fimbrias per angulos palliorum* (*Num.*, XVI). Les plus dévots avaient plus larges ces bandes à leur vêtement, et de là le reproche que le Sauveur faisait aux pharisiens qui *élargissaient* les bandes de leurs habits en signe d'une grande religion, tandis qu'ils restreignaient toujours davantage les sentiments charitables de leurs cœurs (*Matth.*, XXIII). Ces bandes étaient enfin de couleur *bleu ciel*, afin, ajoutait la loi, que les Juifs, les ayant toujours sous leurs yeux se rappelassent toujours que leur loi était venue du Ciel.

qu'elle ne rapporte tout qu'à elle-même, n'est fière que d'elle-même, ne se plaît qu'en elle-même.

La vraie piété ne connaît pas ces sentiments autant insensés que coupables. Non contente de s'abaisser à ses propres yeux, elle s'abaisse aux yeux des autres. Elle a toujours assez de la dernière place. Dans sa pensée, elle se met au-dessous de tous; elle ne mérite rien, et attend tout de la bonté de Dieu et de l'indulgence des hommes, ne se doutant pas le moins du monde que c'est le premier titre, le titre légitime de sa grandeur aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes. Car les hommes, aussi bien que Dieu, sont enchantés, ravis du mérite qui s'abaisse lui-même, et se font une gloire de l'exalter autant qu'il s'humilie : tandis qu'ils se moquent de la fatuité qui s'élève elle-même, et ils se plaisent à l'humilier autant qu'elle s'exalte; *Qui se humiliat exaltabitur, et qui se exaltat humiliabitur* (*Luc.*, XIV).

§ 5. Foi sublime et parfaite de Véronique. — Portrait de l'homme sans piété, n'entendant rien à la religion. — Guérison prodigieuse de Véronique par le simple attouchement de la frange du vêtement du Seigneur.

Mais la foi de Véronique est encore plus étonnante que son humilité. Elle ne craint pas, en touchant Jésus-Christ, de lui communiquer sa propre tache légale (1); car elle croit et donne à voir, dit saint

(1) La loi mosaïque était là-dessus très-claire aussi bien que très-sévère : *Mulier*, disait-elle, *quæ patitur multis diebus fluxum sanguinis, non in tempore menstruali, sed quæ post menstruum sanguinem fluere non cessat, quamdiu subjacet huic passioni, immunda*

Pierre Chrysologue, que, dans sa pensée, aucun contact humain, quelque immonde qu'il soit, ne peut entacher la sainteté de Dieu. Elle croit que si le rayon du soleil ne se souille pas en touchant la boue, le Dieu créateur du soleil pourra moins encore rester entaché de l'attouchement de l'homme (1).

La foi de cette fille de la synagogue était donc la censure de la foi de Jaïre prince et chef de la synagogue. Nous venons de l'entendre, ce docteur, donnant à croire lui, que dans sa pensée, Jésus-Christ ne pouvait lui guérir sa fille, à moins qu'il ne se rendît chez elle et la touchât de sa main ; tandis que Véronique croit, au contraire, qu'elle va être délivrée de sa maladie par le seul attouchement de la robe de Jésus, sans que Jésus y opère rien, dise rien, et sans même qu'il paraisse y faire attention ; *Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero.*

La voilà donc, dit encore saint Pierre Chrysologue, la voilà, cette admirable femme, surpassant dans la science de Dieu tous les docteurs, éclipsant dans l'intel-

---

erit (*Levit.* XV). Cette impureté légale de la femme travaillée par une pareille maladie, se communiquait non-seulement à quiconque l'eût touchée ou eût été touché par elle, mais aussi aux choses dont elle avait fait usage : *Omne stratum in quo dormierit et vas in quo sederit, pollutum erit ; quicumque tetigerit eam, immundus erit* (*Id.*). Grotius affirme que la raison de cette loi était celle-ci : que ces maladies, dans la Syrie et les pays limitrophes, sont contagieuses et nuisibles : *In Syria et in vicinis regionibus habent aliquid contagio nocens* (*In Levitic.*).

(1) « Sciens quia Deum nec tactus polluit, nec iniquinat humana « cogitatio. Si sol tangit stercora, nec tamen inquinatur ; quanto « magis solis Creator (*Serm.* 35) ! »

ligence des mystères chrétiens tous les savants Juifs, et laissant derrière elle même les Apôtres par la pureté et la constance de sa foi. Car la Judée, avec tous ses scribes et ses pharisiens, méprisa les saintes chairs du Seigneur. Saint Thomas eut besoin de plonger ses doigts dans ses plaies, pour croire qu'il était Dieu et vraiment ressuscité. Tandis que Véronique, tout au contraire, a cru qu'il n'y avait rien de bas, rien de souillé en Jésus-Christ, qu'il était tout-puissant par rapport à son humanité, substantiellement unie à la divinité ; et que, comme la divinité ne s'était pas amoindrie en s'unissant en lui à l'humanité, de même la puissance de sa personne n'était pas atténuée dans ses vêtements, et que ses vêtements étaient aussi puissants que sa chair (1).

Elle crut donc que, en Jésus-Christ, toute la plénitude du chrisme de sa divinité, toute la vertu de sa tête adorable s'étendait jusqu'aux habits, et que c'était en lui que s'accomplissait la prophétie de David : « Que l'onction divine du véritable Aaron serait descendue jusqu'au bord de ses vêtements, conservant toute sa puissance et toute son efficacité (2). »

---

(1) « Magna hæc mulier, quæ scientia omnes doctores vicit ; sa« cramento omnes Judæos superavit ; fide præcessit apostolum. « Nam Judæa, cum scribis et doctoribus suis, Christum despexit in « corpore ; Thomas apostolus, ut Christum Deum crederet, immisit « manus, patefecit vulnera. Hæc mulier in Christo nihil putavit ex« tremum : quia nec Deus minoratur in homine, nec virtus attenua« tur in fimbria. »

(2) « Vidit in fimbriam vestimenti ejus totam plenitudinem divini « chrismatis, totam divini capitis transisse virtutem, sicut unguen« tum quod descendit in oram vestimenti ejus (*Psal.* CXXXII). »

Ainsi voyez, nous dit encore le Docteur *au Discours d'or*, l'idée qu'avait Véronique de l'auguste personne de Jésus-Christ, et des trésors de mérites, de priviléges et de grâces dont la très-sainte âme du Sauveur était enrichie : puisqu'elle a cru que, même dans ses habits extérieurs, résidait la vertu de sa divinité (1). Oh! qu'il est beau de voir cette femme, étrangère à toute science théologique, se formant des idées si théologiques, si pures, si exactes, si précises et si élevées de la personne du Sauveur !

Oh ! qu'il est vrai que, comme le dit l'Ecclésiastique, Dieu ne donne la sagesse qu'aux âmes vraiment pieuses, et que les saintes pensées, le jugement sain en matière de religion, et l'intelligence pratique de ses mystères, ne sont que le prix de la vraie piété ; *Pie agentibus dedit sapientiam* (*Eccli.*, XLIII)! Tandis que, d'après le tableau de main de maître qu'en a fait saint Paul, l'homme qui, se croyant humilié par les *doctrines de la piété*, les repousse, ces doctrines si sublimes dans leur simplicité, est frappé d'aveuglement dans son orgueil. Réduit à discuter toujours, il ne sait jamais rien par rapport à la religion ; s'épuisant en des questions de mots, il ne comprend rien aux choses. Dominé par l'esprit de chicane, par l'envie et la défiance, il croit raisonner, et ne fait que blasphémer ; et, au bout de toutes ses recherches, il se trouve le cœur corrompu et l'esprit vide de vérités ; *Qui non acquiescit ei, quæ secundum* PIETATEM *est*, *doctrinæ*,

---

(1) « Quid ista mulier vidit habitare in interioribus Christi, quæ « in Christi fimbria vidit divinitatis habitare virtutem? »

superbus est, nihil sciens, sed languens circa quæstiones et pugnes verborum, ex quibus oriuntur invidiæ, contentiones, blasphemiæ, suspiciones malæ, conflictationes hominum mente corruptorum, et qui veritate privati sunt (*Tim.*, VI).

La confiance de Véronique est à la hauteur de sa foi. Ainsi que l'a remarqué l'auteur de la Glosse, Véronique ne dit pas : « Si je parviens à toucher ses habits, *peut-être, j'espère* que je guérirai ; elle dit : « JE SUIS CERTAINE que par ce moyen j'obtiendrai ma guérison, et que je serai sauvée (1). »

Or, une si grande confiance se fondant sur une foi si parfaite, ne pouvait manquer son objet de la part du Dieu de bonté. Ce qu'elle croit lui arrrive exactement comme elle s'y attendait. A peine en s'abaissant, et passant son bras à travers les pieds des Apôtres, parvient-elle à toucher d'un seul doigt le bout du vêtement divin du Seigneur ; *Tetigit fimbriam vestimenti ejus* (*Matth.*, 20), qu'à l'instant même, dit l'Évangile, elle éprouve une révolution heureuse dans son corps ; la source du sang tarit ; sa plaie intérieure est fermée, et elle se sent soulagée, renouvelée, guérie ; *Et confestim siccatus est fons sanguinis, et sensit corpore quia sanata a plaga esset* (*Marc.*, 29).

O femme fortunée ! s'écrie encore saint Pierre Chrysologue, qui, n'osant se présenter en face du Médecin céleste, parvient à lui par la voie secrète de son esprit ; qui sait trouver à sa honteuse maladie un remède si prompt et si efficace, et qui, ne pouvant pas

(1) « Non dixit : *Forsan*, sed *certe* salva ero. »

prier publiquement Jésus-Christ, réussit à se glisser dans son cœur par l'éloquent silence de sa prière (1)!

Et même, qu'il est beau, qu'il est gracieux, qu'il est magnifique, ce prodige de Jésus-Christ! Qu'elle est frappante, qu'elle est splendide, cette preuve de sa divinité! Car un Dieu seulement, dit toujours saint Pierre Chrysologue, pouvait avoir compassion de cette femme qui n'avait pas paru en sa présence; l'exaucer sans qu'elle eût parlé; connaître et la maladie de son corps et la foi de son âme; lire dans son cœur sans l'avoir vue; la guérir dans un instant et sans qu'il eût rien dit, rien fait lui même, mais seulement par un acte intérieur de sa puissante volonté, par un trait inaperçu de sa miséricorde (2). Et le grand saint Hilaire dit aussi : En prenant la fragilité, la misère de notre chair, afin de nous racheter, le Verbe éternel, la Vertu de Dieu, ne renferma pas, ne restreignit pas sa puissance divine dans les limites de son corps. Et comme le Dieu créateur a donné à l'aimant la vertu d'attirer à lui de loin le fer, de même le Dieu rédempteur a attribué à ses vêtements la vertu de repousser les maladies, d'opérer des prodiges en dehors de sa personne, et de guérir tous ceux qui y touchaient avec un sentiment de vive foi (3).

---

(1) « Invenit mulier verecundo vulneri qualiter subveniret, ut in-« sinuaret fidei silentio quod publico clamore non poterat; et secreta « spiritus via perveniret ad Medicum ad quem pervenire manifesto « carnis itinere non poterat. »

(2) « Non nisi a Deo potuit latens videri, audiri tacens, celata sa-« nari. »

(3) « Sicut auctor naturæ dat magneti virtutem ferrum attrahendi,

§ 5. Blasphème stupide de Calvin, osant dire superstitieux l'acte de foi de Véronique. — Le vêtement de Jésus-Christ était une auguste relique. — Les hérétiques et les incrédules convaincus de superstition. — Le culte des reliques des saints inséparable de la vraie piété. — Combien ce culte est raisonnable, et agréable à Dieu. — La sottise de la piété est sagesse. — Gloire des insultes dont la vraie piété est l'objet.

Pour Calvin, cette âme noire, possédée d'une haine aveugle, satanique contre la personne adorable du Seigneur, dont il cherche partout, où il le peut, à abaisser les mystères et obscurcir les preuves de la Divinité ; pour Calvin, dis-je, Véronique croyant se guérir par le seul attouchement de la robe du Seigneur, n'a été qu'une femme *superstitieuse*. Mais cette accusation est en même temps un blasphème et une absurdité. Un blasphème : parce que nier une vertu divine aux vêtements qui touchaient le corps divin de Jésus-Christ, n'est-il pas nier sa divinité? Une absurdité : car ne faut-il pas avoir perdu tout raison pour oser qualifier comme *superstitieux* un acte de latrie, de sublime religion que le Fils de Dieu a confirmé par un grand prodige, et a exalté par un grand panégyrique? Mais savez-vous, mes frères, pourquoi la foi de Véronique a causé tant de dépit à Calvin? C'est parce que cette foi, dit un grand interprète, a fourni à l'Église catholique un magnifique argument en faveur de la vertu et de l'efficacité des saintes reliques, et du

---

« sic Christus dabat vesti suæ vim repellendi infirmitates, et sanandi « ex fide tangentem (*Comment.*). »

culte qui leur est dû. Car c'était une sainte et auguste relique que le vêtement de Jésus-Christ (1).

Apprenez donc par là, vous autres catholiques n'ayant que le nom de catholiques, sans avoir l'esprit et l'intelligence du catholicisme, que lorsque vous vous érigez en juges sévères, en censeurs orgueilleux contre les âmes pieuses, les femmes chrétiennes qui vénèrent les saintes reliques et ont recours à l'intercession des Saints, vous ne parlez que le langage de Calvin, sans vous en douter; vous ne vous faites que les échos des hérésiarques, des incrédules qui voudraient bien voir oubliés, foulés aux pieds les corps des Saints, ces sanctuaires d'âmes sublimes et héroïques, sanctifiés par l'innocence, le martyre, la pénitence et la charité : tandis qu'ils honorent d'un culte *superstitieux* et ridicule les corps des complices de l'hérésie et de l'impiété (2), ces corps dégradés par

---

(1) « Est hoc exemplum ad probandam vim et efficaciam sanctarum reliquiarum : talis enim fuit vestis Christi (CORNELIUS A LAPIDE, *Comment. in Matth.*). »

(2) Les modernes hérétiques ont condamné le culte des reliques des Saints; et, au commencement de la prétendue *réforme*, ils s'empressèrent, où ils le pouvaient, de les jeter à la mer, ou de les brûler et de les détruire, avec une rage, une fureur vraiment infernales. Cependant, les successeurs de ces mêmes hérétiques, les sectateurs de leurs doctrines, ne conservent pas moins religieusement, ne vénèrent pas moins comme une relique sacrée, le *cœur* de Zwinl. A Wurtemberg aussi, on montre et l'on honore *les culottes* de Luther. Les incrédules de ces derniers temps en ont fait exactement de même. Après avoir, en 93, profané, foulé aux pieds, détruit les reliques des Saints, on les a vus rendre des honneurs presque divins aux restes des ennemis de Jésus-Christ et des persécuteurs des chrétiens.

tous les vices, et ignobles réceptacles d'âmes impures, n'ayant respiré que la haine de Dieu et de l'humanité.

Quand au culte des Saints, rien n'est plus conforme à la raison chrétienne, à l'esprit de la vraie piété. Comme par la piété, *en tant que vertu morale*, l'homme non-seulement honore, ainsi que nous l'a appris saint Thomas, son propre père, mais aussi tous les parents de son père, en tant qu'ils appartiennent à son père ; de même, dit encore saint Thomas en citant saint Augustin, la piété, *en tant qu'elle est un don du Saint-Esprit*, rend un culte non-seulement à Dieu, mais aussi à tous les hommes qui appartiennent d'une manière toute particulière à Dieu. C'est donc le propre de la vraie piété d'honorer les Saints, comme c'est le propre de la vraie piété de ne pas contredire l'Écriture sainte, mais de s'y soumettre, soit qu'on la comprenne, soit qu'on ne la comprenne pas (1).

On les a vus ramasser avec un religieux respect ces restes impurs et sacriléges, les déposer dans une église, et y écrire dessus : AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE ; épitaphe menteuse et blasphématoire, n'attestant que l'insolence, la fatuité et l'esprit superstitieux de ces soi-disant ennemis de toute superstition. Tant il est vrai que l'homme, en cessant d'être religieux, devient vraiment superstitieux; comme, en cessant d'être croyant, il devient crédule !

(1) « Sicut per pietatem, quæ est virtus, exhibet homo officium et « cultum non solum patri carnali, sed etiam omnibus sanguine con- « junctis, secundum quod pertinent ad patrem ; ita etiam pietas, « *secundum quod est donum*, non solum exhibet cultum et officium « Deo, sed etiam omnibus hominibus, in quantum pertinent ad « Deum. Propter hoc ad IPSAM pertinet, ut ait Augustinus (*De Doc- « trin. christian.*, c. 7), honorare sanctos et non contradicere Scrip- « turæ, sive intellecta, sive non intellecta est (2, 2, q. 121, a. 1). »

Ainsi nos frères séparés, les protestants, qui, en disant qu'ils vénèrent les saintes Écritures, rejettent le culte des Saints, sont inconséquents, et n'entendent rien à la vraie piété, à la piété parfaite. Car la vraie piété exige que non-seulement on vénère *tout* ce qui est à Dieu, mais aussi tout ce qui approche de Dieu, tout ce qui tient à Dieu; et par conséquent la vraie piété exige qu'on vénère non-seulement l'Écriture sainte, parce que c'est la parole de Dieu, mais aussi la sainte Vierge, parce que c'est la Mère de Dieu; les Anges, parce que ce sont ses ministres; et tous les Saints, parce que ce sont ses serviteurs fidèles et ses amis chéris.

Mais « Y a-t-il rien de plus bête, vous disent à chaque instant tous ces prétendus savants, y a-t-il rien de plus bête que d'attribuer une vertu miraculeuse à un morceau de papier, de toile, de cuivre ou d'ossement ? Y a-t-il rien de plus bête que de croire qu'en baisant ces objets ou en les portant sur soi-même, on obtiendra la protection du Ciel ? » Et pourquoi pas, s'il vous plaît ? D'abord, en vénérant tout ce qui a été béni, consacré par l'Église, tout ce qui a appartenu aux Saints ou au SAINT DES SAINTS, nous ne faisons que vénérer Dieu, l'auteur de toute grâce et de toute vertu qui se glorifie, *qui apparaît admirable dans ses Saints*, et que ces objets, ces images nous rappellent et nous représentent (1).

---

(1) Ceux qui trouvent bête que les âmes pieuses portent sur leurs personnes des Croix, des reliques des Saints, la *Médaille* et le Scapulaire, ne blâment cependant pas ces âmes bien autrement *supers-*

En second lieu, ce n'est pas à ces objets matériels que nous attribuons une vertu divine, mais à Dieu seul, que nous croyons agréer notre vénération pour ses grands amis, et notre confiance pieuse dans leur intercession. Ainsi, ce ne sont pas ces objets matériels par eux-mêmes, mais c'est la pensée élevée de la foi avec laquelle nous en usons, qui nous fait du bien : comme, d'après la remarque de saint Chrysostome, ce ne fut pas la bande de la robe du Seigneur par elle-même, mais ce fut la foi en Celui qui portait cette robe, qui guérit Véronique (1). Ces pratiques, ces dévotions, qu'on taxe de bêtise, sont donc des actes de foi, qui honorent Dieu et dans lesquels Dieu se complaît. Car, comme Véronique, « par cela même qu'elle espéra sa guérison par l'attouchement de la

---

titieuses qui portent, sur leurs personnes, les *cheveux*, les *billets*, les *bagues* de leurs amants, et tout ce que ceux-ci ont touché. Dernièrement, une de ces malheureuses a voulu, en mourant, être enterrée avec les lettres de son amant placées sur sa poitrine. C'est que l'homme éprouve un besoin naturel d'avoir toujours avec lui des choses qui lui rappellent les objets de ses affections. Le culte des reliques, ainsi que toutes les pratiques du catholicisme, tient donc à une loi naturelle de l'humanité; et ceux qui le rejettent ou le blâment donnent à voir qu'ils sont aussi stupides qu'ils sont impies, et qu'ils méconnaissent autant l'homme que le chrétien. On a beau dire et beau faire, l'homme ne renoncera jamais au besoin d'avoir sur lui des reliques et des *scapulaires*. Seulement, si l'on obtient de lui qu'il se dépouille des reliques des Saints, il aura des reliques de l'objet de ses affections ou de sa vénération terrestres; et s'il se moque du scapulaire de Dieu, il portera sur lui le scapulaire du diable; et voilà tout.

(1) « Non fimbria, sed ejus cogitatio, eam salvam fecit. »

robe de Jésus-Christ, s'est montrée, dit encore saint Chrysostôme, très-croyante et très-fidèle (1); » de même, en espérant que Dieu voudra bien récompenser par des grâces notre vénération pour les reliques des Saints, nous mettrons notre foi et notre confiance en Dieu dans tout leur éclat, dans toute leur perfection. Rien n'est donc plus chrétien et même plus philosophique que cette prétendue bêtise de la foi. C'est, du reste, cette bêtise à laquelle faisait allusion saint Paul lorsqu'il disait : Celui qui veut être sage parmi vous, qu'il commence par s'humilier, par paraître sot aux yeux du monde; et à cette condition il deviendra vraiment sage aux yeux de Dieu ; *Si quis videtur inter vos sapiens esse*, *stultus fiat ut sit sapiens* (I *Cor.*, III).

Laissez-les donc, femmes chrétiennes, laissez-les donc ces censeurs autant impies qu'absurdes, accuser de superstition votre piété sincère, votre culte raisonnable, vos actes pratiques de foi. En cela, comme toujours, ils ne font que blasphémer ce qu'ils ignorent; *Quæ ignorant*, *blasphemant* (*Jac.*) Oh! que votre superstition, si elle en est une, est au moins belle, honorable, sublime, puisqu'elle vous obtient des prodiges, vous confirme dans la foi, vous fait aimer la vertu, et sert d'aliment à la vraie dévotion !

Au fait, ces orgueilleux censeurs de la piété catholique sont logiques : la vraie piété est la réfutation de toutes leurs doctrines, le blâme de toute leur vie. Ils doivent la haïr, la persécuter par l'ironie, la calomnie

(1) « Fidelissima hæc mulier, quæ a fimbria salutem speravit. »

et l'outrage, et la traiter de folie ; *Nos stulti propter Christum* (I *Cor.*, IV). Tous ceux, dit encore saint Paul, qui veulent vivre dans la piété selon Jésus-Christ, doivent s'attendre à être persécutés ; *Et omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* (I *Tim.*, III). La condition de la vraie piété dans ce monde est d'être méconnue, contrariée et insultée comme l'a été Jésus-Christ, qui en est l'auteur et le maître. Elle aussi n'a aux yeux du monde d'autre diadème qu'une couronne d'épines, d'autre sceptre que la croix, d'autre manteau royal que la pauvreté, d'autre gloire que les opprobres. Mais elle n'en est pas moins le plus beau fruit de la grâce du christianisme, la vraie richesse, la vraie grandeur, la vraie gloire du chrétien aux yeux de Dieu. Ce Dieu puissant saura donc, nous dit saint Pierre à son tour, délivrer les âmes vraiment pieuses de tout danger, de toute épreuve ; *Novit Dominus pios de tentatione eripere* (II *Petr.*, II) ; et la vraie piété finit toujours par triompher même dans ce monde, et au plus tard dans l'autre ; *Habens promissiones vitæ quæ nunc est, et futuræ.*

§ 7. Jésus-Christ cherchant à savoir qui l'a touché. — Crainte de Véronique. — Charme et bonheur de la crainte de Dieu propre aux saints. — Véronique glorifiant le Seigneur par la confession publique de la grâce qu'elle avait obtenue en secret. — C'est un besoin pour la vraie piété que de manifester la foi. — La confession de la foi est la respiration de l'âme.

Un si grand et si beau prodige ne devait pas, dit saint Chrysostôme, ne pouvait pas rester caché ; il devait être connu pour la gloire de Jésus-Christ, pour

l'honneur de Véronique, pour la confusion des Juifs présents, pour l'instruction de tous les chrétiens qui leur devaient succéder, pour l'édification de l'Église (1). Voilà donc que le Sauveur va le faire publier de la façon la plus gentille et la plus gracieuse, par la femme même qui l'a obtenu. Car aussitôt qu'il sentit en lui-même que la femme avait été guérie par la vertu divine sortant de lui; *Statim Jesus in semetipso cognoscens virtutem quæ exierat de illo* (*Marc.*, 30); se tournant vers la foule qui l'entourait, il dit à haute voix, et d'un air sérieux et en même temps très-aimable : Quelqu'un de vous s'est approché de moi pour me toucher, et a, en effet, touché mon vêtement. Je veux savoir de lui-même quel il a été; *Conversus ad turbam, aiebat : Quis est qui me tetigit? Quis tetigit vestimenta mea?* (*Marc.*, 30); *Luc.*, 45); et comme ceux qui étaient les plus près de lui s'en défendaient, en disant tous l'un après l'autre : Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi; *Negantibus autem omnibus* (*Luc.*, 45); Pierre prit la parole, et dit au Seigneur avec sa franchise et sa simplicité accoutumées : « Vous êtes bien curieux, mon maître! La foule, vous le voyez, se rue sur nous, nous presse tous de toute part, nous écrase tous, c'est à y étouffer; et vous voulez savoir qui vous a touché? Eh! mon Dieu, c'est tout le monde! *Dixit Petrus : Præceptor, vides; turbæ te comprimunt, et affligunt; et tu dicis : Quis me tetigit?* (*Ibid.*) — Je te dis, Pierre, reprit le Seigneur, que quelqu'un m'a touché d'une manière toute

(1) « Ne virtus miraculosi operis oblivioni tradatur. »

particulière, et qu'il a éprouvé les effets de la vertu qui est sortie de moi; et je te répète que je veux savoir qui ç'a été; *Dixit Jesus : « Tetigit me aliquis; nam ego novi virtutem de me exiisse* (*Ibid.*, 46); » et en même temps il cherchait de son regard autour de lui la femme qui avait touché ses habits; *Et circumspiciebat eam quæ hoc fecerat* (*Marc.*, 32). Véronique, en entendant ces paroles : « Malheureuse que je suis, se dit-elle en elle-même, il s'en est aperçu, il m'a découvert! C'est moi qu'il cherche; car c'est moi qui, en le touchant, ai éprouvé sa vertu divine. J'ai été peut-être trop osée de porter ma main profane sur ses vêtements! » Elle eut peur, et se mit à trembler; *Mulier, sciens quid factum esset in se, videns quia non lateret, timens ac tremens* (*Marc.*, 33; *Luc.*, 47).

Mais qu'est-ce que cette crainte subite, que ce frissonnement, que cette frayeur qui saisissent Véronique, en présence de son puissant médecin, de son aimable Sauveur? Est-ce que sa confiance dans la bonté du Seigneur lui a fait défaut, l'a abandonnée? Tout au contraire, c'est même là un des signes les plus certains de la vraie piété.

Nous venons de voir que la piété, en tant qu'elle est *don du Saint-Esprit*, est, d'après le Docteur angélique, la disposition de l'âme à aimer, à honorer Dieu comme son père. Or, l'amour filial n'est jamais séparé de la crainte révérentielle. L'amour de Dieu n'est donc jamais séparé de la crainte de Dieu. Mais, bien différente de la crainte de Dieu chez les méchants, qui a son principe dans la haine secrète de Dieu, et qui est, au

fond, de la haine secrète de Dieu elle-même; la crainte de Dieu dans les justes, que la vraie piété inspire, a son principe dans l'amour de Dieu, elle est de l'amour de Dieu elle-même. C'est la pudeur, la *vérécondie* de l'âme; c'est sa trépidation à la pensée non pas que Dieu la punisse, mais que Dieu cesse de l'aimer. C'est un désir sincère de rester dans l'amour, d'aimer toujours davantage et d'être aimé; c'est l'amour respectueux de l'enfant, c'est la retenue de l'épouse pudique, qui, loin de détruire la confiance, la maintient dans ses justes limites, l'élève même, l'embellit et la perfectionne. C'est un tourment, si vous voulez, que cette crainte de Dieu chez les justes; mais c'est un tourment délicieux pour le cœur qu'elle travaille, c'est un tourment qui, comme le dit l'Écriture sainte, fait le bonheur et le charme de la vie spirituelle; les justes sont aussi heureux de craindre Dieu que de l'aimer; BEATI *omnes qui timent dominum*, *qui ambulant in viis ejus* (*Psal.*, CXXVIII). C'est ce qui se passe dans le cœur de Véronique. Du moment où elle s'est humiliée, a cru et a aimé le Saint-Esprit, cet Esprit-Saint lui a communiqué largement le don ineffable de la piété, elle en a tous les sentiments, elle en accomplit tous les actes, en attendant d'en recevoir toutes les récompenses. En adorant donc Jésus-Christ comme son Dieu, sa belle âme l'aime déjà comme son père; mais, en véritable fille, elle l'aime en le craignant, comme elle le craint en l'aimant. Comme son respect pour Jésus-Christ est de la foi, son hésitation est de l'espérance; sa crainte même est de l'amour, mais de l'amour aussi modeste, timide, exquis, délicat, qu'il est pur, saint

et parfait ; de l'amour se défiant de lui-même, et ne se croyant pas assez digne d'un père qui est Dieu, et d'un Dieu qui est père.

C'est, mes frères, le mystère de la crainte de Véronique. Voyez, en effet, ce qu'elle fait, et ce qu'elle dit.

En voyant qu'il n'y avait plus moyen de se cacher, elle vient en présence de Jésus-Christ, s'agenouille devant lui, se prosterne à ses pieds; et, le cœur sur ses lèvres, avec l'abandon naïf d'un enfant : « Seigneur, lui dit-elle, puisque vous voulez que je vous le dise moi-même, eh bien, je vous le dis : c'est moi qui ai pris la liberté de vous toucher; *Venit, et procidit ante pedes ejus, et dixit ei omnem veritatem* (*Ibid.*).

Mais remarquez bien, mes frères, que Véronique, autant généreuse qu'elle est reconnaissante et sincère, en dit plus que Jésus ne voulait qu'elle en dît. Le Seigneur a seulement exigé que la personne qui venait de recevoir le prodige se manifestât elle-même. Mais Véronique, ne se contentant pas de cela, se redresse, et se met à raconter devant la foule empressée la maladie incurable qui l'avait affligée depuis de si longues années, la confiance qu'elle avait eue d'en être guérie par le seul attouchement de la robe du Seigneur, et comment, en effet, par ce moyen elle venait d'obtenir sur-le-champ de la bonté du Seigneur une guérison parfaite; *Et indicavit coram omni populo ob quam causam tetigerit eum, et quemadmodum confestim sanata sit* (*Luc.*, 47).

Mais ne vous étonnez pas, mes frères, de cette fran-

chise, de ce courage de Véronique publiant elle-même sa honteuse maladie et sa guérison. Cette confession est glorieuse pour Jésus-Christ ; et c'est assez pour qu'il n'en coûte pas à Véronique de la faire.

La vraie piété ne peut pas se renfermer en elle-même. « Elle sent le besoin, dit saint Thomas, de manifester au dehors la foi qui fait ses délices ; *Pietas est manifestativa fidei.* » Sans vanité comme sans efforts, sans affectation comme sans fanatisme, elle se fait une gloire et un bonheur en même temps de confesser par la langue ce qu'elle croit par le cœur. Croire en Jésus-Christ, c'est vivre dans l'ordre spirituel ; c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit ; *Omnis qui credit in me... vivit* (*Joann.*, XI). Comme la vie du corps se manifeste par la respiration, de même cette vie spirituelle, ineffable de l'âme, se fait connaître par la confession. Cette confession de la foi, véritable respiration de l'âme, se fait aussi aisément, je dirais presque aussi naturellement, que la respiration du corps. Aussi ces âmes lâches qui rougissent de Jésus-Christ, ces âmes faibles, à qui il en coûte trop de paraître chrétiennes, et dont, par conséquent, cette mystérieuse respiration du cœur, cette manifestation naïve de la croyance divine par le langage, ne se fait pas sentir du tout, ou n'est qu'une respiration haletante, difficile, ce sont des âmes mortes ou près de mourir à la vie de la foi ; elles ne sont pas pieuses, elles ne sont pas chrétiennes.

§ 8. Pourquoi Jésus-Christ a voulu que Véronique publiât elle-même la guérison qu'elle avait obtenue. — Touchante bonté avec laquelle le Seigneur à récompensé Véronique de sa confession, en la déclarant « Sa fille. » — Amour filial de Véronique pour Jésus-Christ. — Le saint voile de Véronique. — Vie et mort de cette admirable femme après l'ascension du Seigneur. — Le monument qu'elle lui érigea à Césarée.

Mais pourquoi le Seigneur a-t-il voulu obliger cette excellente et pieuse femme à manifester en public ce qui venait de lui arriver ? Ah ! le doux, l'aimable Jésus n'a pas voulu par là, dit saint Chrysostôme, humilier cette noble âme, mais la consoler, la délivrer de la peur qui l'avait saisie d'avoir agi en secret, et d'avoir en quelque manière volé le prodige (1). Saint Pierre Chrysologue dit aussi que Jésus-Christ n'a voulu, de la part de Véronique, la belle confession publique qu'elle vient de faire, que, d'abord, afin de donner au peuple une nouvelle preuve de sa divinité par un fait par lequel il était évident que Jésus-Christ connaissait tout et pouvait tout ; en second lieu, afin que tout le monde connût l'humilité profonde, la foi sublime, la confiance sans bornes de Véronique, et de quelle manière ces vertus avaient été récompensées ; en dernier lieu, afin de la proposer comme modèle de ces vertus à ses Apôtres, aux chrétiens, à tout le monde (2).

En effet, ces résultats obtenus par une si belle con-

(1) « Non permisit latere, ut solveret timorem mulieris, ne a con-« scientia pungatur, quasi donum furata fuisset (*Loc. cit.*). »

(2) « Ad confessionem eam induxit, et monstravit se nosse (et « posse) omnia. Omnibus fidem ostendit, ut eam imitentur (*Serm.*, « 33). »

fession, Jésus-Christ se mit à regarder d'un œil plein de bonté Véronique, qui venait de retomber à ses pieds confuse et tremblante, mais confiante et heureuse d'avoir prêché au peuple la puissance, la bonté, la divinité du Sauveur; et, avec l'accent de la plus grande amabilité et de la plus grande douceur, il lui dit : « Ma fille, n'ayez pas peur; ne craignez pas que j'aille vous reprocher votre foi, que je viens de récompenser par un prodige. Allez en paix; je vous confirme et pour toujours ce prodige, prix et conquête d'une si grande foi. Vous êtes guérie pour toujours de votre infirmité; *At Jesus conversus et videns eam, dixit ei : Confide, filia; fides tua te salvam fecit. Vade in pace; et esto sana a plaga tua* (*Matth.*, 22; *Marc.*, 34; *Luc.*, 48).

Oh! que ces mots sont tendres, que cette révélation est consolante, que cette promesse est précieuse! Oh! que de charme ne renferme-t-elle pas, cette parole : « Ma fille! » Quelle faveur de la part du Fils de Dieu d'appeler « sa fille » une pauvre et malheureuse fille de l'homme! Oh! que le Seigneur est vraiment bon et doux pour les âmes humbles, fidèles, droites et sincères! *Quam bonus Israël Deus iis qui recto sunt corde!* Le divin Sauveur, non-seulement confirme à Véronique la grâce que celle-ci vient d'obtenir de lui, *Esto sana a plaga tua*, mais il exalte sa foi et ses vertus en présence de ce même peuple devant lequel elle s'était tant humiliée; *Fides tua te salvam fecit;* il lui donne la paix du cœur, la paix avec elle-même; *Vade in pace*, indiquant par cette parole, dit saint Chrysostôme, qu'il venait de lui pardonner, d'effacer tous ses

péchés, et qu'en la guérissant par rapport au corps, il avait aussi, par la grâce sanctifiante, purifié, sanctifié son âme (1). Car, d'après la remarque d'Origène, toutes les fois que le divin Sauveur a opéré des prodiges, il convertissait à la foi les âmes de ceux qui en étaient l'objet, avant d'accorder à leur corps la santé et la vie (2). Et enfin, en lui disant : « Ma fille, ayez confiance, *Confide, filia,* » il la déclare sa fille chérie, la fille bien-aimée de son cœur, la fille n'ayant désormais plus rien à craindre, mais ayant tout à espérer de lui ; et par là il nous a fait entendre, dit encore saint Chrysostôme, que toute âme convertie, sanctifiée par la foi et la grâce de Jésus-Christ, est par cela même élevée, à l'instant même, à la filiation, à l'amitié, à la tendresse de Dieu (3).

O femme mille fois heureuse ! Y a-t-il rien de plus élevé, de plus glorieux pour une créature de la terre, que cet honneur d'être devenue la fille du roi du ciel ? Mais remarquez, nous dit l'Émissène, que cette série de grâces en une seule grâce, cette série de prodiges en un seul prodige, dont l'aimable Sauveur a comblé Véronique, n'a été que l'effet du regard plein de miséricorde et de puissance qu'il a daigné jeter sur elle : *Conversus et videns eam.* Heureuses les âmes que Jésus-Christ regarde de cette manière, non-seulement des yeux de son humanité, mais encore des yeux de sa

(1) « Ut cognoscat se etiam a peccatis mundatam. »

(2) « Sanat quidem primo, per fidem animam, deinde corpus. »

(3) « Filiam vocat, salvatam fidei ratione ; fides enim Christi Dei « filiationem præstat. »

divinité ! Ces âmes sont, ainsi que l'a été Véronique, délivrées de tout mal, de tout ce qui est vraiment mal, et enrichies de tout ce qui est vraiment bon (1). O bon et aimable Jésus ! daignez vous tourner vers nous tous ; jetez sur nous tous un de ces regards de votre miséricorde ; et nous aussi nous serons consolés, nous serons sauvés ; *Ostende faciem tuam et salvi erimus* (*Psal.*, LXXIX).

Devenue, depuis ce moment, la fille spirituelle la plus tendre et la plus dévouée du Sauveur, Véronique s'empressa de lui prouver son amour filial par ses œuvres. Le suivant partout, saintement avide d'entendre ses doctrines, elle se montra aussi généreuse à les pratiquer que fidèle à les croire. Se pénétrant de l'esprit de l'Évangile, même avant la publication de l'Évangile, elle se fit un bonheur de réaliser sa foi par sa charité.

Ce fut d'abord l'une de ces femmes généreuses qui, comme nous l'atteste saint Luc, consacrèrent leurs biens à nourrir le Fils de Dieu et ses Apôtres. Lorsque ce divin Sauveur alla au Calvaire y consommer l'œuvre du salut du monde, Véronique l'y suivit (2) en compa-

---

(1) « Vidit oculis divinis, non humanis. Donatur bonis, caret ma-« lis, quem viderit Deus (*Exposit.*). »

(2) On sait que l'*Évangile de Nicodème* est apocryphe ; mais, tout apocryphe qu'il est comme *évangile*, il ne contient pas moins, d'après la remarque du grand interprète Cornélius, quelques faits vrais, et que la tradition a confirmés. Il en est ainsi de la tradition qui se trouve dans ce prétendu évangile : que la femme qui essuya la sueur du visage du Seigneur allant au Calvaire, a été l'Hémorroïsse, et qu'elle s'appelait *Véronique*. Car ce même fait est attesté par L. Dexter dans sa *Chronique* à l'année 18e de Jésus-Christ, par ces

gnie des autres saintes femmes, en rendant par ses larmes un hommage public à l'innocence et à la sainteté de Jésus-Christ, et en le consolant par sa douleur. Mais, plus courageuse que les autres, bravant la haine des Pharisiens et la cruauté des bourreaux, elle s'approche de Jésus-Christ tombé sous le poids de sa croix; et, en véritable fille, cette même femme qui jadis avait à peine osé toucher en tremblant le bord du vêtement du Seigneur, élève ses mains pures jusqu'au saint visage du Rédempteur, et en essuie la sueur et le sang. Et, en récompense de ce sublime acte de religion et de charité, elle a l'insigne bonheur, ainsi que la tradition chrétienne l'atteste, de reporter les traits de la figure du Fils de Dieu dans ce linge précieux qui est resté jusqu'à nos jours l'une des plus authentiques reliques de la passion du Seigneur, et l'un des plus beaux monuments de religion (1).

Après l'ascension du Seigneur, Véronique ayant, à son retour de la France, déposé à Rome le précieux voile qui avait touché l'auguste front du Sauveur, se retira à Césarée sa patrie, où elle continua à pratiquer envers les pauvres de Jésus-Christ ce dévouement généreux qu'elle avait pratiqué envers la personne de Jésus-Christ lui-même, et couronna par une

---

mots : « Veronica, sancta mulier a Gallia, Romam venit, ibique di- « vino Vultu relicto, miraculis clara migravit ad Dominum, quam « dicunt *a Christo sanatam sanguinis fluxu.* »

(1) Ce Voile sacré apporté par Véronique se conserve et se vénère à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, où, trois fois dans l'année, on le montre aux fidèles, du haut de la loge, au-dessus de la belle statue de la Véronique même.

mort précieuse et sainte sa vie de foi (1) et de charité.

§ 9. La vraie Piété est aussi charité. — La femme vraiment pieuse a l'intelligence des besoins du pauvre, et est heureuse d'y apporter remède. — La piété égoïste flétrie.

Apprenons donc par là, mes frères, que la vraie piété est aussi charité; car, par cela même qu'elle nous

(1) En mémoire du prodige qu'elle avait reçu du divin Sauveur, Véronique lui éleva, devant sa maison, au milieu de la place de Césarée, un monument en bronze, sur un piédestal du marbre le plus précieux. Ce monument représentait Jésus-Christ étendant sa main sur Véronique agenouillée, et priant à ses pieds. Ç'a été la première statue que la piété chrétienne ait érigée au Sauveur du monde; et ce n'est pas la moindre des gloires de Véronique d'avoir, elle, la première, donné l'exemple et commencé la tradition apostolique de la doctrine du culte des images.

Cet acte public, solennel et permanent de la reconnaissance filiale et de la sublime religion de Véronique n'est pas resté sans récompense, même sur cette terre. A l'honneur de cette grande femme, et à la gloire de la vraie piété, le Seigneur daigna montrer combien cet acte lui avait été agréable, au moyen d'un nouveau prodige qui s'est renouvelé tous les ans pendant près de trois siècles. Dans la largeur du piédestal des deux dites statues, poussait tout autour une herbe inconnue en Orient; et lorsque cette herbe arrivait à toucher par ses bouts les bords du vêtement du simulacre du Sauveur, elle se trouvait avoir la vertu miraculeuse de guérir des infirmités les plus désespérées ceux qui se l'appliquaient avec la foi avec laquelle Véronique avait touché la frange de la vraie robe du Seignenr ; *Aliena species plantæ orta quæ ad ænei diploidis oras pertingens medicina omnium passionum esse ferebatur*, dit Théophylacte.

L'âme impie de Julien l'Apostat ne pouvant pas supporter ce monument éloquent de la divinité de Jésus-Christ, en fit enlever les statues du Seigneur et de Véronique, et eut le triste courage d'y faire

pousse à aimer Dieu comme notre père et à avoir du zèle pour tout ce qui tient à Dieu; la piété, dit saint Thomas, engage aussi le chrétien à s'intéresser à l'homme, qui est l'image de Dieu, à le secourir dans ses misères et le soulager dans ses douleurs; en sorte que les œuvres de la miséricorde sont de l'essence de la vraie piété (1). Cela est si vrai, dit saint Augustin, que Dieu lui-même n'est appelé PIEUX qu'en tant qu'il ordonne avant tout à l'homme d'être miséricordieux pour l'homme, et qu'il déclare que les œuvres de la miséricorde lui sont plus agréables que les sacrifices (2). Ah! la vraie piété ne s'absorbe pas en elle-même, ne se renferme pas en un saint égoïsme insensible aux misères et aux malheurs des autres. C'est là le *quiétisme* de l'hérésie, ce n'est pas la piété que la grâce du vrai christianisme inspire. C'est là le mysti-

---

substituer sa propre statue; mais en vain, car, au lieu de pousser une herbe miraculeusement salubre, le piédestal du monument, qui était resté, attira du ciel des foudres visiblement vengeresses, qui renversèrent et réduisirent en poussière la statue sacrilége de ce lâche ennemi de Jésus-Christ; et elle n'y fut plus rétablie. Il n'y a pas moyen de douter de la vérité de ce récit. Eusèbe, Sozomène et l'auteur de l'*Histoire tripartite*, Théophylacte, qui en parlent (*locis sup. citatis*), sont des écrivains presque contemporains du fait, et l'un d'eux était de la ville même de Césarée. Ils ont donc raconté ce qu'ils ont pu voir de leurs propres yeux, ou dont la tradition était très-récente. Voilà donc encore quelque chose un peu dur à mordre pour les iconoclastes!

(1) « Ex consequenti pietas subvenit in miseria constitutis; et « opera misericordiæ pertinent ad pietatem (2-2dæ, q. 121, *a.* 1).»

(2) « Opera misericordiæ præcipue mandat Deus, quæ sibi præ sa- « crificiis placere testatur; ex qua consuetudine factum est ut Deus « ipse PIUS diceretur (*De Civit. Dei*, lib. x, c. 2). »

cisme de la philosophie, aussi froid que la raison, aussi stérile que le néant ; qui n'étudie pas l'homme pour le secourir, mais pour le corrompre et pour l'égarer ; qui, le mot sacré HOMME toujours au bout de sa plume ou de ses lèvres, ne l'a pas dans son cœur ; qui ne connaît pas l'homme ni ses vrais besoins, et encore moins s'empresse-t-il d'y porter remède. La vraie piété laisse à la science à *causer* des moyens d'améliorer la condition de l'humanité, et elle s'empresse de les pratiquer. C'est la virilité de l'âme qui n'a pas de sexe, que les hommes du monde ont usée par le doute ou par la débauche, et qui s'est réfugiée dans le cœur des vrais chrétiens, et particulièrement dans la femme. C'est cette virilité, œuvre de la grâce, signe manifeste de la créature remplie de Dieu et recopiant en elle-même l'image de la sagesse et de sa puissante bonté, qui donne à la femme chrétienne cette intelligence de la misère et du malheur dont parle l'Écriture sainte, et ce courage de tout oser pour les faire cesser, qui font son bonheur ; *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* (*Psal.*, XL). De là dans la femme vraiment pieuse cette vie à double esprit, à double face : cette vie d'oraison et d'action, d'amour de Dieu et de dévouement pour l'homme, qui n'est que la radiation de la vie cachée, de la vie mystérieuse de Jésus-Christ en elle, et qui se traduit au dehors par des œuvres de justice et de charité qu'elle seule peut produire.

La vraie piété est autant heureuse à l'Hôtel-Dieu qu'au temple de Dieu ; au grabat du pauvre qu'à la sainte Table ; à essuyer les larmes, à panser les plaies, à adoucir les souffrances du petit de Jésus-Christ qu'à se

nourrir de Jésus-Christ. Les jours où elle est assez heureuse de pouvoir revêtir, nourrir le pauvre, instruire ses enfants, soigner son époux malade, répandre dans son cœur le baume de la consolation et de l'espérance, ces jours-là sont d'après la belle pensée de saint Grégoire, des jours de fête, des jours de banquet pour la vraie piété, parce que les œuvres de charité sont la vraie nourriture du cœur, la seule nourriture qui le rassasie et le fait heureux (1).

Cela vous explique le prodige, que les hommes du monde admirent sans pouvoir le comprendre, de cette tendresse toute maternelle, de cette tendresse vigilante, active, inventrice, constante, généreuse, que la femme vraiment pieuse apporte dans l'exercice de la miséricorde, jusqu'à faire croire qu'en se livrant à de pareilles œuvres, elle est plus heureuse de faire le bien que les autres de le recevoir.

Quant à cette piété que saint Paul a stigmatisée, qui n'est qu'un pieux trafic auquel on s'adonne dans l'espérance d'un gain, *Hominum existimantium quæstum esse pietatem* (I *Tim.*, VI, 5) ; ou à cette piété qui, trop scrupuleuse de ne pas négliger ses longues pières, ne l'est pas du tout d'accomplir ses devoirs ; qui s'étale dans les églises, et que le pauvre, le malheureux ne connaissent pas, et qui laisserait plutôt le monde tomber en ruine que de se déranger un seul instant et se dérober à la sainte oisiveté de sa dévotion; c'est là une fausse piété, une piété d'humeur, de ca-

(1) « Pietas in die suo convivium exhibet, quia cordis viscera misericordiæ operibus replet (*Moral.*, I, c. 12). »

price, d'égoïsme ; c'est cette piété de masque et de vanité, poursuivant les apparences de la religion et en abjurant la vertu, cette piété que saint Paul a flétrie aussi, et conseillé d'éviter comme la peste ; *Habentes speciem pietatis : virtutem autem abnegantes ; et hos devita* (II *Tim.*, III). Autant la vraie piété est utile à tout, *Ad omnia utilis est*, autant cette fausse piété ne sert à rien. Autant la vraie piété fait dans ce monde et dans l'autre le bonheur de ceux qui l'ont embrassée, *Promissiones habens vitæ quæ nunc es tet futuræ,* autant cette fausse piété est une source de péchés pendant la vie, et de malheur après la mort.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉGLISE MODÈLE DE LA VRAIE PIÉTÉ.

§ 10. L'état de Véronique avant sa guérison, figure de l'état de l'Église des Gentils avant sa conversion.

ÉLEVONS encore plus haut nos pensées, mes très-chers frères, et, après avoir pénétré le sens littéral de l'histoire touchante de Véronique, tâchons, à la lumière des Pères de l'Église, d'en connaître aussi le sens allégorique ou prophétique, et arrêtons-nous quelques instants à nous réjouir aux grands mystères qu'elle renferme.

Véronique, travaillée par le flux de sang, qui est une infirmité impure aux yeux des hommes, signifie, dit la Glosse, la Gentilité, que les rites sanguinaires de la superstition, de l'idolâtrie, et la corruption de tous les

vices charnels, dégradaient, et rendaient impure et odieuse aux yeux de Dieu (1). C'est pour cela que l'évangéliste saint Jean appelle *des enfants nés de la chair et du sang* ceux qui ne sont pas nés de Dieu par le baptême et la grâce de la vraie religion; *Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, sed ex Deo nati sunt* (*Jean* I,). Véronique donc, que l'impureté de sa maladie faisait exclure de toute maison, de toute ville, de toute société humaine, et l'a obligée de recourir à Jésus-Christ sur la voie publique, exprimait d'une manière frappante, dit Drutmare, la condition malheureuse du peuple païen, que son ancienne inclination et ses transports pour les plaisirs de la chair séparaient de la communauté des fidèles adorateurs du vrai Dieu, et qui ayant appris que le Verbe éternel était descendu du ciel pour les Juifs, s'est présenté à lui, et, par la promptitude de sa foi, a emporté, avant les Juifs mêmes, la grâce du salut (2).

Afin de rendre plus expressive cette figure, l'Évangéliste a remarqué que la fille de Jaïre, qui venait de mourir, n'était âgée que de douze ans; *Filia erat fere annorum duodecim*, et que Véronique aussi était malade depuis douze ans; *Mulier quæ patiebatur fluxum*

---

(1) « Fluxus sanguinis intelligebatur et de pollutione idololatriæ, « et de his quæ carnis delectatione gerebantur. »

(2) « Sicut ista exclusa erat domibus, et turbis, propter sanguinis « immunditiam, et propter ea in via venit ad Dominum; sic Gentilis « populus exclusus erat a cœtu fidelium, pollutus ingenito carnalium « fluxu; sed cum Verbo Dei cerneret salvari Judæam, rapuit sibi sa- « lutem. »

sanguinis duodecim annorum. C'est-à-dire que son infirmité commença précisément au même temps que naquit la fille de Jaïre. Par cette remarque, l'Évangéliste a voulu, dit saint Jérôme, appeler notre attention sur ce fait historique : Que l'idolâtrie, avec l'infâme cortége de toutes ses erreurs et de tous ses vices, n'a pas été la religion primitive de l'homme ; mais qu'elle n'a commencé à devenir générale dans le monde que douze siècles, à peu près, avant la venue de Jésus-Christ au monde ; et que la gentilité n'a commencé à devenir immonde du crime de l'idolâtrie que précisément au temps où la synagogue des Juifs fut constituée en Église publique, et en quelque manière naquit des patriarches et des prophètes (1).

Il s'ensuit de là, ajoute Rabanus, que tant que la synagogue fut pleine de santé et de vie, la gentilité fut malade et mourante ; et qu'elle, la gentilité, n'a recouvré sa santé et sa vie spirituelle qu'au temps où la fille de Jaïre, la synagogue, mourut, à cause de son crime contre le Messie (2).

Les médecins, ou malhabiles, ou trompeurs, qu'avait écoutés Véronique au préjudice de tout son bien ; *Et in medicos erogaverat omnem substantiam*, signifient, dit Haymon, les faux théologiens, les prêtres

---

(1) « Jairi filia DUODENIS, et mulier DUODECIM annis sanguine fluxit. « Scilicet tempore quo illa nata est, hæc cœpit infirmari. Una enim « pari sæculi ætate et synagoga cœpit ex patriarchis nasci et gentilium natio idololatriæ sanie fœdari (*Commentar. in Matt.*). »

(2) « Sic quamdiu synagoga viguit, laboravit Ecclesia; et illius « delicto salus gentium facta est (*Comment.*). »



imposteurs, les philosophes orgueilleux du paganisme, qu'avait suivis la gentilité malheureuse, et à la suite desquels elle avait usé toutes les facultés de l'esprit, tous les sentiments du cœur, sans avoir jamais pu retrouver la vérité et la grâce, qui font la vie et la santé de l'âme (1).

Drutmare ajoute : Les leçons et les préceptes que donnaient les philosophes, comme des remèdes infaillibles pour la pratique du bien, n'étaient, au fond, que de la poésie pour amuser, et non pas des doctrines capables de réformer les mœurs. Et les malheureux païens n'ont fait que perdre toute leur étude et leur labeur à les écouter (2). Oh! que de disputes, dit toujours le même interprète, ont excitées les philosophes sur l'âme! Mais leurs contradictions perpétuelles, au lieu de l'améliorer, n'avaient fait qu'empirer davantage la condition lamentable des âmes : comme les contradictions des médecins, au lieu de les guérir, ne font que tuer les corps (3).

La loi de Moïse, dit saint Pierre Chrysologue, ne fut ni plus efficace ni plus heureuse que la philosophie pour guérir les infirmités morales de la gentilité, dont Véronique fut la figure. Ce peuple infortuné, affligé de

---

(1) « In medicos, id est falsos theologos, divinos et philosophos « gentium, substantiam suam, id est omnem intellectum Gentilitas expenderat; sed non potuit ab illis animæ salutem recipere « (*Expos.*). »

(2) « Omnem laborem gentilitas expendit in poematibus philoso- « phorum. »

(3) « Philosophi de anima disputarunt, sed ad veram medicinam « gentilium populum non adduxerunt (*Ibid.*). »

la maladie originelle qu'il avait contractée par le péché du premier homme, saignant toujours davantage, ne marchait qu'à la mort ; et la loi ne lui offrait pour tout remède qu'une défense sévère d'approcher du temple, et de prendre part aux sacrifices et aux cérémonies religieuses du véritable Dieu (1).

Pendant que la vraie Véronique, la gentilité, languissait dans un état si pitoyable et si désespéré, Jésus-Christ se met en chemin en suivant Jaïre ; *Jesus sequebatur eum*. C'est-à-dire, d'après les interprètes, que Jésus-Christ est venu au monde à la suite de Moïse ; car c'est Moïse qui, le premier de tous les écrivains sacrés et de tous les prophètes, avait, par la loi et ses prophéties, tracé en quelque manière la route que le Messie aurait suivie, et que le Messie a suivie en effet, en accomplissant à la lettre tout ce que Moïse avait prédit de lui (2). Et c'est encore pour cela que Jésus-Christ lui-même a nominativement proclamé Moïse comme son prophète, son précurseur, son héraut, ayant dit aux Juifs : Sachez que les livres de Moïse renferment mon histoire et ma vie; *De me enim ille* (*Moyses*) *scripsit* (*Joan.*, v). Jésus-Christ donc, qui, en suivant Jaïre, va ressusciter sa fille, est encore, dit saint Hilaire, le Verbe éternel qui, comme il l'a déclaré

---

(1) « Ita et Ecclesia Gentium, quæ primi hominis vulnerata peccato, tota fluebat sanguine, tota originaliter decurrebat in mortem; quam non valuit Lex ipsa mundare; imo jusserat arceri templo, prohiberi sacris, sanctis omnibus abstinere (*Ser.*, 35). »

(2) « Sequebatur eum; » quia sicut Moyses prædixit de illo, sic « per omnia fecit Deus (*Gloss.*). »

lui-même, était venu sur la terre directement pour le salut des brebis d'Israël, pour les Juifs, auxquels il avait été principalement promis. Et Véronique qui, pendant ce voyage de Jésus à la maison de Jaïre, se présente au Sauveur, l'arrête sur la voie publique, et en obtient sa guérison, est aussi la gentilité qui, par sa foi, s'est approchée pour toucher le Seigneur, et a reçu le salut éternel de la part de ce même Messie qui paraissait n'être venu que pour les Juifs, puisqu'il était né parmi eux (1).

§ 11. Toutes les circonstances de la guérison de Véronique, figures et prophéties des circonstances qui ont eu lieu dans la conversion de l'Église des Gentils. — L'Église « Fille chérie » de Jésus-Christ.

Mais qu'ils sont touchants et délicieux les mystères que les circonstances de cette guérison ont figurés! Il est dit d'abord que Véronique ne s'est pas présentée devant le Seigneur, mais qu'elle s'est approchée de lui, venant APRÈS LUI; *Mulier venit retro*. Or, s'approcher de cette façon de Jésus-Christ, dit Drutmare, c'est l'accompagner, le suivre dans la voie de ses doctrines, c'est imiter ses exemples; Jésus-Christ ayant dit : « Celui qui veut me servir n'a qu'à me suivre. » Voilà donc la condition de nos pères gentils nettement tracée. Ces premiers chrétiens des Gentils, desquels nous descendons, ne sont venus à Jésus-Christ *qu'après* qu'il fut monté au ciel. Ils n'ont fait donc que mar-

(1) « Ad hanc principis filiam dum properat Verbum Dei, ut salvos faceret filios Israël, sancta Ecclesia, de gentibus congregrata, « fide percepit sanitatem (*Comment.*). »

cher après lui, le suivre en croyant en lui, en se dévouant à lui (1).

Véronique est guérie par l'attouchement, non pas de la sainte chair, mais de la frange de la robe du Seigneur. Or, comme la robe du Seigneur signifie, dit Rabbanus, son incarnation, par laquelle la personne du Verbe se revêtit de notre humanité, de même la frange de sa robe signifie les dogmes de la foi qui découlent de son incarnation même, ou qui sont renfermés dans ce mystère. Véronique donc ne touchant que les extrémités du vêtement du Seigneur, est encore l'Église des Gentils, notre mère, qui, sans avoir vu le Sauveur dans sa chair mortelle, mais écoutant ses apôtres, en a saisi le mystère de l'Incarnation, en le croyant sur leur parole (2).

C'est aussi la pensée du grand saint Hilaire, le premier et le maître des interprètes latins des Évangiles, qui a dit : Véronique s'empressant de toucher le bord du vêtement du Seigneur est l'Église de nous autres Gentils, qui s'est hâtée de ramasser les dons du Saint-Esprit dépendant du mystère de l'Incarnation, comme la bordure dépend de la robe à laquelle elle est unie (3).

---

(1) « Accedere *retro* est Christum imitari et sequi ; quia cum « Christus in cœlum ascendit, gentes credere cœperunt; sicut ipse « dixit (*Joan.*) : Qui mihi ministrat me sequatur (*Comm.*). »

(2) « Vestimentum Christi dicitur Incarnationis mysterium, quo « Divinitas induta est. Fimbria vestimenti, verba de ejus Incarnatione dependentia. Non autem vestem sed fimbriam tetigit, quia « non vidit in carne Dominum gentilis populus, sed per apostolos « verbum incarnationis suscepit. »

(3) « Ecclesia Gentium fimbriam vestis per fidem festinat attin-

Faites aussi attention, nous dit saint Augustin, à la circonstance que Véronique est guérie par le Seigneur sans que le Seigneur l'ait vue ; qu'elle est cherchée par lui comme étant éloignée de lui, et reçoit la grâce comme lui étant présente. C'est précisément la prophétie, la figure de ce qui allait arriver à nos pères gentils, qui, cherchés, comme étant éloignés, par Jésus-Christ représenté par ses Apôtres, ont été guéris de l'infirmité de leurs âmes, comme si Jésus-Christ eût été présent parmi eux. Ce divin Sauveur n'est pas dans la sainte Église catholique, comme il l'a été dans la synagogue pendant sa vie mortelle, par la présence visible de son corps ; mais il y réside toujours d'une manière réelle, par ses sacrements, par sa vertu, par sa grâce, par sa vérité (1).

Enfin, Jésus-Christ se tournant vers la femme malade, et la regardant avec l'expression de la plus grande bonté ; *Jesus autem conversus vidit eam*, est, dit Haymon, Jésus-Christ voulant, dès ce moment, nous donner un signe sensible, un gage de la tendresse avec laquelle il aurait regardé son Église, et, dans son Église, vous toutes, âmes vraiment chrétiennes et fidèles, qui êtes l'ornement et la gloire de l'Église (2).

« gere : donum, videlicet, Spiritus sancti, de Christi corpore, modo « fimbriæ, exeuntis (*Loc. cit.*). »

(1) « Ista mulier absentiam corporis Domini et præsentiam virtu« tis in omnibus gentibus significavit. Dominus tamquam absentem « requirit, tamquam præsentem sanat (*Ser.* 6, *de Verb. Domin.*). »

(2) « Conversus ad eam » clementiam designat quam habet erga « Ecclesiam. »

Jésus-Christ, en regardant Véronique avec tant de tendresse, l'appelle « sa fille » *Confide, filia*, parce que, dit saint Chrysostome, sa vive foi dans la divinité du Sauveur l'avait fait devenir son enfant bien-aimée (1). Et la sainte Église aussi, à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, est appelée la fille de Dieu dans les saintes Écritures; fille chérie, faisant, par le charme de son dévouement, par la beauté de ses vertus, les délices du regard et du cœur du Roi des cieux; *Audi, filia, et vide; et concupiscet rex decorem tuum* (*Psal.* XLIV).

§ 12. En dehors de l'Église catholique on ne fait que protester; c'est seulement dans cette Église qu'on croit. — L'amour de Dieu et la charité pour les hommes, des hérétiques. — Seule l'Église catholique aime parfaitement Dieu et les hommes; et par conséquent elle seule est vraiment pieuse, et l'Église véritable.

Mais que les malheureux chrétiens que le schisme ou l'hérésie ont séparés de nous ne se fassent pas illusion! Cette Église, si bien figurée par l'histoire de la femme malade, n'est pas et ne peut pas être l'Église de Photius, ni l'Église de Luther, ni l'Église de Calvin, ni l'Église de Henri VIII, ni aucune enfin de ces Églises s'appelant fastueusement *orthodoxes*, *évangéliques* ou *réformées*, que des hommes ont établies sous l'inspiration, à l'aide et à l'avantage des passions humaines.

Il n'y a pas une seule de ces Églises qui n'ait commencé par un acte de rébellion à l'autorité de l'Église universelle, c'est-à-dire par l'orgueil. Il n'y a que

(1) « Quia eam fides filiam effecerat. »

l'Église catholique où l'autorité même *sert*, où la science même est humble, où la hauteur même s'abaisse, où la grandeur même se croit petite. Il n'y a que l'Église catholique qui soit restée dans la première des conditions de la vraie piété, l'*humilité*.

Dans ces réunions de chrétiens qui se sont formées hors du catholicisme, il y a une foule d'âmes simples qui par un reste d'habitude catholique croient en Jésus-Christ sur l'autorité du ministère enseignant, et qui sont dans un état d'ignorance invincible (dont Dieu seul est le juge) par rapport aux vraies doctrines et aux caractères de l'Église. Ce sont particulièrement les gens du peuple, dont on dirait presque qu'ils croient catholiquement même les erreurs qui les séparent du catholicisme. En dehors du corps de l'Église, ils peuvent bien appartenir à son esprit, comme il y a des catholiques qui n'appartiennent pas à l'esprit de l'Église, tout en appartenant à son corps. Mais quant aux personnes instruites, qui connaissent les vraies causes, les vrais principes du schisme et de l'hérésie au sein desquels ils vivent ; quant aux vrais schismatiques, aux vrais protestants d'esprit et de cœur, ne croyant qu'à leur raison, à leurs lumières, on peut dire qu'ils n'ont pas la foi, et même, selon l'arrêt de Tertullien, qu'ils ne sont pas chrétiens (1). On n'est pas chrétien en ne croyant qu'à soi-même. Le nom de *protestant*, que ces différentes sectes se sont attribué, exclut la foi. *Protester* ce n'est pas *croire*. Le schismatique même,

---

(1) « Si hæretici sunt, Christiani non sunt. »

tout en rejetant comme une flétrissure le nom de *protestant,* n'en proteste pas moins, lui aussi, contre l'autorité et l'unité de l'Église. C'est un protestant à moitié, un protestant contre une ou deux vérités; comme l'incrédule, l'athée est un protestant complet, un protestant achevé, qui proteste contre toute vérité. Hors de l'Église catholique, on ne fait que *protester* plus ou moins effrontément contre un plus grand ou un plus petit nombre de vérités. Il n'y a que l'Église catholique qui admet, qui garde toute vérité, qui n'en exclut aucune, qui les croit toutes; qui admet tout, et qui ne proteste contre rien : si ce n'est contre toute erreur, toute injustice et tout péché. Ailleurs, on *proteste ;* chez nous on *croit.* La seconde condition de la vraie piété, la foi; la foi n'ayant aucun défaut, aucune ombre, aucune tache ; la foi complète, la foi parfaite, la foi que Dieu inspire, et qui élève et sanctifie l'homme, n'est donc que dans l'Église catholique.

Regardez aussi aux sentiments qui, hors de l'Église, dominent dans les cœurs par rapport à Dieu et à Jésus-Christ son fils. C'est du respect sans la confiance, ou c'est de la confiance sans le respect. La crainte de Dieu y est sans amour, ou le prétendu amour de Dieu y est sans crainte. On tremble sans espérer, ou l'on espère sans trembler. La Divinité, ou effraye trop, ou n'effraye pas du tout. La Divinité n'y est qu'un cauchemar qui épouvante, ou un jouet qu'on méprise. La crainte n'y est que servile, l'espérance n'y est que téméraire. Il y a dans tout culte hétérodoxe quelque chose de sombre qui attriste le cœur, ou quelque chose de futile, d'inepte, d'insignifiant qui le révolte. C'est

dans l'Église catholique seulement qu'on craint Dieu en l'aimant, qu'on l'aime en le craignant, et que la confiance empêche la crainte de devenir du découragement; et la crainte empêche la confiance de devenir de la présomption. C'est que dans l'Église catholique seulement le Saint-Esprit répand dans les âmes le don de la vraie piété, par lequel Dieu est honoré comme maître et aimé comme père ; et l'homme ne se considère comme son serviteur qu'en tant qu'il se sent être son enfant.

Enfin trouve-t-on quelque part, hors de l'Église catholique, cet amour de l'homme qui n'est que le reflet de l'amour de Dieu ; cet esprit de charité qui n'est que l'épanouissement radieux de l'*esprit de piété?* L'hérésie et le schisme, loin d'avoir su jamais en établir de nouvelles, n'ont fait que détruire, là où ils l'ont pu, les anciennes institutions charitables que le catholicisme avait fondées. Horriblement habiles à couper, selon les expressions des Livres saints, toutes les voies du secours des pauvres, à écraser les mansuètes de la terre ; *Subverterunt pauperum viam ; oppresserunt mansuetos terræ* (*Job.*, XXIV) ; ils ont toujours été impuissants à rien faire, à rien imaginer même pour soulager les misères de l'humanité. Bien des fois la fantaisie leur a pris de singer le couvent, de jouer à la sœur de charité; mais tout cela a échoué, tout cela a fini par le scandale ou par le ridicule. Le schisme n'a su qu'opprimer l'homme, l'hérésie n'a su que l'exploiter. C'est le catholicisme seul qui a su le soulager. C'est l'Église catholique seulement qui a su inventer et qui invente toujours, au grand étonne-

ment de l'univers, de nouveaux moyens d'améliorer la condition du pauvre, de le consoler dans tous ses malheurs, d'adoucir toutes ses peines, de remédier à toutes ses infirmités. C'est que l'erreur est cruelle, et qu'il n'y a que la vérité qui soit charitable ; c'est que la bienfaisance et la philanthropie peuvent rêver les secours du malheur, et qu'il n'y a que la charité qui puisse les réaliser.

Quelle est donc la conclusion de tout cela? C'est que l'Église catholique seule remplissant toutes les conditions de la piété, elle seule est vraiment pieuse ; elle seule est Véronique ; elle seule aime vraiment Jésus-Christ comme son père, et en est aimée comme sa fille, fille que son cœur divin chérit, que sa toute-puissance protége, qui n'a à craindre pour sa durée, ni les fureurs de l'enfer, ni la coalition des passions des hommes ; et qui, par conséquent, est la seule vraie Église, la vraie religion.

Et, puisque l'Église c'est la multitude des fidèles réunis par la profession de la même foi, par la participation aux mêmes sacrements, par l'obéissance aux mêmes légitimes pasteurs, par les sentiments du même amour, réjouissez-vous, ô âmes pieuses, qui avez le bonheur d'être du nombre des vrais enfants de l'Église! Le Dieu de bonté étendra encore sur vous en particulier cette tendresse paternelle, cette protection efficace dont l'Église en général est l'objet. Et vous, hommes et femmes du monde, ne désespérez pas : vous pouvez atteindre, vous aussi, le même bonheur, aux mêmes conditions que la femme de l'Évangile, et c'est ce que je vais vous dire encore dans ma dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

LES PRATIQUES DE LA VRAIE PIÉTÉ.

§ 13. Il faut croire ; mais la foi seule ne fait pas le chrétien. — Nécessité de la pratique du culte extérieur. — La femme doit travailler à ramener l'homme aux pratiques extérieures de la religion.

Toute l'histoire de Véronique se résume dans ces trois mots : elle *crut*, elle *dit*, elle *toucha*. Voilà donc, reprend la Glosse, ce que nous devons faire, nous aussi. Le vrai chrétien est celui qui *croit* par le cœur, qui *confesse* par la langue, qui *réalise* par les œuvres la foi et la loi de Jésus-Christ. C'est à ces trois conditions qu'est attachée la guérison de toutes les infirmités de l'âme, et la possession du salut éternel (1).

Comme donc la foi ne nous sauve pas sans les œuvres, de même les œuvres extérieures, la profession extérieure du christianisme ne nous sauvent pas sans l'esprit intérieur d'une foi humble, sincère et fervente. C'est ce qu'a voulu nous inculquer le Seigneur, par l'histoire que nous venons d'expliquer. Ayant dit à Véronique : « Ma fille, ne craignez rien, votre foi « vous a sauvée ; *Confide, filia ; fides tua te salvam* « *fecit ;* » ce fut, d'après Théophylacte, comme s'il lui avait dit : « Femme, c'est en vain que vous auriez touché l'extrémité de ma robe, si vous n'aviez pas

---

(1) « *Credidit, dixit, tetigit;* quia tribus hisce, fide, verbo et « opere, omnis salus acquiritur. »

eu, en même temps, une foi vive, entière et parfaite dans votre cœur. Le prix principal auquel vous avez donc acheté la grâce que vous avez reçue, n'a été que la foi (1).

Mais Véronique non-seulement a *cru*, elle a *dit;* c'est qu'il ne suffit pas, je le répète, de croire, il faut aussi *confesser;* c'est-à-dire rendre à Dieu le culte extérieur, public, qui lui est dû, pratiquer la religion.

Car le culte de Dieu n'est, dit saint Thomas, que la confession de notre foi en Dieu. Ce que nous disons à Dieu, ce que nous faisons pour Dieu et qui se rapporte directement à Dieu, n'est que la traduction, la profession publique de ce que nous croyons touchant Dieu (2).

Or, la vraie piété, en tant que *don du Saint-Esprit*, ayant Dieu pour objet, n'est, comme l'a dit encore saint Thomas, que la manifestation de la foi (3). Par conséquent, la vraie piété n'est au fond que le culte que nous devons à Dieu.

Le culte est de l'essence de la religion. Point de religion sans culte. Il ne suffit pas, disait saint Paul, de croire en Dieu dans l'intérieur de l'âme; il faut aussi le confesser extérieurement par la langue; c'est à cette foi, réalisée à l'extérieur par des actes, qu'est attaché le salut; *Corde creditur ad justitiam, ore au-*

---

(1) « Ostendit quod nisi fidem habuisset, beneficium non recepis- « set, quamquam sanctas vestes tetigisset (*Expos.*). »

(2) « Per cultum Dei, protestamur fidem (2. 2dæ *q.* 45, *a.* 11). »

(3) « Pietas, quæ pertinet ad Dei cultum, est manifestativa fidei. « (*Ibid.*). »

tem confessio fit ad salutem (*Rom.*, x). Si donc la vraie piété n'est que le culte, si le culte est nécessaire au salut, la vraie piété n'est pas une habitude de surérogation dont on puisse se passer sans inconvénient. La vraie piété est, elle aussi, nécessaire pour obtenir le salut. Il est donc absurde de dire : « Je suis chrétien parce que je crois ; seulement je ne suis pas pieux, je ne suis pas dévot. » On n'est pas plus chrétien par la foi sans les œuvres, qu'on n'est homme par l'âme sans le corps. Et parmi les *œuvres*, le culte de Dieu occupe la première place. On ne peut pas se sauver, n'ayant été chrétien qu'à moitié. Aussi ne se faire jamais voir aux églises ; laisser à sa femme ou à ses filles, comme si ce n'étaient que des pratiques de femmes, l'assistance au divin sacrifice et aux cérémonies du culte, l'usage des sacrements, l'adoration, la génuflexion, la prière ; borner toute la religion à croire (et encore Dieu sait comment !), et s'estimer et se dire chrétien, c'est se faire illusion ; c'est ignorer l'esprit, c'est négliger une partie essentielle des devoirs du christianisme ; c'est se perdre.

Femmes assez sages, assez philosophes pour comprendre l'importance et la vérité de cette doctrine, et assez courageuses et fortes pour la pratiquer, en dépit des sarcasmes et des plaisanteries de mauvais goût de la part de l'hérésie, de l'incrédulité et de la sottise, ne vous contentez donc pas de rester fidèles à cette doctrine pour votre compte, mais tâchez de la faire comprendre et de la faire pratiquer aussi à vos époux, à vos enfants, à vos frères. C'est là votre mission au sein de la famille ; c'est à son accomplissement que

vous devez faire servir avant tout la puissance de vos attraits et de votre dévouement. Rien n'est plus grand, rien n'est plus beau devant Dieu, et même devant les hommes, que la femme fidèle, sanctifiant, comme parle saint Paul, c'est-à-dire attirant à la religion et à ses pratiques l'homme, en tout ou en partie infidèle, avec lequel elle est obligée de vivre; *Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem* (I *Corinth.*, VII).

Enfin Véronique a ajouté à la foi de son cœur, à la belle confession de sa langue, l'acte de toucher par sa main pure le bord de la tunique du Sauveur; *Credidit, dixit, tetigit.* Et comme sa foi fut l'âme de cet acte, cet acte fut à son tour la réalisation, le couronnement de sa foi, qui lui procura toutes les bénédictions du Seigneur.

§ 14. Qu'est-ce que toucher Jésus-Christ? — La chair l'oppresse, c'est la foi qui le touche. — Comment ce double mystère s'accomplit encore de nos jours. — Châtiment auquel doivent s'attendre les malheureux qui entourent Jésus-Christ sans le toucher. — Encouragement aux personnes pieuses. — Exhortation à tout le monde à pratiquer la vraie piété.

Oh! que ce mystère est beau et instructif! dit saint Augustin. Jésus-Christ était pressé de toutes parts par la foule; bien des gens du peuple touchaient de tout leur corps, non-seulement ses vêtements, mais aussi sa personne. Cependant le divin Sauveur ne dit d'aucun de ces hommes qu'il l'a touché; il est au milieu de tous ces hommes qui l'étouffent comme si personne ne se trouvait près de lui (1). Mais à peine

(1) « Sic ambulabat quasi a nullo corpore tangeretur. »

Véronique touche le bord de sa robe, que voilà le Seigneur qui se sent comme piqué au cœur, et dit : « Qui m'a touché? *Quis me tetigit?* » C'est comme s'il eût dit : « Toute cette foule qui m'entoure me presse, mais elle ne me touche pas. Je cherche à savoir qui a touché mon cœur par sa foi pratique, agissante, et non pas qui accable ma personne par son corps. Car la chair ne fait que m'opprimer ; c'est seulement la foi complète et parfaite qui me touche (1). »

Or c'est, ajoute saint Augustin, ce qui arrive même de nos jours. La foule de bien des hommes presse le Seigneur, et il n'y a que la foi traduite dans la pratique du bien, d'un petit nombre, qui le touche (2).

En effet, dit Haymon en commentant cette belle pensée de saint Augustin, ce ne sont que des bandes qui, sans toucher le Seigneur, l'oppressent, et (selon l'expression évidemment mystérieuse de saint Luc) en l'oppressant l'affligent et le désolent; *Turbæ te affligunt et opprimunt;* que toutes ces réunions de Juifs rejetant le Messie, et d'hérétiques pires que les Juifs, qui, tout en se disant chrétiens, ne veulent rien savoir de la vraie foi ni de la vraie loi de Jésus-Christ (3). Voilà donc le mystère de justice et de miséricorde que

(1) « Tamquam diceret : Tangentem quæro, non prementem. Ca-« ro premit; fides tangit. »

(2) « Sic etiam nunc, corpus Christi premit turba multorum, et « tangit fides paucorum. »

(3) « Turbæ quæ comprimunt sunt conventiculæ hæreticorum « ac Judæorum, dum rectam fidem in pectoribus suis recipere no-« lunt. »

nous voyons s'accomplir en même temps sous nos yeux. Comme au milieu d'une foule pressant de tous les côtés le Seigneur sans recevoir de lui aucune grâce, Véronique seule l'a touché par sa foi active et par son humilité, et a reçu la guérison complète de son corps; de même aujourd'hui, en présence de cette foule de Juifs, d'hérétiques et d'incrédules qui, en contact avec l'Église, dans les pays catholiques, attristent le Seigneur par leur haine et leur persécution contre son Église, par leurs blasphèmes et leur obstination à rejeter la vraie religion; un nombre infini de païens, humbles et sincères, de tout sexe, de tout rang, de toutes les nations; un nombre infini d'hommes humbles et sincères, se convertissant au christianisme par la prédication de nos missionnaires, croyant en Jésus-Christ comme il faut croire en lui, acceptant et pratiquant ses lois, touchent son cœur et obtiennent de lui la guérison parfaite et le salut de leurs âmes (1).

Ce sont encore des bandes pressant et attristant Jésus-Christ; *Turbæ te comprimunt et affligunt*, tous ces individus des deux sexes au sein même du catholicisme, sur lesquels Salvien répandait des larmes de si grande amertume, qui, païens par leurs maximes, par leur esprit, par leur conduite, ne se souviennent de Jésus-Christ que pour le déshonorer, et n'ont de catholique que le nom qu'ils flétrissent, qu'ils font blasphémer par la témérité de leurs doctrines, par leur

---

(1) « Dum turbæ comprimunt, intravit mulier, et sanatur; quia « dum Judæi et hæretici fidei veritatem respuunt, gentilis populus « sanatur veraciter credens. »

éloignement de toute pratique religieuse, autant que par l'opprobre de leurs mœurs (1).

Ce sont enfin des foules pressant et affligeant le Seigneur, ces tristes chrétiens, ces femmes légères et invérécondes, qui n'envahissent les églises que lorsqu'ils y sont attirés par le désir d'entendre une musique profane, ou par le besoin d'y étaler leur vanité, ou par l'intérêt de honteuses passions.

Or, ces différentes foules qui, tout près de Jésus-Christ par le corps, en sont très-éloignées par le cœur, et ne forment, selon l'expression des Livres saints, que le fardeau du Seigneur; *Quod est onus Domini* (*Hier.*, XVII), n'ont à s'attendre qu'à voir tomber sur elles le fardeau de sa justice; et comme elles cherchent maintenant à opprimer, à écraser, attrister Jésus-Christ, elles seront un jour à leur tour brisées, comme il les en a menacées, par Jésus-Christ, et comblées d'amertume et de douleur; *Super quem ceciderit, conteret eum* (*Matt.*, XXI).

Mais pour vous, âmes vraiment pieuses et fidèles, qui, à l'imitation de Véronique, suivez toujours Jésus-Christ dans ses églises, à sa sainte table, dans la personne de ses pauvres et de tous les malheureux que vous vous empressez de soulager, comme s'ils étaient vos enfants ou vos frères, et qui par cela même *croyez*, *parlez*, *opérez* en vrais chrétiens, vous n'avez rien à craindre de ces redoutables menaces de sa justice; vous avez tout à espérer des richesses de sa miséri-

---

(1) « In nobis patitur opprobrium Christus; in nobis patitur christiana lex maledictum. »

corde. Pendant que vous touchez extérieurement ses habits par la sagesse exemplaire de votre conduite et par les œuvres de votre charité, vous pénétrez jusqu'à son âme, jusqu'à son tendre cœur par la sincérité de votre foi, par l'humilité de votre esprit, par la confiance et les doux épanchements de votre cœur. Eh bien ! donc, vous aussi recevez le pardon de tous vos péchés, la guérison complète de tous vos mauvais penchants, de toutes vos passions ; et, au moment redoutable de la mort, une voix secrète dira à votre âme tremblante, en vue de la sévérité du jugement de Dieu : « Ne craignez rien, ma fille ; *Confide, filia.* Grande, sincère, efficace a été votre foi. Elle vous a sauvée dans le temps ; elle va vous sauver dans l'éternité, *Fides tua te salvam fecit.* »

Voilà, mes frères, ce que c'est, ce que vaut la vraie piété. Empressons-nous donc de nous y attacher, de la suivre, d'en faire le but de nos désirs, le trésor de nos cœurs. Souvenons-nous que la piété, se contentant de ce qui suffit, est, d'après saint Paul, la plus grande richesse du chrétien ; *Est quæstus magnus pietas cum sufficientia* (I *Tim.*, VI). Souvenons-nous que Jésus-Christ notre Sauveur, en venant au monde, dit encore saint Paul, ne nous a apporté sa doctrine et sa grâce qu'afin que, au milieu de ce siècle corrompu, nous vivions non-seulement dans la tempérance et dans la justice, mais aussi dans la piété ; *Apparuit gratia Salvatoris nostri, erudiens nos ut... sobrie, juste et* PIE *vivamus in hoc sæculo* (*Tit.*, II) ; et que par conséquent, nous dit le même Apôtre, jaloux de garder la chasteté, nous devons nous empresser aussi d'accom-

plir toutes les œuvres de piété; *In omni pietate et castitate* (I *Tim.*, II, 2). Suivons ces belles doctrines, et nous éprouverons à notre grand avantage combien il est vrai que la piété sincère et solide est utile à tout, qu'elle fait le bonheur de l'homme dans ce monde, et qu'elle est le gage le plus sûr de son salut dans l'autre; *Pietas ad omnia utilis est, promissiones habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.* Ainsi soit-il.

APPENDIX

A L'HOMÉLIE PRÉCÉDENTE.

Le remède contre le vice de la chair.

La maladie honteuse qui affligeait l'Hémorroïsse de l'Évangile dans son corps, signifie aussi les maladies bien autrement honteuses qui affligent tant de pauvres chrétiens dans leurs âmes. Dans ces jours de tant de corruption par rapport aux mœurs, de tant de séduction de la part du monde, de tant d'indifférence en matière de religion, oh! qu'il est grand le nombre des jeunes gens des deux sexes qui se laissent entraîner dans ce vice, qui, quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse pour le justifier, n'est et ne sera toujours qu'une source de malheur et de confusion! Que de belles âmes, de nobles natures qui, tout en croyant, au commencement, pouvoir en rester à des relations d'esprit et de cœur dont la pudeur n'aurait pas à s'alarmer, trahies par leur faiblesse, subjuguées par la tyrannie du respect humain, tombent tous les jours dans tous les désordres de la chair! Arrivées au fond de cette boue, en se souvenant du passé, elles regrettent bien d'avoir mal commencé, et cependant elles ne savent jamais se décider à en finir. Elles baignent de leurs larmes, en secret, leurs propres chaînes; mais elles ne se croient pas assez fortes pour les rompre. Elles font à Dieu des promesses de tenir bon,

qu'elles démentent à la première occasion, à la première rencontre. En tombant, elles se relèvent quelquefois; mais c'est pour retomber de nouveau. Eh bien! âmes doublement malheureuses, et parce que vous n'avez plus de part à la paix, au bonheur de la sainte vertu, et parce que vous ne trouvez que des épines, de la honte et du remords dans les sentiers du vice, ne désespérez pas, vous dit saint Pierre Chrysologue; car qu'est-ce qui vous empêche de vous approcher souvent, et même tous les jours, de Jésus-Christ résidant dans l'Eucharistie, et de le toucher bien autrement que n'a pu le faire Véronique, puisque vous pouvez, par la communion, faire du Corps divin de cet aimable Sauveur votre nourriture, en le recevant en vous-mêmes? Est-ce que vous pouvez douter, par exemple, que la fréquente communion de la chair du Fils de Dieu puisse fortifier votre cœur et vous guérir de toutes les infirmités de votre âme, en sachant que rien que le bord de la tunique couvrant cette même chair divine, touché une seule fois par Véronique, l'a guérie d'une vieille et incurable infirmité du corps (1)?

On a beau essayer d'autres remèdes, le vice de la chair corrompue de l'homme ne peut être guéri d'une manière durable, complète et parfaite, que par la chair immaculée de Jésus-Christ. Le mariage lui-même, qui, selon saint Paul, est un remède contre les ardeurs de la concupiscence naturelle, n'en est pas un, ou ne suffit pas tout seul, ou toujours, contre des habitudes invétérées, devenues comme une seconde nature. Pour quelques-uns qui, en se mariant, sortent tout à fait des voies du libertinage où ils se trouvaient engagés, le plus grand nombre n'en sort que pour y revenir, pour s'y enfoncer toujours davantage et s'y perdre. Les péchés d'adultère sont, de nos jours, plus nombreux que les péchés de fornication. C'est que, comme Jésus-Christ l'a dit, le démon de l'impureté ne peut être vaincu, chassé, que par la mortification et la prière : *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur, nisi in oratione et jejunio* (*Matth.*, XVII, 20). Et la Communion eucharistique, par laquelle le Dieu que l'on prie réside

---

(1) « Docuit mulier quale sit corpus Christi, quæ in fimbria tantum esse monstravit. Audiant christiani qui quotidie Christi corpus attingunt, quantam de ipso corpore sumere possunt medicinam, quum mulier rapuit de sola Christi fimbria sanitatem (*Loc. cit.*). »

corporellement dans l'homme priant, est la prière la plus sûre pour atteindre son but, est la prière par excellence, la prière complète, la prière parfaite. C'est que la Communion eucharistique, complément du sacrifice divin, est l'acte suprême du culte et de la vraie piété, auquel est annexée une vertu souveraine; vertu non-seulement expiatoire du péché, mais aussi médicinale contre le péché. C'est que l'Eucharistie est appelée, dans les Livres saints, le froment des élus, le vin engendrant les vierges, le pain de la vie et de l'intelligence, l'eau de la vraie sagesse du salut; *Frumentum electorum, et vinum germinans virgines* (*Zach.*, IX). *Panis vitæ et intellectus, et aqua sapientiæ salutaris* (*Eccl.*, XV, 3). C'est, dit saint Chrysostome, parce que l'effet le plus propre, le plus direct de cet auguste sacrement est de calmer les insolentes exigences de la chair, de mortifier le MOI charnel de l'homme, et d'élever sur ses ruines un MOI tout spirituel et divin.

Voulez-vous une preuve sans réplique, sensible, frappante de ce prodige? Regardez ces religieuses de tous les ordres que la France répand dans le monde entier, ces mères dévouées que la charité catholique improvise tous les jours à l'orphelin, à l'enfant abandonné; ces providences visibles de toute espèce de misère, de malheur et d'infortune; ces anges terrestres, ces prodiges vivants de toutes les vertus; ces filles héroïques, l'honneur du sexe, la consolation de l'humanité souffrante, la gloire de l'Église, que le monde païen lui-même, aussi bien que le monde chrétien, envie à la France, et auxquelles l'incrédulité elle-même n'a pu s'empêcher de rendre un éclatant hommage (1). Or, savez-vous, mes frères, d'où elles tirent cette force supérieure, ce courage viril qui leur fait braver tous les dangers, la mort même; qui les fait triompher du mal, bien plus redoutable que la mort, et qui les élève tant au-dessus d'elles-mêmes, et de la misère et de la faiblesse de l'humanité? Elles le tirent de la sainte table. C'est à la Communion eucharistique, à ce foyer de pureté et d'amour, qu'elles puisent cet esprit de charité qui en fait l'admiration, le confort du monde, et cet esprit de chasteté qui garantit si bien leur jeunesse et leur beauté contre les mauvais penchants de la nature et contre la séduction de toutes les passions, en fait des esprits

(1) On connaît l'éloge que Voltaire a fait des FILLES DE LA CHARITÉ.

angéliques en des membres humains, et les fait passer au milieu de la corruption de tous les vices, comme la lumière passe sur la boue sans en être tachée.

Spectatrices donc de ces prodiges que la fréquente communion produit sous vos yeux, prenez courages, âmes faibles et qu'une suite de chutes lamentables a rendues plus faibles encore, et soyez sûres que l'attouchement, non pas de la robe seulement, mais du Corps divin du Seigneur par la communion, vous rendra cette force que vous cherchez en vous-mêmes; cette force de briser les liens qui tiennent captif votre pauvre cœur; cette force d'éloigner de vous des occasions dans lesquelles vous avez fait une expérience déplorable de votre faiblesse.

Que le sentiment de votre indignité ne vous effraye pas d'approcher du Dieu de la pudeur, Jésus-Christ, dans son Sacrement, n'est pas seulement le bonheur des justes, mais aussi le remède des malades, et le soutien des faibles. Il n'y est pas seulement l'époux de l'âme qui la réjouit, le père qui la nourrit, l'ami qui la console; mais il est surtout et avant tout le médecin qui la guérit. Loin que vos infirmités spirituelles soient un motif légitime de vous éloigner de ce divin médecin, elles sont au contraire une raison de plus, dit saint Grégoire, de le chercher et d'avoir recours à sa charité (1) : Jésus-Christ lui-même nous ayant dit, en parlant de ce mystère de son amour, que ce ne sont pas les sains, mais les malades, qui ont besoin du médecin : *Non est opus valentibus medico, sed male habentibus* (*Matth.*, IX). Aussi donc plus vous vous sentez malades, plus vous devez vous approcher de l'Eucharistie, ce pain qui fait les forts, cet antidote universel de toutes les infirmités de l'âme.

Un homme qui se met à jouer à un jeu quelconque, avec un habile joueur, craint, croit même qu'il va perdre la partie; mais cette croyance, cette crainte de perdre, n'exclut pas le désir sincère qu'il a de gagner. Il en est de même par rapport à l'âme. Une expérience funeste vous a appris combien peu vous pouvez compter sur vos résolutions et sur vos promesses de ne plus retomber. Vous craignez donc, vous croyez même qu'après votre communion vous retomberez peut-être. Mais cette persuasion et cette appréhension très-fondées de re-

---

(1) « Si infirmus es, quare non recurris ad medicum ? »

tomber n'empêchent pas que votre résolution de tenir bon ne soit sincère. La crainte de retomber est une pensée de l'esprit ; la résolution de ne pas retomber est un acte de la volonté, et l'une de ces choses peut bien coexister avec l'autre. Tâchez donc que votre résolution soit sincère; prouvez, en faisant ce qui est en votre pouvoir de faire, que vous voulez vraiment revenir à Dieu ; et par là seulement vous serez assez bien disposés pour communier : Dieu ne demandant pour se communiquer à l'âme que la droiture de la volonté et la sincérité du cœur : *Quam bonus Israël Deus, iis qui recto sunt corde!*

Le ministre du sacrement de la pénitence, aux pieds duquel, comme devant Dieu, vous aurez répandu votre cœur, saura bien distinguer si votre volonté est sincère, si vous voulez vraiment ce que vous dites vouloir, et il ne vous en demandera pas davantage. Il ne prétendra pas que vous ne péchiez plus pendant un certain temps avant de vous donner la grâce de l'absolution et de la communion. Ce serait vouloir que vous soyez guéri avant d'avoir fait usage des seuls remèdes qui peuvent vous guérir. Après les premières absolutions, les premières communions mêmes, il est possible que, malgré la sincérité de votre repentir, vous retombiez de nouveau : tout comme les premières doses du quina ne coupent pas à l'instant la fièvre. Mais n'importe : revenez au confessionnal, à la sainte Table; touchez, touchez toujours le corps du Seigneur, et vous finirez par être complétement guéri. La guérison parfaite de l'âme, tout comme la guérison parfaite du corps, est l'affaire du temps. On ne se corrige pas plus dans un instant d'une vieille habitude au mal, qu'on ne guérit dans un instant d'une maladie invétérée ; et il en est des sacrements, de ces puissants remèdes de l'âme, comme il en est des remèdes du corps, qui, appliqués une première fois, font du bien, et ne guérissent tout à fait qu'autant que l'on continue à en faire usage (1).

Eh ! oui, oui, pauvres âmes que les mauvaises habitudes charnelles ont réduites à un état de faiblesse qui en vous faisant rougir de vous-mêmes vous désespère, il y a une ressource, il y a une espérance de santé et de vie même pour vous dans le remède de son corps divin, que le Seigneur nous a laissé dans son sacrement. Approchez-vous

(1) « Applicata juvant, continuata sanant. »

de lui, approchez-vous de lui toujours; communiez toujours avec les dispositions d'une vive foi, d'une profonde humilité, d'une entière confiance, avec lesquelles Véronique a touché la robe du Seigneur, et vous aussi non-seulement serez guéries de vos honteuses infirmités, mais vous pouvez vous élever à une grande sainteté, à une grande perfection. Vous qui ne vous croyez pas même dignes d'être les dernières des servantes du Seigneur, vous pouvez en devenir les enfants chéries, n'ayant plus rien à craindre de sa justice, mais tout à espérer de sa bonté : *Confide, filia.* Votre foi, soutenue par les œuvres, vous sauvera : *Fides tua te salvam fecit.* Et vous saurez par votre propre expérience que cette pratique de sublime piété, de la piété parfaite, parce qu'elle résume en elle le dogme, le culte et la morale, la Communion eucharistique est utile à tout, puisque, en vous délivrant des misères de la vie présente, elle vous fera trouver le bonheur de la vie future : *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.*

III

LA FILLE DE JAIRE,

OU

LA MORT DES JUSTES.

(Saint Matthieu, ch. IX; saint Marc, ch. V; saint Luc, ch. XII.)

HOMÉLIE

Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus ;
La mort des Saints du Seigneur est précieuse à ses yeux (*Psal.* CXV)

INTRODUCTION.

§ 1. Les Égyptiens et les Israélites à la mer Rouge, figure des pécheurs et des justes à la mort. — On se propose d'expliquer, par l'histoire de la fille de Jaïre, les avantages de la mort des justes.

Le célèbre passage de la mer Rouge, dont parlent les Livres saints, a été un événement non moins instructif que prodigieux.

Voilà deux peuples qui arrivent au même point de la même mer, qui s'engagent dans le même sentier sec que la voix thaumaturge de Moïse a improvisé au milieu des eaux, et marchent avec la même assurance vers le même but; et cependant le peuple égyptien y est englouti par les flots, tandis que le peuple d'Israël, trouvant la liberté et la vie là où son rival a trouvé la défaite et la mort; après avoir atteint, sain et sauf, libre et heureux, le rivage opposé, s'achemine, plein d'espérance et de joie, et en chantant les

miséricordes et la puissance du Seigneur, à la conquête de la terre de promission (*Exod.*, xvi).

Or ce grand événement, dans sa vérité historique, c'est, dit saint Chrysostome, un mystère et une prophétie. C'est le tableau de ce qui arrive à la mort. La mort, c'est un véritable passage, c'est un sentier ouvert à tous les hommes au milieu des eaux de ce siècle, auquel arrivent et que traversent tous les hommes. Cependant les méchants, les impies y rencontrent cet horrible naufrage qui les fait couler au fond des enfers : tandis que les vrais Israélites, les fidèles, les pieux y trouvent le port de la sécurité, d'où ils s'en vont à la possession de la vraie terre promise, à la patrie des cieux (1).

Il avait donc bien raison, le Prophète, en considérant cette issue si différente du même chemin, du même passage de la mort, de s'écrier : « Que la « mort des pécheurs est horrible : *Mors peccatorum* « *pessima* (*Psal.*, xxxiii)! et qu'elle est, au contraire, « précieuse, ravissante aux yeux du Seigneur, la mort « de ses Saints ; *Pretiosa in conspectu Domini mors* « *Sanctorum ejus!* »

Mais qu'est-ce qui arrive au juste mourant, et qu'est-ce qui lui rend douce, heureuse cette même mort, qui est si amère, si effrayante pour les pécheurs? L'Évangile nous l'apprend, nous le fait voir même par le récit du prodige de la résurrection de la Fille de Jaïre, que le Fils de Dieu opéra, après

---

(1) « Ita mors justis quidem quietus est portus, nocentibus nau« fragium. »

avoir guéri l'Hémorroïsse de sa honteuse infirmité.

Étudions donc aujourd'hui ce nouveau prodige de la puissance et de la bonté de notre divin Sauveur, qui fait suite à l'histoire de la guérison de la femme malade, et qui complète l'histoire prophétique de toute la Religion. Ainsi nous allons l'exposer d'abord au sens littéral et au sens allégorique; et ensuite, en l'exposant au sens allégorique, nous y verrons comment meurent ceux que Jésus-Christ a guéris, les amis sincères, les fidèles serviteurs de Jésus-Christ, les Justes; et nous nous encouragerons par là à vivre de la vie sainte des Justes, afin de rencontrer la mort précieuse des Justes; *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus. Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

LA FILLE DE JAIRE AU SENS LITTÉRAL.

§ 2. Jaïre à l'École de Véronique.

Le divin Sauveur n'avait pas fini de parler à Véronique qu'il venait de guérir, que voilà un messager, expédié en toute hâte par la maison de Jaïre, qui arrive tout haletant auprès de ce malheureux père, et qui lui dit : Inutile de faire déranger le divin Maître, et de persister encore dans l'idée de l'amener chez vous; l'enfant est morte, et bien morte, et il n'y a plus moyen de la rappeler à la vie; *Adhuc eo loquente, venit quidam ad principem synagogæ, dicens ei : Quia filia tua mortua est; quid ultra vexas magistrum* (*Marc*, 35; *Luc*, 49).

Mais Jaïre, témoin de la puissance toute divine que le Seigneur venait d'étaler dans la guérison de Véronique, crut que ce même Jésus qui, rien que par le bord de son vêtement, avait chassé, en un instant, une vieille infirmité, aurait bien pu lui ressusciter sa fille en la touchant de sa main. Le cœur navré donc par l'affreuse nouvelle qu'il venait de recevoir, mais toujours plein d'espérance, revenant en présence de Jésus qui le suivait : « Seigneur, lui dit-il en pleurant, vous venez de l'entendre ; ma paûvre fille vient d'expirer. Mais n'importe, daignez toujours venir chez moi, car je suis sûr qu'en imposant votre main sur son cadavre, vous pouvez la faire revivre ; *Domine, filia mea modo defuncta est. Sed veni, impone manum tuam super eam et vivet* (*Matth.*, 18).

Pauvre Juif ! Il croit, c'est vrai ; mais sa croyance, dit saint Pierre Chrysologue, est, cette fois encore, bien loin d'être une croyance éclairée, conséquente et parfaite. Il croit que Jésus-Christ peut lui ressusciter sa fille, mais il ne croit pas que le Fils de Dieu puisse opérer ce prodige, à moins d'avoir sous ses yeux le cadavre de l'enfant et de le toucher de sa main (1).

Cependant le bon, le compatissant Jésus, partageant la douleur de ce père désolé, ne lui reproche pas la misère, l'imperfection de sa foi. Il l'encourage, au contraire, il le console en lui disant, avec l'accent de la plus grande bonté : « Pauvre père, ne craignez rien. Seulement ayez confiance, ayez foi, et votre fille sera

---

(1) « Stultus putavit Christum non posse suscitare mortuam nisi « teneret (*Serm.* 34). »

sauvée ; *Jesus autem, audito verbo quod dicebatur, respondit patri puellæ : Noli timere. Tantummodo crede; et salva erit* (*Marc*, 36; *Luc*, 50). Et, d'après saint Chrysostome, par ces douces paroles, le divin Maître voulut dire ceci à Jaïre : « Croyez, Jaïre, mais comme a cru Véronique, ainsi que vous venez de l'entendre, et, comme Véronique, vous aussi obtiendrez la grâce que vous implorez. » En effet, le Sauveur, en mettant Véronique en demeure de manifester la guérison qu'elle avait reçue et la foi par laquelle elle l'avait méritée, a voulu aussi donner au prince de la synagogue, qui était là, une grande leçon pratique de foi (1).

Et qu'est-ce, dit saint Pierre Chrysologue, que le docteur juif n'a pas appris à l'école de cette femme ignorante? Il y a appris que le Fils de Dieu n'a pas besoin de changer de place, de faire une longue marche, d'être corporellement présent dans un lieu pour y opérer des miracles; mais qu'il est présent toujours et partout, pouvant tout faire sans travail, par un seul mot de sa bouche, par un seul acte de sa volonté, et n'ayant pas besoin d'avoir recours aux remèdes de la médecine pour donner la santé, ni d'étendre sa main pour chasser la mort et rappeler la vie (2).

---

(1) « Hoc miraculo synagogæ principem voluit emendare ; fidem « ei mulieris aperuit (*Homil. in Matth.*). »

(2) « Didicit Deum non movendum loco, non itinere ducendum ; « non trahendum præsentia corporali, sed credendum totum ubi- « que præsentem ; et quod totum possit jussu facere non labore ; « mortem non manu sed imperio fugare, vitam non arte reddere, « sed præcepto. »

Ayant donc reçu avec une grande humilité d'esprit, avec une grande docilité de cœur, une si grande leçon, Jaïre en obtient le résultat heureux qui lui avait été promis.

§ 3. Le Seigneur à la maison de Jaïre.

Sa maison était en proie à la confusion et au deuil, lorsque le Fils de Dieu y mit le pied en compagnie de ses trois disciples privilégiés, Pierre, Jacques et Jean. Une grande foule encombrait cette maison au dedans et l'environnait au dehors. Ses différentes pièces résonnaient, selon l'usage, des airs lugubres des joueurs de flûte, des tristes cantiques de la mort, de gémissements prolongés et de cris. C'était à cause du malheur du père, prince de la synagogue, aussi bien qu'à cause de la fin prématurée de sa fille; les pleurs étaient universels, la douleur profonde; *Et non admisit Jesus se sequi quempiam; nisi et Petrum Jacobum et Joannem. Et cum venisset in domum principis, et vidisset tibicines et turbam tumultuantem, et flentes et ejulantes multum. Flebant autem omnes et plangebant illam.* (*Matth.*, 23; *Marc*, 38; *Luc*, 52) (1).

(1) Elle était commune chez les Juifs, aussi la coutume, généralement en usage chez les Gentils, de payer des femmes pour venir pleurer sur le cadavre d'un parent défunt, et l'accompagner toujours en pleurant jusqu'au tombeau. De ces femmes, appelées *préfices* chez les Romains, parce qu'elles étaient les *préfètes* du deuil; *Quia planctui præficiebantur* (Adam, *Ant. rom.*), il en est question même au chapitre deuxième du prophète Jérémie, où il est dit : *Vocate lamentatrices, et veniant et deducant super nos lamentum.* Théophylacte affirme que ces gémissements et ces pleurs étaient accompagnés chez les Juifs du son d'une trompette lugubre, si le

En présence d'un si grand tumulte et d'une si grande tristesse, Jésus-Christ, le visage joyeux, le regard tranquille : Que signifie, dit-il, toute cette confusion, tout cet apparat de désolation et de douleur? L'enfant que vous pleurez comme étant morte n'est pas tout à fait morte, elle dort; *Et ingressus ait : Quid turbamini et ploratis? Non est mortua puella, sed dormit* (*Marc,* 39; *Luc,* 52).

Mais Jésus-Christ, disent les interprètes, en s'exprimant ainsi, n'a pas voulu dire que l'enfant n'était pas vraiment morte ; il a voulu dire que l'enfant n'était morte que d'une manière passagère et conditionnelle, et non pas d'une manière péremptoire et absolue, ainsi que le croyait la foule (*Cornelius à Lapide*). Ce fut donc comme s'il leur avait dit, selon saint Jérôme : Pour vous, cette pauvre fille est morte, parce que vous ne pouvez pas lui rendre la vie; mais pour moi, qui puis et veux la ressusciter, elle n'est qu'endormie (1). Et, selon saint Pierre Chrysologue, le Sauveur a voulu, par ces mots, apprendre à tout le monde qu'il est plus facile à Dieu de rappeler un mort à la vie, qu'il n'est facile à l'homme d'éveiller un autre homme qui dort (2).

Un pareil langage, tout spirituel et propre à Dieu, était au-dessus de l'intelligence grossière des Juifs, et de l'obstination de leur cœur à refuser à Jésus-Christ

---

défunt était un homme fait ou une femme âgée; et du son de la flûte, si c'était un garçon ou une jeune fille. De là les joueurs de flûtes, *tibicines*, dont il est fait mention à cet endroit de l'Évangile.

(1) « Vobis mortua est; mihi dormit (*Comment. in Matth.*). »

(2) « Ut crederent quia facilius Deus mortuum ad vitam revocat, « quam de somno ad vigiliam dormiens revocetur (*Serm. cit.*). »

la divinité. En entendant donc parler ainsi le Seigneur, ils se disaient entre eux : « Cet homme-là n'y comprend rien ; l'enfant est vraiment morte. » Et ils se riaient de lui ; *Et deridebant eum, dicentes quod mortua esset* (*Luc*, 53).

§ 4. Le Prodige.

Mais, par ces railleries insolentes contre l'Auteur de toute résurrection, cette foule orgueilleuse se rendit indigne, dit saint Jérôme, de voir de ses yeux le grand mystère de la résurrection des morts commençant à s'accomplir par le premier mort que le Fils de Dieu allait ressusciter (1). Ainsi le divin Sauveur commença par mettre impitoyablement à la porte ces rieurs sacriléges de sa parole ; et il n'admit que ses trois Apôtres et les parents de la jeune fille au spectacle du prodige qu'il allait opérer ; *Ipse autem, ejectis omnibus, assumit patrem et matrem puellæ, et qui secum erant* (*Marc*, 40). Il entra dans la pièce où le cadavre froid de la jeune fille éteinte gisait sur son lit mortuaire ; *Ingreditur ubi erat puella jacens* (*Ib.*). Il la saisit par une main, en signe de son haut pouvoir, de son domaine absolu sur tous les êtres ; et, de cette voix toute-puissante qui commande à la mort et la chasse, qui appelle la vie et la transmet, d'un air imposant, majestueux et divin, il s'écrie : « Jeune fille, c'est moi qui te l'ordonne, lève-toi. » *Et tenens manum ejus, clamavit, dicens : Puella, tibi dico : surge* (*Marc*, 41 ; *Luc*, 34). O parole ! ô commandement !

(1) « Facti sunt indigni qui viderent mysterium resurrectionis, « qui suscitantem irriserant (*Loc. cit.*). »

L'homme n'a jamais parlé, ne peut pas parler ainsi. Celui qui parle avec cette autorité n'est et ne peut être que Dieu! Voilà donc un grand prodige s'accomplissant à l'instant par cette parole, par ce commandement de Dieu. Car, incontinent, l'esprit de la jeune fille se réunit au corps inanimé dont la mort l'avait séparé. Elle ouvre les yeux; elle reprend toute la fraîcheur de son coloris, tous les charmes de sa beauté que la main de la mort avait fanés; et, brillant de joie, et se levant debout, elle se mit à marcher, pleine de grâce, de santé et de vie : comme Ève, lorsque la main toute-puissante de ce même Dieu la tira du sein d'Adam endormi! *Et reversus est spiritus ejus, et confestim surrexit puella, et ambulabat* (*Marc*, 48; *Luc*, 55). Et pour qu'il ne restât aucun doute que cette résurrection n'était pas fantastique, mais vraie et réelle, Jésus-Christ ordonne de donner à manger à l'enfant revenue à la vie ; *Et jussit illi dari manducare* (*Luc*, 55); comme après sa propre résurrection, et pour la même raison, Jésus-Christ, dit saint Jérôme, voulut, en présence de ses disciples, manger lui-même.

On comprend pourtant la stupéfaction mêlée à la joie, l'extase du ravissement et du bonheur des parents en présence d'un si grand et si beau miracle, leur permettant d'embrasser de nouveau toute vivante leur unique enfant, qu'un instant avant ils pleuraient comme leur ayant été ravie pour toujours par la main de la mort ; *Et obstupuerunt parentes ejus stupore magno* (*Marc*, 42).

En vain donc le Seigneur leur ordonna de ne pas ébruiter le prodige ; *Quibus præcepit ne alicui dice-*

rent (*Luc*, 56), afin de nous apprendre, dit Cornélius à Lapide, que nous ne devons pas chercher notre gloire dans les grands faits que Dieu opère à notre sujet, mais pour sa propre gloire (*In Matth.*). Ces fortunés parents, ne pouvant pas contenir dans le cœur leurs transports de joie et de reconnaissance envers Jésus-Christ, se mirent à raconter à tout le monde l'insigne bienfait qu'ils venaient de recevoir de lui, et qui les rendait si heureux. En sorte que, dans quelques instants, la nouvelle de ce grand prodige remplit toute la ville, et se répandit par toute la contrée; *Exiit fama hæc per universam terram illam* (*Ib.*).

O beau trait de la puissance, ô gloire de notre divin Sauveur! Mais en même temps ô sort heureux de la fille de Jaïre d'être morte sans douleur, et d'avoir été touchée et rendue à la vie par la main même du Fils de Dieu! Mais c'était une jeune fille de douze ans, dont le scandale et l'obstination juive n'avaient pas altéré la foi, ni égaré l'esprit; dont la corruption du monde n'avait pas fané la fleur de l'innocence, ni terni la pureté du cœur. Elle était donc digne d'être choisie par Jésus-Christ pour sujet du premier des miracles qu'il a opérés sur la mort, et pour servir de figure, de modèle et de prophétie, après l'avoir éprouvé en elle-même, au touchant mystère de la mort des justes, précieuse aux yeux du Seigneur; *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus!*

Mais rappelons-nous que, comme la vie des patriarches a été l'histoire anticipée, la prophétie vivante de la vie de Jésus-Christ; de même la vie de Jésus-Christ a été l'histoire anticipée, la propriété vivante de la

vie et des grandes vicissitudes de l'Église. Après avoir donc expliqué au sens littéral le récit de ce magnifique prodige de notre aimable Seigneur, nous devons l'expliquer au sens allégorique et prophétique, et y voir le grand mystère qu'il renferme, et que les plus savants des Pères de l'Église y ont reconnu. C'est le sujet de ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

LA FILLE DE JAIRE AU SENS ALLÉGORIQUE.

§ 5. Jaïre et sa fille, figure de Moïse et de la Synagogue.

Moïse est, sans contredit, le plus grand des prophètes, l'homme le plus *illuminé* de Dieu, par rapport aux profonds mystères de la religion, et l'homme qui, par ses sublimes écrits, qui lui ont été divinement inspirés, et où il nous trace les paroles et les doctrines de la vérité et de la vie, a le plus *illuminé* le monde, avant la venue du Sauveur du monde. Or le mot hébreu *Jaïre* signifie *illuminé* et *illuminateur*. Le père donc de l'enfant ressuscitée, ayant ce nom, était ici, dit Rabbanus en suivant saint Hilaire, la figure de Moïse, le vrai Jaïre, ou le vrai *illuminateur* et le vrai *illuminé* (1).

Jaïre, ainsi que nous l'avons déjà vu, s'est prosterné aux pieds de Jésus-Christ, et l'a adoré; et par là, dit Haymon, il nous représente en lui-même encore Moïse

(1) « Jairus *illuminans* et *illuminatus* signat Moysen qui, acceptis « verbis vitæ, dedit nobis; et per hoc illuminat omnes ipse a Spiritu « sancto *illuminatus* (*Comm.*). »

qui, ayant connu en esprit sur le Sinaï (*Exod.*, xxxii), et, en réalité, sur le Thabor (*Matth.*, xvii), le grand mystère du Fils de Dieu qui s'était fait homme et était né d'une vierge, crut en lui, comme nous l'atteste saint Paul (*Hebr.*, xi), lui rendit les hommages de la plus profonde adoration, reconnut son pouvoir divin, et se soumit à son autorité (1).

La fille de Jaïre, poursuit le même interprète, signifie la synagogue des Juifs, qui naquit de Moïse, parce que c'est Moïse qui la constitua (2). Cette unique enfant de Moïse était morte, parce que, en effet, au temps de la venue du Seigneur, les Juifs avaient presque entièrement oublié les anciennes traditions, l'observance de la loi, la foi toute spirituelle d'Abraham, les vrais caractères du Messie; et c'est pour cela qu'étant venu parmi eux ce divin Messie, ils ne le reconnurent pas; ils le crucifièrent, au lieu de l'adorer; et que, ayant fait mourir leur Sauveur, ils se sont tués, sont morts eux-mêmes. Oh! malheureuse condition donc de la synagogue judaïque, s'écrie ici l'Émissène! Elle est morte au temps où elle aurait dû être saine et vivante plus que jamais, ayant eu le bonheur de recevoir chez elle le médecin céleste, celui qui est la Santé et la Vie (3)!

Jaïre donc priant, conjurant Jésus-Christ de lui res-

(1) « Procidit ad pedes ejus; quia præscius Moyses Filium Dei in « mundum per Virginem venturum, humiliter se subdit potestati « ejus. »

(2) « Filia Jairi est ipsa synagoga. »

(3) « Venit medicus, sanitas et vita; et cum sanari et convalescere « deberet, tunc defuncta est. »

susciter son enfant éteinte, c'est encore Moïse, dit Druthmare en suivant, lui aussi, saint Hilaire; c'est Moïse ayant tant de fois supplié le Seigneur pour la résurrection de la synagogue, sa fille unique, qu'il a aimée plus que soi-même (1). Et Jésus consolant Jaïre par la promesse que sa fille morte lui serait rendue, est ce même Verbe éternel déclarant à Moïse que la synagogue ayant mérité de mourir, et devant mourir, en effet, à cause de sa rébellion contre le Messie, ne serait cependant pas restée toujours au pouvoir de la mort, mais qu'elle aussi aurait été ressuscitée.

§ 6. Le mystère de Véronique venant la dernière, et étant guérie la première.

Mais remarquez bien, nous dit saint Jérôme, que le divin Sauveur n'avait opéré que sept miracles jusqu'au moment où Jaïre vint à ses pieds, lui demandant la santé et la vie de sa fille. Ce prodige aurait donc été le huitième. Mais Véronique s'étant présentée au Seigneur sur la route qu'il suivait en allant à la maison de Jaïre, et ayant été miraculeusement guérie, c'est cette guérison qui devint le huitième des prodiges du Seigneur. En sorte que le huitième prodige, le prodige parfait (car l'OCTAVE est le complément et la souveraine perfection), ce huitième prodige, qui avait été promis à la fille de Jaïre, c'est Véronique qui l'a obtenu.

Oh! le beau et consolant mystère que ces circonstances recèlent! Nous y voyons tracée d'avance l'histoire de l'Église des Gentils, de notre sainte Église qui

(1) « Est Moyses qui habet unicam filiam, quam unico amore di-« lexit, et pro ea frequenter Dominum exoravit. »

allait commencer à la mort du Sauveur. Nous y voyons figuré, exprimé en traits les plus saillants, le mystère de la prédilection du Fils de Dieu pour nous, pauvres enfants des Gentils. Nous y voyons comment l'Église des Gentils a pris la place qui primitivement et directement avait été destinée à la synagogue des Juifs; comment cette Église, cette communauté des Gentils, ayant été la *dernière* à prier, a été la *première* à être guérie; et comment s'est accomplie cette grande et magnifique prophétie de David : « Que l'Éthiopie, ou bien la gentilité, *noircie* par ses erreurs et ses vices, aurait prévenu les mains d'Israël lui-même dans l'attouchement des vêtements du Seigneur, aurait la première élevé ses cris suppliants vers lui, et en aurait obtenu le salut et la vie(1). » Du reste, avant saint Jérôme, le profond saint Hilaire avait fait la même remarque, ayant dit : Voyez comment le salut, ayant été apporté pour l'une, a été donné à l'autre. Voyez le mystère de l'Église des Gentils, arrachant de la main du Seigneur la grâce qui avait été préparée pour Israël (2) ; Jésus ayant dit à la Chananéenne, comme nous l'avons entendu : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël; *Non missus sum nisi ad oves quæ perierunt domus Israel.* C'est ainsi

(1) « Quod octavo loco principis filia obtinere debebat, mulier « obtinuit, ut principis filia, de hoc loco exclusa, veniat ad no- « num; juxta illud (*Psal.* LXVII) : *Æthiopia præveniet manus ejus* « *Deo.* »

(2) « Ita alteri salus, dum alii affertur, reddita est; quia quod « Israëli parabatur, plebs Gentium occupavit (*Comm.*). »

que s'est accomplie cette grande parole du Seigneur : Les derniers seront les premiers, et les premiers deviendront les derniers; *Et erunt novissimi primi, et primi novissimi* (*Matth.*, XIX).

§ 7. Les circonstances de la résurrection de la fille de Jaïre, magnifique figure et prophétie de la condition future des Juifs et de leur conversion au Christianisme.

Mais ayant guéri Véronique, le divin Sauveur n'a pas oublié la fille morte de Jaïre; il l'a rendue à la vie; et, par ce touchant trait de sa bonté, il nous a fait voir en action le grand mystère de miséricorde que la Reine des prophètes, la sainte et auguste Marie a prédit par ces sublimes paroles : « Sa miséricorde se reproduira toujours de race en race pour ceux qui le craignent... Il rembrassera Israël, son enfant, en se ressouvenant de sa miséricorde, selon ce qu'il avait promis à nos pères, à Abraham et à sa race pour toujours (*Luc.*, I); *Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum... Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ. Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in sæcula*; c'est-à-dire que, comme l'a clairement annoncé saint Paul : Tous les Juifs aussi seront convertis et sauvés, mais *après* que toute la gentilité sera entrée dans l'Église; *Donec intraret multitudo gentium, tunc salvus fiet omnis Israel* (*Rom.*, XI). Jésus-Christ donc, qui, après avoir rendu la santé à Véronique, continue son chemin en marchant après Jaïre, afin d'aller ressusciter sa fille, est, dit l'Émissène, la Grâce de l'Évangile qui, en suivant la Loi et les Prophètes, marche

toujours vers la conversion des Juifs, après avoir éclairé et converti les Gentils (1).

Nous venons de voir que, pendant que le Seigneur marchait vers la maison de la jeune fille éteinte, celle-ci était entourée par une foule de pleureurs, par une bande de joueurs de flûte, qui lui chantaient l'élégie funèbre de la mort. Or cette circonstance encore, dit saint Jérôme, a été une prophétie de ce que nous voyons arriver même de nos jours. Car nous voyons la nation juive, morte à la lumière et à la grâce du Messie, entourée par les rabbins se disant les régisseurs et les docteurs de la synagogue vivante, tandis qu'ils ne sont que les tristes ministres de son deuil, pleurant tous les jours sur son royaume détruit, sur son sacerdoce aboli, sur son temple tombé en ruine (2). Et saint Hilaire avait dit aussi que les rabbins juifs, par leurs lectures publiques de la Loi, ne font autre chose aujourd'hui que chanter à la synagogue morte l'hymne navrant de la douleur (3). Mais, vains sons, chants inutiles, ajoute Druthmare, qu'on répète tous les sabbats, et qui ne peuvent ressusciter cette infortunée défunte, car elle ne se relèvera que lorsque Jésus sera arrivé à elle pour lui rendre la vie (4). Et l'Émissène dit lui encore : La flûte rend un son doux et agréable à

---

(1) « Ipse ad hujus puellæ resurrectionem vadit; quia ad Judæo-« rum conversionem appropinquamus (*Expos.*). »

(2) « Usque modo jacet mortua (synagoga); et qui videntur ma-« gistri, libicines sunt, carmen lugubre canentes. »

(3) « Cui, in canticis legis, hymnus personat luctuosus. »

(4) « Tumultus et libicines et planctus inutiliter agunt in sabba-« tis, quia nondum ad eos venit esus.

l'oreille; mais elle ne dit rien à l'esprit. Ainsi, ces joueurs de flûte de l'Évangile ne signifient que les Pharisiens expliquant aux Juifs ébahis l'Écriture sainte dans le sens de la lettre qui tue, sans pouvoir y ajouter rien de l'esprit qui vivifie (1). Jésus-Christ donc, qui, en mettant le pied dans la maison de la jeune fille décédée, commence par faire taire, par mettre dehors l'orchestre importun qui l'entoure ; c'est Jésus-Christ nous apprenant qu'un jour il chassera du milieu de la race juive les faux docteurs qui la trompent, et fera cesser l'enseignement de la lettre qui, au lieu de la préparer à la vie, ne fait que la bercer agréablement pour l'enfoncer toujours davantage dans le sommeil de la mort (2).

Il est dit aussi, dans l'Évangile que nous expliquons, que le divin Sauveur, en entrant dans la maison de Jaïre, y trouva une foule tumultueuse et criante autour de la trépassée. Et par là l'évangéliste a voulu nous peindre d'avance, selon saint Jérôme, la triste condition du peuple juif après sa réprobation. Car ce malheureux peuple, ainsi que nous le voyons, est pourtant moins un peuple croyant qu'un peuple faisant du tumulte (3).

La tourbe insolente qui entourait le cadavre de la jeune fille décédée, en entendant le Seigneur s'écrier :

---

(1) « Quid tibicines nisi Pharisæi, legem ad litteram exponentes? « Tibia enim dulcem sonum sine intelligentia reddit. »

(2) « Tunc, jubente Domino, tibicines recedent, quia tunc cessabit littera, auditum suaviter sed infructuose demulcens. »

(3) « Turba Judæorum non est turba credentium, sed tumultuantium. »

« Ne pleurez pas ; l'enfant n'est pas morte ; elle est « seulement endormie, » se moqua de lui ; et, en punition de cette moquerie sacrilége, elle fut chassée de la maison ; elle fut privée du bonheur d'assister au prodige de la résurrection de l'enfant. Ce furent seulement les parents de cette fortunée fille, pleins de foi dans la puissance du Seigneur et de religieux respect pour sa personne ; ce furent les Apôtres qui eurent la faveur d'être les témoins du prodige. Or tout cela, dit saint Hilaire, est encore une prophétie de ce qui doit un jour arriver aux Juifs. Ils s'étaient moqués, pendant la vie du Seigneur, de la prédiction qu'il avait faite de sa résurrection ; et ils s'en sont toujours moqués après sa mort. Ils se sont toujours obstinés à nier, à tourner en ridicule ses doctrines et ses miracles. C'est pour cela qu'au lieu d'être sauvés dans son Église, ce que le Seigneur aurait voulu, ils ont été chassés de l'Église. Et tant qu'ils resteront dans ces horribles dispositions, ils seront indignes de voir, et ils ne verront pas la résurrection de leur synagogue, de leur nation (1). Ce ne sera donc, dit l'Émissène, que lorsqu'ils reconnaîtront enfin, comme le père et la mère de l'enfant morte, la puissance et la divinité de Jésus-Christ ; ce ne sera que lorsqu'ils croiront à la promesse faite à Moïse et conservée dans l'Église : « Que la résurrection de leur peuple se fera par Jésus-Christ ; » ce ne sera que lorsqu'ils s'associeront aux Apôtres, en recevant

(1) « Turba omnis expulsa est, quam utique salvare Dominus « optasset, sed irridendo dicta et gesta ejus, resurrectionis non fuit « digna consortio. »

de leurs successeurs la doctrine et la foi de Jésus-Christ, qu'ils verront leur synagogue endormie, se réveiller à la résurrection et à la vie (1).

Jésus-Christ prend par la main l'enfant avant de la rappeler à la vie, pour indiquer, dit saint Jérôme, que la synagogue morte ne ressuscitera que lorsque les mains des Juifs, dégouttant encore le sang de Jésus-Christ qu'elles ont répandu, seront purifiées par les eaux du baptême (2).

Tout cela accompli, au son de la voix toute-puissante du Sauveur, l'enfant revient à la vie, se met à marcher, et Jésus-Christ veut qu'on lui présente à manger. C'est ainsi qu'au son de la prédication chrétienne des nouveaux apôtres, que Jésus-Christ enverra dans le monde, à laquelle rien ne saura résister, l'esprit vivifiant ranimera la nation juive. Elle s'asseyera à la table commune de l'Église, Jésus-Christ voulant qu'elle aussi mange de son divin Corps ; et elle marchera dans les voies du salut avec la foi, la ferveur, la constance, le dévouement des chrétiens des premiers siècles. Elle rivalisera de zèle avec les plus grands apôtres pour la gloire de Jésus-Christ, et le fera régner d'un bout à l'autre du monde. Ce sera la restitution véritable, le rétablissement complet *du royaume d'Israël*, du royaume du Messie, du royaume de Jésus-Christ sur la terre, et la plus belle, la plus magnifique

(1) « Venit cum discipulis, quia tunc Christi fidem et Apostolorum « doctrinam suscipiet multitudo Israel. »

(2) « Tenuit manum ejus, et surrexit puella. Quia nisi prius mun- « datæ fuerint manus Judæorum, plenæ sunt sanguine, synagoga « eorum mortua non resurget. »

phase du Christianisme, dont nous ne savons pas, ne pouvons pas savoir au juste le temps, mais dont il ne nous est pas permis de nier la réalité (1). C'est là le véritable but vers lequel marche, *progresse* l'humanité.

Hâtez, nous vous en prions, hâtez, Seigneur, dans votre miséricorde cet heureux moment où vous réunirez les enfants d'Abraham selon la chair aux enfants d'Abraham selon la foi, Ismaël à Isaac, Ésaü à Jacob, les Juifs aux Gentils, Jérusalem à Rome, afin que tous les peuples, devenant un seul peuple sous un seul souverain, une seule famille sous un seul père, un seul troupeau sous un seul pasteur, tous les enfants des hommes professant les mêmes croyances, suivant les mêmes lois, puissent tous louer votre même nom saint, vous

---

(1) Lorsque les Apôtres dirent au divin Sauveur ressuscité : « Seigneur, n'est-ce pas dans ce temps-ci que vous allez rétablir le royaume d'Israël; *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel?* » Jésus-Christ leur répondit : « Il ne vous appartient pas de connaître le temps et les moments que le père a réservés en sa puissance. Il vous suffit de savoir que vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui surviendra en vous, et que vous me rendrez témoignage en Jérusalem, dans toute la Judée et en Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre; *Dixit autem eis : Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate. Sed accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa et Samaria, et usque ad ultimum terræ* (*Act.*, 1). » Ainsi, le divin Sauveur, tout en nous cachant le temps de ce grand événement, a affirmé que cet événement aura vraiment lieu; c'est-à-dire que son royaume sur les âmes, son royaume tout spirituel, commencé en Israël et par Israël, dans la Judée et par les premiers chrétiens juifs, mais que la masse des Israélites n'a pas compris, sera rétabli en tout le monde; et JÉSUS NAZARÉEN, LE ROI DES JUIFS, sera le vrai et unique roi de tout le monde.

rendre le même culte, participer aux mêmes sacrements, obtenir le même héritage, atteindre la même patrie du ciel, jouir de la même félicité !

§ 8. Existence miraculeuse des Juifs. — Dieu les conserve pour servir de témoins à l'Église.

En attendant, en Jésus-Christ qui suit toujours Jaïre, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à sa maison, on ne peut pas s'empêcher, disent les Pères, de voir sensiblement un autre mystère de la sagesse et de la puissance de Dieu.

Tout peuple émigrant du pays de son origine, se fractionnant et allant s'établir chez d'autres peuples, finit par s'y mêler, s'y fondre, s'y assimiler, s'y identifier, et disparaître. L'histoire de toutes les émigrations anciennes et modernes est là pour constater que c'est une loi générale et imprescriptible de l'humanité. Il n'y a que le peuple juif qui, ayant abandonné la Judée, n'ayant ni un chef commun, ni un centre commun de pouvoir et d'autorité, dispersé, fractionné à l'infini au milieu de tous les peuples, sur tous les points du globe, soit resté toujours lui-même, conservant ses traditions, ses croyances, ses habitudes, ses rites, sa religion. C'est un petit ruisseau traversant, dans toutes les directions, l'Océan, et conservant toujours sa trace et la qualité spéciale de ses eaux. Une pareille existence du peuple juif, durant déjà depuis dix-huit siècles (l'incrédulité a beau vouloir nous persuader le contraire), est évidemment miraculeuse. C'est l'effet de la promesse divine : Que le peuple juif ne périrait pas. C'est l'écho fidèle de cette parole toute-puissante du Dieu rédempteur : « La jeune fille n'est pas morte,

elle n'est qu'endormie ; » et qui, se répétant depuis bientôt deux mille ans, dans tous les temps et dans tous les lieux, conserve, dans toutes les fractions de ce peuple dispersé, les germes de sa résurrection. En sorte que paraissant mort, il n'est que dormant, et attendant son réveil : le sommeil n'étant que le repos et la réparation de la vie ; *Non est mortua puella, sed dormit.*

On a dit que c'est par un trait de la justice de Dieu que ce peuple existe toujours à l'état de peuple vagabond, errant, fugitif, portant au front le stigmate du déicide, et subissant la punition de Caïn, en peine d'en avoir renouvelé le crime, parce que, lui aussi, a donné la mort à son frère innocent, au vrai Abel, Jésus-Christ. Cela n'est que trop vrai ; mais cela n'est pas toute la vérité. La mystérieuse immortalité de ce peuple s'explique bien encore, dit saint Augustin, par le dessein visible de la sagesse de Dieu de faire servir l'aveuglement, la perfidie, l'obstination et le châtiment de ce même peuple au témoignage, à la preuve toujours vivante de la vérité du christianisme.

En présence des Juifs ayant conservé l'Ancien Testament, qui renferme les titres primordiaux, les prophéties de la vie de Jésus-Christ et de sa religion, on ne peut pas dire que c'est nous qui avons inventé ces titres et ces prophéties, puisqu'ils se trouvent dans les mains de nos ennemis, qui en attestent l'authenticité et la vérité. Nous précédant toujours et partout, les Juifs, dit saint Augustin, sont donc nos libraires, nos archivistes (1). Ce sont eux qui conservent et mon-

(1) « Præcedit Judæus ; sequitur Christianus..... Judæi librarii « nostri facti sunt. »

trent au monde les diplômes authentiques prouvant l'antiquité et la vérité de la religion chrétienne. Viennent ensuite les Apôtres, qui, l'Évangile d'une main et le témoignage de l'histoire profane de l'autre, nous prouvent que le vrai Messie, le vrai Sauveur du monde, dont les livres des Juifs indiquent les caractères, est Jésus-Christ, et que toutes les prophéties contenues dans ces mêmes livres se sont accomplies à la lettre en Jésus-Christ et en son Église; et de ce double témoignage, dont la sincérité ne peut pas être mise en doute, puisque ce sont deux peuples ennemis l'un de l'autre qui affirment la même chose, résulte une preuve sans réplique en faveur de la divinité du christianisme. De cette double confession de deux peuples, ayant des intérêts contraires, comme de deux chœurs opposés, se forme l'harmonie magnifique, le vrai hymne de gloire du Dieu rédempteur.

Jaïre donc qui va en avant, et Jésus-Christ qui le suit; Jaïre qui lui trace la route et lui indique le chemin, c'est la prophétie visible du grand fait qui se renouvelle et se perpétue depuis dix-huit siècles : Que toujours et partout le Juif précède, portant, dans sa Bible, la préface et le thème de l'Évangile; et que le chrétien, venant après, porte dans ce même Évangile l'exposition de la même pensée, et complète par là le même ouvrage. Jaïre allant en avant, et Jésus-Christ qui le suit, est la figure vivant du peuple juif, est le roi d'armes, le héraut portant en avant les armoiries, la couronne, les emblèmes de la noblesse, de la grandeur, de la gloire de Jésus-Christ, le grand Roi immortel des siècles qui apparaît successivement dans le

monde, y établissant son règne, et recevant les témoignages de tous les peuples que la puissance de sa grâce et de sa vérité conquiert à l'empire de son amour.

§ 9. Pourquoi les souverains Pontifes gardent les Juifs à Rome, et les protégent. — Magnifiques prophéties qui s'accompliront lors de leur entrée dans l'Église. — Ils ne ressusciteront à la vie de la foi qu'à cause de l'esprit des Patriarches, qui est en eux.

Cela vous explique, mes frères, pour le dire en passant, pourquoi les souverains Pontifes, ne permettant à Rome aucun culte, hors le culte catholique, y ont gardé les Juifs pratiquant leur culte ; les y ont pris sous leur protection, et ont souvent réprimé le fanatisme aveugle de certains gouvernements qui sévissaient contre les restes de ce peuple prophétique, en rappelant à ces gouvernements « qu'on doit du respect à la race d'Abraham, de laquelle est sorti Jésus-Christ selon la chair. » Eh mon Dieu ! c'est bien simple, c'est bien naturel : par cela même qu'ils sont les dépositaires des preuves de l'antiquité et de la vérité de la religion chrétienne, les Juifs attestent aussi l'origine ancienne de l'Église, descendant d'Adam par les patriarches et les prophètes ; la naissance de l'Église au milieu du peuple de Dieu ; le testament divin, instituant l'Église héritière des promesses divines. Ce sont donc, en quelque sorte, les dépositaires, les notaires, les témoins des titres, des droits, des priviléges de l'Église. Ils rendent service, et grand service à l'Église ; ils doivent un jour faire partie de l'Église. Ils appartiennent en perspective à l'Église. C'est une portion de l'héritage divin qui doit aussi échoir à l'Église. Dès lors rien n'est plus juste ni plus raisonnable

que l'intérêt qu'en prend l'Église, que la protection qu'ils trouvent au centre de l'Église à l'ombre de la royauté du chef de l'Église.

C'est ainsi que s'accomplit la grande prophétie de Noé, *Que Japhet serait entré, aurait habité dans les tabernacles de Sem, et que Chanaan aurait asservi tous les deux* (*Genes.*, IX). C'est-à-dire que la race des gentils descendant de Japhet serait entrée dans l'Église formée par Jésus-Christ, par ses Apôtres et le petit nombre de Juifs fidèles tous descendant de Sem, et que les Juifs incrédules et insolents, appelés race de Chanaan dans les Livres saints, auraient servi le peuple chrétien, formé des deux races des enfants respectueux et fidèles. C'est ainsi que se réalise cette autre prophétie : *Qu'Ésaü aurait vendu ses droits d'aînesse à Jacob, et que l'aîné des deux frères aurait servi le plus jeune.* O harmonie divine! ô richesse, ô magnificence, ô grandeur des Livres saints! Qu'on vienne nous dire, après cela, que ce plan immense, cette économie sublime de la religion, que nous voyons se dérouler sous nos yeux, sont l'œuvre de l'homme! En vérité, je ne sais pas s'il y a plus de stupidité que d'impiété à dire et à croire cela. Ce que je sais, de manière à n'en pouvoir douter, c'est que ceux qui le disent, aussi bien que ceux qui ont l'air de le croire, ont abjuré le bon sens, et que les uns et les autres sont des rebelles contre la raison aussi bien que contre la foi!

Quant aux Israélites actuels eux-mêmes, il y a de l'aveuglement volontaire, de la perversité, de la perfidie même, dans leur obstination à méconnaître Jésus-Christ pour le vrai Messie et le Sauveur du monde;

mais le sang des patriarches et des prophètes ne coule pas moins pour cela dans leurs veines ; ils ne sont pas moins les restes de ce peuple que Dieu a aimé comme son enfant, et qu'il avait choisi pour être le sujet de ses prodiges, et le gardien de son culte, de ses lois et de ses vérités. Ils ne conservent pas moins des germes de la foi des patriarches et des prophètes leurs pères. Ces Justes de l'ancien temps ne vivent pas moins moralement, en quelque sorte, en eux ; comme un père saint ne vit pas moins physiquement dans son fils dégénéré. Comme c'est par les prières et les mérites de ces Justes que, d'après la prophétie, la synagogue a duré jusqu'ici et ne périra jamais ; *Et filii eorum* PROPTER ILLOS *usque in æternum manent* (*Eccli.*, XLIV) ; c'est aussi par un reste de leur esprit résidant en elle que cette même synagogue n'est pas tout à fait morte, parfaitement morte ; mais qu'elle n'est qu'endormie et attend son réveil, ou sa résurrection à une vie nouvelle. Et lorsque ce grand événement arrivera, il s'accomplira précisément comme la résurrection de l'enfant de Jaïre, par le retour de l'esprit des anciens justes en elle : *Et reversus est spiritus ejus, et confestim surrexit puella.* C'est encore ainsi que ces anciens Justes, ces grands amis de Dieu, devant, en quelque sorte, revivre dans la personne de leurs derniers descendants, ne sont pas morts entièrement, eux non plus ; que leur mort n'aura été qu'un long sommeil ; *Non est mortua puella, sed dormit ;* et que cette mort a été aussi précieuse aux yeux de Dieu ; *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus.*

Mais voyons comment nous aussi pouvons partager

le même bonheur ; comment et en quoi, si notre vie est sainte, notre mort aussi sera précieuse devant Dieu. C'est ce que nous allons faire à l'instant, en expliquant encore l'histoire de la résurrection de la fille de Jaïre dans son sens anagogique.

TROISIÈME PARTIE.

LA FILLE DE JAIRE, AU SENS ANAGOGIQUE.

§ 10. Jésus-Christ, à l'occasion de la mort de cette fille, nous révélant que la mort des Justes n'est qu'un sommeil. — Charmes et grâce de ce mot divin.

Telle est, mes frères la fécondité des mots des Livres saints, qu'ils ont en même temps différents sens, et que ces sens sont tous vrais et réels. Ainsi, par ces douces paroles qu'il a prononcées en parlant de l'enfant de Jaïre : « La jeune fille n'est pas morte, elle « n'est qu'endormie; *Non est mortua puella, sed* « *dormit,* » le Seigneur a voulu dire, non-seulement que cette enfant fortunée allait ressusciter comme un homme qui se réveille, mais aussi qu'elle, étant une âme pure et juste, venait mourir comme un homme qui s'endort; et par là il a voulu, d'après saint Ambroise, apprendre au vrai chrétien à ne pas craindre la mort, non-seulement parce que lui, notre divin Sauveur, l'a sanctifiée en s'y soumettant volontairement lui-même, et l'a rendue douce, agréable, heureuse; mais aussi parce qu'une mort à laquelle il assiste lui-même, par la grâce de ses sacrements, par le don de la persévérance ; une mort dans laquelle le divin Époux

montre de près à l'âme fidèle le *chirographe* de sa prédestination, et l'appelle au baiser de son amour, a changé sa nature et sa condition; ce n'est plus la mort, ce n'est qu'un doux sommeil (1).

En confirmation de la même consolante vérité, nous l'entendrons bientôt, cet aimable Sauveur, dire de Lazare à ses Apôtres : « Lazare, notre bon ami Lazare, « *dort;* et voilà que je vais le réveiller de son sommeil; « *Lazarus amicus noster dormit; et ego vado ut eum* « *excitem a somno* (*Joan.*, XI). » Et par là le Seigneur ne voulut pas dire que Lazare n'était vraiment pas mort, puisqu'on l'avait déjà enterré depuis quatre jours; mais, ayant appelé Lazare, qui venait de mourir, « son ami, » ainsi que l'ami des disciples, « *amicus noster*, » il a voulu nous assurer que la mort des vrais Lazares, des amis de Jésus-Christ et de son Église, n'est qu'un sommeil.

De là le langage adopté par les chrétiens, comme l'a remarqué le vénérable Bède, d'appeler DORMANTS, *dormientes,* ceux parmi eux qui mouraient dans la confession de la vraie foi, dans la profession de la vraie justice; et d'appeler CIMETIÈRES ou *dortoirs* les lieux où on les enterrait. Saint Paul a été le premier à parler ce délicieux langage, lorsqu'il a dit : « Si quelqu'un *s'endort* parmi vous, gardez-vous bien d'en pleurer à la manière des Gentils, qui n'ont pas l'espérance d'une meilleure vie; *De dormientibus, ut non contristemini, sicut et cœteri qui spem non habent* (I *Thess.*, IV). »

---

(1) « Docuit non formidare mortem, quia ipse erat moriturus; « mors enim, eo accedente, somnus est (*Ambros. in Caten.*). »

Après saint Paul, ç'a été saint Luc, son disciple, qui a fait usage de la même expression, nous ayant raconté dans ces termes la mort du premier des martyrs chrétiens lapidé par les Juifs : Les Juifs, dit-il, lapidaient Étienne, qui priait et disait : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » Et s'étant mis à genoux, il cria d'une voix forte : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » Et ayant dit cela, il S'ENDORMIT DANS LE SEIGNEUR ; *Et lapidabant Stephanum orantem et dicentem : Domine Jesu, suscipe spiritum meum. Et positis genibus, clamavit voce magna : Domine, ne statuas illis hoc peccatum. Et cum hoc dixisset*, OBDORMIVIT IN DOMINO (*Act.*, VII). Oh ! qu'il y a de charme dans cette parole : « Il s'endormit dans le Seigneur, » et qu'elle est pleine de consolation et d'espérance! Nous ne mourrons donc pas, si nous restons fidèles à Dieu ; nous ne ferons que nous endormir ; notre divin maître nous l'a dit : *Non est mortua puella, sed dormit.* Mais tâchons de bien comprendre cette idée, aussi profonde et expressive qu'elle est délicieuse, que la Sagesse incarnée nous a donnée de la mort de ses fidèles serviteurs, de ses saints, en l'appelant « un sommeil. »

§ 11. La mort des Justes, vrai sommeil, parce qu'elle est sans douleur. — Joie des Justes à la mort.

D'abord le vrai sommeil est sans douleur ; et c'est ainsi qu'est la mort des Justes. Ces maladies compliquées que la médecine ne sait ni comprendre ni guérir, et qui finissent par une mort douloureuse, ne sont ordinairement que la conséquence d'une vie de lubricité et de débauche, d'une vie agitée, déréglée, d'une

vie de passions et de désordres. La vie d'ordre, la vie frugale, la vie pure, la vie mortifiée des vrais chrétiens, les met à l'abri de ces horribles maladies, et des tourments atroces qui en sont la suite au moment de la mort. La chasteté est un cosmétique qui, en embellissant l'âme, conserve le corps, prolonge la vie, et lui fait éviter de grandes souffrances et de grandes douleurs; *Qui abstinens est, adjiciet vitam* (*Eccli.*, XXXVII). Les bons chrétiens ne meurent ordinairement que de vieillesse, de fièvres ou de consomption, maladies qui ne sont presque pas douloureuses.

Mais lors même que, afin d'augmenter ses mérites, d'éprouver sa vertu, de purifier son âme, Dieu dispose que le Juste ait en mourant à souffrir beaucoup dans son corps; l'esprit de pénitence qui lui a rendu familiers la mortification et le crucifiement de la chair; la patience et la résignation chrétienne avec lesquelles il est accoutumé à supporter tous les maux de la vie; la croyance que de pareilles souffrances dans cette vie sont autant de souffrances qu'il évite dans l'autre; la pensée enfin que Jésus-Christ son Sauveur est mort sur une croix au milieu des plus affreuses douleurs : toutes ces raisons réunies adoucissent de telle manière toute espèce de peines, qu'on ne les sent presque pas.

Ajoutez encore que, comme l'apôtre saint Paul nous l'a dit, et l'expérience de tous les jours le confirme, Dieu est bon et fidèle à remplir les promesses qu'il a faites à ses serviteurs, et qu'il ne permet pas que ces âmes qui lui sont chères soient éprouvées au-dessus de leurs forces. En les mettant à des épreuves douloureuses, il leur accorde donc des secours surnaturels,

afin qu'ils puissent les supporter, ces épreuves, en patience et même avec joie; *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet cum tentatione proventum, ut possitis sustinere* (I *Cor.*, x). Ah! l'onction de la grâce, les consolations spirituelles dont Dieu inonde l'âme chrétienne à son dernier moment, sont si grandes, qu'elles lui rendent délicieuses même les souffrances du corps. N'a-t-on pas vu en effet les martyrs, même jeunes hommes, même jeunes filles, même jeunes enfants, se réjouir, plaisanter même au milieu des plus affreux tourments? Saint Laurent, pendant qu'on le rôtissait sur un gril, ne disait-il pas en riant au tyran : « Je suis assez rôti d'un côté; « tourne-moi maintenant de l'autre; repais-toi ensuite « de ma chair (1). »

De la jeune vierge sainte Agathe, il nous est dit que, pendant qu'on lui tenaillait son sein pudique, elle insultait son bourreau en lui disant : « Comment! tu n'as « pas honte de couper dans une femme ce que toi-« même as sucé dans ta mère? » et il nous est dit aussi qu'en parlant ainsi, la chrétienne héroïne marcha à la rencontre de tourments plus affreux encore, aussi tranquille et joyeuse que si elle allait à un banquet (2)?

Mais laissons de côté les martyrs, ces vrais héros, ces prodiges vivants de la grâce de la foi, ces témoins

---

(1) « Beatus Laurentius, dum in craticula superpositus, ureretur, « ad impiissimum tyrannum dixit : Assatum est jam, versa, et manduca (*In Brev. rom.*, 10 *August.*). »

(2) « Beata Agatha dixit ad judicem : Non pudet amputare in « fœmina quod in matre suxisti? Et lætissime et gloriantér ibat ad « carcerem, quasi ad epulas invitata (*Ibid.*, 5 *Februar.*). »

glorieux de la vérité du christianisme. Les plus humbles même des serviteurs de Dieu se sont-ils jamais plaints au milieu des souffrances de la mort? Ne les ont-ils pas au contraire supportées avec une telle constance, qu'on eût dit qu'ils ne souffraient pas du tout? Ce théologien célèbre, le père Suarez, aussi grand par la simplicité et la pureté du cœur que par l'élévation de l'intelligence, ne disait-il pas, au milieu des douleurs de sa dernière maladie : « Je n'aurais jamais cru qu'il « fût si doux de mourir (1)? » C'est ainsi que s'accomplit ce délicieux oracle des Livres saints : « Les « âmes des Justes sont dans les mains de Dieu, et la « douleur de la mort ne les atteint pas; *Justorum « animæ in manu Dei sunt; et non tanget illos tor- « mentum mortis* (*Sap.*, III); » et c'est ainsi que les Justes souffrent aussi peu en mourant qu'un enfant en s'endormant; *Non est mortua puella, sed dormit.*

§ 12. La mort des Justes encore un vrai sommeil, parce qu'elle est sans répugnance. — Résignation héroïque d'une jeune veuve en mourant.

En second lieu, on se livre au sommeil sans répugnance et sans regret; et c'est aussi sans crainte que les bons chrétiens voient arriver la mort. Je ne dis pas que même le juste n'éprouve une certaine frayeur aux approches de la mort. C'est trop grand, disait saint Paul, l'amour que l'âme a pour son corps, pour s'en voir dépouiller sans peine. Lors même qu'elle désire ardemment le ciel, elle voudrait pouvoir être revêtue de l'immortalité sans être

(1) « Non putabam tam dulce esse mori (*In Vita*). »

privée de son corps mortel; *Nolumus exspoliari, sed supervestiri, ut quod mortale est absorbeatur a vita* (I *Corinth.*, v). Et d'ailleurs rien, dit saint Thomas, n'est plus naturel à l'homme que la répugnance de la mort (1); et saint Augustin avait remarqué que la répugnance de la mort est un sentiment de la nature, et non pas un préjugé d'éducation. Car s'il n'en était pas ainsi, ajoute le même docteur, en donnant leur vie pour Jésus-Christ, les martyrs n'auraient eu aucun mérite, n'auraient acquis aucune gloire, puisqu'ils n'auraient sacrifié après tout qu'un préjugé (2). C'est précisément parce qu'il répugne trop à l'homme de mourir, c'est parce que cette répugnance est aussi naturelle qu'elle est vive et profonde, qu'il y a du mérite à se résigner à la volonté de Dieu nous demandant la vie, et bien plus encore à la donner volontairement, cette vie, pour la gloire de son nom.

Mais, tout cela admis, il n'en est pas moins vrai que cette répugnance, cette appréhension de la mort n'étant point un péché, pas même une imperfection, puisque Jésus-Christ a voulu l'éprouver lui-même, elle n'inquiète pas le moins du monde le chrétien qui meurt. Il n'en est pas moins vrai que c'est précisément par le mérite de Jésus, ayant lui-même éprouvé la répugnance de la mort, que l'âme fidèle obtient la force de maîtriser cette répugnance; et dès lors la mort, dit saint Grégoire, qui a été la peine de nos vices, se convertit

(1) « Naturale est homini timere mortem. »

(2) « Timorem mortis non opinio facit, sed natura. Alioquin quæ« nam esset martyrum gloria (*De Civ. Dei*). »

en moyen de pratiquer de nouveaux actes de vertus, et le châtiment du pécheur devient une source de mérites pour le Juste (1). Or tout cela élève, console, dédommage tellement le juste mourant, qu'il ne sent presque plus sa répugnance, ou qu'il ne la sent, je dirais presque, qu'en dehors de l'âme, aux portes de l'âme ; et que cette frayeur de sa partie sensitive n'atteint pas sa partie spirituelle ; et que ce frisson de son corps ne trouble pas son cœur.

Quant au monde, l'ayant traversé sans l'aimer, l'âme juste l'abandonne avec indifférence ; quant aux biens de la terre, les ayant possédés sans attache, elle s'en dépouille sans regret; quant aux objets légitimes de ses affections, ne les ayant aimés qu'en Dieu et pour Dieu, elle n'éprouve pas une grande peine à s'en séparer, puisque c'est Dieu même qui le veut ainsi. Voyez cette jeune fille chrétienne, mourant à la fleur de l'âge, lorsque tout souriait autour d'elle. Elle n'a d'autre regret que celui de laisser dans la désolation sa mère chérie. Préoccupée de la peine que va éprouver sa mère, elle ne paraît éprouver aucune peine elle-même. « Je vous recommande ma mère, consolez ma mère, » dit-elle à toutes ses amies. Et elle cherche à la consoler en l'assurant de sa résignation, de sa tranquillité et de son bonheur. J'ai vu mourir une jeune veuve vraiment chrétienne, laissant trois enfants en bas âge : « Ils me font de la peine, disait-elle. Pauvres créatures doublement orphelines! Après avoir perdu leur père, voilà

---

(1) « Ipsa pœna vitiorum transit in arma virtutum ; fit Justi meritum supplicium peccatoribus. »

qu'elles vont perdre leur mère! Mais Dieu le veut ainsi : que sa volonté soit faite! Il en prendra plus de soin, lui, le Père céleste, et elles ne perdront rien au change. Dorénavant, elles pourront avec plus de vérité appeler Jésus-Christ « Notre Père, » et la sainte Vierge « Notre mère. » D'ailleurs, je ne savais pas les bien élever; d'autres s'y prendront mieux que moi, et je leur serai plus utile au ciel que je ne leur étais utile sur la terre (1). » C'est ainsi que l'âme fidèle, domptant par la force de la grâce tous les sentiments de la nature, quitte sans répugnance, sans regrets, une vie passée sans reproches, et subit la mort avec la tranquillité avec laquelle on s'endort; *Non est mortua puella, sed dormit.*

§ 13. Troisième circonstance de la mort du Juste : La paix du sommeil.

Troisièmement : le sommeil, c'est le repos du corps; et la mort du Juste, c'est le repos de l'âme.

Les pécheurs, d'après un mot profond des Livres saints, sont « des hommes dormants, » à cause de l'oubli entier où ils vivent de Dieu, de l'âme, de l'éternité, et à cause de l'affreuse sécurité qui les rend stupidement tranquilles dans leurs péchés; *Dormierunt somnum suum viri divitiarum* (*Psal.* LXXV). Mais, fidèles à l'a-

---

(1) Cette foi et cette confiance en Dieu n'ont pas trompé cette grande chrétienne. Ses trois enfants, après la mort de leur mère, sont devenus trois petits saints. Le garçon est prêtre maintenant; la cadette des deux filles est religieuse; l'aînée édifie le monde par sa piété, la faiblesse de sa santé ne lui ayant pas permis de rester au couvent.

vertissement que Jésus-Christ a donné, à chaque page de son Évangile, de veiller toujours, d'être toujours sur ses gardes contre les surprises de la mort, les Justes, au contraire, veillent toujours sur toutes leurs pensées, sur tous leurs mouvements, sur toutes leurs opérations, afin de ne s'écarter en rien des obligations de la loi de Dieu. Ils sont toujours en action, toujours en travail, toujours en peine pour faire leur salut, et ne s'accordent pas un seul instant de repos et de sécurité. Ce sont ces serviteurs fidèles que Jésus-Christ a dits mille fois heureux, parce qu'ils sont toujours éveillés en attendant leur maître; *Beati servi illi, quos cum venerit dominus, invenerit vigilantes* (*Luc.,* XII).

Mais la mort arrive aussi bien pour les uns que pour les autres; et les voilà les uns et les autres changeant leur rôle et leur condition. Le pécheur qui n'a fait que dormir toute sa vie se réveille, dit l'Écriture sainte, au moment redoutable de la mort. Et qu'il est triste, qu'il est désolant, qu'il est affreux ce réveil du pécheur! Rien ne saurait rendre le trouble qui saisit son esprit, la tempête qui s'élève dans son cœur. Oh ! qu'il est pénible de le voir alors la figure bouleversée, ouvrant de grands yeux, s'agitant, frissonnant de toute sa personne, et cherchant avec une impatience et un empressement qu'il ne peut pas cacher, le temps qui s'échappe, la grâce qui s'éloigne, l'espérance qui l'abandonne, cherchant je ne sais quoi d'essentiel, de pressant qui lui manque, et ne le trouvant pas ; *Nihil invenerunt in manibus suis.* (*Psal.* LXXV).

Le Juste, au contraire, ayant veillé et travaillé toute sa vie, aux approches de la mort ne fait que se reposer

et s'endormir. Une voix du ciel s'étant fait sentir à saint Jean, dans son Apocalypse, lui dit : « Heureux « les morts qui meurent dans le Seigneur! Oui, dit l'es- « prit de Dieu, car c'est le temps de se reposer de leurs « travaux; *Et audivi vocem de cœlo, dicentem mihi : « Beati mortui, qui in Domino moriuntur. Amodo « jam, dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis* « (*Apoc.*, XIV, 13). » Bien avant que cette voix mystérieuse se fît entendre à saint Jean, le Prophète-Roi avait mis ces mots dans la bouche du Juste parvenu au terme de sa vie : « Maintenant, je m'endormirai en paix dans les bras de mon Dieu ; *In pace in indipsum dormiam et requiescam* (*Psal.* IV.) » Et l'auteur du livre de la Sagesse avait dit à son tour : « Aux yeux des « insensés, les Justes paraissent mourir, eux aussi, « comme les autres hommes, tandis qu'ils ne font que « s'endormir dans la paix; *Visi sunt oculis insipien- « tium mori; illi autem sunt in pace* (*Sap.*, III). »

Il est vrai que la véritable Jérusalem (parole qui signifie *la vision de la paix*) n'est que le ciel, et que c'est au ciel que l'âme fidèle s'assied, suivant la prophétie, au sein des beautés de la paix; *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis* (*Isa.*, XXXII), et que l'Église, en chantant au chrétien qui vient de mourir l'hymne de la paix, et en lui adressant les augures et les bénédictions de la paix, ne lui indique que le ciel, ne lui souhaite que le repos du ciel ; *In pace sit locus ejus. Requiescat in pace* (*Offic. Defunctor.*). Mais il est vrai aussi que c'est au lit de la mort que commencent les mystères du ciel pour le Juste, aussi bien que les mystères de l'enfer pour le pécheur. Ah ! les

funestes pensées que, le front pensif, les yeux hagards, la figure renversée, le pécheur rumine dans son esprit consterné, à ses derniers moments! Or, de même que les appréhensions qui l'agitent, les remords qui le rongent, la profonde tristesse qui l'accable, ne sont que les prémices du châtiment qui l'attend aux enfers ; de même la tranquillité de l'esprit du juste mourant, la paix de son cœur, le calme de sa conscience qui se traduit par la douceur de son regard, par la sérénité de son visage ne sont que l'aurore du jour de la récompense qui va rayonner pour lui au ciel. Je vous avoue, pour mon compte, qu'ayant eu le bonheur d'assister à de pareilles morts, j'y ai vu moins des malades expirant pour mourir, que des hommes fatigués fermant les yeux pour se reposer, et que ma pensée m'a rappelé cette belle parole du Seigneur : L'enfant n'est pas morte, elle dort : *Non est mortua puella, sed dormit.*

§ 14. Quatrième circonstance de la mort du Juste : La sécurité du sommeil. — Le pécheur tremblant, le Juste espérant à la mort ; raisons de cette différence. — Description des derniers moments de la vie des Justes.

En s'endormant, on ne craint pas plus qu'on ne souffre. C'est aussi une des conditions de la mort du Juste, l'absence de toute crainte.

Pendant la vie, l'homme livré aux désordres et aux passions est, au moins en apparence, le plus heureux des êtres : toujours dans les plaisirs, toujours dans la joie, il rit de tout, il se moque de tout et ne craint rien. Mais à la mort, c'est bien autrement ! il ne voit alors dans le passé que des jouissances qui se sont

évanouies comme l'ombre, ne laissant dans son âme d'autre trace que le remords, et des péchés de toute espèce et sans nombre. Il ne voit dans le présent qu'une vie qui s'en va, quelques efforts qu'il fasse pour la retenir ; et dans tout ce qui l'environne, les présages et les appareils de la mort. En plongeant dans l'avenir sa pensée consternée, il n'y voit que le divin Maître en colère, et son âme souillée tombée au pouvoir de ce même Dieu tout-puissant qu'il a offensé, et qui va prononcer sur lui un jugement sans ménagements, un arrêt sans appel. Il n'y voit qu'une balance, un poids, une mesure infaillibles, une éternité, et sous ses pieds l'abîme, la gueule béante, et le réclamant comme sa proie. A cette vue, que rien ne peut lui dérober, son imagination s'effraye, son esprit se confond, son cœur se serre ; il tremble, et il ne peut que trembler. Et s'il y a des impies qui au lit de mort paraissent tranquilles, n'en croyez rien, nous dit l'Écriture sainte. Semblables à une mer d'autant plus agitée au fond qu'elle paraît plus tranquille à sa surface, sous ces dehors menteurs d'un calme affecté, leur cœur n'en est pas moins en proie à d'horribles appréhensions, à des frayeurs funestes ; *Impii quasi mare fervens, quod quiescere non potest* (*Isai.*, LVII). Ce qui paraît en eux du courage n'est que de la lâcheté, n'osant pas rétracter leur passé. Ce qui paraît de l'assurance n'est que le désespoir froid, inguérissable, par lequel l'impie, tombé au fond de l'impiété, après avoir tout méprisé, finit par s'exécuter et se mépriser lui-même ; *Impius, cum in profondum venerit, contemnet* (*Prov.*, XVIII).

Mais c'est tout le contraire qui arrive au Juste. Il

craint toujours pendant sa vie. Il craint Dieu et la sévérité de ses jugements ; il craint le démon et la puissance de ses assauts ; il craint le monde et le prestige de ses séductions ; il se craint lui-même, à cause de la faiblesse de ses forces, de l'inconstance de son cœur. La seule pensée qu'il peut à chaque instant tomber et se perdre, le fait frissonner. Toujours en garde contre lui-même, il s'alarme des plus petites fautes, de crainte de glisser dans de grandes. Il s'interdit les plus innocents plaisirs, de peur de se laisser emporter à des plaisirs coupables. Sa vie, partagée entre le travail et la prière, les œuvres de charité et l'accomplissement de ses devoirs, n'est qu'une vie de précautions, de privations, de sacrifices, de crucifiement, qu'il s'impose à lui-même. C'est un être timide, faible, pusillanime, malheureux aux yeux du monde ; et il est bien fortuné si, au lieu du dédain, du mépris dont les mondains accablent les vrais serviteurs de Dieu, il ne rencontre que de la compassion.

Mais, à la mort, tout change en un instant. Comme la fausse sécurité des méchants se convertit alors en frayeur, de même la frayeur du chrétien devient sécurité. Il espère alors plus qu'il n'a tremblé, comme le pécheur tremble alors plus qu'il n'a espéré. C'est le temps du désillusionnement. Comme un éclair de l'enfer fait entrevoir au pécheur sa damnation, un rayon céleste révèle en quelque façon au Juste son salut. Comme une voix secrète apprend au pécheur qu'il est le fils de Satan et le fait glacer d'effroi, de même le Saint-Esprit, dit saint Paul, rend témoignage alors à notre propre esprit qu'il est enfant de Dieu, et le ras-

sure ; *Ipse Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei* (*Rom.*, VIII). L'un des prodiges que la grâce opère dans le cœur de ceux qui la possèdent, c'est d'y organiser l'espérance de manière à ce que rien ne puisse l'ébranler ; *Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me* (*Psal.* IV). Le passé ne rappelle au Juste mourant qu'une vie embellie par les charmes de l'innocence, ou rachetée par les larmes du repentir et les pratiques de la pénitence. Au présent, il ne voit dans la destruction de son corps que le terme des dangers de perdre son âme et l'augmentation de ses mérites, par la résignation dans ses souffrances et par la grâce des sacrements et des secours de la religion. Dans l'avenir, il ne voit qu'un juge plein de clémence, un père plein de tendresse, un Dieu plein de miséricorde. Jésus-Christ, dit saint Grégoire, frappe à la porte de notre cœur par les symptômes de la maladie qui nous annoncent la proximité de la mort (1). Que le pécheur tremble alors, c'est bien naturel ; on ne peut que trembler quand on va avoir pour juge celui qu'on a outragé (2). Mais l'âme juste et fidèle, que le souvenir de ses bonnes œuvres rassure, que l'espérance dans la miséricorde de Dieu relève, pourquoi tremblerait-elle aux approches de la mort ? Non, non, cela n'est pas possible. Ce qui est possible, ce qui arrive en effet, est qu'elle s'empresse d'ouvrir au Seigneur qui frappe, et qu'elle se réjouisse à la pensée d'avoir pour son juge celui qu'elle a aimé

(1) « Pulsat Dominus, cum per ægritudinis molestias esse mortem vicinam denuntiat (*Homil. XIII, in Evang.*). »

(2) « Quem contempsisse se meminit, judicem formidat (*Ibid.*). »

et honoré comme son père, et de qui elle n'a à attendre que caresses et gloire pour sa récompense (1).

Le Juste qui meurt est l'homme qui a fait déjà toutes ses dispositions pour l'autre monde, qui y a envoyé d'avance ses provisions ; qui a achevé, de sa part, l'œuvre de son salut, et qui n'attend plus de la libéralité de Dieu que le don de la persévérance qui va le couronner. Ainsi, l'annonce de la mort, qui fait frissonner les méchants, fait tressaillir de joie l'âme chrétienne. Oh ! la belle parole, dit-elle, d'après le prophète, oh ! la belle parole qu'on vient de faire résonner à mon oreille, en m'apprenant que je vais mourir, et que je vais entrer dans la maison du Seigneur ; *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus* (*Psal.* CXXI) !

Quelques saints, il est vrai, ont paru saisis de crainte aux approches de la mort. Pour s'affranchir de cette crainte qui l'avait saisi, lui aussi, en présence de la mort, saint Hilarion eut besoin de se rappeler sa vie et de se dire à lui-même : « Mon âme, pourquoi et de quoi as-tu peur ? Est-ce qu'on peut avoir peur de Dieu lorsqu'on l'a servi pendant soixante-dix ans (2) ? » Mais c'est pour les mettre à l'abri des mouvements de la vanité et de l'orgueil que Dieu a quelquefois permis que de grandes âmes éprouvassent cette crainte

---

(1) « Qui autem de sua spe et operatione securus est, pulsanti « confestim aperit, quia lætus judicem sustinet ; et cum tempus « propinquæ mortis advenerit, de gloria retributionis hilarescit « (*Ibid.*). »

(2) « Anima mea, quid times ? Septuaginta annis servisti Deo, et « times (*Hieronym. in Vita*) ! »

salutaire de la mort. Les grands navires ont besoin, pour ne pas chavirer, d'un fort lest dont les petits bateaux peuvent se passer. Quant aux âmes justes, mais faibles, timides, la divine bonté vient soutenir leur courage chancelant au moment du grand passage du temps à l'éternité, en les comblant de consolations et d'espérance, et en leur inspirant ce grand amour de Dieu, qui chasse toute peur; *Charitas foras mittit timorem* (I *Joan.*, IV); et c'est par cette économie de miséricorde que les âmes si scrupuleuses, si timides, si délicates pendant la vie, se montrent si confiantes, si tranquilles à ce moment redoutable, dont la seule idée consterne les plus forts esprits, ébranle les plus grands courages. C'est par cette économie de miséricorde qu'on les voit, ces hommes, se réjouir, rire même dans les bras de la mort. Car, lors même que le sourire de l'espérance n'effleure pas leurs lèvres, il est toujours dans leur cœur, afin que s'accomplisse cet oracle divin : Que toute âme juste rira à son dernier jour; *Et ridebit in die novissimo* (*Prov.*, XXXI.)

Voyez l'enfant qui s'endort au sein de sa mère. Que sa respiration est calme! que sa figure est sereine! Il n'a pas peur, et le sourire de ses lèvres annonce la paix de son âme, la sécurité de son cœur. Oh! qu'elle est heureuse, la condition de l'innocence dormant au sein de l'amour! C'est la condition de Juste mourant, dit l'Écriture sainte. Il n'est, lui aussi, que dormant dans les bras de Dieu, dans le sein même de Dieu; *Justorum animæ in manu Dei sunt* (*Sap.*, III). Et dès lors il n'a pas peur, lui non plus. La crainte de Dieu, pendant la vie, s'est changée, d'après la prophétie, en sécurité,

en bonheur, au moment de la mort ; *Timenti Dominum bene erit in extremis* (*Eccli.*, I).

La mort, on l'a souvent dit, n'est que l'écho de la vie. On n'est, en mourant, que ce qu'on a été en vivant. Le chrétien qui a vécu dans le désordre cherche, en mourant, à être trompé et à se tromper lui-même, sur sa situation. Ne pouvant plus disputer les mois et les années à la pénitence, il lui dispute même les moments. Il ajourne toujours, il renvoie du matin au soir et du soir au matin, la confession, jusqu'à ce que le temps arrive où il n'est plus temps ; *Tempus non erit amplius* (*Apocal.*, X). C'est ainsi, dit saint Augustin, qu'en châtiment d'avoir oublié Dieu pendant la vie, le pécheur mourant s'oublie lui-même (1). Mais le vrai chrétien, à sa dernière maladie, ne se fait pas illusion. Il n'attend pas qu'on les lui impose, il réclame lui-même les suprêmes secours de la religion. Tandis que le pécheur, accoutumé, pendant la vie, à ne se préoccuper que du corps, ne se préoccupe que du corps même dans ses derniers moments ; le vrai chrétien qui, de son vivant, a toujours mis en avant l'intérêt de l'âme, ne se soucie uniquement que de ce grand intérêt au temps de la mort. L'un ne veut voir que des médecins autour de lui ; l'autre ne veut auprès de lui que le prêtre. L'un s'empresse d'avaler des médicaments ; l'autre n'est attentif qu'à gagner des indulgences. L'un n'ordonne que des consultations ; l'autre ne demande que des prières. L'un est profondément triste ; l'autre est content. L'un tremble ; l'autre espère.

(1) « Ut qui vivens oblitus est Dei, moriens obliviscatur sui. »

L'un aime ; l'autre hait. L'un a l'air effaré d'un homme dont on vient d'interrompre brusquement le sommeil ; l'autre a l'expression d'un homme fatigué, soupirant vers le repos. C'est que, pour celui-là, la mort n'est qu'un terrible réveil, tandis qu'elle n'est qu'un doux sommeil pour celui-ci ; *Non est mortua puella, sed dormit.*

Ah ! combien sont édifiants les derniers moments du vrai chrétien ! Voyez sa foi, son recueillement, sa piété, en recevant les sacrements. « C'est la dernière fois, se dit-il, que Jésus-Christ vient à moi. Maintenant, c'est moi qui vais à lui. » Voyez la ferveur avec laquelle il prie, le calme avec lequel il souffre, l'onction céleste avec laquelle il s'exprime. Il ne parle et il n'aime qu'on lui parle que de choses de religion. Doux, tranquille comme un homme qui est sûr de son salut, lorsqu'on lui nomme le bonheur du ciel, son regard s'anime, son front s'épanouit, son cœur palpite d'une joie secrète qui se traduit sur sa figure et par tous ses mouvements. On dirait qu'il ne va pas au ciel, mais qu'il y est déjà ; qu'il a déjà posé le pied dans le vestibule de la sainte Jérusalem ; *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem* (*Psal.* CXXI).

Enfin le moment arrive : et qu'il est beau de le voir alors répondre avec une voix ferme aux prières de l'Église, invoquer avec délices les augustes et doux noms de Jésus et de Marie ; presser avec une confiance affectueuse contre son cœur l'image sacrée du crucifix, et la couvrir de baisers avec la plus tendre dévotion ; et, la sérénité de l'innocence sur le front, le sourire de la grâce sur les lèvres, expirer enfin dans le baiser du Seigneur ; *In osculo Domini!*

Or, que dites-vous de tout cela, mes frères? est-ce là mourir? n'est-ce pas plutôt fermer les yeux pour s'endormir? *Non est mortua puella, sed dormit.*

§ 15. L'enfant de Jaïre après sa résurrection, figure de l'âme juste se trouvant, au réveil de la mort, au ciel, dans les bras de Jésus-Christ. — Bonheur des jeunes gens mourant dans le Seigneur; il ne faut pas les regretter. — Les bons chrétiens sont les vrais sages. — Vœu de mourir de la mort des Justes.

Enfin, comme on ne s'endort que dans l'espérance de se réveiller ; de même le Juste ne meurt à la terre que dans l'espérance de ressusciter. de revivre au ciel. En parlant de la mort du Messie, ainsi que de la mort de tout chrétien qui aurait partagé les mérites, les droits, les priviléges du Messie, David lui a mis sur les lèvres ces belles paroles : Je ne ferai que m'assoupir, m'endormir ; ce ne sera que pour ressusciter, puisque le Seigneur m'a pris dans ses mains ; *Ego dormivi, et soporatus sum, et exsurrexi, quia Dominus suscepit me* (*Psal.* III). Et ailleurs le même prophète David a dit encore : Lorsque le Seigneur enverra la mort à ses bien-aimés, ce ne sera qu'un doux sommeil, dont ils se réveilleront bientôt ; et en rouvrant les yeux, ils se verront en possession de l'héritage du Seigneur, ils se trouveront au nombre de ses enfants, et le fruit immaculé du sein de la Mère sera leur récompense ; *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hereditas Domini; filii, merces fructus ventris* (*Psal.* CXXVI). Car, en effet, les Justes ne meurent à la terre que pour se réveiller au ciel, ne quittent les hommes que pour posséder Dieu. Qu'il est donc grand le bonheur du vrai chrétien qui meurt !

La fille de Jaïre a du éprouver une surprise, une joie impossibles à imaginer, lorsque, rappelée par la voix puissante du Seigneur à la vie, en rouvrant les yeux elle se trouva en présence de ses parents, environnée des Apôtres, dans les bras de Jésus-Christ, qui la tenait encore par la main! Cependant, d'après l'oracle prophétique que je viens de citer, tout cela, ce n'est qu'une pâle figure, un essai de la stupéfaction, du *gaudium* qu'éprouvera l'âme juste en sortant du corps, en se voyant saisie par la main du Seigneur, et ressuscitée du sommeil de la mort à la vie immortelle; *Ego dormivi et exsurrexi*, *quia Dominus suscepit me*. Elle ne reviendra pas de son extase de bonheur, en se voyant en possession de la Jérusalem céleste, parmi les chœurs des Anges, dans la compagnie des Saints, au milieu des Apôtres, proclamée fille de Dieu, épouse de Jésus, le fruit béni du ventre de Marie, et présentée par lui à son divin Père, à sa mère bien aimée! *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hereditas Domini; filii*, *merces*, *fructus ventris!*

Pères et mères chrétiens à qui la main de la mort vient d'enlever des enfants, objets de vos espérances et de vos délices, sont-ils, ces enfants, morts dans le Seigneur? Dans ce cas, ils ne sont pas morts, ils ne sont qu'endormis; *Non est mortua puella*, *sed dormit*. Ils n'ont fait que vous précéder dans le chemin du tombeau; ils vous ont donné rendez-vous au ciel, dans le sein de Dieu, où ils sont allés préparer vos places, et où ils vous attendent. Que voulez-vous! ils ont marché plus vite, ils ont achevé en un temps plus court leur carrière. En peu d'années ils ont vécu plus que vous :

c'est avoir vécu beaucoup, lorsqu'on est parvenu à se sauver; *Consummatus in brevi explevit tempora multa* (*Sap.*, IV). Ils ont gagné leur lot, tandis que vous tremblez pour le vôtre. Vous ne les avez donc pas perdus, vous les avez assurés. La mort, en les arrachant de vos bras, les a déposés dans les bras de Dieu. En abrégeant leur vie, elle a prévenu et empêché le pervertissement de leur esprit et la corruption de leur cœur; *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius* (*Ibid.*). Vous vous complaisiez dans les grâces de leur corps; Jésus-Christ s'est épris des charmes de l'innocence de leur âme; *Placita enim erat Deo anima ejus* (*Ibid.*). Pourquoi donc, vous dit cet aimable Sauveur, êtes-vous dans le trouble et dans les larmes; *Quid turbamini et ploratis* (*Marc.*, 39)? Non, non; ne pleurez pas; *Nolite flere* (*Luc.*, 52). Consolez-vous, au contraire; on ne pleure pas, comme étant morts, des enfants qui n'ont fait que s'endormir; *Non est mortua puella, sed dormit.*

Ce sont, mes frères, les réflexions que fait naître naturellement dans l'esprit cette douce parole du Seigneur. Par cette douce parole, il nous a donné la vraie idée de la mort des Justes.

Oh! que le *gaudium*, la félicité d'une pareille mort est bien capable de dédommager le vrai chrétien des privations auxquelles il s'était condamné, des violences qu'il a dû se faire, des peines, des contradictions qu'il a essuyées, et des sacrifices auxquels il s'est assujetti pour se maintenir fidèle à Dieu, pour observer ses lois, pour pratiquer les devoirs et les vertus de l'Évangile! Oh! avec quel transport ne bé-

nira-t-il pas une vie qui lui aurait valu une si belle mort!

Oh! c'est avec bien de la raison que l'Écriture sainte appelle « sots, insensés, » les pécheurs; *Stulti, insipientes*. Ah! ils font mal et bien mal leurs comptes! Après avoir tant travaillé, tant sué pour se faire une position heureuse dans le monde, au prix de tant de bassesses, d'intrigues, d'angoisses et de peines, ils se réveilleront au moment de la mort, et ils se trouveront dépouillés de tout, ne pouvant compter sur rien, frappés d'un désillusionnement complet, arrivant trop tard, en proie au désespoir et à la douleur; *Evigilabunt, et nihil invenient*. Ah! les vrais sages, les vrais philosophes, les négociants vraiment habiles, sachant bien faire leurs calculs et s'assurer des profits réels et durables, ne sont que les Justes, les âmes simples, les hommes de foi, d'humilité, de dévouement; les femmes, bonnes filles ou bonnes mères de famille, craignant Dieu, détachées des vanités du monde, aimant la retraite, le recueillement, la prière, et n'ambitionnant que l'amitié de Dieu et le mérite d'avoir soulagé dans leurs malheurs les hommes. Oh! qu'ils seront heureux! Tranquilles et contents de leur Dieu pendant la vie, ils le seront encore davantage au moment de leur mort!

Divin Sauveur, Dieu de bonté et de clémence, convertissez-nous donc; *Converte nos, Deus, salutaris noster;* convertissez-nous tous à cette vie des Justes, afin que nous ayons le bonheur de mourir de la mort des Justes; *Moriatur anima nostra morte Justorum* (*Num.*, XXIII, 10)! Faites, Seigneur, que nous vivions

dans la sainteté, afin que nous puissions mourir dans l'espérance ; afin que notre mort ne soit qu'un sommeil à la terre et un réveil au ciel, une véritable pâque, un passage dans votre grâce pour aller nous reposer dans votre gloire ; et que nous soyons du nombre de ces âmes fortunées, de ces âmes à vous, dont la mort est précieuse à vos yeux ; *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. Ainsi soit-il.

IV

LA FEMME ADULTÈRE (*).

OU

OBSTINATION ET REPENTIR.

(Saint-Jean, chapitre VIII.)

HOMÉLIE

Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam deducet te mirabiliter dextera tua.

Votre main droite vous conduira admirablement dans vos œuvres, à cause de votre justice, de votre douceur, et de votre vérité (*Psal.* LXIV).

INTRODUCTION.

§ 1. Les Prophètes vrais amants de Jésus-Christ. — David prédisant les trois principales vertus du Messie. — On propose de faire voir que l'histoire de la FEMME ADULTÈRE n'est que la manifestation toute particulière de ses vertus.

VÉRITABLES amants de Jésus-Christ, dont Dieu leur avait révélé, dans leurs plus grands détails, tous les

(*) L'Évangile de saint Jean peut s'appeler le livre des *Paralipomènes* ou des *choses oubliées* du Nouveau Testament. Ayant écrit le dernier son Évangile, ce grand Évangéliste y a réuni les faits, les prodiges et les discours que, Dieu l'ayant ainsi disposé, les autres Évangélistes n'avaient pas racontés, et desquels cependant la divinité de Jésus-Christ ressort de la manière la plus frappante et la plus lumineuse. L'histoire de la *femme adultère* est de ce nombre. Saint Jean est le seul qui la rapporte. Ce fait arriva dans la grande cour du temple de Jérusalem, la seconde année de la prédication du Seigneur, le 7 du mois d'octobre, le dernier jour de la *fête des Tabernacles.* Cet Évangile se lit à la messe du quatrième samedi de Carême.

mystères, les anciens prophètes n'oubliaient jamais cet objet chéri de leur foi, de leur espérance, de leurs désirs, de leurs affections. Tout leur parlait de lui, tout le rappelait à leur esprit et à leur cœur. Ainsi, lorsqu'en s'occupant d'un événement, d'un personnage présent, ils y voyaient un trait de ressemblance avec quelqu'un des mystères de la vie du Messie, vite ils laissaient de côté l'événement, le personnage qu'ils avaient sous leurs yeux, et ils se mettaient à chanter ce mystère du Messie; ils lui parlaient comme s'il leur était présent. Saisis d'admiration des prodiges de sa charité, de la grandeur de sa personne, de la gloire de ses triomphes; ils lui rendaient l'hommage de leur adoration, ils lui adressaient les bénédictions de leur reconnaissance, ils lui envoyaient les baisers de leur amour.

C'est ce qui est arrivé à David en écrivant le Psaume auquel j'ai emprunté les paroles de mon texte. Il ne voulut faire d'abord, dans ce Psaume, qu'une pièce de poésie, un épithalame à l'occasion du mariage de son fils avec une princesse égyptienne. Mais Salomon (mot qui signifie *pacifique*) épousant une étrangère, ayant rappelé à David que le Messie, le vrai monarque *pacifique*, aurait un jour épousé, lui aussi, une étrangère, l'Église des Gentils, le prophète oublie tout à fait son propre fils, et ne chante, dans ce magnifique Psaume, que les épousailles de Jésus-Christ avec l'Église, et la *justice*, la *douceur,* la *vérité* par lesquelles cet Époux divin aurait admirablement accompli l'œuvre de la rédemption, et l'établissement éternel et la propagation de son Église par tout le monde; *Propter veri-*

tatem et mansuetudinem et justitiam deducet te mirabiliter dextera tua.

Voici donc, dit saint Augustin, dans ces trois mots du prophète, résumés toute la vie et les vertus par lesquelles le Fils de Dieu fait homme a achevé la grande œuvre du salut de l'homme ; c'est-à-dire, par la *justice*, comme juge des dispositions des cœurs; par la *vérité*, comme maître des esprits; par la *mansuétude* et l'amour comme rédempteur du monde (1).

Or, c'est dans le fait de l'*absolution de la femme adultère* et de la condamnation de ses accusateurs, que ces trois vertus caractéristiques du Messie, réunies admirablement ensemble, rayonnent d'un éclat et d'une grâce toute particulière, parce que cette femme coupable était sincèrement repentante de sa faute, et ses accusateurs étaient souverainement injustes et obstinés. Considérons-le donc aujourd'hui, ce trait ravissant, délicieux et en même temps sublime de la vie du Seigneur, afin d'y apprendre à éviter l'obstination et à avoir recours au repentir, et afin de nous décider à écouter docilement Jésus-Christ comme notre maître, à le craindre salutairement comme notre juge, à l'aimer affectueusement comme notre rédempteur. *Ave, Maria.*

---

(1) « Attulit veritatem ut doctor, mansuetudinem ut liberator, « justitiam ut cognitor (*Tract.* XXXIII *in Joan.*). »

PREMIÈRE PARTIE.

LA JUSTICE DU SAUVEUR DANS L'HISTOIRE DE LA FEMME ADULTÈRE.

§ 2. Explication du mystère de Jésus-Christ descendant de la montagne, allant s'asseoir dans le temple et instruisant le peuple.

Ce n'est pas sans mystère que le saint Évangéliste a commencé cet admirable récit par ces paroles : « Jésus « s'en alla sur la montagne des Oliviers; et le lende- « main, au point du jour, il vint derechef au temple de « Jérusalem; *Perrexit in montem Oliveti, et diluculo « iterum venit in templum* (v. 1). » La montagne des Oliviers ou de l'huile, dit le vénérable Bède, signifie la hauteur, la grandeur de la divine miséricorde et de la charité divine. Le temple de Jérusalem figurait la synagogue et aussi l'Église (1). Jésus-Christ donc, qui, ayant passé la nuit sur la montagne des Oliviers, vient au temple au point du jour, est Jésus-Christ, dit le même docteur, qui, après la nuit qui a précédé sa venue et au commencement du grand jour nouveau de la rédemption est descendu sur la terre, du mont de sa miséricorde, en apportant dans ses mains la loi de l'amour, comme Moïse avait, en descendant du Sinaï, apporté la loi de la crainte, et a déposé cette loi d'amour dans son nouveau temple, dans son Église, pour en faire part à tous les fidèles qui s'y seraient trouvés réunis (2).

(1) « Mons quippe Oliveti sublimitatem Dominicæ pietatis et mise- « ricordiæ designat. In templum, id est in Ecclesiam (*In Cat.*). »

(2) « Venit diluculo in templum, ut incipiente novi Testamenti « lumine, misericordiam fidelibus in Ecclesia videlicet sua, panden- « dam præbendamque significet (*Ibid.*). »

L'Évangéliste dit aussi que le Seigneur vint une seconde fois au temple; *Venit iterum in templum;* et par là il a voulu nous rappeler que c'était le même Seigneur qui était venu une première fois dans ce même temple au temps de Salomon; mais qu'alors il y vint enveloppé dans le nuage des mystères et des figures (II *Paralip.*, VII), et en maître tout-puissant et sévère, tandis qu'aujourd'hui il y est revenu manifestement en personne, et sous les traits d'un tendre et indulgent Sauveur.

Cessez donc, humanité malheureuse, de tenir le regard toujours levé vers les montagnes éternelles, desquelles seulement pouvait, selon la prophétie, couler sur vous le grand secours dont vous aviez besoin; *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi* (*Psal.* CXX). De la montagne de la miséricorde, la Miséricorde est descendue en personne, Dieu l'ayant envoyée pour votre guérison et pour votre salut; *Misit Deus misericordiam suam, et sanavit eos* (*Psal.* LVI). Voyez-la; qu'elle est douce, amoureuse, compatissante, cette miséricorde de Dieu, personnifiée dans le Fils même de Dieu fait homme pour l'amour de l'homme!

C'est ce dont l'Évangéliste veut nous avertir, en ajoutant que Jésus-Christ, arrivant au temple, s'y assit pour instruire le peuple; *Et sedens docebat eos* (v. 2). Car, comme Jésus-Christ *debout,* c'est Jésus-Christ juste, dans la gloire de sa majesté, de même Jésus-Christ *assis* au milieu du temple est, dit encore Bède, Jésus dans l'abaissement de son incarnation, par laquelle il est venu s'asseoir dans son Église, afin de

répandre sur tous sa miséricorde (1). Et le peuple qui, ainsi que le remarque encore l'Évangéliste, se presse autour de lui afin de le voir et de l'entendre, dans une attitude de tant de familiarité et de douceur ; *Et omnis populus venit ad eum* (v. 1) ; ce peuple, dis-je, signifia dès lors, d'après Alcuin, la multitude de toutes les nations qui seraient accourues entendre sa parole et croire à sa doctrine, après que ce divin Sauveur s'est rendu visible au monde dans son humanité (2).

Et le voilà par la miséricorde dont il fait usage dans le temple envers la femme qui regrettait d'avoir aimé un autre homme que son mari, nous confirmant ces dispositions heureuses avec lesquelles il est venu, et nous donnant un gage de la miséricorde qu'il aurait répandue sur les pécheurs qui se repentent dans son Église.

§ 3. Intentions perverses dans lesquelles les pharisiens présentent au jugement de Jésus-Christ la femme adultère.

Maître, lui disent les scribes et les pharisiens en lui présentant cette femme coupable ; maître, vous avez ici devant vous une infâme créature. Nous venons de la surprendre dans des relations scandaleuses ; elle est convaincue du crime d'infidélité envers son légitime époux. Moïse nous a ordonné dans sa loi de lapider les adultères ; mais vous, qu'en dites-vous donc ? Que de-

---

(1) « Sessio Domini humilitatem incarnationis insinuat, per quam « nobis misereri dignatus est (*loc. cit.*) »

(2) « Sedente Domino, venit ad eum populus ; quia postquam, « per susceptam humanitatem visibilis apparuit, ex omnibus genti- « bus crediderunt eum (*In Cat.*). »

vons-nous faire de cette femme? *Adducunt autem scribæ et pharisæi mulierem in adulterio deprehensam, et statuerunt eam in medio, et dixerunt ei : Magister, hæc mulier modo deprehensa est in adulterio. In lege autem Moyses mandavit nobis hujusmodi lapidare. Tu ergo quid dicis* (v. 2-5)?

O vénération hypocrite ! s'écrie ici le vénérable Bède. O témoignage menteur de respect d'esprits malins et pervers (1) ! Ils l'interrogent, dit l'Évangéliste lui-même, comme leur maître, tandis qu'ils ne pensent qu'à l'accuser et à le perdre comme leur ennemi, et que ce sont des embûches qu'ils tendent à l'innocence, tout en se montrant si zélés pour la justice ; *Hoc autem dicebant tentantes eum, ut possent accusare eum* (v.6).

Ils savaient bien, ces hommes aussi fourbes que méchants, par l'expérience qu'ils en avaient faite, que Jésus-Christ ne séparait jamais la mansuétude de la justice, ni la justice de la mansuétude ; car la mansuétude sans la justice n'est que faiblesse, et la justice sans la mansuétude n'est que dureté et oppression. Ils savaient bien que le Seigneur, autant zélé que miséricordieux, tout en compatissant aux misères de l'homme, ne cessait de réclamer la plus exacte observance de la loi de Dieu. Par cette question insidieuse, ils ne désirent donc pas, d'après Bède, apprendre du Seigneur ce qui était juste ; mais ils tendent au Dieu de vérité un piége auquel ils croyaient que le Nazaréen ne pourrait pas échapper sans démentir ou l'une ou l'autre de ses

(1) « O captiosa veneratio! O simulatum malignæ mentis obse- « quium (*Expos.*)! »

vertus, sans se montrer ou injuste ou inexorable (1). Car si Jésus-Christ, se disaient-ils d'après saint Augustin, affirme que la femme coupable doit être lapidée, le voilà reniant lui-même par là cet esprit de mansuétude et d'indulgence qui lui a valu tant de popularité et tant d'amour auprès de tout le monde. Si, au contraire, il s'oppose au supplice d'une femme dont l'adultère était prouvé, le voilà se montrant violateur de la justice, et nous offrant l'occasion de l'accuser et de le condamner lui-même comme prévaricateur et ennemi de la loi (2). Et puisque, remarque l'Émissène, ils connaissaient son cœur inclinant à l'indulgence bien plus qu'à la rigueur, l'ayant entendu s'écrier : Je veux la miséricorde bien plus que le sacrifice; *Misericordiam volo, et non sacrificium* (*Matth.*, IX), ils étaient persuadés que Jésus aurait dans cette circonstance sacrifié les intérêts de la loi à ceux de la charité, et ils se croyaient bien assurés d'un triomphe astucieux et impie (3).

Mais, ô que vous êtes stupides, leur dit saint Augustin, autant que pervers! Comment avez-vous donc oublié ce que dit l'Écriture : Qu'il n'y a pas de dessein qui vaille, qu'il n'y a pas de science qui tienne, qu'il n'y a pas de force qui résiste contre le Seigneur, et

---

(1) « Interrogant, non ut, quod rectum est, discant; sed ut veritati laqueos nectant. Sperabant posse se ostendere vel injustum « vel immisericordem (*Ibid.*). »

(2) « Si eam dimitti censuerit, justitiam non attendit et reum « faciemus eum, tamquam legis prævaricatorem. »

(3) « Animadverterant eum nimium esse pium; sperabant ergo « eum potius ad pietatem quam ad verba legis attendere (*Expos.*). »

que toute l'astuce de l'homme est toujours humiliée, confondue par la sagesse de Dieu? Or, cette divine sagesse, résidant en Jésus-Christ, lui fera bien trouver le moyen, en vous répondant, d'exercer la miséricorde sans violer la justice (1). Mais la miséricorde, il l'exercera envers la femme accusée ; et la justice, envers vous qui vous faites ses accusateurs.

§ 4. On explique encore le mystère de Jésus-Christ écrivant de son doigt sur le pavé du temple. — Les noms des pécheurs écrits sur la terre. — Les pharisiens condamnés.

En effet, notre aimable Sauveur ne répond rien d'abord à la question captieuse qu'on lui a adressée; mais, s'inclinant de sa personne, dit l'Évangéliste, il se met à écrire avec son doigt sur la terre; *Jesus autem, inclinans se deorsum, scribebat in terra* (v. 6).

Oh! que cette écriture *du doigt* du Seigneur sur la terre est sage, mystérieuse, divine! D'abord, les Juifs venaient de citer à Jésus-Christ la loi de Moïse; *In lege mandavit Moyses*, qui n'était que le développement de la loi que, ainsi qu'il est dit dans l'Exode, Dieu avait lui-même écrite de *son doigt* sur les tables de pierre; *Duas tabulas testimonii lapideas, scriptas digito Dei ex utraque parte* (*Exod.*, XXXII, 15). Jésus-Christ donc, en écrivant avec son doigt sur les pierres du pavé du temple, voulut, dit Bède, apprendre à ses lâches ennemis que c'était lui-même qui, jadis, avait donné à Moïse la loi écrite sur les pierres du Sinaï (2).

(1) « Sed Dominus in respondendo et justitiam servabit, et a « mansuetudine non recedet. »

(2) « Per hoc quod digito scribebat in terra, illum se esse mon« stravit qui quondam legem scripsit in lapide. »

Mais il est certain que Jésus a écrit sur les *pierres* du temple, pourquoi l'Évangéliste a-t-il dit que le Seigneur n'a écrit que sur la terre; *Scribebat in terra?* Par deux raisons, disent les interprètes : la première est *littérale;* et c'est parce que tout pavé sur lequel on marche, quelle qu'en soit la matière, est du terrain, et dans toutes les langues on l'appelle du nom générique de *terre.* La seconde raison est mystérieuse, et c'est, dit saint Ambroise, parce que, dans les Livres saints, on dit des pécheurs, qu'ils sont écrits sur la *terre;* tandis qu'on dit des justes et des élus, qu'ils sont écrits dans le ciel (1).

Rappelons-nous, en effet, que Jésus-Christ a dit à ses Apôtres : Gardez-vous bien de vous réjouir de ce que les esprits diaboliques vous sont obéissants et soumis; mais réjouissez-vous seulement de ce que vos noms sont, dès à présent, ÉCRITS DANS LE CIEL; *Nolite gaudere quia spiritus subjiciuntur vobis; gaudete autem quia nomina vestra scripta sunt in cœlis* (*Luc.*, x). Au contraire, le prophète Jérémie, en parlant des pécheurs au Seigneur, s'exprime dans ces termes : « Tous ceux, Seigneur, qui vous abandonnent et qui vous méprisent seront un jour comblés d'opprobres, et leurs noms seront écrits SUR LA TERRE; *Omnes qui de te derelinquunt confundantur, et recedentes a te* IN TERRA SCRIBANTUR (*Hier.*, XVII).

La voilà donc devenue très-claire, la signification de cette mystérieuse écriture de notre divin Sauveur. Il a écrit sur la pierre, et par là il s'est déclaré lui-

---

(1) « Peccatores in terra; justi scribuntur in cœlo. »

même l'auteur de la loi, le souverain juge de ses prévaricateurs, et la source de toute justice et de tout droit légitime de juger. Mais l'Évangéliste a dit que Jésus avait écrit sur la terre; et par là il nous a donné à entendre que le Seigneur, dans ce moment, exerçait sa justice contre les pharisiens obstinés, endurcis dans leurs péchés, et qui étaient venus dans l'intention satanique de lui tendre un piége et de le calomnier.

Oh! que cette justice est redoutable, prompte, sévère! Ils cherchent l'occasion, le prétexte d'accuser Jésus-Christ; et Jésus-Christ, dans ce même moment où ils se rendent coupables d'un aussi grand crime, les juge et les condamne; et dès ce moment il écrit leurs noms sur le livre des réprouvés, et leur fait entendre, dit saint Augustin, que ce sont eux, les scélérats, dont avait parlé Jérémie, qui seraient un jour recouverts de confusion, et dont les noms, étrangers au ciel, ne se trouveraient écrits que dans le livre de la terre (1).

§ 5. Conjectures pour savoir où est écrit le nom de chacun de nous. — Le dialecte du ciel et celui de l'enfer. — Prière pour que notre nom soit écrit dans le livre du ciel.

Or, à propos de cette double écriture de Dieu, à laquelle se rapporte le passage de l'Évangile, je pense qu'on serait bien aise de savoir dans lequel de ces deux catalogues se trouvent inscrits les noms de nous tous, qui nous trouvons réunis ici. O terrible pensée! Sommes-nous inscrits en lettres d'or dans la liste heureuse portant en tête le nom de Jésus-Christ, le chef des

(1) « Tanquam illos tales in terra scribendos significaret, et non « in cœlo. »

prédestinés? ou bien sommes-nous notés, en lettres noires, dans le rôle affreux à la tête duquel figure le nom de Satan, le chef des réprouvés? Avons-nous notre place après les Apôtres et les martyrs dans le livre glorieux du ciel, ou bien sommes-nous classés après les pharisiens, ennemis de Jésus-Christ, dans le livre ignominieux de la terre? Nous ne le savons pas, nous ne pouvons pas le savoir d'une manière certaine. Seulement nous pouvons former là-dessus des conjectures, des probabilités, en jetant un regard sur nous-mêmes. Si nos désirs et nos affections, disait saint Paul, sont pour le ciel, si c'est au ciel et avec le ciel que nous nous plaisons à converser par notre esprit et notre cœur; *Nostra conversatio in cœlis est* (*Philip.*, III); si nous tenons à Jésus-Christ, le SECOND ADAM, qui descendu du ciel, est céleste; *Secundus homo de cœlo cœlestis* (I *Corinth.*, XV), nous pouvons croire qu'en lui et avec lui nous sommes célestes aussi bien que lui, et que notre nom est inscrit au ciel; *Qualis cœlestis, tales et cœlestes* (*Ibid.*). Mais si, au contraire, nous ne cherchons que les honneurs de la terre, si nous ne sommes sensibles qu'aux intérêts de la terre, si nous ne courons qu'après les plaisirs, les joies de la terre; si, en marchant sur les traces des pharisiens, c'est dans la terre et sur la terre que nous nous plaisons et que nous nous enfonçons toujours davantage, par l'obstination dans nos vices et dans nos désordres; il est clair que nous appartenons au premier Adam qui, venant de la terre, est, par son péché, devenu tout à fait terrestre; *Primus homo de terra terrenus* (*Ibid.*); qu'en lui et avec lui nous sommes terrestres, aussi bien que

lui, et que nous ne devons chercher notre nom que dans les listes de la terre, où, dès à présent, il va être écrit, s'il ne s'y trouve pas encore, par la justice de Dieu; *Qualis terrenus, tales et terreni* (*Ibid.*).

La langue aussi annonce la patrie. Comme donc celui qui parle grec est de Grèce, et celui qui parle l'hébreu est de la patrie d'Héber; de même celui qui parle toujours un langage pur, charitable, chrétien, saint, céleste, est du ciel; et celui, au contraire, qui ne parle qu'un langage de libertinage, de médisance, de mensonge, d'impiété, un langage tout terrestre, celui-là est de la terre, et par cela même il appartient déjà à l'enfer, parce que l'enfer est dans la terre; et la terre c'est l'enfer.

Mais ceux qui appartiennent à cette dernière catégorie doivent-ils désespérer? Non, mes chers frères, car même cette écriture redoutable que le Fils de Dieu trace aujourd'hui sur la terre, à l'égard d'hommes aussi pervers que les pharisiens, est une industrie de sa miséricorde plutôt qu'un arrêt péremptoire de sa justice. Par cette mystérieuse écriture, il n'a fait que les menacer de ce terrible arrêt; il n'a fait que leur apprendre qu'ils étaient encore à temps de lui faire suspendre, de lui faire changer, par leur repentir, cet arrêt que leur obstination allait rendre définitif et irrévocable. A plus forte raison il en est de même de nous, chrétiens catholiques, qui sommes encore dans le vrai temple de Dieu, dans son Église, où ce Dieu de bonté se plaît à répandre en plus grande abondance ses miséricordes. Pendant que nous sommes encore en vie, notre nom n'est pas écrit d'une manière tout à

fait ineffaçable au livre des réprouvés, au livre des enfers. Cette affreuse écriture, que nous avons tracée nous-mêmes, dans ce livre fatal, à l'encre funeste de nos péchés, nous pouvons bien encore l'effacer par les larmes de notre pénitence, en nous appliquant les mérites infinis du sang de l'Agneau divin, de Jésus-Christ. Car ce n'est que ce sang pur et sans tache qui efface les péchés du monde ; *Agnus Dei, qui tollit peccata mundi.*

Dieu de miséricorde et de bonté, regardez notre confusion et notre repentir ; et, d'une plume trempée dans votre précieux sang, effacez l'horrible *chirographe* de mort que nous avons signé contre nous-mêmes, et transportez notre nom du catalogue des réprouvés au livre des élus du ciel ; en sorte que nous ne soyons que du ciel en vivant, et en mourant nous ne soyons reçus qu'au ciel !

§ 6. Jésus-Christ écrivant sur la terre les péchés des accusateurs de la femme adultère. — Sagesse divine de sa réponse à ses accusateurs. — Le magistrat coupable jugeant les coupables.

Mais pendant que nous nous arrêtons à ces considérations, les pharisiens insistent auprès de Jésus-Christ sur leur demande, et ils réclament de lui une réponse ; *Cum ergo perseverarent, interrogantes eum* (v. 7). La voici donc cette réponse, non pas telle que l'hypocrisie et la méchanceté de ces hommes l'attendaient, mais telle qu'il convenait au Fils de Dieu, à la sagesse et à la justice de Dieu de la donner.

Car, en attendant, ce Fils de Dieu avait écrit de son doigt divin sur le pavé du temple, non-seulement

les noms, mais d'après saint Jérôme, les péchés aussi des accusateurs cruels de la femme accusée (1). En se redressant donc, *Erexit se*, ainsi que le dit l'Évangéliste (v. 7), c'est-à-dire, en prenant l'air majestueux et imposant propre au Maître, au Seigneur, à Dieu, et en indiquant aux pharisiens ce qu'il venait d'écrire de chacun d'eux, d'un ton sérieux et sévère il leur dit : « Que celui qui, parmi vous, est sans péché lève le « premier la main ; qu'il saisisse une pierre, qu'il la « lance sur cette femme et la tue ; *Et dixit eis : Qui « sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem « mittat* (v. 7). » Et, en prononçant ces mots, il se baissa de nouveau, et continua à écrire à terre ; *Et iterum se inclinans, scribebat in terra* (v. 8) ; ce qui était leur dire : Prenez garde à vous ; ne vous posez pas en hommes *sans péché*. Vous pouvez encore tromper les hommes, mais vous ne pouvez pas me tromper, moi qui suis Dieu, qui connais toutes les turpitudes de votre cœur, ainsi que vous le voyez par ce que je viens d'écrire ici de chacun de vous. Ne mentez donc pas à vous-mêmes, car je suis ici continuant à écrire votre histoire jusqu'au bout.

Ainsi le Seigneur, remarque saint Augustin, n'a pas dit : « Je ne veux pas que cette femme soit lapidée, » afin qu'il ne parût pas s'opposer à la lettre de la loi. Il a dit encore moins : « Lapidez-la donc, » parce qu'il n'était pas venu perdre, mais sauver les pécheurs se repentant de leurs péchés (2). Il a dit seulement :

---

(1) « Eorum qui accusabant, peccata descripsit (*Contr. Jovin.*). »
(2) « Non dixit : « Non lapidetur mulier, » ne contra legem di-

« Que celui qui est innocent parmi vous punisse la coupable ; *Qui sine peccato est vestrum, in illam lapidem mittat.* » « Oh ! que de majesté, s'écrie encore saint Augustin, que de sagesse et de justice n'y a-t-il pas dans cette conduite, dans cet arrêt, dans ces paroles de Jésus-Christ ! Je le reconnais, il n'y avait que la majesté même de Dieu qui pût se conduire ainsi. Il n'y avait que la sagesse même de Dieu qui pût prononcer ces paroles. Il n'y avait que la justice même de Dieu qui pût formuler un pareil arrêt. Ce fut comme s'il avait dit : Que la pécheresse soit punie, mais non pas par vous, qui êtes plus pécheurs qu'elle-même. Que la loi soit exécutée, mais non pas par vous, qui êtes tous des prévaricateurs effrontés de la loi (1).

Mais cette décision du Fils de Dieu ne paraît-elle pas porter atteinte à l'économie des jugements des tribunaux humains ? Que deviendrait l'administration de la justice publique, s'il n'appartenait qu'à des hommes tout à fait innocents et saints de punir les coupables? Ne suffit-il pas que le magistrat prononce d'après le texte des lois et en applique les dispositions contre les accusés pour que son arrêt soit réputé juste et qu'il soit exécuté, quelle que soit sa conduite privée? Cela est vrai. Ainsi, si la femme adultère avait été jugée par les tribunaux juifs, Jésus-Christ n'aurait rien excipé touchant un arrêt conforme à la loi. Mais les scribes et les pharisiens qui lui avaient présenté cette malheureuse femme

« cere videtur. Absit autem ut diceret : « Lapidetur. » Venit enim « non perdere quod invenerat, sed quærere quod perierat. »

(1) « Hæc vox justitiæ est. Puniatur peccatrix, sed non a pecca- « toribus. Impleatur lex, sed non a prævaricatoribus legis. »

n'étaient pas des juges ; ils n'étaient que des accusateurs qui, si le Seigneur avait, sans tant de façons, absous la coupable, n'auraient pas manqué de la faire condamner par les magistrats, et de leur déférer le bon Jésus aussi comme ayant voulu empêcher que la justice eût son cours et que la loi fût exécutée. Ce n'étaient pas des hommes zélés de la justice, mais des scélérats tapageurs, voulant faire du scandale, de l'injustice, de la calomnie et de la méchanceté.

Par cet admirable arrêt, le Seigneur a voulu encore donner une leçon à tous ceux qui sont chargés de l'administration de la justice, et leur dire qu'il est au moins inconvenant que des hommes chargés eux-mêmes de crimes se mettent à punir les crimes des autres ; que la dignité de la magistrature, de ce sacerdoce civil, demande avant tout que les magistrats soient des hommes d'une conduite, d'une vie irréprochables. Car il n'est pas possible, dit saint Grégoire, que l'homme qui ne connaît pas ses propres fautes, et qui ne s'en corrige pas, puisse bien connaître, apprécier au juste et punir impartialement les fautes des autres. Il n'est pas possible que celui-là juge sans passion les passions des autres, qui est lui-même le jouet de honteuses passions (1).

§ 7. Impudeur des pharisiens d'accuser la femme d'un crime dont ils étaient plus coupables eux-mêmes. — La pudeur est charitable ; les femmes libertines, injustes et sévères envers les autres.

Ce qui est hors de doute, d'après ces paroles du Sauveur : *Que celui de vous qui est sans péché lapide la*

(1) « Qui enim seipsum non judicat, quid in alio rectum judicet « ignorat. »

coupable, c'est que, parmi cette foule d'accusateurs de la femme adultère, il n'y en avait pas un seul qui fût *sans péché*, et même qui ne fût coupable du même péché qu'il voulait voir puni dans cette femme.

On sait en effet, par l'Évangile même, que les pharisiens, comme Jésus-Christ leur en faisait souvent le reproche, très-jaloux de la propreté du corps, ne se souciaient pas trop de la pureté de l'âme ; que, stoïciens en théorie, ils n'étaient, pour la plupart, que des sadducéens ou bien des épicuriens, des matérialistes dans la pratique; qu'infidèles eux-mêmes envers leurs propres femmes, ils faisaient bon marché des femmes des autres. Car, d'après l'horrible peinture qu'en a faite saint Pierre Chrysologue, ne croyant plus à l'immortalité de l'âme et à la vie future, ils n'attendaient qu'à se faire une position agréable pour la vie présente; ils ne convoitaient que les dignité et les richesses, parce qu'alors, au moyen de l'autorité et de l'or, on obtenait toute chose. Ils se glissaient dans les places sans autre mérite que celui d'une immense ambition et d'une immense bassesse. Ils avaient profané les choses saintes, ils avaient réglé par un tarif l'absolution des péchés, et faisaient un trafic sacrilége de la piété et du pardon. Dévorés par l'impudicité et l'avarice, remplis d'orgueil et vides de tout sentiment de charité, perdus dans le luxe, dégradés et meurtris par tous les vices, comme ils ne croyaient pas pouvoir se corriger, ils n'espéraient plus ni pardon ni salut (1).

---

(1) « Profanaverant sancta, et peccata vendentes, in pretium ve-« niam pietatemque converterant. Cupiditate inflammati, capti

Quelle injustice donc, quelle insolence, quelle impudeur de la part de pareils hommes, osant s'acharner avec tant de fureur contre une malheureuse n'ayant péché qu'une seule fois, eux qui avaient mille fois commis le même péché! Mais ce triste et révoltant spectacle se renouvelle à chaque instant, même de nos jours, et, ce qui est encore plus déplorable, parmi les femmes! La charité chrétienne s'étant refroidie et même tout à fait éteinte dans la partie du sexe qui se livre au monde, femme hait femme; et ce sont particulièrement les femmes qui se montrent les plus sévères, les plus cruelles contre les femmes. Mais qui sont-elles, ces femmes qui se posent en censeurs rigides, en juges impitoyables des femmes? Ah! la pudeur est charitable; la pudeur ne croit pas même possible dans les autres ce qu'elle n'a pas à se reprocher à elle-même; ou si elle le croit, elle l'excuse, elle le pardonne, elle le cache sous le voile de la discrétion, sous le manteau de la charité. La pudeur est aussi indulgente pour les autres qu'elle est sévère contre elle-même. Ce sont des femmes bien connues par leur vie libertine, légère et dissipée, qui crient plus haut contre la légèreté et le libertinage des femmes. Ce sont des femmes qui ne se sont rien refusé à elles-mêmes, qui ne pardonnent rien aux autres femmes. Ce sont des épouses ayant foulé aux pieds tous leurs devoirs, qui reprochent aux autres d'avoir oublié les leurs. Ce sont

---

« pompa, vitiis sauciati, vanitate ebrii, madefacti luxu, quia de correctione nihil cogitare poterant, de venia nihil sperabant (*Serm.* « 2 *de Epiphan.*). »

des femmes sensuelles, pataugeant dans la boue de la volupté, qui se plaisent à raconter ce qu'on est convenu d'appeler « les galanteries » d'autres femmes, de les exagérer, de les inventer même. On dirait, d'après saint Jérôme, que ces âmes, aussi lâches qu'impudiques, ne croient plus à la vertu des autres parce qu'elles n'ont plus de vertu en elles-mêmes, et que la vertu des autres étant une censure tacite, un reproche, une flétrissure sanglante de leurs vices, elles ne s'acharnent à la démolir, à la déchirer, à la faire croire apparente ou impossible dans les autres, qu'afin qu'on leur pardonne ou qu'elles se pardonnent, et éprouvent moins de peine d'en manquer elles-mêmes (1). Femmes, soyez donc charitables, discrètes, sur les chutes de vos sœurs, si vous ne voulez pas qu'on vous soupçonne mille fois plus coupables vous-mêmes des misères dont vous accusez impitoyablement les autres. D'ailleurs, y a-t-il rien de plus cruel que de publier ce qui était caché, de présenter comme l'habitude de toute la vie d'une femme ce que cette femme n'a eu qu'une seule fois à se reprocher dans sa vie ; d'exagérer comme un grand crime ce qui a été moins une faute qu'un malheur, moins un acte voulu qu'une surprise ; et de faire le sujet des nouvelles du jour, de plaisanter, de ne pas pardonner une faiblesse qui n'a pas laissé de trace de son passage, et que celle qui en a été victime regrette sincèrement, et ne se pardonne jamais à elle-même ?

---

(1) « Lacerant sanctum propositum, et suæ pœnæ solatium putant, ut nemo sit sanctus (*Epistol. ad Asellam.*). »

Quelle sera donc la punition à laquelle doivent s'attendre une telle injustice, une obstination pareille? Vous allez le voir dans la punition des pharisiens accusateurs de la femme adultère.

§ 8. Le Fils de Dieu punissant d'une manière éclatante l'injustice et l'obstination des pharisiens, et donnant un essai de ce qu'il réserve à tous les pécheurs au jugement dernier.

L'oracle de Jérémie, que j'ai cité plus haut, s'accomplit à la lettre sur ces âmes obstinées et perverses. Les scribes et les pharisiens, non-seulement furent, du doigt de Dieu lui-même, inscrits sur la terre, mais furent accablés de confusion et de honte; *Scribantur in terra, et confundentur*. Car Jésus n'avait pas encore fini de leur porter ce redoutable défi qui, comme un horrible éclair, rayonna dans leurs âmes : *Que celui qui est sans péché parmi vous lapide cette femme*, qu'ils se reconnurent tous coupables eux-mêmes du crime dont ils étaient venus accuser cette malheureuse créature. Ils reconnurent qu'adultères par rapport au corps, ils l'étaient encore davantage par rapport à l'esprit, ne faisant qu'adultérer, gâter, réduire à de vaines apparences, à des pratiques stériles l'accomplissement de la parole et de la loi de Dieu. Ils virent que Jésus-Christ les avait connu mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes, ayant écrit tout au long, sur le pavé, la sale histoire de leur cœur. Abasourdis, dit saint Augustin, épouvantés, terrassés comme d'un trait de la justice de Dieu, ils n'osèrent donc plus articuler un seul mot, et moins encore insister sur la condam-

nation de la femme (1); et, se voyant donnés en spectacle d'opprobre à tout le peuple, la consternation dans l'âme, la rougeur sur le front, le silence sur les lèvres, humiliés, confondus, écrasés, ils se retirèrent, dit l'Évangéliste, l'un après l'autre, en commençant par les plus vieux. Car les vieux hommes, aussi bien que les vieilles femmes, sont d'ordinaire plus méchants, plus injustes, plus coupables et plus dévergondés que les jeunes garçons et les jeunes filles; *Audientes autem unus post unum exibant, incipientes a senioribus* (v. 9).

Ce châtiment des pharisiens ne vient pas toujours, il est vrai, frapper en cette vie les tristes imitateurs de leur injustice, de leur hypocrisie et de leur obstination. Mais ils ne perdront rien pour attendre : ce châtiment, pour être ajourné, n'en sera que plus redoutable. Ce qui vient d'arriver aujourd'hui au jugement que Jésus-Christ a fait d'une poignée d'hommes, n'est que le prélude, l'essai, la figure du jugement que ce même JUGE DES VIVANTS ET DES MORTS portera sur tous les hommes à la fin du monde. Dans ce jour redoutable aussi, la lumière divine, descendant du trône du Juge souverain, chassera, comme l'a prédit saint Paul, toutes les ténèbres, mettra au grand jour tous les mystères d'iniquité qui étaient restés dans ce monde cachés au fond des cœurs, sous le masque d'une probité affectée ou d'une profonde hypocrisie; *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit*

---

(1) « Cum percussisset eos telo justitiæ, non ausi sunt damnare « mulierem, qui, seipsos intuentes, similes invenerunt. »

consilia cordium (I *Corinth.*, v). Comme aujourd'hui l'histoire secrète de l'âme des pharisiens a été par Jésus-Christ dévoilée aux yeux d'un seul peuple, l'histoire secrète de tous les pécheurs sera, par la puissance de la même lumière, dévoilée aux yeux de tous les peuples, de tout le monde. A la lueur de cette redoutable lumière, chaque pécheur sera connu parfaitement par tout le monde pour ce qu'il a été, et mieux encore qu'il ne s'est jamais connu lui-même ; *Cognoscam sicut cognitus sum* (I *Corinth.*, XIII). La conduite de la miséricorde, de la justice et de la providence de Dieu, si calomniée par tant d'esprits orgueilleux et d'âmes perverses, sera connue, justifiée, vengée, et obtiendra un complet triomphe ; *Ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris* (*Psal.* L). Dans ce jour de colère, de consternation, d'amertume, d'angoisse, d'effroi pour les pécheurs, l'iniquité, démasquée à la face de l'univers, convaincue de ses torts par la seule manifestation publique de ses œuvres, pliera son front, abaissera son regard, fermera ses lèvres ; *Omnis iniquitas oppilabit os suum* (*Psal.* LVI) ; et tous les réprouvés, condamnés bien plus par le témoignage de leur propre conscience et par le témoignage du monde que par le jugement de Dieu, se retireront comme les pharisiens de l'Évangile, s'achemineront eux-mêmes, ainsi que Jésus-Christ l'a prédit, à la rencontre de leur éternel supplice, tandis que les justes, au comble de la gloire, de la joie et du bonheur, s'en iront posséder la vie éternelle; *Et ibunt ii in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam* (*Matth.*, XXV).

En attendant, qu'il est beau, qu'il est magnifique et glorieux, ce triomphe que notre divin Sauveur a remporté aujourd'hui sur ses lâches ennemis ! Les pharisiens étaient venus devant lui en accusateurs, et ils en sont partis, chassés et punis comme des criminels. Ils étaient venus insulter Jésus-Christ, et sont partis recouverts de confusion, au milieu des railleries et des sifflets du peuple. Ils étaient venus accuser, convaincre, condamner Jésus-Christ comme coupable, et ils sont partis après l'avoir expérimenté leur juge, leur Seigneur, leur Dieu. Ainsi que l'avait prêché David, ils sont tombés eux-mêmes dans le fossé qu'ils avaient creusé à l'innocence ; ils ont été pris eux-mêmes aux filets qu'ils avaient tendus à la vérité ; *Incidit in foveam quam fecit. Comprehenduntur in consiliis quibus cogitant* (*Psal.* VII et X). Oh ! que les récits de l'Évangile sont étincelants de lumière dans leur simplicité ! Oh ! que la divinité de notre Sauveur en rejaillit de toute part d'une manière sensible et resplendissante !

Mais, après avoir entendu la voix de la vérité de notre divin Seigneur, écoutons maintenant, nous dit saint Augustin, la voix de la mansuétude de son cœur (1), et admirons la bonté que, dans cette admirable circonstance, il a fait éclater à côté de sa justice ; *Propter mansuetudinem et justitiam deducet me mirabiliter dextera tua ;* et dédommageons-nous de l'effroi que nous a causé le châtiment de l'obstination, par la vue consolante de l'absolution qu'obtient le repentir.

---

(1) « Audivimus vocem justitiæ, audiamus vocem mansuetu-« dinis. »

DEUXIÈME PARTIE.

LA BONTÉ ET LA VÉRITÉ DU SEIGNEUR DANS L'ABSOLUTION DE LA FEMME ADULTÈRE.

§ 9. Explication du mystère de Jésus-Christ qui s'abaisse et de la femme coupable qui reste debout. — Touchante manière dont le Seigneur l'absout.

L'ÉVANGILE que nous expliquons nous dit que les scribes et les pharisiens, aussi bien que la foule, s'étant retirés, il ne resta que Jésus et l'accusée debout devant lui, au milieu de la cour du temple; *Et remansit solus Jesus, et mulier in medio stans* (v. 9). C'est-à-dire, remarque saint Augustin, qu'il ne resta que la pécheresse en présence de son Sauveur, la malade en présence de son médecin céleste, la misère de l'homme en présence de la miséricorde de Dieu (1).

Mais est-il possible que le pécheur s'humilie, se confonde, se repente de son péché aux pieds de Jésus-Christ, sans obtenir de lui son pardon? Est-il possible que l'âme malade découvre au céleste Médecin ses infirmités, ses plaies, sans en être guérie? Est-il possible que la misère de l'homme réclame, sollicite la miséricorde de Dieu, sans l'obtenir? Non, non, mes frères, cela n'est pas possible; cela n'est jamais arrivé et n'arrivera jamais. Et c'est ce dont l'Évangéliste a voulu nous avertir en nous disant que la femme demeura DEBOUT devant Jésus-Christ; *Et mulier in medio stans.*

---

(1) « Remansit peccatrix et Salvator; remansit ægrota et medicus; « remansit miseria et misericordia. »

Oh ! que tout est grand, sublime dans les saints Évangiles ! Oh ! que même les circonstances les plus insignifiantes, en apparence, renferment de grands mystères et d'importantes leçons ! Par ces mots : La femme restant debout, saint Jean a voulu nous peindre, moins la position du corps de l'accusée que l'état et la condition de son âme. Il a fait allusion à ce précieux être debout dont a parlé saint Paul, lorsqu'il a dit : Celui qui est debout, qu'il prenne garde de ne pas tomber ; *Qui stat, videat ne cadat.* C'est-à-dire que saint Jean a fait allusion à la grâce, à l'amitié de Dieu. Car l'âme debout, c'est l'âme à l'état de grâce et d'amitié avec son Dieu. Il a voulu nous dire donc que l'âme de cette pauvre femme, quelques instants avant malade et même morte, et gisant à terre à cause de son péché, maintenant, par son repentir, par sa confusion et par sa douleur, s'est redressée et demeure *debout*, étant revenue à la santé et à la vie devant Dieu. Mais ce changement, ce prodige n'a rien d'étonnant, nous dit Éricius ; Jésus-Christ vient de montrer, dans cette circonstance, que lui, c'est le Dieu dont il est écrit que, en abaissant, en écrasant l'orgueil d'une main, il relève et exalte l'humilité de l'autre ; *Hunc humiliat, et hunc exaltat* (*Psal.* LXXIV). En effet, le voici, ce puissant Seigneur, qui, après avoir, de l'autorité de sa justice, terrassé les accusateurs superbes de la femme, relève de son abjection cette pauvre accusée, et la réhabilite par un grand et ineffable don de sa pitié (1). Et saint Augustin a dit

---

(1) « Qui accusatores justitiæ auctoritate prostravit, eam quæ « accusabatur, magno pietatis munere sublevavit. »

aussi : Celui qui avait chassé les adversaires de la femme par le trait de sa langue, le voici tournant vers l'accusée le regard de sa miséricorde (1).

Remarquez aussi, nous dit encore l'Émissène, que l'Évangéliste ne nous a appris que la femme est demeurée debout, *Mulier stans*, qu'après nous avoir dit que Jésus-Christ s'était incliné ; *Jesus inclinavit se deorsum*. Oh ! le grand et touchant mystère qui est contenu dans ce contraste de mots de Jésus-Christ qui s'abaisse et de la femme qui se relève ! C'était nous dire : Que la MISÈRE ne s'est relevée que lorsque la MISÉRICORDE de Dieu est descendue (2) ; qu'à peine la bonté de Jésus s'est inclinée à la pitié et au pardon, la pécheresse s'est redressée, est revenue à la grâce et à la vertu. C'était nous dire que l'homme ne se relève pas, si Jésus-Christ ne s'abaisse ; que l'homme ne monte pas, si Jésus-Christ ne descend ; que l'homme ne vit pas, si Jésus-Christ ne meurt. Ce fut nous dire que l'infirmité de notre Sauveur est toute notre force ; que ses humiliations sont notre gloire ; que sa mort est notre vie ; et que ce n'est, dit saint Augustin, que parce que le Fils de Dieu est descendu sur la terre, que l'homme a reçu le secours, la force, les ailes pour s'élever jusqu'au ciel (3).

En attendant, la pauvre pécheresse dont il s'agit est encore en présence du Seigneur, les yeux bas, humi-

---

(1) « Qui adversarios repulerat lingua, oculos mansuetudinis in « illam levavit. »

(2) « Liberata est miseria, labente misericordia. »

(3) « Descendit Deus ad terram, ut homo in cœlum ascenderet. »

liée, dit saint Augustin, tremblante, et craignant de s'entendre condamner par celui qui seul avait le droit de la juger et de la punir, parce que c'était le seul sans péché. Mais c'est tout le contraire qui arrive. Car Jésus, se redressant et changeant en ton d'une amabilité infinie le ton de sévérité dont il avait parlé aux accusateurs, dit à l'accusée : Femme, où sont-ils donc ceux qui t'accusaient? Ils ont disparu, n'est-ce pas? et tu n'as été condamnée par personne; *Dixit ei Jesus : Mulier, ubi sunt qui te accusabant? Nemo te condemnavit* (v. 10)! C'est vrai, répondit la femme; c'est vrai, Seigneur; tout le monde m'accusait, et personne ne m'a condamnée; *At illa dixit : Nemo, Domine* (v. 11). Eh! bien, reprit Jésus-Christ, ni moi non plus je ne te condamnerai pas; *Dixit autem Jesus : Neque ego te condemnabo* (*Ibid.*). O bon, ô doux et très-aimable Seigneur! que de miséricorde, d'indulgence, de mansuétude n'y a-t-il pas dans cette parole : « Ni moi non plus je ne te condamnerai pas? » Ah! cette parole m'encourage, me relève, porte dans mon âme l'espérance, la consolation et la paix! Je ne crains plus, Seigneur, à la vue de mes péchés, puisque j'ai affaire à un Dieu si doux, si indulgent et si miséricordieux! Par cette grande et aimable parole, je suis assuré qu'une fois que je m'en remets à vous, à vous seul, je ne serai ni repoussé, ni condamné, ni puni, mais que le pardon me sera accordé; *Neque ego te condemnabo*. Ah! les hommes réservant l'indulgence pour eux-mêmes n'ont que de la sévérité, de l'injustice pour les autres. Ils ne savent leur rien pardonner; ils ne leur pardonnent pas même leurs vertus. Tandis que vous, Seigneur, vous

pardonnez même les péchés, les péchés par lesquels on a eu le malheur de vous offenser vous-même. Ah! c'est qu'ils sont hommes, et que vous êtes Dieu. Oh! qu'elle soit bénie, louée, votre miséricorde! Pour moi, je déclare, avec le prophète, que je la chanterai à jamais cette miséricorde infinie qui, pécheur, ne m'a pas abandonné, ne m'a pas puni, ne m'a pas écrasé, mais m'a toléré, m'a attendu, m'a rappelé, m'a pardonné, et m'a fait rentrer au nombre des enfants et des amis de mon Dieu. Oui, je ne me lasserai jamais d'admirer, de bénir, de louer, d'exalter cette douce miséricorde pendant ma vie : heureux, si je pouvais en faire de même pour toute l'éternité! *Misericordias Domini in æternum cantabo* (*Psal.* LXXXVIII)!

§ 10. Énormité du péché d'adultère. — En absolvant la femme coupable de ce péché, Jésus-Christ n'en a pas atténué la malice. — Il n'a fait éclater que la vérité de sa promesse : Que le pardon est assuré au repentir.

Mais, d'après la prophétie, l'œuvre du Messie aurait été accomplie par la *vérité* aussi bien que par la *justice* et la *mansuétude* ou la *bonté* (1); et c'est par l'accord de ces trois vertus qu'elle aurait été une œuvre unique, admirable, divine; *Propter veritatem, et mansuetudi-*

(1) Le mot *mansuétude* dérive, même au latin, du mot *man*, synonyme de *bon*; et de là les mots *humanus*, *inhumanus*, humain, inhumain. La mansuétude dit donc plus que la *douceur*. Celle-ci est plutôt dans les manières; celle-là est dans le cœur et dans les manières aussi. C'est la *bonté* convertie en nature, c'est la miséricorde traduite au dehors dans tous les actes, dans toutes les paroles. C'est pour cela que, dans cette homélie, nous rendons le mot du prophète *mansuetudinem* par les mots « miséricorde et bonté. »

nem, et justitiam deducet te mirabiliter dextera tua. Ailleurs, élevant la grandeur du dogme par les images et les grâces de la poésie, le même prophète avait dit encore : Le jour viendra où l'on verra la miséricorde et la vérité allant à la rencontre de la justice, s'embrassant mutuellement, et se donnant le baiser de la paix, de la réconciliation et de l'amour, afin de régner ensemble, de triompher ensemble dans l'œuvre du Rédempteur ; *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt* (*Psal.* VIII). Or, nous n'avons vu jusqu'ici que la justice et la mansuétude ou la miséricorde du Seigneur se manifestant d'une éclatante manière dans l'histoire de la femme adultère ; maintenant, il faut que nous y voyions aussi le triomphe de la vérité, qui ne s'est jamais séparée, qui ne peut pas se séparer de la miséricorde et de la justice, dans l'œuvre de Dieu pour la justification et le salut de l'homme.

Rien n'est certainement plus doux, plus aimable, que cette parole que le divin Sauveur a adressée à la femme convaincue d'adultère : « Personne ne t'a con- « damnée, ni moi non plus je ne te condamnerai pas. » Mais comment? dira-t-on, l'adultère pour une femme n'est-il pas les plus grand de tous les attentats qu'elle puisse commettre contre l'honneur du mari, contre la paix de la famille, contre la légitimité et le bonheur des enfants? L'adultère n'est-il pas le crime qui, tout à la fois, porte atteinte à la propriété la plus chère, foule aux pieds la foi la plus sacrée, profane la sainteté du lit nuptial, et brise un lien que Dieu même a consacré? L'adultère n'est-il pas le crime qui, en confondant les

corps des hommes, comme se confondent les corps des brutes, par l'instinct et non par la raison, sépare les cœurs, renverse la pudicité, et introduit dans le sanctuaire de la famille la discorde, le meurtre, l'infamie, le malheur? L'adultère n'est-il pas le seul crime contre les mœurs que les Grecs et les Romains, les Perses et les Égyptiens, les Parthes et les Arabes, les peuples civilisés aussi bien que les peuples barbares, les peuples professant la vraie religion aussi bien que les peuples qui ont professé des religions fausses, ont tous et toujours puni du dernier supplice? L'adultère n'est-il pas enfin ce crime que même la loi de Moïse ordonnait d'ensevelir sous une grêle de pierres, dans la personne de ceux qui s'en rendaient coupables? Comment donc le même péché que le Dieu de la Loi paraissait vouloir punir d'une manière si sévère, est-il aujourd'hui laissé impuni, est-il excusé, pardonné, absous entièrement par le Dieu de l'Évangile? Seigneur, disait saint Augustin à Jésus-Christ à cette occasion; Seigneur, qu'avez-vous donc fait, qu'avez-vous donc dit? Cette indulgence de votre part n'est-elle pas une espèce d'encouragement et de faveur que vous venez d'accorder au péché (1)?

Ah! je me trompe; il n'y a rien de tout cela, ajoute le même Père (2). Le Dieu auteur de la justice, le Dieu source de la miséricorde est aussi le Dieu de la vérité; et Jésus-Christ, fils de Dieu et vrai Dieu lui-même, est, lui aussi, tout cela; *Christus veritas est* (I *Joan.*, v). En

(1) « Quid est Domine? faves peccatis? »
(2) « Non ita plane. »

exerçant sa justice, en accordant sa miséricorde, il n'oubliera donc pas, il ne peut pas oublier de rendre hommage à sa loi de vérité. Écoutez donc.

D'abord, en disant à la femme coupable : « Où sont-ils donc ceux qui t'accusaient? » le Seigneur, disent les Pères et les interprètes, inspira, par l'action secrète de sa grâce, à cette pécheresse, un regret sincère, une contrition parfaite de son péché, et le désir et la prière du pardon, et la confiance de l'obtenir (1). Et la plus grande miséricorde, la vraie miséricorde que, dans cette circonstance, Jésus-Christ a accordée à la femme adultère, n'est pas dans l'acte extérieur par lequel il l'a arrachée des mains des pharisiens, mais dans l'acte intérieur par lequel il l'a convertie ; ce n'est pas dans le moyen par lequel sa sagesse l'a délivrée de la mort du corps, mais dans le trait par lequel sa grâce l'a rappelée à la vie de l'âme. Alors, touchée, conquise par cette grâce, cette heureuse pécheresse vit s'accomplir en elle et par elle, dit saint Augustin, la prophétie : « Que l'abîme aurait invoqué l'abîme, et que l'abîme aurait répondu. » C'est-à-dire que l'abîme de la profonde misère de cette âme noyée dans le désordre du péché eut recours à l'abîme de la miséricorde de Dieu ; et cet abîme de la miséricorde de Dieu lui répondit par l'absolution et le pardon (2). Car, la femme ayant répondu à Jésus-Christ : « C'est vrai, « Seigneur, personne ne m'a condamnée : *Nemo Do-*

---

(1) « Inspiravit dolorem de peccatis (*Cornelius à Lapide*). »

(2) « Tum abyssus abyssum invocavit : abyssus miseriæ abyssum « misericordiæ. »

« *mine;* » ce fut comme si elle lui eût dit encore : « C'est cela qui me donne l'espérance, l'assurance même que vous, Seigneur, vous non plus, ne me condamnerez. Ah ! le Fils de Dieu ne sera pas moins indulgent que les fils des hommes. S'ils ont renoncé à la pensée de m'accuser, vous aussi, parce que vous êtes le Seigneur, vous vous abstiendrez de me condamner. Mais il ne me suffit pas que votre miséricorde m'ait délivrée de la mort dont me menaçaient mes accusateurs ; je veux, j'implore aussi votre miséricorde qui pardonne, qui efface à vos yeux mon péché ; et c'est aussi cette miséricorde que j'espère obtenir de votre mansuétude et de votre bonté, afin qu'il soit vrai qu'aujourd'hui tous me pardonnent, le ciel et la terre, les hommes et Dieu ; et que je puisse répéter, en toute vérité, que personne ne m'a condamnée : *Nemo te condemnavit? Nemo, Domine.*

En second lieu, ces mêmes mots de la femme adultère : « C'est vrai, Seigneur, personne ne m'a condamnée, » peuvent se traduire de cette autre manière : « Je reconnais, j'avoue, Seigneur, que la faute pour laquelle on m'a amenée à vos pieds est vraie. Je l'ai réellement commise ; en sorte que je méritais bien, je le reconnais encore, d'être condamnée ; et si je ne l'ai pas été, c'est à votre miséricorde que je le dois. Mais je regrette, je déteste cette faute qui a failli me faire perdre en même temps la vie du corps et celle de l'âme. Me refuserez-vous donc votre pardon ? Je ne puis pas le croire. Car vous avez promis le pardon au repentir, la grâce à la prière, le salut à l'humiliation. Ah ! je ne partirai donc pas d'ici avant que vous aussi ne m'ayez pardonné, afin que je sois exempte de toute

condamnation et de tout péché : *Nemo te condemnavit? Nemo, Domine.*

Jésus-Christ a donc vu la sincérité avec laquelle cette pauvre créature regrette sa faute; l'humilité avec laquelle elle la confesse; la résignation avec laquelle elle était prête à subir la punition temporelle qu'elle avait méritée; la patience avec laquelle elle avait supporté les invectives des pharisiens et la honte publique de sa propre personne. Jésus-Christ a vu la ferveur avec laquelle elle prie, la confiance avec laquelle elle espère, la sainte rougeur de la pénitence avec laquelle elle se confond, s'abaisse, s'anéantit devant la majesté du Dieu qu'elle a offensé ; et c'est, dit Euthymius, en considération d'un repentir si sincère, d'une confession si humble, d'une prière si fervente, d'une confiance si ferme, que le Fils de Dieu prononça cette grande et ineffable parole que Dieu seul peut prononcer par son propre droit et en toute vérité : « Je te pardonne ; ni moi non plus je ne te condamnerai pas : *Neque ego te condemnabo* (1). » En sorte que par cette parole, dit le vénérable Bède, Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, a absous la femme non-seulement de la peine, mais aussi de la coulpe; non-seulement de la mort, mais aussi du péché; et tout en ayant eu compassion d'elle en tant qu'homme, il l'a sauvée en tant que Dieu (2). C'est ainsi que le divin Sauveur a fait triompher la vérité de ses promesses, tant de fois répétées dans les Livres saints : « Que

(1) « Cum sciret quod illa toto corde pœniteret (*Expos.*). »

(2) « Quia Deus et homo erat, miseratur ut homo, absolvit ut « Deus. »

l'humble repentir, le repentir sincère et efficace n'est jamais repoussé de la part de Dieu, et que le pardon lui est toujours assuré : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies* (*Psal.* L). »

§ 11. Grande parole par laquelle, dans cette même circonstance, le Seigneur a encore flétri l'adultère. — Ce péché, quoi qu'en disent les mondains, est toujours un grand péché aux yeux de Dieu.

Mais le Dieu de sainteté ne s'en tint pas là. Faites attention, nous dit encore saint Augustin, à ce qui suit dans ce même récit de l'Évangile (1); et voyez comment le Fils de Dieu, tout en ratifiant la vérité de ses consolantes promesses, a confirmé aussi la vérité de ses terribles menaces. Car, en renvoyant la femme, acquittée de l'accusation qu'on avait articulée contre elle, il lui dit ces paroles : « Va, mais garde-toi bien « de pécher de nouveau : *Vade, et jam amplius noli peccare* (v. II). » Ainsi donc, poursuit saint Augustin, Jésus, dans cette occasion, en absolvant et sauvant le pécheur, n'a pas moins condamné et flétri le péché (2); il n'a ni excusé ni atténué l'adultère, encore moins l'a-t-il encouragé; car il n'a pas dit à la femme : « Va, et vis encore comme bon te semble ; mon indulgence et mon pardon te sont assurés (3). » Il ne lui a pas dit : « Quelque grands, quelque nombreux que seront les péchés que tu pourras commettre à l'avenir, ma misé-

(1) « Attende quod sequitur. »

(2) « Ergo et Dominus damnavit, non hominem, sed pecca- « torem. »

(3) « Non dixit : Vade, et vive sicut vis; de mea liberatione esto « secura. »

ricorde saura bien te délivrer non-seulement de toute peine temporelle, mais aussi des peines éternelles de l'enfer (1). » Mais en lui disant au contraire : « Garde-toi bien de retomber dans le péché, » ce fut comme s'il lui eût dit : « Absoute de tes péchés commis, ne va pas croire que tu seras , avec la même facilité, délivrée des péchés que tu voudrais une autre fois commettre; exempte de toute peine que tu avais encourue, ne va pas te croire aussi à l'abri de toute peine que tu pourrais encourir à l'avenir. Tranquille donc quant à tes fautes passées, crains et tremble toujours pour tes fautes futures (2). »

En sorte que la grande parole du Seigneur à la femme adultère pénitente : « Va, et garde-toi bien de pécher de nouveau, » a une double signification, une double portée. La première de ces significations est une condamnation véritable du péché dont cette femme s'était rendue coupable. Car il est clair, évident, qu'en lui disant : « Garde-toi bien de pécher de nouveau, » Jésus-Christ, tout en la détournant de tout péché dans l'avenir, lui reproche son péché passé ; et qu'il a voulu lui dire, lui confirmer, qu'en se livrant à l'amour de tout homme autre que son mari, cette femme avait vraiment commis un péché, et un grand péché.

Nous venons de voir que les Scribes et les Pharisiens étaient tous coupables, tous souillés du même péché qu'ils se montraient si zélés de voir punir dans la

---

(1) « Non dixit : Quantumcumque peccaveris, ego te ab inferni « ardoribus liberabo. »

(2) « Facta secura de præterito, cave futura. »

femme ; et qu'ils étaient tous des adultères, mais des adultères par habitude, par système ; des adultères dévergondés, endurcis, obstinés. Nous venons de voir que n'ayant, eux, répondu que par un mouvement intérieur d'obstination infernale à l'invitation à se convertir que l'aimable Sauveur leur avait adressée, il les a tous sévèrement et redoutablement punis de ce péché, quant au présent, en les démasquant tous en présence du peuple, en les accablant de honte et de confusion ; et quant à l'avenir, en écrivant leurs noms sur la terre, c'est-à-dire sur la liste affreuse des réprouvés de l'enfer. Mais Jésus-Christ ne s'est pas contenté dans cette circonstance de flétrir l'adultère en le punissant, dans la personne des pécheurs impénitents. Par cette parole : « Garde-toi bien de retomber dans le péché, » il a flétri de nouveau ce péché, même en le pardonnant, dans la personne de la pécheresse repentante, et faisant éclater en même temps la miséricorde, qui pardonne au repentir, et la justice qui punit l'obstination. Voilà donc une double condamnation, solennelle, publique, une double flétrissure éclatante et redoutable du même crime.

Comprenez donc bien cette leçon sévère, ô vous tous qui ne voyez ou n'affectez de voir dans l'adultère qu'une faiblesse plutôt qu'un crime, un égarement du cœur plutôt qu'un acte pervers de la volonté, un oubli plutôt qu'une violation de la loi de Dieu.

On a eu beau adoucir dans ces derniers temps la sévérité de la peine de l'ancienne législation touchant l'adultère ; on a eu beau en atténuer, en ennoblir même la coulpe, en ne le nommant qu'un trait de

bonne amitié ou de *galanterie* ; on a eu beau l'encourager en l'écartant, par la licence de la presse, par le cynisme des spectacles, du nombre des atteintes à la morale, et en l'érigeant même en vertu ; on n'a pas pu réussir encore, et on ne réussira jamais à obtenir que la partie innocente s'y résigne, et ne le regarde pas comme une blessure mortelle au cœur dont on ne peut guérir, comme l'affront le plus sanglant qu'on ne peut effacer que dans le sang. Vos papiers publics sont là, nous prouvant que, tant de divisions scandaleuses, tant de haines implacables, tant de duels, d'empoisonnements, de meurtres, de suicides, dont le récit vient tous les jours attrister la société, n'ont que l'adultère pour principe, pour motif et pour cause. (1).

---

(1) Dans le Livre sacré des PROVERBES, il est dit ceci (et ceci est et sera toujours une grande vérité) : « Le vol n'est pas un grand crime, car ordinairement on ne vole que lorsqu'on a faim. Et d'ailleurs, le voleur, surpris en flagrant délit, est condamné (d'après la loi juive) à payer sept fois plus que ce qu'il a volé ; et s'il ne le peut pas, il doit donner tout ce qu'il possède ; et tout est dit. Mais l'homme qui se laisse aller à l'adultère, n'a pas de cœur ; et il se couvre de turpitude et de honte, et son opprobre ne sera jamais effacé. Il perd son âme et expose sa vie, car la jalousie et la fureur du mari outragé ne lui pardonnent pas. On a beau le prier et le faire prier, cet époux déshonoré ; on a beau lui faire de grands cadeaux pour l'indemniser et l'apaiser ; le désir de tirer vengeance un jour ne le quittera jamais ; *Non grandis est culpa, cum quis furatus fuerit ; furatur enim, ut esurientem impleat animam. Deprehensus quoque reddet septuplum, aut omnem substantiam domus suæ tradet. Qui autem adulter est, propter cordis inopiam, perdet animam suam ; turpitudinem et ignominiam congregat sibi, et opprobrium illius non delebitur. Quia zelus et furor viri non parcet in die vindictæ, nec acquiescet*

Or, si tous les artifices des passions, s'appuyant sur l'incrédulité, n'ont pu changer, modifier même l'opinion des hommes touchant ce crime, vous concevez bien, mes frères, qu'ils ont encore moins pu changer, modifier même, ce même sujet, la sévérité de la loi et de la justice de Dieu. Cette justice n'en punit pas moins, même dans cette vie, les peuples où ce désordre règne, les livrant aux horreurs des discordes civiles, des révolutions, de la misère, de la peste, de la guerre, de la servitude ; et quant à la vie future, Dieu n'a pas rétracté, modifié, que je sache, l'arrêt sévère qu'il a fait promulguer au monde par l'organe de saint Paul, disant que l'adultère, si le repentir ne l'a pas effacé, suffit à lui seul pour exclure à jamais du royaume de Dieu l'âme qui s'en est rendue coupable ; *Neque adulteri regnum Dei possidebunt* (I *Corinth.*, VI).

§ 12. Les rechutes dans le péché. — Danger de l'obstination, et bonheur du repentir. — Il faut espérer dans la miséricorde de Dieu mais sans oublier sa justice.

Mais la même parole du Seigneur : « Va-t-en, et garde-toi bien de pécher de nouveau, » a une autre signification encore plus étendue et plus importante. C'est un avertissement à tous les pécheurs sur le danger qu'il y a de revenir au péché, de se familiariser avec le péché, de s'enfoncer dans le péché ; et, tout en ayant donné dans cette occasion un exemple de sa miséricorde, afin que personne ne désespère, le divin Maître a aussi ajouté un mot grave, afin que personne ne pré-

---

cujusquam precibus; nec suscipiet pro redemptione dona plurima (*Proverb.*, VI). »

sume. C'est la répétition de ce qu'il avait dit ailleurs aux pécheurs : « Que le Dieu qui a promis le pardon au repentir, n'a pas promis une longue vie à la présomption. Que rien n'est plus juste ni n'arrive plus souvent que ce fait : Que tout pécheur s'encourageant, se livrant au péché sur l'espérance de la miséricorde de Dieu, ne retrouve plus cette miséricorde lorsqu'il la cherche ; et partant, qu'il finit la vie dans son péché ; *Quæretis me, et non invenietis ; et in peccato vestro moriemini* (*Joan.*, VII).

Craignons donc qu'une mort prochaine, imprévue, subite, ne prévienne et ne rende impossible notre conversion. Ne tardons pas, comme le Saint-Esprit nous en avertit dans les Livres saints, d'accomplir, pendant que la grâce nous appelle, que la santé nous assiste, nos desseins de retour à Dieu, que nous avons tant de fois formés, que nous avons ajournés toujours, et que nous n'avons jamais exécutés. Cessons de les renvoyer encore, ces plans, à un temps dont nous ne sommes pas les maîtres, et qui peut bien nous manquer ; et prévenons à notre tour ce jour redoutable dans lequel la colère de Dieu surprend subitement et écrase celui qui a abusé pendant de longues années de la miséricorde de Dieu ; *Ne tardes converti ad Dominum ; neque differas de die in diem. Subito enim venit ira illius ; et in tempore vindictæ disperdet te* (*Eccli.*, V).

Ah ! ces deux mots : OBSTINATION et REPENTIR, résument à eux seuls la condition morale, et décident du sort de tous les hommes qui ont perdu l'innocence. Ces hommes ne sont que *pénitents* ou *obstinés ;* et, selon qu'ils sont l'une ou l'autre chose, ils seront sauvés ou

ils seront condamnés. Il n'y a pas de milieu. La miséricorde de Dieu est sans doute infinie; mais sa justice l'est tout de même. C'est pour cela, dit saint Grégoire, que le Prophète en s'écriant : « Seigneur, que vous êtes miséricordieux et compatissant, » n'a pas manqué d'ajouter : « Et que vous êtes juste! » *Misericors Dominus et miserator et justus* (*Psal.* cxi). Que ceux donc qui se plaisent à considérer la grandeur, les charmes de la miséricorde dont Jésus-Christ a fait usage envers la femme adultère, n'oublient pas la vérité de la menace de sa justice qu'il lui a faite par ces mots : « Va-t'en, et garde-toi bien de pécher de nouveau (1). »

Espérons toujours dans la miséricorde de Dieu, afin de nous relever et de nous convertir; mais rappelons-nous toujours aussi la vérité de ses menaces et la justice de ses punitions, afin de ne pas retomber dans le péché, afin de ne pas nous endormir au sein du péché. C'est en faisant régner admirablement ensemble la justice, la miséricorde et la vérité, que le Rédempteur divin a accompli le salut du monde; et ce n'est que l'œil toujours fixé à ces trois attributs de Dieu, que nous pouvons aussi accomplir notre salut; *Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam deducet te mirabiliter dextera tua.* Ainsi soit-il.

---

(1) « Intendant ergo qui amant in Domino mansuetudinem, et « timeant veritatem. »

V

LA VEUVE DE NAIM (*).

OU

L'ÉGLISE-MÈRE ET LA MÈRE-ÉGLISE.

(Luc, chap. VII,)

HOMÉLIE

« *Quæ sursum est Hierusalem, libera est ; quæ est mater nostra ;*

« La Jérusalem d'en haut est libre ; et elle est notre mère (*Galat.*, IV). »

INTRODUCTION.

§ 1. Pourquoi Dieu a créé les deux sexes. — Le mariage, figure de l'union de Jésus-Christ et de l'Église. — La femme mère, figure de l'ÉGLISE-MÈRE et de LA MÈRE-ÉGLISE. — Ce sont ces mystères qu'on se propose de montrer en action dans l'histoire de la veuve de Naïm.

APRÈS avoir créé l'intelligence sans la matière, l'ange; et la matière sans l'intelligence, les corps, Dieu voulut

(*) La ville de Naïm (mot hébreu signifiant *Belle*) n'avait ce nom qu'à cause de la beauté de sa forme et de l'aménité de sa position ; elle était dans la province de Galilée, à une petite lieue du mont Thabor. Jésus-Christ s'y rendait en sortant de Capharnaüm, après avoir guéri le serviteur du Centurion (*Matth.*). Le prodige dont il s'agit ici eut lieu vers la fin du mois de mai de la seconde année de la prédication du Seigneur. Saint Luc seul nous a fait le touchant récit de ce beau miracle de notre aimable Sauveur, qu'on lit à la Messe du jeudi après le quatrième dimanche du Carême, à la Messe du quinzième dimanche après la Pentecôte, et à la Messe du jour de sainte Monique, mère de saint Augustin, et cela par la raison qui sera expliquée dans le cours de cette même homélie.

aussi créer l'homme, l'être en même temps intelligence et matière, esprit et corps, afin qu'il y eût des êtres de toutes les nuances, afin qu'il y eût ordre complet, harmonie, perfection dans l'univers.

Mais pourquoi, ayant voulu former l'homme, Dieu l'a-t-il formé de manière à ce que ni l'homme ne puisse engendrer sans la femme, ni la femme sans l'homme? En d'autres termes, pourquoi Dieu n'a-t-il pas formé l'homme d'un seul sexe, pouvant, comme la plupart des plantes, se reproduire tout seul en lui-même et par lui-même?

C'est, dit le grand saint Thomas, parce que la vie *spécifique* de la plante étant dans la faculté d'engendrer, les deux vertus, la vertu active et la vertu passive, par lesquelles toute génération se fait, doivent se trouver toujours et en même temps dans la plante. Mais la vie *spécifique* de l'homme n'était pas dans la faculté d'*engendrer*, mais dans la faculté de *comprendre,* comme la vie *spécifique* de la brute est dans la faculté de *sentir*, les deux vertus nécessaires à la génération ont dû se trouver, par rapport à la brute, et à plus forte raison par rapport à l'homme, dans deux individus distincts de la même espèce; et de là la nécessité de deux sexes pour la reproduction de la brute, et bien plus encore pour la reproduction de l'homme (1).

Mais, indépendamment de cette grande raison, résultant de l'essence même des êtres dans l'ordre natu-

---

(1) Voyez le passage qui contient cette profonde doctrine du Docteur angélique, à la fin de cette homélie.

rel, il y a, dit encore saint Thomas en commentant saint Paul, une raison *sacramentelle,* de l'ordre surnaturel, par laquelle Dieu fit l'homme mâle et femme, et établit les deux sexes dans l'espèce humaine; *Masculum et fœminam creavit eos* (*Gen.* I, 27). Cette raison la voici :

Ce n'est pas une pensée dévote, une idée ascétique, mais c'est une vérité de foi que saint Paul nous a révélée, que le premier Adam n'a été que le type, le modèle en petit du SECOND ADAM ou de JÉSUS-CHRIST; *Adam qui est forma* FUTURI (*Rom.*, I); et que dans tout ce que Dieu fit, au commencement du monde, pour l'homme, dans l'homme et par l'homme, son principal dessein, sa pensée dominante, fut, dit Tertullien, de figurer, d'ébaucher les mystères du Verbe qui devait se faire homme (1).

Or, il avait été fixé dans les conseils éternels que ce ne serait point par une action solitaire, immédiate, directe, mais que ce serait par le concours et le ministère d'autres hommes, appelés l'ÉGLISE, que le Verbe divin fait homme aurait engendré les fils de Dieu, et perpétué dans le monde sa mission réparatrice et sanctifiante de l'homme. En voulant donc annoncer d'avance au monde, et lui présenter en figure, par la génération charnelle de l'homme-homme, le grand mystère de la génération spirituelle de l'HOMME-DIEU, il était bien convenable que Dieu établît que, dans l'ordre naturel, les hommes ne pussent naître du père

(1) « Quidquid limo exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus. »

seul, mais du mâle et de la femme, puisque, dans l'ordre surnaturel, les fidèles ne devaient pas naître de Jésus-Christ seul, mais de Jésus-Christ et de l'Église. Ainsi cette grande parole que Dieu prononça au commencement du monde : « Il n'est pas bien que l'homme « soit seul ; faisons-lui un aide semblable à lui ; *Non « est bonum esse hominem solum. Faciamus ei ad- « jutorium simile sibi* (*Gen.*, II) ; » cette grande parole, dis-je, fut une grande prophétie. Ce fut dire que l'homme par excellence, l'homme parfait (parce qu'il aurait été Dieu et homme en même temps), Jésus-Christ, n'aurait pas été seul ; mais que dans l'Église qui serait née de son côté sur le Calvaire, comme Ève était née du côté d'Adam, il aurait eu, lui aussi, un aide semblable à lui ou rempli de son esprit, une compagne, une épouse. Ce qui a fait dire à saint Paul que l'existence et le rapprochement de deux sexes pour la génération de l'homme, ou le sacrement du mariage, n'est un grand sacrement que parce qu'il a sa raison, son modèle et son type dans l'existence et dans l'union de Jésus-Christ et de l'Église ; *Erunt duo in carne una. Sacramentum hoc magnum est, ego dico in Christo et in Ecclesia* (*Ephes.*, V).

Mais si l'Église est la vraie épouse que le Père éternel a donnée à son divin Fils pour la génération des fidèles, comme il avait jadis donné Ève pour épouse à Adam pour la génération des hommes, il s'ensuit, disait encore saint Paul, que l'Église est la Jérusalem céleste, parce qu'elle a son origine et sa base au ciel ; qu'elle est libre, parce qu'elle a le Fils de Dieu pour son époux ; et, par surcroît, qu'elle est notre mère à

nous, notre tendre, notre véritable mère; *Quæ sursum est Hierusalem, libera est; quæ est mater nostra.*

Oh! que cet oracle du grand Apôtre est consolant pour nous! Il nous apprend, il nous certifie que nous autres chrétiens nous avons une mère sur cette terre, une mère noble, grande, céleste, divine, et que cette mère est l'Église; *Quæ est mater nostra.*

C'est aussi ce touchant mystère de la maternité de l'Église que saint Luc a mis sous nos yeux et nous a fait voir en action dans la veuve de Naïm obtenant par ses larmes, de Jésus-Christ, la résurrection de son unique fils.

Étudions-le donc, ce délicieux mystère, dans ce grand prodige opéré aujourd'hui par notre divin Sauveur. Nous y verrons d'un côté la profonde misère des pécheurs, et de l'autre côté, ce qu'est, ce que vaut en elle-même l'Église, et ce qu'elle peut auprès de Dieu. Nous y verrons que la vraie Église, l'Église catholique, a pour nous les entrailles d'une mère; et aussi que la vraie mère, la mère chrétienne, exerce les fonctions, jouit en quelque sorte de la puissance de l'Église au profit de ses enfants; en deux mots : que la vraie Église est mère et que la vraie mère est l'Église. C'est le sujet de cette homélie; il ne saurait en être de plus instructif ni de plus intéressant pour tout le monde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE LA VEUVE DE NAIM, FIGURE DU MYSTÈRE DE L'ÉGLISE-MÈRE.

§ 2. Circonstances historiques de la résurrection du fils de cette veuve. — Puissance et bonté du Sauveur divin, dans l'opération de ce prodige.

La guérison du petit valet du Centurion, que le Fils de Dieu venait d'opérer à Capharnaüm, de loin et par une seule de ses paroles, ne pouvait pas être contestée. Le même peuple qui avait entendu la prière pleine de foi et d'humilité que le bon militaire avait adressée au Seigneur, afin d'obtenir cette guérison, le même peuple qui avait entendu cette réponse pleine de bonté de la part du Seigneur : « Qu'il soit fait comme vous avez cru ; » ce même peuple, dis-je, avait entendu aussi de la bouche des domestiques du même Centurion cette belle déclaration : « Qu'à leur retour à la maison, ils « avaient trouvé instantanément et parfaitement sain le « garçon qu'ils y avaient laissé mourant (*Luc*, v. 10). »

Malgré tout cela, il se trouva alors, parmi les Juifs, de ces esprits faibles à force de vouloir paraître forts, ne croyant pas aux miracles, et qui afin, dit saint Grégoire de Nazianze, d'être dispensés de croire à la guérison miraculeuse du petit valet du Centurion, avaient nié sa maladie désespérée. Que fait donc le Seigneur? Afin de confondre la témérité, la médisance de ces lâches calomniateurs lui refusant le pouvoir de guérir un malade, il va, en leur présence, ressusciter un mort (1) !

(1 « Cum de puero Centurionis dixerat aliquis, quia moriturus

C'est dans cette intention qu'accompagné par ses disciples et par la même foule qui le suivait depuis Capharnaüm, le Fils de Dieu s'achemina vers la ville de Naïm, qui était tout près ; *Deinceps ibat in civitatem quæ vocatur Naïm; et ibant cum eo discipuli ejus, et multitudo copiosa* (*Luc*, VII, 11).

Il était presque aux portes de la ville, et voilà qu'une lamentable scène se présente à ses yeux. Un jeune homme, enfant unique, espérance, délices uniques d'une mère veuve, moissonné impitoyablement à la fleur de son âge par la main de la mort, était porté au tombeau ; et sa malheureuse mère, pâle, désolée et pleurant, en accompagnait les restes chéris, décidée à s'ensevelir avec lui, n'ayant plus le courage de vivre sans lui ; *Cum autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ; et hæc vidua erat* (v. 12).

Ce navrant malheur d'une noble femme, jeune encore, depuis peu épouse sans mari, et maintenant mère sans enfant, avait excité un intérêt général, un chagrin bien sincère dans le peuple. La tristesse était peinte sur toutes les figures, la compassion touchait tous les cœurs. Cela nous explique cette foule compacte accompagnant l'infortunée matrone, en pleurant de ses pleurs et s'attristant de sa douleur; *Et turba civitatis multa cum illa* (*Ibid.*).

Au comble de son affliction, absorbée dans la pensée de l'immense perte qu'elle vient de faire, cette mère

---

« non erat; ut temerariam linguam compesceret, jam defuncto ju-
« veni eum obviare (Evangelista) fatetur (*Caten.*). »

malheureuse pleure, mais elle ne parle pas, ne dit pas un seul mot, n'adresse pas au Seigneur la plus petite prière. N'importe; le spectacle de sa désolation et de sa douleur est à lui seul une éloquente prière allant tout droit au tendre cœur de Jésus. O très-cher et très-aimable Jésus! bien des fois l'homme n'a besoin que de se présenter à vous dans l'excès de sa misère, dans l'affliction de son âme, pour éprouver les effets de votre généreuse charité! C'est ce qu'a voulu nous apprendre l'Évangéliste, en disant que le Seigneur, ayant regardé cette mère éplorée, fut profondément touché, attendri de sa douleur; *Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam* (v. 13). Il l'aborde donc, cette mère désolée; et du ton de la plus grande tendresse, de la plus profonde pitié : « Pauvre femme, lui dit-il, vous avez raison d'être aussi affligée. Mais cessez de pleurer, vous avez Jésus pour vous. Je vais vous consoler; *Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere* (v. 13). Et, en disant cela, il fait quelques pas; il s'approche du convoi funèbre, il en arrête la marche : il saisit de sa main divine le cercueil où gisait étendu le cadavre du jeune homme; et du ton de sa voix toute-puissante de Maître du monde et de Dieu, il cria haut en disant : Jeune homme, c'est moi qui te le commande, lève-toi; *Et accessit, et tetigit loculum* (*hi autem qui portabant steterunt*), *et ait : Adolescens, tibi dico : Surge* (v. 14). O voix ! ô commandement ! Le Fils de Dieu n'avait pas fini d'articuler ces mots divins, qu'à l'instant même le mort se leva sur son séant, et que, plein de santé et de vie sur le brancard même de la mort,

il commença à parler; *Et resedit qui fuerat mortuus, et cœpit loqui* (v. 15). Alors l'aimable Seigneur, prenant le jeune homme par la main, l'aida lui-même à descendre du cercueil, et le présentant à sa mère : Soyez contente, lui dit-il, femme fortunée ; voici votre enfant revenu à la vie; *Et dedit illum matri suæ* (*Ibid.*). Ainsi, dit l'Émissène, le divin Sauveur a montré en même temps, dans cette circonstance, toute la tendresse de sa pitié en ayant pitié de la mère, et toute la grandeur de son pouvoir en lui ressuscitant son enfant ; afin que nous aussi croyions, adorions et craignions sa puissance infinie, et tâchions d'imiter sa miséricorde et sa bonté envers le prochain (1).

A la vue d'un prodige si touchant et en même temps si grand et si magnifique, un sentiment de crainte révérentielle, mêlé à la stupéfaction et à l'enchantement, saisit d'abord tous les esprits, et rendit muettes toutes les langues de la foule; *Accepit autem omnes timor* (v. 16). Mais un instant après, laissant un libre cours aux sentiments de leur admiration et de leur reconnaissance envers Jésus-Christ qui venait de faire éclater tant de puissance et tant de bonté, tous avec le plus vif transport, avec un religieux enthousiasme, se mirent à crier : « Que Dieu soit béni, loué, glorifié ! Voici que le prophète (2), le grand prophète qu'il nous

---

(1) « Ut in uno nobis exemplum imitandæ pietatis ostenderet; in « altero fidem admirandæ potestatis adstrueret (*Expos.*). »

(2) Il paraît que le peuple avait, par cette parole, fait allusion au passage du Deutéronome (*Deut.*, XVIII. 18) où Dieu avait promis à son peuple de faire *surgir un prophète* de ce même peuple, qui l'aurait gouverné comme Moïse, et conduit à la terre de promission.

avait promis, vient enfin de surgir parmi nous ; et que Dieu même, ce Dieu de bonté, est venu visiter son peuple ; *Et magnificabant Deum, dicentes : Quia propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam* (v. 17).

C'est, mes frères, la chère et touchante histoire que vous venez, je ne dis pas d'entendre, mais de voir de vos yeux peinte par saint Luc dans l'évangile de ce jour. Elle est claire, elle est simple dans son sens littéral ; mais, au sens spirituel et allégorique, elle renferme, dit Éricius, de grandes vérités, de grands mystères et d'importantes instructions (1), que je vais vous expliquer.

§ 3. Élie ressuscitant le fils de la veuve de Sarepta, prophétie de Jésus-Christ ressuscitant le fils de la veuve de Naïm, et se montrant Dieu.

Remarquons d'abord qu'afin de montrer que les prophètes furent non-seulement ses évangélistes anticipés, mais aussi ses figures vivantes, le Fils de Dieu fait homme, non-seulement a accompli à la lettre tous

---

Littéralement, ce prophète, si solennellement prédit, n'a été que Josué ; mais dans le sens allégorique, c'était aussi Jésus-Christ, dont l'ancien Jésus ou Josué a été la figure même par le nom, et qui aurait régi le vrai Israël, le peuple chrétien, dans l'ordre spirituel, comme Moïse avait régi le peuple hébreu dans l'ordre temporel ; et qui l'aurait conduit au vrai pays de promission, au ciel, comme Josué conduisit le peuple hébreu au pays de promission sur cette terre.

(1) « Juxta historiam apertissima est : spiritualiter autem intellecta non modicam ædificationem audientium mentibus subministrat (*Exposit.*). »

leurs oracles, mais il a aussi répété, bien que d'une manière plus admirable et plus parfaite, toutes leurs grandes et éclatantes actions. Il est, en effet, impossible de ne pas voir, en Élie ressuscitant le fils de la veuve de Sarepta, la figure prophétique du Sauveur du monde ressuscitant aujourd'hui le fils de la veuve de Naïm. Car, afin qu'il n'y eût pas le moindre doute que ces deux prodiges, ayant eu lieu à huit siècles de distance l'un de l'autre, se rapportent l'un à l'autre comme la chose figurée se rapporte à sa figure et l'événement à sa prophétie. nous trouvons que l'Évangéliste saint Luc parle de la résurrection du fils de la veuve de Naïm presque dans les mêmes termes dans lesquels l'historien sacré du *quatrième livre des Rois* avait parlé de la résurrection du fils de la veuve de Sarepta. Il est dit de Jésus-Christ : « Qu'il rendit l'enfant ressuscité « à sa mère ; *Et dedit illum matri suæ ;* » comme il avait été dit d'Élie : « Il prit par la main l'enfant revenu à la vie, et, en le rendant à sa mère, il lui dit : Voilà que votre fils, que vous pleuriez mort, est vivant ; *Tulitque Elias puerum, et tradidit matri suæ, et dixit illi : En vivit filius tuus* (IV *Reg.*, XVII). Seulement, le prodige du divin Rédempteur surpasse infiniment en grandeur et en magnificence celui d'Élie. Ce prophète ne fit pas, lui, le prodige ; il l'obtint de la bonté de Dieu par ses prières : tandis que Jésus-Christ n'a pas obtenu, mais opéré lui-même son prodige par la puissance de sa parole. Car Élie, en élevant à Dieu le cri de son cœur, lui dit : « Seigneur, mon Dieu, je vous conjure de faire rentrer l'âme, qui en est sortie, dans le corps de cet enfant mort ; *Clamavit ad Domi-*

num, et ait: Domine, Deus meus, revertatur, obsecro, anima pueri hujus in viscera ejus; tandis que Jésus-Christ n'a pas prié, mais il a dit : Jeune homme, lève-toi; c'est moi, c'est moi-même qui te l'ordonne, et qui le veux ainsi; *Adolescens, tibi dico, surge.* Élie n'a donc parlé qu'en humble serviteur de Dieu, tandis que Jésus-Christ a commandé en Dieu.

Et, en effet, Élie ressuscitant l'enfant de Sarepta, ne fut reconnu par la mère de cet enfant que comme l'HOMME DE DIEU; *Nunc cognovi quoniam vir Dei es tu* (*loc. cit.*); tandis que Jésus-Christ ressuscitant le jeune homme de Naïm a été reconnu et béni par la foule comme le prophète par excellence, comme le Messie de Dieu, comme Dieu lui-même daignant visiter personnellement son peuple; *Quia propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam.*

Ainsi, rien que les récits des actions du Sauveur, sans réflexions et sans commentaires, mais portant dans leur sublime simplicité les caractères les plus frappants de la vérité, sont à eux seuls la preuve de sa divinité; et ce grand dogme ressort plein de lumière à chaque page, de chaque phrase de l'Évangile!

Mais ce grand prodige de la résurrection d'un mort à la vie du corps, comme tous les autres étonnants prodiges opérés par notre divin Sauveur, historiquement vrai, est aussi mystérieusement prophétique : il figure le prodige encore plus grand par lequel ce même Sauveur ressuscite tous les jours des hommes à la vie de l'âme. Car, comme saint Grégoire l'a remarqué, la conversion d'un pécheur est un plus grand

et plus étonnant prodige que la résurrection d'un mort (1).

Eh! oui, le vrai Élie, touché par les prières et les larmes d'une veuve bien autrement digne et intéressante que les veuves de Sarepta et de Naïm, la vraie Église, ressuscite tous les jours bon nombre de ses enfants à la vie de la grâce, et les rend à l'amour désolé de leur tendre mère. Et c'est ce consolant mystère de miséricorde que nous devons maintenant approfondir, en commençant par constater la profonde misère de l'âme morte par le péché, dont le jeune mort de Naïm a été aussi la figure.

§ 4. Le mort de Naïm, figure de l'homme pécheur. — Les portes de l'âme. — La bière de l'âme pécheresse, et son insensibilité dans l'état du péché. — Les pécheurs, des morts rivalisant de zèle pour s'enterrer les uns les autres.

D'abord l'Évangéliste a remarqué que le cadavre de ce jeune homme était déjà sorti hors des portes de la ville ; *Efferebatur extra portam civitatis*. Or la *ville*, dit Éricius en suivant d'autres interprètes, c'est le corps dans lequel habite l'âme, comme renfermée dans sa propre ville (2).

Cette ville mystérieuse du corps a cinq portes, et ce sont les cinq sens par lesquels l'âme sort en quelque manière d'elle-même, se manifeste au dehors, lorsqu'elle perçoit les objets extérieurs, et rentre en elle-

(1) « Majus quippe miraculum est peccatorem converti quam mor-« tuum suscitari. »

(2) « Civitas uniuscujusque animæ est corpus in quo, tanquam « in civitate, clausa inhabitat. »

même, lorsqu'elle y réfléchit. Il n'y a donc pas de doute, dit Haymon, que les portes de la ville de Naïm, dont ce n'est pas certainement sans raison que l'Évangéliste a fait mention, signifient nos sens extérieurs (1).

Tant que l'homme ne fait usage de ses sens que dans les limites de la raison et du devoir, pour servir et louer Dieu, pour se rendre utile à son prochain, pour se perfectionner et se sanctifier lui-même, ses sens ne sont que des portes de gloire. Ce sont ces portes que le Prophète appelle *les portes de la fille de Sion*, ornées du fronton auguste de la grâce et de la sainteté. Car le rayon de la sainteté et de la grâce, dont l'âme fidèle est intérieurement comblée, se reflète et resplendit même au dehors par les sens; c'est ainsi que les sens sont des portes d'où sort l'édification du prochain et la louange de Dieu; *Ut annuntiem laudationes tuas in portis filiæ Sion* (*Psal.* IX).

Mais lorsqu'on prostitue au désordre des passions ces sens que Dieu ne nous a donnés que pour nos avantages véritables et pour sa gloire, ils deviennent ces portes de la mort dont le même prophète avait confiance que Dieu l'aurait délivré : *Qui exaltas me de portis mortis* (*ibid.*). En effet, ajoute Haymon, interprétant dans ce même sens ce psaume, Jésus-Christ a dit : « Celui qui s'arrête à regarder une femme avec « un sens voluptueux et une intention et un désir « adultères, a déjà commis et consommé l'adultère dans

(1) « Per portas civitatis sensus exteriores exprimuntur. Sicut « enim civitas habet portas, ita et corpus humanum habet sensus. »

« son cœur. » Les yeux deviennent donc, pour ce malheureux, des portes sombres et funestes par lesquelles son âme morte déjà est amenée au tombeau de l'enfer (1). Il en est de même des autres sens. Ils sont, eux aussi, des portes lugubres de la mort, lorsqu'on les fait servir au péché.

Donc le jeune homme mort, amené aujourd'hui hors de la ville, est, en général, dit Titus, tout pécheur mort au ciel et qui, au moyen de quelqu'un de ses sens, ou par une action quelconque de son corps, prouve qu'il est mort dans son âme, et annonce au dehors la perversité de son cœur (2).

Par rapport au cadavre de Naïm, l'Évangéliste a expressément remarqué encore qu'il était étendu dans un cercueil et amené par des fossoyeurs au tombeau : *Tetigit loculum... Ii qui portabant* (*Luc.*, 14). Oh ! que ces circonstances sont mystérieuses ! Oh ! qu'elles nous représentent bien l'état lamentable du pécheur qui a franchi l'enceinte *de la ville*, c'est-à-dire du pécheur ayant mis déjà sa famille, ses amis, ses collègues, le voisinage, le public entier dans le secret de ses fautes !

D'abord ce brancard, disent Bède et Haymon, signifie la conscience endurcie ou indifférente dans la-

---

(1) « Qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mœ-« chatus est eam in corde suo (*Matth.* v); et iste talis per portam « ducitur. »

(2) « Per hujus civitatis portas mortuus effertur, cum per ali-« quem sensum, malæ voluntatis indicium ostendens, mortuum in « anima se esse declarat. »

quelle le pécheur dont il s'agit se retranche, se repose stupidement étourdi et tranquille (1).

Le cadavre de l'enfant étendu dans sa bière est également insensible au sort qui l'attend dans la fosse qui va l'engloutir et aux larmes que sa mère et le peuple avec elle répandent sur sa fin prématurée. Il en est de même du malheureux pécheur. Pendant que, dans l'affreux cercueil de sa conscience émoussée, cautérisée et éteinte, il est visiblement amené vers l'enfer; pendant que ses parents et tout le monde s'attristent et pleurent par compassion sur ses désordres présents et sur son enterrement prochain dans l'abîme éternel, lui seul ne paraît pas sentir, ne pas appréhender ses propres pertes, son propre malheur, ni les dommages qu'il cause aux autres, ni la douleur de ceux qui s'intéressent à lui; lui seul ne fait aucune attention ni à sa santé qu'il use, ni à son bien qu'il dissipe, ni à sa vie qu'il abrége, ni à sa réputation qu'il perd, ni à ses parents qu'il désole, ni à sa maison à laquelle il fait honte, ni à son rang qu'il compromet, ni à la piété qu'il attriste, ni au public qu'il scandalise, ni à la religion qu'il déshonore, ni enfin à son âme qu'il expose à la damnation éternelle. Au milieu du chagrin commun, lui seul ne se chagrine pas; au milieu du deuil commun, lui seul n'est pas en deuil, ne se gêne pas, ne se tourmente pas; mais plein d'assurance, et presque heureux de son sort, au milieu des fêtes, des spectacles, des joies et des plaisirs, comme l'a dit Job, il est

---

(1) « Jacet mortuus in feretro, cum anima peccatrix requiescit in « sua conscientia male secura. »

entraîné vers l'abîme pour y être plongé lorsqu'il s'y attend le moins; comme un agneau folâtre et badin, couronné de fleurs, est amené au sacrifice ; *Ducunt in bonis dies suos et in puncto ad inferna descendunt* (*Job*, XXI)!

Quant aux fossoyeurs qui se hâtent d'enterrer le cadavre du malheureux jeune homme, ils signifient, dit encore le vénérable Bède, les immondes désirs, les honteuses passions qui, comme nous en avertit saint Paul, entraînent invisiblement l'homme à la mort; aussi bien que les tristes compagnons, les faux amis, les lâches adulateurs qui, par des flatteries meurtrières, en excusant, en approuvant, en encourageant, en glorifiant même l'oubli de la pudeur et les désordres du jeune âge, en augmentent le nombre, la licence et la perversité (1). Ce sont là ces fossoyeurs cruels, ajoute encore le même docteur, dont a parlé le Seigneur lorsqu'il a dit : « Laissez aux morts le soin d'enterrer leurs morts : » c'est-à-dire ces pécheurs, vrais morts à la grâce, qui ont déposé toute honte, qui, par des conseils, des faveurs et des cajoleries mutuelles, s'encourageant au péché, se rendent les uns les autres l'horrible service de s'enterrer mutuellement sous la lourde pierre du respect humain, afin qu'il ne leur reste pas même l'espérance de ressusciter un jour de leurs péchés (2).

---

(1) « Qui vero sepeliendum portant, vel immunda desideria sunt « quæ trahunt homines in interitum (I *Tim.*); vel lenocinia blan- « dientium sunt venenata sociorum, quæ peccata nimium juvenibus « tollunt et accumulant (*Expos.*). »

(2) « Illi sunt de quibus alibi dicitur : « Dimitte mortuos sepelire « mortuos suos (*Matth.* VIII). » Mortui quippe mortuos sepeliunt

Et cette rivalité infernale des pécheurs, s'excitant mutuellement à toute espèce de péchés, combien n'est-elle pas vive et animée de nos jours! Dans ces jours d'indifférence, de licence, d'impudence pour le mal, et de corruption des mœurs publiques, on voit même des mères apprendre à leurs enfants l'art de plaire et leur inspirer, dès la plus tendre enfance, cet esprit de vanité et d'orgueil, cette passion de la toilette, cette rage du monde, des jouissances matérielles et des spectacles qui, plus tard, leur seront si funestes ! On voit même des pères donnant à leurs enfants les leçons et les exemples de l'indifférence, du mépris de toute religion ! On voit même des maîtres formant des élèves, qu'une aveugle indifférence leur a confiés, moins à la littérature qu'au libertinage, les initiant moins à la science qu'à l'impiété ! Ah ! voyez comme les pécheurs de nos jours fraternisent entre eux par la sympathie des mêmes passions ; comme ils se cherchent, s'appellent, s'attirent mutuellement pour s'inoculer, s'inspirer, se transmettre les uns aux autres le péché ! Voyez comme ils se poussent, s'excitent, s'aiguillonnent, par les paroles et les exemples, pour s'engouer toujours davantage du péché, pour s'enfoncer toujours davantage dans le péché ! Voyez comme chacun est maître et écolier, modèle et imitateur, chef et sectateur des autres dans les voies du péché ! Écoutez-les se vantant d'excès qu'ils n'ont pas encore eu le triste courage de commettre ; les exaltant et y poussant les autres, afin qu'en les voyant

---

« cum peccatores sui similes alios favore demulcent, congestaque « pessimæ adulationis mole opprimunt, ne aliquando spe resurgendi « potiantur. »

commettre par leurs compagnons ils puissent, par leurs exemples, s'encourager à les commettre eux-mêmes avec moins de peine et sans remords ! Ah ! combien peu y a-t-il, même dans une grande ville, d'âmes vivant de la vie de la grâce ! Pour la plus grande partie, ce sont des âmes mortes par le péché ! Nos villes chrétiennes sont devenues presque autant de villes païennes, de véritables *nécropoles,* c'est-à-dire *villes des morts*, où des spectres spirituels, hideusement difformes aux yeux de la foi, ne sont occupés qu'à s'aider mutuellement, avec un zèle satanique, à s'encourager à s'ensevelir d'abord dans le cercueil de tous les vices et ensuite dans le gouffre des enfers, sous l'horrible pierre sépulcrale de la damnation qui les couvrira à jamais : *Mortui sepeliunt mortuos suos.*

§ 5. La veuve de Naïm, une grande figure. — Le mystère du veuvage et de l'unité de l'Église. — Comment elle est, en même temps, stérile et féconde, vierge et mère.

Ce sont là, mes frères, les tristes mystères que nous représente le mort de Naïm. Voyons maintenant les mystères consolants qu'a figurés sa mère. Ah ! dit saint Ambroise, cette veuve sublime, dont le chagrin est si éloquent, dont les larmes sont si fécondes, marchant accompagnée d'une grande foule qui partage son deuil et sa douleur, n'est pas une femme ordinaire ; ce n'est pas même une femme. Elle est plus grande qu'elle ne paraît ; elle représente en elle-même quelque chose de plus noble qu'elle-même (1) !

(1) « Hanc viduam populorum turba circumseptam, quæ suarum « contemplatione lacrymarum unicum adolescentem filium a pompa

Ah! cette veuve, dit Ericius, lui aussi, en suivant saint Augustin, c'est notre auguste et sainte mère l'Église, qui, ne voyant plus corporellement auprès d'elle son époux divin dès qu'il est remonté au ciel, est restée comme une veuve sur cette terre (1). Mais ce veuvage de l'Église, ajoute encore saint Ambroise, n'est pas perpétuel ; par la mort corporelle de Jésus-Christ, l'Église n'a pas perdu pour toujours cet époux bien-aimé, puisqu'elle doit le revoir et vivre éternellement avec lui, après le jugement dernier (2).

Il est vrai que l'Église est la réunion de plusieurs personnes ; car c'est la société de tous les fidèles sous la dépendance des légitimes pasteurs, professant la vraie foi, pratiquant le vrai culte et suivant la vraie loi de Jésus-Christ. Mais par cela même, dit Haymon, que cette société divine n'a qu'UNE SEULE et même religion, elle est UNE et n'est qu'UNE ; et par conséquent elle est très-bien représentée par la veuve *une* de l'Évangile (3).

Oh ! qu'il est grand, qu'il est profond, qu'il est beau le mystère de l'Église ! Tous les vrais fidèles de Jésus-Christ, dit le vénérable Bède, en tant qu'ils sont unis

---

« funebri revocat ad vitam, plus video esse quam feminam (*Comment. in Luc.*). »

(1) « Sancta Ecclesia vidua est, quia virum suum Christum in « corpore præsentem non videt, postquam abiit in cœlum ; et tanquam vidua remansit in terra (*Expos.*). »

(2) « Ecclesia vidua est quæ amisit virum secundum corporis passionem ; sed in die judicii receptura (*De Viduis*). »

(3) « Sancta Ecclesia per istam mulierem designatur, quæ, licet « multis personis constet, tamen propter unitatem fidei una dicitur « (*Loc. cit.*). »

par la confession de la même foi, par les liens de la même charité de Dieu, ne forment tous ensemble qu'un *tout*, une seule personne morale, *une seule Église*, l'épouse chérie du Dieu Sauveur ; mais en tant que chacun de ces mêmes fidèles partage la vérité et la grâce dont Jésus-Christ a fait don à tout le corps de l'Église, et dont est dépositaire l'Église, il est vraiment l'enfant de cette sainte communauté de l'Église, et l'Église est vraiment sa mère (1). En sorte que l'Église a autant d'enfants qu'il y a de fidèles répandus sur la surface de la terre !

Le prophète Isaïe avait parlé d'une femme mystérieuse qui, tout en restant vierge et intacte, aurait été plus heureusement féconde, aurait eu un plus grand nombre d'enfants que toute femme ayant un mari. Et par conséquent, en la voyant en esprit, comme si elle eût été présente à ses yeux, cette femme si extraordinaire, le même prophète l'exhortait à se réjouir de sa solitude, à se glorifier de sa virginité, à louer, à bénir Dieu de ce qui, pour une femme, est un sujet d'opprobre aux yeux des hommes, à savoir, de ne pas avoir trouvé d'époux parmi les hommes : *Lætare, sterilis quæ non paris ; decanta laudem et hinni. quæ non parturiebas, quoniam multi filii desertæ magis quam ejus quæ habet virum* (*Isa.*, LIV).

Or, c'est en citant ce mystérieux passage d'Isaïe que saint Paul nous a révélé que cette femme miraculeu-

(1) « Singuli quippe fidelium universalis Ecclesiæ filios rectissime « nos fatemur, nam electus quisque filius est quando ad fidem im- « buitur. »

sement féconde, dont le prophète avait chanté les grandeurs, n'est que l'Église, la céleste Jérusalem descendue du ciel, libre de toute servitude, de toute sujétion par rapport aux hommes, et qu'elle est notre mère; *Quæ sursum est Hierusalem libera est, quæ est mater nostra.*

La femme de Naïm n'ayant plus ni époux ni enfant, ayant tout perdu, étant restée seule sur cette terre, n'ayant de consolation que dans les larmes, d'espérance que dans le Seigneur, a très-bien figuré la misère, la désolation de l'Église des Gentils avant la venue du Sauveur. Tandis que la fille de Moïse, la synagogue des Juifs unie aux pontifes descendants d'Aaron selon la chair, paraissait riche, puissante, heureuse, possédant seule le privilége et la gloire d'engendrer les vrais croyants, les vrais adorateurs de Dieu, l'Église des Gentils, bornée au petit nombre d'âmes qui avaient conservé, hors du judaïsme, les traditions primitives, n'ayant pas de vrai pontife visible, ayant perdu son unique enfant, le peuple païen, mort par l'idolâtrie à la vie de la grâce et de la vérité, était au comble de la tristesse et de l'opprobre, comme une femme sans époux et une épouse sans enfants.

Mais à peine le divin Sauveur, allant lui-même à sa rencontre, jette sur la veuve de Naïm un regard de sa miséricorde et de son compatissant amour, que voilà la condition de cette mère éplorée tout à fait changée. Pour un enfant, selon la nature, qu'elle avait perdu, elle reçoit un enfant de prodige. Humainement stérile, n'ayant pas d'époux, elle devient miraculeusement féconde, elle devient mère de nouveau, sans altération

de sa pudicité; car l'enfant qui lui est rendu n'est pas l'œuvre de l'amour de l'homme, mais du pouvoir de Dieu. Elle ne l'a pas conçu par son sang, mais par sa douleur; elle ne l'a pas enfanté de son sein, mais de son cœur. Rien de charnel, rien d'humain dans la nouvelle naissance de cet enfant, qui ne doit sa vie nouvelle qu'à la miséricorde de Jésus-Christ et aux larmes de sa mère; tout y est pur, saint, céleste, divin; et c'est par cela même, dit saint Ambroise, que cette naissance est mytérieuse, est prophétique. C'est le mystère, la prophétie de l'Église devenue féconde par son union au Verbe divin comme à son éternel époux, sans détriment de sa mystérieuse virginité (1).

A peine ce Verbe divin, dans la personne et par la personne de ses Apôtres, ayant répudié la synagogue, s'est attaché à lui l'Église des Gentils, en rejetant Jérusalem, a choisi Rome que cette Église, jusque-là stérile et humiliée, a tout à fait changé de condition. Elle n'a plus eu rien à envier à la synagogue; elle a même le droit de se réjouir de son ancienne stérilité : *Lætare, sterilis quæ non paris; decanta laudem, quæ non parturiebas*. Car, toujours vierge et toujours mère; vierge, dit encore saint Ambroise, par la vertu, mère par la grâce; vierge par l'intégrité de sa doctrine, mère par la fécondité de ses sacrements; vierge par la pureté de sa vie, mère par la tendresse de l'amour, dans sa virginité même elle jouit d'une fécondité sans exemple; elle engendre, et engendrera jusqu'à la fin

(1) « Sine fluxu pudoris Ecclesia Verbo, quasi sponso, innubit « æterno. »

du monde, de nouveaux successeurs à la foi des Apôtres, de nouveaux fils à la grâce, de nouveaux héritiers à la gloire; c'est donc la femme illustre dont le prophète a prédit la fécondité et célébré la richesse et les triomphes (1).

§ 6. Fécondité prodigieuse de l'Église catholique. — Stérilité et misère de toute Église protestante ou schismatique. — La veuve de Naïm figurant encore l'amour avec lequel l'Église élève ses enfants. — L'homme toujours enfant pendant qu'il est sur cette terre. — Le lait que lui donne l'Église est un aliment divin qui lui suffit. — Erreur insensée de l'hérésie accusant l'Eglise de priver les fidèles de la nourriture de la parole de Dieu.

Toute honnête femme n'engendre que de son époux et pour son époux. Il en est de même de l'Église, disait saint Paul. Par l'Évangile qu'elle fait prêcher toujours et partout par ses apôtres et par ses pasteurs, elle engendre toujours et partout des enfants, de Jésus-Christ à Jésus-Christ : *In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui* (I *Corint.*, IV). C'est ainsi qu'elle a jadis engendré nos pères païens à la vérité et à la grâce du Sauveur; et c'est ainsi qu'elle nous a engendrés nous-mêmes, par l'effusion de cette même grâce, par la lumière de cette même vérité qu'elle a fait répandre sur nous par ses ministres : *In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui*. Comment donc, reprit Haymon, l'Église ne serait-elle pas, comme l'a dit saint Paul, notre mère, quand c'est elle qui nous fait renaître à la

(1) « Ecclesia virgo est castitate, mater prole; sponsum habet « sanæ doctrinæ. Virgo est sacramentis et virtutibus, mater est « populis, cujus fœcunditatem Scriptura loquitur : Quoniam plures « filii desertæ magis quam ejus quæ habet virum (*De Virginib.*). »

vie éternelle par la foi, et nous fait devenir les enfants de Dieu (1)?

Remarquons aussi que cette fécondité divine n'est propre qu'à l'Église catholique. Tandis que l'Église protestante a pour son époux et pour son chef le plus grand pouvoir maritime (l'Angleterre), et que l'Église schismatique a, à son tour, pour son chef et pour son époux le plus grand pouvoir terrestre (la Russie), l'Église catholique n'a, dans le souverain Pontife, le vicaire visible de Jésus-Christ, qu'un époux, un chef non-seulement faible, mais la faiblesse elle-même, par terre et par mer; un époux, un chef à peu près nul sous le rapport de la puissance humaine. Elle est donc comme une veuve, sans appui, sans ressources temporelles sur cette terre. Et cependant l'Église protestante et l'Église schismatique sont stériles. Leurs missions ne sont qu'une dérision, une plaisanterie. Leur prédication, c'est le bruit du canon; leur grâce, c'est l'appât de l'or. Au lieu de convertir, elles ne font que pervertir. Connaissez-vous, mes frères, des contrées dans le monde *converties* par le schisme ou par l'hérésie? Je n'en connais pas. Ils peuvent séduire, ils ne peuvent pas persuader; ils peuvent dompter, opprimer les hommes par la force, ils ne peuvent pas les attirer par la grâce. Ils peuvent corrompre les cœurs, ils ne peuvent pas les sanctifier. Ils font des esclaves à Satan, mais ils ne peuvent pas engendrer des enfants à Jésus-Christ. Il n'y a que l'Église catholique, veuve et faible,

(1) « *Quæ est mater nostra*; quia ipsa nos regenerat, et filios Dei « efficit. »

parce que dépourvue de toute force humaine, qui soit féconde d'une fécondité toute divine; sa prédication seule est puissante; ses sacrements seuls sont régénérateurs; ses missionnaires seuls sont des apôtres. Elle seule fait toujours et partout des chrétiens; elle seule fait des saints, elle seule a des martyrs. Il n'y a qu'elle qui convertisse, qui sanctifie les âmes, et qui, mère heureuse de presque trois cents millions d'enfants, engendre toujours et partout plus d'enfants nouveaux à Jésus-Christ qu'elle n'en perd : *Multi filii desertæ magis quam ejus quæ habet virum.* C'est que toutes les Églises hétérodoxes ne sont unies qu'à l'homme, la seule Église catholique n'a que Dieu pour son époux. Toutes les Églises hétérodoxes sont de la terre ; l'Église catholique seule est du ciel ; et par conséquent, tandis que celles-là, épouses riches et puissantes sur cette terre, sont stériles et n'ont pas d'enfants pour le ciel, celle-ci, pauvre veuve désolée aux yeux des hommes, est mère féconde devant Dieu, et c'est de Dieu et pour Dieu qu'elle est aussi véritable mère ; *Quæ sursum est Hierusalem, quæ est mater nostra.*

La veuve de Naïm, inconsolable de la perte de son unique enfant, au point d'avoir ému, d'avoir intéressé en sa faveur tout le monde, par le seul spectacle de sa désolation et de sa douleur, nous dit assez combien elle l'aimait, cet enfant chéri ; elle nous dit assez que, particulièrement après la perte de son époux, elle avait environné ce fruit unique de ses entrailles des soins les plus tendres et les plus affectueux ; elle nous dit assez qu'après l'avoir nourri de son lait elle l'a alimenté de son travail et de son propre bien ; elle

nous dit assez qu'elle en avait été doublement mère, et parce qu'elle l'avait engendré de son sang, et parce qu'elle seule l'avait élevé, l'avait fait grandir par sa vigilance, par son dévouement et par son amour. C'est la vraie signification de ces mots si touchants de l'Évangile : « C'était l'enfant unique de sa mère, et celle-ci « était veuve ; *Filius unicus matris suæ, et hæc vidua* « *erat.* » Or, c'est par toutes ces circonstances réunies que la veuve de Naïm est encore le type et la figure de l'Église.

Dans les saintes Écritures, la vie de l'homme sur la terre est comparée à l'enfance, parce que, pendant cette vie, l'âme, enveloppée dans les sens, habitant le pays des erreurs et des illusions, juge et parle des choses divines avec la petitesse des idées, avec l'inconstance des sentiments propres à l'enfance, et que, comme l'enfant, elle est exposée à être trompée, à s'égarer et périr : *Cum essem parvulus, sapiebam ut parvulus, loquebar ut parvulus* (I *Corinth.*, XIII). Au contraire, la vie future, la vie éternelle, la vie du ciel est, dans les mêmes Livres saints, comparée à l'âge mûr, à l'âge complet et parfait, auquel âge toute âme juste parvient par sa ressemblance avec Jésus-Christ, principe, modèle, auteur de toute perfection : *In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (*Ephes.*, IV).

Or l'homme corporel, pendant son enfance, a toujours besoin de l'assistance, des soins, de la direction, de l'instruction, des avertissements de sa mère. Car que deviendrait-il s'il était livré à lui-même, à cet âge de faiblesse, d'ignorance, d'inexpérience et de danger?

Le besoin de la mère ne cesse donc pour l'homme terrestre que lorsqu'il a atteint l'âge où il peut se suffire à lui-même, se conduire par lui-même. De la même manière, jusqu'à son arrivée au ciel, aussi longtemps qu'elle n'a pas atteint dans cette patrie de la sûreté, de la réalité, de la lumière, l'âge de la force, de la connaissance et de la stabilité, par son union avec l'Intelligence incréée et l'Amour infini, l'intelligence créée, tant qu'elle est unie au corps dans ce monde, a toujours besoin de la tutelle, de l'assistance, du secours de l'Église, a toujours besoin de recevoir son enseignement, d'être docile à sa parole, de dépendre de son autorité.

Ainsi il a plu à la Sagesse infinie d'établir que la vie de l'âme suive les mêmes conditions que la vie du corps. D'abord, comme l'homme corporel ne se donne pas lui-même la vie du corps, mais qu'il la reçoit du père et de la mère ; de même, l'homme spirituel ne se donne pas lui-même la foi et la grâce qui constituent la vie de l'âme, mais les reçoit de Jésus-Christ et de l'Église, au moyen de la prédication et du baptême : en sorte que les nouveaux chrétiens, les nouveaux convertis ne sont, dit l'apôtre saint Pierre, que de tendres enfants qui viennent de naître : *Sicut modo geniti infantes* (I *Petr.*, II). Mais par cela même que le chrétien n'est qu'à l'état d'enfance, et que l'enfant ne se choisit pas lui-même l'aliment qui lui convient, mais que c'est la mère qui le lui fournit dans le lait qu'elle lui donne ; de même le chrétien ne se crée pas, dit saint Paul, l'instruction dont il a besoin, mais c'est l'Église qui la lui administre comme un lait mystérieux, comme une nourriture propre à sa faiblesse

spirituelle : *Tamquam parvulis lac vobis potum dedi* (I *Cor.*, III). Rien ne manque donc, reprend ici saint Augustin, à ce que l'Église soit pour nous une véritable mère, puisque, après nous avoir conçus et engendrés de Jésus-Christ, elle nous a nourris et nous nourrit toujours, tant que nous vivons sur cette terre du lait pur et précieux de l'enseignement de la foi (1). Et saint Ambroise dit aussi : « L'Église, tout en étant notre mère, est toujours vierge ; puisque le lait qu'elle nous donne n'est pas une substance corporelle, mais la doctrine des Apôtres (2).

Mais, tout en recevant immédiatement de la mère sa nourriture, l'enfant ne vit pas moins de la sollicitude paternelle. Car, au fond, c'est le père qui fournit à la mère les aliments qu'elle convertit en lait et dont elle fait la nourriture de l'enfant. De même, le chrétien, tout en recevant immédiatement de l'Église sa nourriture spirituelle, ne vit pas moins de la providence paternelle de Jésus-Christ ; car au fond c'est Jésus-Christ qui, toujours uni à l'Église et toujours dans l'Église (*Matth.*, XXVIII), fait subsister l'Église. C'est lui qui l'éclaire par sa doctrine, l'enrichit par ses mérites, l'embellit par son sang (*Éphes.*, V), la nourrit par ses sacrements, la rend féconde par sa grâce, la protége par son pouvoir.

Aussi, dit saint Augustin, en Jésus-Christ se trouvent

---

(1) « Ecclesia mater est, quæ nos de Christo peperit, et fidei lacte « nutrivit et nutrit (*Epistol.* 38). »

(2) « Nutrit nos virgo non corporis lacte, sed doctrina Apostolo- « rum (*De Virginib.*). »

tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. Jésus-Christ époux de l'Église lui fait part de cette sagesse et de cette science divine. L'Église en fait son aliment, en les convertissant en lait dans ses mystérieuses entrailles, au moyen de ses mamelles prophétiques, ou de la prédication et du ministère des successeurs des Apôtres, elle fait de ces biens divins la nourriture de ses enfants après qu'elle s'en est nourrie elle-même. Malheur donc à ceux qui dédaignent le sein maternel de l'Église ! Par cela même qu'ils rejettent le lait de l'enseignement de l'Église, ils se privent de l'aliment divin du père de famille, qui ne se trouve que dans le corps de l'Église, et qu'on ne peut recevoir qu'en s'attachant au sein de l'Église (1). Et saint Cyprien avait dit aussi : « Celui qui ne veut pas dépendre de l'Église, qui ne veut pas avoir pour mère l'Église, ne peut pas avoir Dieu pour son père (2); et il reste sans la nourriture, sans l'aliment de Dieu.

Oh ! que cette doctrine est, en même temps, délicieuse et instructive ! L'enseignement de l'Église est donc pour notre intelligence enfantine, pendant cette vie, ce que le lait maternel est pour le corps tant qu'il est petit. Ah ! que l'hérésie est donc injuste et stupide d'accuser l'Église catholique de priver les âmes de l'aliment de la parole de Dieu, parce qu'elle ne met pas, sans expli-

---

(1) « Ibi sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi, qui « nulli aperientur ; si sibi, per maternam carnem trajectum cibum, « id est per apostolica et prophetica ubera, lactis alimenta contemp- « serit (*Contra Faustum manich.*, lib. XII, c. 46). »

(2) « Non potest Deum habere patrem qui Ecclesiam noluerit ha- « bere matrem (*de Unitat. Eccles.*). »

cations et sans commentaires, la Bible dans les mains des fidèles ! Dans le lait qu'elle donne à son enfant, la mère lui donne toutes les espèces d'aliments que Dieu a créés pour la nourriture de l'homme corporel ; mais elle les lui fournit ces aliments digérés par elle et changés dans ses entrailles en un suc substantiel, précieux, adapté à la faiblesse du corps. De même, dans ses catéchismes, dans ses livres si nombreux et si variés d'instructions et de piété, adaptés à tous les âges, à toutes les classes, à toutes les conditions, livres que l'hérésie lui envie, apparemment que l'Église ne présente pas à ses enfants les doctrines des Védas ou du Coran ; elle ne leur offre que toutes les vérités de la Bible, de l'Évangile et de la tradition ; toutes les vérités que Dieu a révélées pour la nourriture de l'homme spirituel. Seulement elle les leur offre, ces vérités, digérées en quelque sorte dans son sein maternel, c'est-à-dire réduites à des formules claires et précises et converties en un lait mystérieux, adapté à la faiblesse de l'âme. Il est donc aussi absurde d'accuser pour cela l'Église de dérober aux fidèles la connaissance des révélations du Dieu rédempteur qu'il serait absurde d'accuser la mère, qui ne donne que du lait à son enfant, de le priver des dons du Dieu créateur !

Remarquons encore que le lait seul suffit à l'enfant ; et qu'il lui tient lieu de toute autre espèce de nourriture. N'ayant rien que ce lait, il peut se passer de tout autre mets, de toute autre boisson. De même l'enseignement de l'Église suffit au chrétien par rapport à sa nourriture spirituelle et à son salut. C'est la

science de Jésus-Christ qui seule, dit saint Paul, nous tient lieu de toute autre science. N'ayant que cet enseignement, l'homme spirituel peut bien se passer de tout autre enseignement et de toute autre instruction.

Au contraire, si le lait vient à manquer au petit enfant, il ne sait que faire de tous les autres aliments; en vain ces aliments abonderaient autour de lui, il n'en saurait faire usage, et il périrait de faim. De même toute connaissance philosophique, toute science purement humaine ne serait d'aucune valeur pour l'homme hors de l'Église, par cela même qu'il manquerait de l'enseignement divin de l'Église. Environné de livres, surchargé de maîtres, il n'en serait pas moins toujours à jeun, toujours privé de la vérité qui est nécessaire à l'homme, et il n'en périrait pas moins dans le doute et dans l'erreur. C'est que, comme l'a dit Jésus-Christ, la nourriture propre de notre intelligence dans l'ordre spirituel n'est pas le pain ou l'enseignement de l'homme, mais la parole de Dieu : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei* (*Matth.*, IV). Or cet aliment divin ne se trouve que dans l'Église, et n'est fourni, dispensé que par l'Église.

§ 7. Les chrétiens hors de l'Église sont des enfants sans mère. — Nullité de l'instruction religieuse donnée par l'hérésie. — Il ne lui est pas possible d'instruire les chrétiens. — Esclavage ignominieux de toute Église qui n'est pas catholique.

Qu'elle est donc triste la condition de nos frères que le schisme et l'hérésie ont séparés de nous ! Ils voient par l'œil de leur désir, dans les Livres saints, les vérités divines, le pain indispensable de l'âme ; mais ils

n'ont pas l'Église pour leur amollir, pour leur préparer ce pain divin et l'adapter à la faiblesse de leur enfance spirituelle. Ce sont des enfants sans mère. Ce sont de ces enfants dont parle le Prophète, criant toujours, soupirant toujours après le pain, et n'ayant pas la main d'une mère qui le leur brise : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* (*Thren.*, IV). Leurs ministres, hommes sans autorité et sans amour, jetant une Bible dans les mains de ces malheureux chrétiens qu'ils ont arrachés au sein de leur vraie mère, au sein de l'Église, et leur disant : « Lisez, et croyez ce que vous voulez, » sont semblables à des nourrices dénaturées, ne donnant à des petits enfants faméliques que des pains entiers, rassis, qu'ils n'ont ni la force de rompre ni la force de mâcher.

Ah ! oui, toute l'instruction religieuse que donnent au peuple les ministres de l'hérésie se réduit à lui lire ou faire lire quelque chapitre de la Bible, à lui expliquer, dans des discours fades, sans suc, sans substance, quelques passages des Livres saints, que peut-être ils ne croient pas, et auxquels, à coup sûr, ils ne comprennent rien eux-mêmes. Car la bonne digestion, passez-moi ce mot, la transsubstantiation vraiment salubre du pain de la parole de Dieu en lait nourrissant des âmes ne se fait que dans les entrailles de l'Église, en tant qu'elle seule possède la vraie intelligence, le sens légitime des Écritures saintes.

Ainsi, l'instruction religieuse, dans ces prétendues églises séparées de l'ÉGLISE, est absolument nulle et sans effet. A l'exception de quelques familles où un reste de traditions catholiques qui s'y est conservé mal-

gré l'hérésie, y maintient un reste de vérités chrétiennes, le peuple en masse croupit dans une profonde ignorance du christianisme et de toute religion. Voyez ces peuples d'ouvriers dans les villes manufacturières des pays hérétiques : moins intelligents en quelque sorte que les machiees qu'ils font jouer, et machines au travail eux-mêmes, rien n'égale leur dégradation morale, leur barbarie, leur abrutissement. On chercherait en vain parmi ces êtres humains quelque chose de l'homme, et moins encore quelque chose du chrétien. Les sauvages du nouveau-monde sont des êtres civilisés en comparaison de ces créatures aux formes humaines dont l'hérésie avait la prétention de faire, rien que par la Bible, des chrétiens éclairés. Sans la moindre idée de Jésus-Christ, de Dieu même, ils n'ont ni foi ni loi ; ils ne croient rien (1), ils n'espèrent rien, et ne se dédommagent des traitements cruels auxquels on les assujettit que par la plus hideuse débauche, par l'ivrognerie et le suicide.

Mais ces églises séparées voudraient bien nourrir, élever chrétiennement les peuples qu'elles ont égarés, qu'elles ne le pourraient pas. D'abord, ayant nié les dogmes les plus consolants, ayant aboli les sacrements

---

(1) On se rappelle encore le fameux discours dans lequel l'évêque anglican d'Oxford, en présence de soixante membres de l'Université de la même ville, avoua que le peuple anglais, *par défaut d'instruction*, *se précipite toujours davantage dans l'athéisme*; que le christianisme *est mort* dans cette malheureuse contrée; que la religion n'y est restée que *par le nom*; et finit par faire des vœux pour le retour de l'Angleterre au catholicisme, « qui seul, dit-il, peut faire cesser de si grands maux. » (Voy. l'*Univers*, juillet 1842.)

les plus efficaces, elles ont tari pour elles-mêmes les vraies *fontaines du Sauveur* (*Isaïe*), les vraies sources de la vérité et de la grâce. Comment donc pourraient-elles répandre sur les autres la grâce et la vérité qu'elles ne possèdent pas elles-mêmes? On ne peut pas donner ce qu'on n'a pas.

En second lieu, il y a une grande différence entre la femme libre et la femme esclave. La femme libre conserve tous ses droits de mère sur ses enfants, et elle peut les nourrir à son aise et les élever comme bon lui semble. C'est là la condition de la vraie Église. Figurée par la matrone de Naïm, noble femme, femme libre, indépendante et riche, l'Église catholique, libre aussi et indépendante de tout pouvoir temporel, est souverainement riche, elle dispose de biens immenses que lui a légués son époux divin, n'ayant rien à demander au monde, rien à attendre du monde pour son maintien et pour celui de ses enfants; elle peut les nourrir, les élever, les gouverner comme elle veut, comme elle l'entend, d'après les intentions de leur Père céleste, dans l'intérêt de leur sanctification dans le temps et de leur bonheur dans l'éternité. En sorte que, d'après la grande parole de saint Paul, l'Église n'est mère, n'exerce envers nous toutes les fonctions de mère qu'en tant qu'elle n'est pas de la terre, mais du ciel; en tant qu'elle n'est pas servante, mais épouse; en tant qu'elle n'est pas esclave, mais libre : *Quæ sursum est Hierusalem libera est*, *quæ est mater nostra.*

Mais il n'en est pas de même de la femme esclave. Celle-ci n'engendre des enfants qu'à son maître et pour son maître, et ne conserve sur eux aucun de ses droits

de mère ; elle ne peut garder ses enfants, les nourrir, les élever qu'autant que cela plaît au maître, dans l'intérêt et d'après le bon plaisir du maître, dont ils sont les esclaves, dont ils sont la propriété autant que leur mère. Or, c'est la condition du corps des pasteurs et des ministres représentant les églises schismatiques et protestantes.

Toute église qui n'est pas unie au souverain Pontife, le vicaire de Jésus-Christ, et qui conséquemment n'est pas unie non plus à Jésus-Christ lui-même ni à Dieu par la logique inexorable des choses, par une loi qui ne connaît pas d'exception, appartient de droit au pouvoir temporel, à l'homme ; elle lui est naturellement assujettie ; elle est et doit être l'esclave du pouvoir temporel, de l'homme. Voyez-les, en effet, ces prétendues églises qui se nomment orgueilleusement *réformées*, *évangéliques*, *orthodoxes*. En punition de ne pas avoir voulu de l'Évêque des évêques, de l'*Évêque intérieur* des âmes, elles ont été obligées d'accepter pour leur chef spirituel l'*évêque extérieur* des corps, un soldat puissant, ou même une femme. En punition d'avoir dédaigné le pouvoir religieux en soutane, elles ont été obligées de courber leur front devant un pouvoir religieux en uniforme militaire et même en jupon. La tiare romaine leur paraissait trop lourde ; et elles ont dû plier le cou sous le poids d'une *couronne de fer*. La houlette du Pasteur universel leur semblait trop incommode, et elles ont dû subir le régime du sceptre et du glaive (1). Elles rejettent les bulles des papes, les

(1) Le saint synode de Saint-Pétersbourg, composé d'évêques

décrets des conciles, les décisions des congrégations romaines, et elles doivent recevoir les règles de foi, les interprétations de l'Évangile et la solution des cas de conscience de la volonté de la royauté, des arrêts des parlements et des ordres des conseils d'État.

Rien n'égale la servitude de ces églises se prétendant libres. Car le pire des esclaves est l'esclavage qui pèse sur la conscience. Ainsi, tandis que la foi du catholique peut se résumer dans ce seul article, qui renferme toute vérité : « Je crois ce que croit l'Église ; » la foi du chrétien, dans les pays dominés par le schisme ou l'hérésie, peut se résumer dans ce seul article : « Je crois ce que le pouvoir temporel veut bien me permettre de croire ; » et cet article du symbole de l'hérésie renferme à son tour toute erreur, même l'athéisme. Les soi-disant évêques, les soi-disant ministres de ces églises n'ont le droit d'interpréter, d'expliquer, d'enseigner l'Évangile, et ce qui leur est resté des vérités chrétiennes, que sous l'inspiration, les ordres, les caprices et dans l'intérêt du pouvoir temporel (1). Ce

---

schismatiques, n'a d'autre droit que celui de dire « AMEN » à toutes les volontés, et de signer tous les décrets, en matière de religion, que le czar lui transmet par un général de cavalerie, qui est le PRÉSIDENT-NÉ de la sainte assemblée : digne grand-vicaire d'un pareil pontife ! ! !

(1) On se souvient de l'immense scandale qui a dernièrement eu lieu en Angleterre à l'occasion du refus d'un évêque anglican d'installer dans un bénéfice ecclésiastique, ayant *cure d'âmes*, un ministre qui y avait été nommé par la reine, quoique *notoirement socinien*, et ayant publiquement nié et combattu le sacrement du baptême. L'évêque récalcitrant a été condamné et menacé de *destitution*, par *le conseil privé*, pour avoir voulu empiéter sur les *droits*

sont des esclaves n'engendrant, par le baptême qu'ils administrent, que des chrétiens esclaves, et ne pouvant les élever que d'après la volonté et pour les avantages du maître.

§ 8. La veuve de Naïm figurant encore la tendresse de l'Église pour ses enfants morts, et son zèle pour leur résurrection. — Cruauté de l'hérésie, et son injustice d'accuser d'intolérance l'obligation qu'impose l'Église aux fidèles d'approcher des sacrements.

Mais c'est moins par sa tendresse pour son enfant vivant que par sa douleur pour son enfant mort que la veuve de Naïm est particulièrement le type, la figure de l'Église-mère. « Eh ! oui, dit saint Pierre Chrysologue, cette noble veuve, qui répand tant de larmes sur les restes froids de son unique fils décédé, qui ne l'oublie pas, qui le suit jusqu'au tombeau, ne pouvant se résigner à s'en séparer, même depuis qu'il est mort, et espérant que ses prières et ses pleurs le lui rendront tout vivant, c'est la Communauté des fidèles associés par la même foi, vivant par la même grâce, et formant par là l'Église vivante, l'Église-mère, l'Église appliquant à chacun des membres qui la composent l'amour qui les unit tous ; et qui, lorsque nous tombons dans le péché qui tue notre âme, ne nous oublie pas, nous accompagne, nous suit partout par ses sollicitudes, ne

---

et privilèges de la reine en tant que *chef de l'Église établie*. Et le digne archevêque de Cantorbéry, métropolitain de l'évêque opposant, sur l'ordre de sa majesté-pontife du sexe féminin et au nom de sa *suprématie religieuse*, prit sur lui d'installer *d'office* le ministre rejeté par son évêque. C'est la liberté dont jouit l'église anglicane..... Mais au moins elle est affranchie *de la tyrannie du pape!!*

peut pas se consoler de notre perte, et compte nous voir revivre par ses prières et ses pleurs ; car ce sont les larmes de l'Église que ces prières que les fidèles des deux sexes adressent continuellement à Dieu pour les pécheurs, dans toute la ferveur de leur esprit, dans toute la tendresse de leur cœur ; c'est le sang de l'Église que le sang de ses martyrs de la pénitence, aussi bien que de ses martyrs de la foi. C'est ainsi que l'Église ne tarit jamais ses pleurs jusqu'à ce que chacun des membres du peuple chrétien, qu'elle regarde comme son enfant, soit entré en possession de la vie éternelle, pour compléter la joie et le bonheur d'une telle mère (1). »

C'est là aussi un des caractères propres de l'Église catholique. En dehors de cette Église, il n'y a personne qui s'inquiète, qui s'afflige, qui se désole de la mort spirituelle du chrétien, et qui se donne la moindre peine pour l'en ressusciter. Voyez ces riches prébendés de l'hérésie et du schisme ; est-ce qu'ils se soucient le moins du monde que les chrétiens vivant sous leur juridiction spirituelle tombent ou ne tombent pas dans le péché et s'abrutissent par toute espèce de vices et de désordres ? Semblables à la fausse mère dont il est question au troisième *Livre des Rois*, qui aurait vu, avec un sentiment de joie féroce, coupé en deux et mort l'enfant contesté plutôt que de le voir rendu à l'amour de sa véritable

---

(1) « Nam, per supplicantes, Ecclesia lacrymas fundit jugiter ; per « martyres suos sacrum sanguinem sudat, donec unicum suum, id « est populum christianum, perpetuæ vitæ reddat in supernæ ma- « tris gaudium sempiternum (*Serm.* 103.). »

mère; *Nec mihi, nec tibi sit, sed dividatur infans* (III *Reg.*, III, 26), ces hommes sans entrailles et étrangers à la charité de l'Église ne se préoccupent pas de ce que les malheureux chrétiens qu'ils dominent cessent d'être chrétiens en devenant *unitaires, sociniens, quakers, méthodistes*, *panthéistes*, *déistes*, et même *athées*, pourvu qu'ils ne se convertissent pas au catholiscisme. Barbares! ils aiment mieux les voir mourir à la vie de toute grâce et de toute vérité plutôt que de les voir retourner dans les bras de leur véritable mère, l'Église. Car, froids, indifférents, muets en présence des horribles ravages qu'une philosophie antichrétienne fait tous les jours sous leurs yeux, parmi les chrétiens qui leur sont soumis, ils n'ont du zèle que pour s'opposer à leur retour à la communion catholique, n'ont de voix que pour crier contre le *papisme*. Tolérants pour toute espèce d'erreur, ils n'ont du fanatisme persécuteur, injuste, cruel que contre la vérité ! Ah ! il n'en faut pas davantage pour conclure que ces Églises-là ne sont pas MÈRES, que les chrétiens qu'elles exploitent ne sont pas leurs véritables enfants, puisque loin de regretter, de pleurer leur mort, elles s'en applaudissent et font des efforts sataniques pour les empêcher de revenir à la vie : *Nec mihi, nec tibi sit, sed dividatur infans!*

Voyez, au contraire, le zèle, le dévouement, les sollicitudes, les saints artifices de l'Église catholique pour la conversion des pécheurs. On l'accuse d'intolérance, parce que, sous peine d'excommunication, elle oblige ses enfants d'approcher tous les ans des saints sacrements. « Eh! qu'importe, dit-on, à l'Église que les fidèles se sauvent ou se perdent? Pourquoi

n'imite-t-elle pas la tolérance des pasteurs protestants, qui laissent chacun tranquille et maître de croire ce qui lui plaît, et de vivre comme il croit?

La réponse à un pareil langage est bien simple. Que les ministres de l'hérésie et du schisme soient indifférents à la perte des âmes qu'ils ont l'air de soigner, cela se comprend. Séparés de la vraie Église, ils ne sont pas l'Église; ils n'ont pas, ils ne peuvent pas avoir les entrailles, les sentiments, l'esprit de l'Église. Malgré le titres de «pasteurs» qu'ils s'attribuent, en réalité ils n'ont que des rapports extérieurs, officiels avec leurs ouailles, mais non pas des rapports de parenté spirituelle qui n'existent que dans l'Église et par l'Église. Ils ne sont rien; ils ne sont tout au plus que des marâtres; mais à coup sûr ils ne sont pas des mères. Mais la vraie Église est mère et vraie mère; *Quæ est mater nostra.* Ainsi, prétendre qu'elle ne se donne aucune peine pour empêcher les chrétiens de mourir ou pour les faire revivre à la grâce et au salut est aussi absurde que de dire à une mère véritable : « Eh! que vous importe-t-il que vos enfants soient sains ou malades, qu'ils vivent ou qu'ils meurent? » Ainsi comme, au besoin, la mère a recours même à la force et à la violence pour faire avaler à son enfant malade le remède qui doit lui rendre la santé, de même, au besoin, l'Église a recours même aux menaces, à la violence morale pour obliger les fidèles à approcher des sacrements, où, comme son divin Époux le lui a dit, elle est la source et le remède de la santé et de la vie spirituelle : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis*

(*Joan.*, v). En sorte que rien n'est plus juste ni plus consolant pour les fidèles que cette prétendue intolérance de l'Église. C'est la preuve la plus frappante de sa maternité, de son amour ; c'est la preuve qu'elle est la vraie Église, la vraie Église devant être mère : *Quæ est mater nostra.*

Ce n'est pas tout. Partout où il y a des ténèbres à dissiper, des erreurs à détruire, des vices à combattre, des malheureux à secourir, des âmes à sauver, on est sûr d'y trouver des missionnaires, des évêques, des prêtres, des religieux des deux sexes, des hommes de l'Église catholique, bravant toute espèce de dangers, de privations, de persécutions, de travaux, de peines, bravant même la mort pour évangéliser l'infidèle, attirer l'hérétique, détromper l'incrédule, convertir le pécheur. C'est là, passez-moi cette expression, la Californie de l'Église, qui attire de toute part les spéculateurs, les négociants du royaume des cieux ; *Simile est regnum cœlorum homini negotiatori* (*Matth.*, XIII); c'est là qu'accourt l'Église, dans la personne des meilleurs de ses membres ; c'est là que l'Église se montre d'une manière sensible pleurant sur la mort spirituelle des âmes, les suivant partout où elle les trouve, répandant ses larmes les plus brûlantes, son sang le plus pur pour les rappeler à la vie sainte et éternelle ; et prouvant au monde qu'elle est la vraie Église, puisqu'elle est la seule Église se révélant partout et toujours comme étant une véritable mère : *Quæ est mater nostra.*

§ 9. Efficacité des prières de l'Église figurée par l'efficacité des larmes de la veuve de Naïm. — Jésus-Christ, en disant à cette femme : NE PLEUREZ PAS, a confirmé à l'Église le pouvoir d'absoudre les péchés. — Cruauté de l'hérésie niant ce dogme.

Mais est-ce que ces prières et ces larmes de l'Église restent stériles et sans effet? Non ; car il est dit de la veuve de Naïm, que par ses pleurs, sa désolation et sa douleur elle toucha profondément le cœur du Seigneur ; *Quam cum vidisset, misericordia motus est super eam ;* et par ce sentiment d'une compassion divine que le Sauveur du monde a manifesté pour cette femme pleurant la mort temporelle de son enfant, il a voulu nous apprendre, dit saint Pierre Chrysologue, qu'il se laisse encore plus vivement toucher, attendrir par les larmes continuelles, par la sueur de sang que l'Église, son épouse, répand sans cesse pour la mort spirituelle de ses fils (1).

En effet, par quel moyen, particulièrement dans le Nouveau-Monde, une si grande multitude d'âmes passe-t-elle tous les jours des ténèbres de l'infidélité et de la barbarie à la lumière et à la civilisation de l'Évangile? Par quel moyen, particulièrement en Angleterre, tant de nobles âmes, d'intelligences d'élite, de savants de premier ordre, de protestants de toutes les classes rentrent-ils par milliers tous les jours dans le giron du catholicisme? Par quel moyen, particulièrement en France, tant d'incrédules et de pécheurs re-

(1) « Si ad unius viduæ lacrymas sic commotus est Christus, quid « modo faciet ad Ecclesiæ sponsæ suæ lacrymas diuturnas et sangui- « neos sudores? » (*Loc. cit.*)

viennent-ils en si grande foule tous les jours à la foi et à la vertu, si ce n'est, avant tout, par la puissance des larmes et de la prière de l'Église ? Ce sont, il est vrai, les missionnaires, les prédicateurs, les apologistes catholiques qui opèrent ces merveilles. Mais c'est la prière de tous les instants que l'Église adresse *au maître de la moisson*, qui obtient de *pareils ouvriers pour sa moisson* : *Rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam* (*Matth.*, IX) ; comme c'est l'esprit maternel de l'Église qui les anime et les forme. Et cette inépuisable fécondité de l'Église catholique engendrant de nouveaux enfants et faisant revivre ceux qui étaient morts, en présence de la stérilité visible de toutes les Églises séparées, en prouvant qu'elle seule est mère, prouve aussi qu'elle seule est vivante, qu'elle seule est saine, qu'elle seule est jeune, qu'elle seule est libre, qu'elle seule est céleste, qu'elle seule est divine ; *Quæ sursum est Hierusalem libera est, quæ est mater nostra.*

Mais ce qui est encore plus consolant, c'est que notre Église sera toujours ce qu'elle a été, ce qu'elle est maintenant ; car Jésus-Christ disant à la veuve de Naïm : « Ne pleurez pas ; *Noli flere*, » c'est, disent les Pères, Jésus-Christ promettant dès lors d'exaucer toujours les prières que lui adresse l'Église pour la résurrection spirituelle de ses enfants, les pécheurs, et de laisser dans ses mains pures le moyen par lequel les pécheurs peuvent ressusciter, c'est-à-dire le pouvoir d'absoudre tout péché.

Ah ! le Seigneur savait bien qu'il se trouverait, dans la succession des temps, des hommes assez inhumains pour nier le sacrement de la pénitence et le dogme de

la rémission des péchés par l'Église. Barbares! sous prétexte d'effrayer le chrétien, afin qu'il ne se livre pas au péché, ou de le soustraire au joug, qu'ils disent insupportable, de la confession, lorsqu'il y est tombé, ils ont voulu ôter à l'homme déchu jusqu'à l'espérance de se relever par le ministère de l'Église ; ils ont voulu le jeter dès à présent dans l'abîme du désespoir, et le pousser par là à se plonger dans tous les vices! Il paraîtrait impossible qu'il puisse se trouver des hommes capables d'enseigner des doctrines si cruelles, si Jésus-Christ lui-même ne nous avait révélé qu'il y a des hommes que le démon remplit de son esprit, à qui il fait partager son langage, dont il fait ses enfants, sa race, ses ministres, ses coopérateurs visibles, les ignobles organes des désirs meurtriers, de la haine profonde qu'il nourrit depuis le commencement du monde contre la pauvre humanité : *Vos ex patre diabolo estis : desideria ejus vultis perficere* (*Joan.*, VIII). Les hérésiarques appartiennent tous à cette catégorie, à cette race. C'est pour cela que l'hérésie est essentiellement cruelle et ennemie de l'homme, et que ses doctrines, en flattant les passions des hommes, n'ont d'autre but que celui de les corrompre, de les matérialiser, de les abrutir même et de les rendre malheureux dans le temps et dans l'éternité.

Dans les premiers siècles du christianisme, ce furent les Novatiens, et dans les siècles derniers, les Calvinistes qui ont voulu détruire le dogme consolateur du pardon que Jésus-Christ a promis au repentir humble et sincère, et dont il a, dans les termes les plus explicites, confié la dispensation à l'Église, par ces sublimes

mots adressés aux Apôtres après sa résurrection : « Re-
« cevez le Saint-Esprit, en vertu duquel les péchés que
« vous remettrez à tout homme lui seront vraiment re-
« mis : *Accipite Spiritum sanctum : quorum remise-
« ritis peccata remittentur eis* (*Joan.*, xx). » Or, par la négation de ce dogme précieux, ces hérétiques ont voulu ravir à l'Église, la tendre mère des chrétiens, la consolation qu'elle éprouve en espérant que ses enfants qu'elle pleure comme des morts puissent ressusciter à la vie. Notre aimable Sauveur donc, en disant à la veuve de Naïm : « Ne pleurez pas, » a, dit le vénérable Bède, condamné d'avance ces désespérantes doctrines des hérésiarques, a concédé et assuré à son Église le grand pouvoir d'absoudre les péchés et de tarir par là la source de ses pleurs (1) !

§ 10. La bière du mort de Naïm figure de la croix, par laquelle le pardon des péchés et la résurrection à la grâce nous sont assurés.

Mais, à cette occasion si touchante, le Seigneur non-seulement a confirmé le dogme du pardon, mais en a encore découvert la raison, le principe et le fondement. La bière sur laquelle gisait le cadavre de l'enfant de Naïm, par rapport à sa *forme* et à son usage, a signifié, ainsi que nous l'avons vu, le funeste mystère de la conscience endurcie, par laquelle l'homme gît immobile dans le péché ; mais par rapport à la *matière* dont cette bière était formée, le bois, elle représente,

(1) « Noli flere. » Novali dogma confunditur, qui humilem qui-
« dem pœnitentium mundationem evacuare conatur ; veramque ma-
« trem Ecclesiam, de natorum suorum extinctione plorantem, spe
« vitæ condonandæ negat consolari debere. »

dit Éricius, le bois de notre prévarication première, l'arbre fatal par lequel nous sommes morts en Adam, et sur lequel nous étions portés à l'abîme, comme les morts sont portés sur le bois au tombeau (1). O bois funeste à notre race ! s'écrie donc saint Ambroise ; mais depuis que le Fils de Dieu s'est approché de lui et l'a touché, ce bois de mort, *Accessit et tetigit loculum ;* c'est-à-dire depuis qu'il a étendu ses bras divins à l'arbre, au bois de la croix ; depuis qu'il s'est placé lui-même sur ce cercueil de douleur ; depuis qu'il a subi sur ce bois la mort que le premier homme avait attirée sur lui et sur tous les hommes, par le bois ; depuis qu'il s'y est endormi dans un sommeil mystérieux, par l'attouchement divin de ce bois, il en a changé la condition, il a changé la bière de la mort en un char de triomphe et de vie. Heureux donc le jeune homme de Naïm qui est porté sur *le bois* que Jésus-Christ a touché de sa main, et qui est le symbole de l'espérance de la résurrection, comme le bois touché par Adam était le symbole et le gibet de la mort ! Jésus-Christ qui en touchant ce bois fait ressusciter le mort qui y était couché est donc Jésus-Christ qui, dès aujourd'hui, nous apprend que c'est uniquement par le bois de sa croix que l'homme mort par le péché peut recevoir son pardon et revenir au salut et à la vie spirituelle (2).

---

(1) « Per loculum quidam intelligunt lignum primariæ prævarica-« tionis, in quo omnes mortui portabamur (*Expos.*). »

(2) « Spem resurgendi habebat iste qui ferebatur in ligno : quod « etsi nihil proderat, tamen, postquam illud Christus tetigit, profi-« cere cœpit ad vitam, ut esset indicio salutem populis per crucis « patibulum refundendam (*In Luc.*). »

L'Évangéliste a dit aussi qu'à l'instant même où le divin Sauveur s'approcha du brancard et y apposa sa main, les fossoyeurs qui le portaient s'arrêtèrent; *Hi autem qui portabant steterunt.* Or, qui ne voit pas que cette circonstance, qui n'a aucun intérêt au sens littéral, n'a été remarquée par l'historien sacré que parce qu'elle aussi renferme un mystère? Et ce mystère, quel est-il, si ce n'est pas ce profond mystère de la croix que saint Paul nous a révélé, lorsqu'il nous a dit : Par cela même qu'il a touché de son corps sacré le bois de la croix, et qu'il y a été suspendu, Jésus-Christ y a arrêté, y a suspendu, y a crucifié, pour les y faire mourir par sa mort, toutes les convoitises, tous les mauvais désirs, toutes les passions qui entraînent l'homme au tombeau éternel; et dès lors ces causes funestes de la perdition de l'homme, formant le vieil homme, l'homme de la mort et du péché, furent arrêtées dans leurs effrayants progrès, perdirent leur infernale énergie : en sorte que dès lors, pour ceux qui voudront s'associer à ce mystère, l'horrible corps du péché a été entièrement détruit, et ne peut plus subsister : *Nos scimus quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati* (*Rom.*, VI).

Or, ce que le Rédempteur divin a fait sur la croix, pour toute l'humanité en masse, il le répète encore à chaque instant, dit Haymon, avec les hommes, avec les chrétiens auxquels il applique les mérites, le prix, la vertu de sa croix. Car, à peine ému par les larmes et les prières de l'Église, l'aimable Jésus s'approche, par sa grâce, du chrétien pécheur; à peine il touche la conscience coupable de ce pécheur, en troublant sa sécu-

rité trompeuse, en excitant en lui la crainte et le remords ; à peine y fait-il pénétrer un peu de la componction céleste, l'un des plus exquis fruits de l'arbre de la croix, que les passions s'arrêtent dans leur fougue, que les immondes désirs du cœur se retirent et n'ont plus la force d'entraîner l'homme à l'abîme ; et que même les tentations extérieures, personnifiées dans les hommes qui flattent les vices, qui inspirent et enseignent l'iniquité, s'arrêtent, elles aussi, s'éloignent et disparaissent, en laissant l'âme, qu'elles avaient tuée, dans les bras de Jésus-Christ, pour en opérer la résurrection en présence et par le ministère de l'Église (1).

§ 11. Le jeune homme de Naïm ressuscitant à la vie, à une parole du Seigneur, figure du pécheur ressuscitant à la grâce par l'absolution du prêtre. — Joie que cette résurrection fait éprouver à l'Église militante et à l'Église triomphante.

A peine le jeune homme de Naïm entendit la voix toute-puissante du Fils de Dieu, lui commandant de se lever, qu'il ouvrit les yeux et se leva en effet sur son séant, comme un homme se réveillant d'un profond sommeil. Or tout cela, dit saint Augustin chez Haymon, n'est qu'une belle figure en relief, une prophétie en action de tant d'âmes que, étant mortes spirituellement par le péché, Jésus-Christ ressuscite tous les jours à la vie de la grâce par la puissante parole du prêtre disant au pécheur, au nom et par l'autorité de Jésus-Christ : « Je vous absous de tous vos péchés. » Ce que

(1) « Qui portabant steterunt, quia ubi compunctio cœlestis mentem tangit, continuo immunda desideria recedunt ; nihil prævalent, nec possunt ad mortem trahere. Omnes etiam adulatores pro nihilo deputantur. »

le divin Sauveur fait donc aujourd'hui avec un seul mort, par rapport au corps, est le gage de ce qu'il voudrait faire avec tous les pécheurs par rapport à l'âme, et qu'il fait en effet tous les jours avec beaucoup de pécheurs dans son Église (1).

Le jeune homme ressuscité est rendu par le vrai Elie à sa mère ; *Et dedit illum matri suæ;* et de même le pécheur ressuscité par l'absolution sacramentelle est vraiment rendu à sa mère, l'Église ; parce que, dès l'instant qu'il est réintégré dans la communion de l'Église, il redevient membre vivant de l'esprit de l'Église (2).

Mais impossible de rendre par la parole la stupéfaction, la joie, le bonheur, le ravissement de la veuve mère, serrant dans ses bras, tout rayonnant de jeunesse, de grâce et de vie, son unique enfant qu'elle pleurait inconsolablement comme mort. Ce sont de ces choses qu'on sent mieux qu'on ne peut les exprimer. Et encore il faut être mère pour bien sentir tout cela. Eh bien, dit saint Augustin, il en est de même du prodige de l'ordre spirituel, dont ce prodige de l'ordre temporel a été la figure : il n'est pas moins difficile de vous exprimer le contentement, la félicité de l'Église lorsqu'elle voit les pécheurs ressuscitant à la vie de la grâce. Cette joie de l'Église est d'autant plus vive que sa douleur pour la mort spirituelle de ses enfants est

(1) « Quod tunc operatus est Dominus in uno homine, resuscitando eum de morte ad vitam, hoc quotidie agit spiritualiter in « Ecclesia, cum mortuos peccato sua gratia revocat ad vitam. »

(2) « Redditur matri, cum, per sacerdotalis decreta judicii, communioni sociatur Ecclesiæ. » (*Id.*, *ibid.*)

plus profonde. Car cette mort de l'homme par le péché est, à son tour, d'autant plus affreuse qu'elle est moins sensible et moins regrettée. Les âmes vraiment chrétiennes, pieuses, saintes et zélées qui forment l'âme, l'esprit de l'Église, regardent les pécheurs comme leurs enfants, mais enfants de larmes, de douleur et de sang. Elles s'intéressent vivement à eux, prient Dieu, s'affligent, se tourmentent, se sacrifient pour eux. Lors donc qu'elles voient que leurs prières sont exaucées, que leurs peines, leurs sacrifices sont agréés, et que le céleste Époux vient chercher ces morts que lui seul connaît, comme c'est lui seul qui peut les ressusciter; lorsqu'elles voient l'aimable Sauveur continuant toujours la mission qu'il est venu exercer sur cette terre, de ressusciter les hommes morts par le péché; lorsqu'elles voient que ce n'est pas en vain que l'Apôtre a dit : « Lève-toi, homme qui dors; ressuscite du milieu des « morts à la vie, et Jésus-Christ t'éclairera; » lorsqu'elles voient enfin ces pécheurs, pour lesquels elles avaient tant pleuré, revenir à elles, se réunissant à elles comme des enfants vivants, des enfants d'honneur et de gloire, elles éprouvent un sentiment de contentement intérieur, de joie sainte et pure, d'enivrant bonheur qu'aucune cause purement humaine ne saurait produire, qu'aucune parole humaine ne peut rendre (1)!

---

(1) « De juvene illo resuscitato gavisa est mater vidua; de homi-« nibus quotidie in spiritu suscitatis gaudet mater Ecclesia. Ille qui-« dem mortuus erat corpore, isti autem mente; illius mors visibilis « visibiliter plangebatur, istorum mors invisibilis nec querebatur « nec videbatur. Quæsivit ille qui noverat mortuos. Ille solus nove-« rat mortuos qui poterat facere vivos. Nisi enim ad mortuos sus-

Cette ineffable et sainte joie pour une pareille cause n'est pas éprouvée seulement sur la terre; mais, ainsi que l'a dit Jésus-Christ lui-même, elle monte au ciel, pénètre dans le ciel, se répand par tout le ciel. A la vue d'un pécheur qui ressuscite à la grâce par le repentir et la pénitence, l'Église *triomphante* se réjouit autant et plus encore que l'Église *militante*. De pareils événements sont le sujet d'une grande fête, d'une immense félicité dans la Jérusalem céleste, aussi bien que dans la Jérusalem terrestre. Les anges en sont aussi heureux que les saints; et tous les esprits *compréhenseurs*, unissant leurs voix aux voix des esprits des justes *viateurs*, en louent, en bénissent ensemble la miséricorde de Dieu; *Ita gaudium magnum erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente* (*Luc.*, XV). Oh ! qu'il est donc beau, qu'il est consolant le dogme de la COMMUNION DES SAINTS, qui ne se trouve que dans la vraie Église ! Et que nous sommes heureux d'appartenir à cette Église, qui, mère divinement intelligente, connaît tous nos besoins; mère tendre et dévouée, les prend à cœur et ne s'épargne aucune peine pour y apporter remède ; et mère enfin libre et puissante, puisqu'elle est céleste et divine, possède en elle-même et nous fournit toute espèce de secours, de grâces, d'avantages, de consolations pour le temps et pour l'éternité : *Quæ sursum est Hierusalem libera est*, *quæ est mater nostra*.

« citandos venisset, Apostolus non diceret : Surge, qui dormis, et « exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus (*Serm.* 44, *de Verbis « Domini*). »

Mais la veuve de Naïm n'a pas figuré seulement les sentiments et la puissance de l'Église par rapport à tous les fidèles; elle a aussi figuré les sentiments et la puissance de toute mère chrétienne par rapport à la vie spirituelle de ses propres enfants. Après avoir donc vu, dans cette magnifique figure, l'Église ayant pour tous les fidèles le cœur d'une mère, voyons-y maintenant la mère chrétienne ayant pour ses enfants le cœur de l'Église; et après avoir édifié et consolé les fidèles en général par l'explication du grand mystère de l'ÉGLISE-MÈRE, arrêtons-nous encore quelques instants à édifier, à consoler et à encourager, en particulier, toute mère chrétienne par l'explication du mystère de LA MÈRE-ÉGLISE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE MYSTÈRE DE LA MÈRE-ÉGLISE, REPRÉSENTÉ PAR L'HISTOIRE DE LA VEUVE DE NAIM.

§ 12. La mère chrétienne exerçant à l'égard de ses enfants les fonctions que l'Église exerce à l'égard des fidèles. — Comment la mère chrétienne engendre ses enfants à Dieu et les élève pour lui.

L'ÉGLISE, vous venez de l'entendre : 1° nous engendre à Jésus-Christ par le baptême; 2° nous nourrit par sa doctrine; 3° nous élève par sa vigilance; 4° nous conserve, nous guérit et nous fait revivre par ses larmes et par ses prières; et c'est pour tout cela qu'elle est à notre égard une véritable mère; *Quæ est mater nostra.* Or toutes ces grandes et touchantes fonctions que l'Église exerce par rapport à l'universalité des fidèles,

la mère chrétienne les accomplit envers ses enfants en particulier, dans l'ordre spirituel; et c'est pour cela que, si l'ÉGLISE EST MÈRE par rapport à tous les fidèles, la MÈRE CHRÉTIENNE EST ELLE-MÊME L'ÉGLISE par rapport à ses enfants.

La veuve de Naïm, nous venons de le voir, a eu le bonheur d'être deux fois mère de son unique enfant : la première fois en l'engendrant de son sang, la seconde fois en obtenant par ses larmes de le voir revenir à une vie plus heureuse et plus parfaite que celle que la mort lui avait ravie. C'est aussi la condition de toute mère véritablement chrétienne ; elle est deux fois mère de ses propres enfants : la première fois en les engendrant à la vie du corps, la seconde fois en les enfantant à une vie plus noble et plus importante, à la vie de l'âme.

A peine l'épouse chrétienne s'aperçoit-elle d'avoir conçu que ses premières pensées se portent moins sur la satisfaction qu'elle va avoir de devenir la mère d'un homme que sur l'honneur qu'elle va avoir de devenir la mère d'un chrétien. Elle est heureuse de sa grossesse, moins parce que, dans l'enfant qu'elle porte dans son sein, elle va donner un héritier à son époux que parce qu'elle va, dans cet enfant, donner un fils de plus à l'Église, un disciple de plus à Jésus-Christ. Elle le lui offre donc, elle le lui consacre ; elle veut qu'il soit à lui, et que Jésus-Christ prenne de lui pleine et entière possession. C'est ainsi que, même avant de l'avoir entièrement formé dans son corps à la vie matérielle, elle le conçoit, l'engendre, dans son cœur, à la vie spirituelle, en le destinant au ciel, en le faisant en

quelque sorte naître au ciel même avant de l'avoir enfanté à la terre. Mais puisque ce n'est que par l'eau et le Saint-Esprit, c'est-à-dire par le baptême, que nous renaissons réellement à Jésus-Christ et au ciel (*Joan.*, I), les sollicitudes les plus empressées de la mère chrétienne venant d'accoucher n'ont d'autre objet que celui d'assurer, de hâter le baptême au chaste fruit de ses entrailles. Combien se réjouit-elle donc dans le Seigneur, lorsqu'on lui rend son enfant baptisé ! Oh ! avec quels transports ne presse-t-elle pas sur son cœur, ne comble-t-elle pas de baisers affectueux et révérencieux ce petit chrétien, le front encore humide de l'eau régénératrice, ce petit ange, ce sanctuaire vivant de la foi et de la grâce de Jésus-Christ ! C'est alors seulement que son bonheur maternel est complet et parfait, puisqu'elle peut embrasser un fils de Jésus-Christ dans son propre fils. C'est ainsi que la mère chrétienne, étant mère de son enfant selon la nature, le devient encore selon la grâce ; c'est ainsi qu'elle est, en quelque sorte, le premier ministre de l'Église, ayant préparé, offert son enfant au baptême de l'Église, et que conséquemment elle est, dès les premiers instants, la MÈRE-ÉGLISE.

La fille de Pharaon, en remettant dans les bras d'une femme qu'elle croyait une nourrice, le petit Moïse qu'elle venait de sauver des eaux, dit à cette femme : « Prenez cet enfant et élevez-le pour moi, et vous en serez largement récompensée ; *Accipe puerum istum, et nutri mihi : ego dabo tibi mercedem tuam* (*Exod.*, II). Cette nourrice à laquelle l'enfant Moïse fut confié, était sa propre mère. Quelle fut donc heu-

reuse cette mère, de se voir chargée d'un pareil soin, d'élever son propre fils et pour elle-même et pour la fille du plus grand roi de la terre ! C'est une figure du bonheur de la mère chrétienne, lorsqu'on lui remet dans les bras son propre enfant devenu chrétien. Elle croit entendre l'Église même, la fille du grand Roi du ciel, lui disant : « Prenez cet enfant, la chose la plus précieuse que j'aie sur la terre, une âme en grâce, et élevez-le pour moi, comme l'un de mes membres, comme l'héritier du royaume de Dieu. » Car ce n'est pas une pensée pieuse, c'est une vérité de foi que l'Auteur de la nature n'accorde des enfants aux parents que dans le but de l'ordre, de la grâce et du salut, et qu'ils doivent les élever bien moins pour eux-mêmes que pour le Dieu qui les leur a donnés. Pénétrée de cette grande pensée, de ce grand devoir, d'être l'ange gardien visible, l'Église, vis-à-vis de son enfant, la mère chrétienne se met de bonne heure à l'œuvre. A peine son enfant commence à connaître, qu'elle lui indique du doigt le ciel avant la terre, qu'elle lui révèle Dieu avant l'homme, qu'elle lui apprend le Père céleste avant le père terrestre. A peine son petit homme commence à bégayer quelques syllabes, qu'elle s'empresse, qu'elle s'efforce pour que ses premiers mots soient ceux qui doivent être les derniers, dans la bouche du chrétien ; pour que, avant même de dire : « Papa et maman, » il dise : « Jésus et Marie. »

Saint Pierre Chrysologue, en parlant des enfants chrétiens, a prononcé ces paroles pleines de grâce : « Ces enfants, dit-il, doivent être attachés au sein de la mère Église dans toute piété ; il doivent faire sortir

de leur tendre gosier des sons indiquant la pureté de leur âme, le pacte qu'ils ont contracté avec l'innocence ; ils ne doivent tendre leurs petits bras que vers le pauvre par les saintes œuvres de la charité ; ils ne doivent faire leurs pas encore chancelants que dans les sentiers de la foi (1). » Or, former l'enfant à ces habitudes et l'y établir, c'est le rôle, c'est la fonction de la mère.

§ 13. La mère est tout, pour l'instruction religieuse de ses enfants. — La mère mondaine et la mère chrétienne. — Efficacité du ministère de cette dernière mère.

Dans l'ordre temporel, le devoir du père est que rien ne manque à la famille, que l'ordre, l'harmonie et la paix y règnent. Le père n'exerce qu'une vigilance générale sur les besoins de ses enfants ; c'est lorsqu'il s'agit de leur donner un état, de les établir, qu'il intervient avec sa prévoyance, qu'il fait valoir son autorité. Quant aux besoins particuliers des enfants en bas âge, c'est à la mère à les deviner et à y pourvoir. De même, dans l'ordre spirituel, il n'appartient au père que de veiller d'une manière générale sur tous les membres de la famille, pour en éloigner tout danger et tout scandale, pour y faire régner la crainte de Dieu, et le respect, et la pratique de la religion. Il n'appartient au père que de choisir des précepteurs qui doivent instruire ses enfants, et des écoles qu'ils doivent suivre.

---

(1) « Pietate tota sub Ecclesiæ matris uberibus occupentur. Trahant teneris faucibus innocentiæ pactum. In opere sancto brachia « meditentur extendere. Nitantur in cursu fidei tremula firmare ves« tigia (*Serm.* 73).

Il n'appartient au père que de les aider de ses conseils par rapport à la vocation qu'ils veulent embrasser. Mais l'instruction première, la première éducation, l'éducation, je dirai presque de détail, des fils en bas âge, appartient presque exclusivement à la mère. C'est elle qui est la providence particulière, la providence spéciale des enfants. C'est à elle, et à elle seulement qu'il appartient de les instruire de bonne heure dans les éléments de la religion ; de leur apprendre les principaux mystères de la foi, le Symbole des Apôtres, les commandements de Dieu, les sacrements et les lois de l'Église. C'est à elle de les préparer, avant tout, à leur première communion ; c'est à elle à jeter dans leurs cœurs vierges les germes de la piété et de la crainte de Dieu, qu'ensuite l'instruction plus étendue du prêtre doit développer. Comme c'est la mère qui apprend à l'enfant à parler le langage de la terre, à marcher dans les voies de la terre, c'est à elle aussi à lui apprendre le langage du ciel, à marcher de bonne heure dans les voies du ciel. Or la mère chrétienne n'oublie aucun de ces grands devoirs ; les accomplir, c'est même son plaisir, son bonheur. Ce sont les parents mondains, dit saint Chrysostome, qui prennent un plus grand soin de leur fortune et de leurs biens que de leurs enfants qui doivent en hériter (1). C'est la mère remplie de l'esprit du monde, qui ne rêve que les grandeurs, les honneurs du monde pour ses enfants. Ah ! semblable à cet oiseau cruel, dit l'Écriture sainte, qui ayant pondu,

---

(1) « Majores nobis possessionum curæ quam eorum quorum illæ « gratia comparantur (*Hom. in* I *ad Timoth.*). »

enfonce ses œufs dans la terre, les y oublie, et les y abandonne, la mère mondaine ne se soucie de procurer à ses enfants que les avantages de la terre ; elle les enfonce dans la terre, les entoure, les couvre de terre, et ne prend aucun soin de leur âme et de leur éternité ; *Filia populi mei, crudelis : quasi struthio in deserto derelinquit ova sua in terra* (*Thren.*, IV, et *Job*, XXXIX). Mais la mère chrétienne se conduit tout autrement ; son principal but, sa pensée fixe n'est pas que ses enfants soient riches, mais qu'ils soient saints. Car elle sait bien que la sainteté, la vertu, la religion, sont le patrimoine le plus riche, le plus solide qu'on puisse leur léguer : l'unique patrimoine qui est à l'abri des exigences du fisc, des jeux de la fortune, des révolutions des États, et qui peut les rendre heureux dans toutes les situations, contre toutes les vicissitudes, dans le temps et dans l'éternité. Moins jalouse donc de faire de son enfant un grand homme que d'en faire un grand chrétien, c'est à ce but qu'elle dirige tous les artifices de sa vigilance, tous les soins de son amour. Très-facile à lui pardonner des vivacités d'enfants, elle n'est sévère, n'est inexorable qu'à l'égard de leurs fautes touchant l'instruction religieuse, la pureté de l'âme, les pratiques de la piété, et le culte de Dieu (1) ; et

(1) Ah ! grâce à Dieu et à la puissance que la foi exerce dans la femme chrétienne, pour être inconnues, il n'existe pas moins, et en plus grand nombre qu'on ne pense, de nouvelles Blanches répétant toujours à leurs enfants « qu'elles préfèrent de les voir frappés par la mort plutôt que de savoir qu'ils ont souillé leur âme par le péché. » Nous n'en citerons ici qu'une seule de ces mères héroïques, que nous avons connue. C'est celle Virginie Bruni, dont nous avons

c'est lorsqu'ils ont le mieux répondu aux questions du catéchisme, c'est lorsqu'ils ont mieux fait leur prière, c'est lorsqu'ils ont été plus sages, plus obéissants, plus sincères, et qu'ils se sont mieux acquittés de leurs petits devoirs, que la bonne mère leur fait de plus jolis cadeaux, et les comble de plus douces caresses et de baisers plus affectueux.

Il y a des brutes qui n'enfantent que des masses vivantes, mais informes, hideuses ; et ce n'est qu'en les léchant avec leur langue, en les façonnant avec leurs pattes qu'elles parviennent à leur donner une forme régulière et à faire de jolies petites bêtes. Or ce que la femelle des brutes fait avec ses petits, par instinct de nature, la mère chrétienne le fait, d'une manière plus noble et plus heureuse, avec ses enfants, pas instinct de foi. C'est elle qui, en faisant valoir, selon les circonstances, la crainte ou l'amour, les promesses ou

---

parlé plus haut (pag. 121), jeune veuve, morte à Rome en 1840, à l'âge de vingt-cinq ans. Elle avait trois enfants, un garçon et deux filles.

Or, tous les jours, le soir, après la prière, qu'elle leur faisait faire en commun et en sa présence, elle élevait la voix, et d'un ton énergique elle disait tout haut au Seigneur : « Mon Sauveur et mon Dieu, ne regardez pas à mon amour pour ces petits enfants, et faites qu'ils meurent tous les trois, ici, à l'instant, sous mes yeux, avant qu'ils aient le malheur de commettre un seul péché. » Cette prière était faite pour inspirer de bonne heure à ces petites créatures une grande horreur pour le mal. Or, élevés ainsi dans la crainte du mal, il n'est pas étonnant que, comme nous l'avons dit, ces heureux enfants soient devenus trois petits saints (Voyez la vie de cette chrétienne héroïque que nous avions écrite et publiée en langue italienne à Rome, l'année 1840, et qu'on vient de traduire et de publier en français (Paris, chez Gaume, 1851).

les menaces, la douceur ou l'autorité, corrige de mauvais caractères, de rudes et informes natures, et les éloigne du mal et les plie au bien. Ah ! qu'il est vrai qu'au moral comme au physique, par rapport à la vie de l'âme comme par rapport à la vie du corps, l'enfant, particulièrement, n'est que l'œuvre de sa mère.

A ces saints artifices d'une prévoyance éclairée, dont elle puise le zèle et la constance dans son amour de mère et dans sa foi chrétienne, la mère vraiment pieuse unit ses prières continuelles à Dieu, à la sainte Vierge, aux anges, aux saints, afin d'assurer leur protection à ses enfants.

Or, il n'est pas possible que des enfants élevés avec un tel soin ne deviennent pas de vrais chrétiens, eux aussi, des citoyens excellents, capables de faire un jour l'honneur et le bonheur de la famille et de la patrie. Il n'y a pas d'humeur si difficile, de si mauvaise nature, qui ne cèdent pas, qui ne se plient pas au bien sous le poids d'une telle éducation. Sainte Félicité eut sept enfants, et, par ces moyens, elle en fit sept martyrs. Sainte Brigitte en eut huit, et, par ces moyens, elle en fit huit saints. La mère de saint Bernard en eut dix, et, par ces moyens, elle en fit dix religieux solitaires et dix apôtres.

Saint Paul disait à Timothée : « Je t'en conjure de-
« vant Dieu et devant Jésus-Christ qui jugera les vi-
« vants et les morts, en son avénement et en son règne,
« reprends, supplie, gourmande en toute patience et
« doctrine. Car il viendra un temps où ils ne sup-
« porteront plus la saine doctrine, mais, selon leurs

« propres désirs, ils chercheront de tous les côtés des « maîtres qui flattent leurs oreilles, et fermant l'ouïe à « la vérité, ils se tourneront vers les fables. Pour toi, « veille et ne te refuse à aucun travail ; sois sobre ; fais « l'œuvre d'un évangéliste, remplis ton ministère « (II *Timoth.*, IV, 1-5). » Or, dans la triste prévision que le même malheur, que saint Paul prédisait aux disciples de Timothée, arrivera très-probablement à ses enfants, lorsqu'ils seront obligés de subir les leçons de certains colléges et de certaines universités, la mère chrétienne fait avec son enfant tout exactement ce que saint Paul voulait que Timothée fît à l'égard de ses nouveaux convertis. Toujours la sainte parole à la bouche, elle travaille, insiste toujours pour les affermir dans la crainte de Dieu, dans les principes de la foi, afin qu'ils puissent sortir victorieux des horribles épreuves auxquelles ils vont être exposés au milieu du monde, à l'âge des dangers et des passions. Mais ces fonctions, pour être exercées par une femme, ne sont pas moins les fonctions d'un apôtre. Ce ministère, pour être exercé dans l'intérieur de la famille, n'est pas moins le ministère de l'Église, et la mère qui l'exerce n'est pas moins, en quelque sorte, le ministre de l'Église, n'est pas moins l'Église.

§ 14. Grandeur du ministère de la femme chrétienne. — Elle est la vraie Église par rapport à ses enfants. — Le salut des parents dépendant de la manière dont ils auront élevé leurs fils.

Mères chrétiennes, comprenez donc la grandeur et l'importance de votre ministère, de votre vocation. Quelque grand, quelque sublime que soit votre état

dans l'ordre naturel, votre état, dans l'ordre surnaturel, est de beaucoup plus grand, de beaucoup plus sublime. Dans l'ordre naturel, vous êtes les premiers ministres, les premiers instruments par lesquels se transmet la vie du corps; dans l'ordre surnaturel, vous êtes les premiers ministres, les premiers instruments par lesquels se transmet la vie de l'âme. Dans l'ordre naturel, Dieu vous associe à lui pour former l'homme; dans l'ordre surnaturel, Dieu vous associe à lui pour former le chrétien. Dans l'ordre naturel, vous êtes choisies pour continuer sur la terre l'action du Dieu créateur; dans l'ordre spirituel, vous êtes appelées à continuer sur la terre l'action du Dieu rédempteur. C'est dans votre sein que le Dieu créateur, y trouvant un corps préparé, y unit l'âme qui fait vivre ce corps de la vie matérielle; et c'est dans vos bras que le Dieu rédempteur, trouvant préparée l'âme de votre enfant que vous lui offrez, y répand la grâce qui fait vivre cette âme de la vie spirituelle.

Il est vrai que c'est par le ministère de l'Église que Dieu éclaire, convertit, sanctifie les âmes; mais il est vrai aussi que l'Église elle-même n'exerce son action divine sur vos enfants qu'en tant que vous les lui offrez par votre volonté, en tant que vous les lui préparez par vos premières instructions. L'Église est le grand ministre de Jésus-Christ, disait saint Paul, le ministre dispensateur des mystères de Dieu pour tout le monde; *Sic nos existimet homo ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei* (I *Corinth.*, IV). Et la mère est le grand ministre de l'Église, le ministre dispensateur de la révélation et des grâces de l'Église.

par rapport à ses enfants. Car c'est par elle que l'influence du souverain pontife, de l'évêque, du prêtre pénètre dans la famille et y reste. C'est par elle, avant tout, que les enfants sont évangélisés, sont instruits, sont attirés à la connaissance de Dieu et de son Fils divin, sont donnés à l'Église, naissent dans l'Église. C'est elle qui est le premier missionnaire, le premier apôtre, le premier évangéliste, le premier pontife, le premier évêque, le premier prêtre, la première Église de ses enfants.

Comme l'Église entière se résume donc dans la personne du souverain pontife par rapport à toute la chrétienté et à tout le monde, comme elle se résume dans la personne de l'évêque par rapport à chaque diocèse, et dans la personne du curé, du prêtre par rapport à chaque paroisse, de même l'Église entière se résume, en quelque sorte, dans la personne de la mère par rapport à chaque famille chrétienne. C'est que, comme c'est par le souverain pontife que l'action de l'Église s'exerce, s'applique et s'accomplit d'une manière générale par rapport à tous les chrétiens, et même par rapport à tous les hommes; comme c'est par l'évêque que cette action même s'exerce, s'applique, s'accomplit par rapport à tous les individus d'un même diocèse; et comme c'est enfin par le curé que la même action s'exerce, s'applique, s'accomplit par rapport à tous les individus de la même paroisse : de même c'est par la mère que cette action de l'Église s'exerce, s'applique, s'accomplit par rapport à tous les enfants d'une même famille. Ainsi, comme tout souverain pontife légitime est l'Église par rapport à tous les

chrétiens, à tous les hommes ; comme tout évêque en communion avec le souverain pontife est l'Église par rapport à ses diocésains, comme tout curé, tout prêtre (1) en communication avec son évêque, est l'Église par rapport à ses paroissiens : de même, toute mère vraiment chrétienne, en communion avec son curé et par lui en communion avec son évêque, avec le souverain pontife, avec toute l'Église, est l'Église par rapport à ses enfants. C'est ainsi que non-seulement la vraie ÉGLISE EST MÈRE, mais aussi que la vraie MÈRE, la MÈRE CHRÉTIENNE EST L'ÉGLISE.

Mais vous le voyez bien, mères chrétiennes qui m'écoutez, la mère chrétienne n'est l'Église qu'autant qu'elle exerce les fonctions de l'Église envers ses enfants. En vous rappelant donc ce qu'elle est, je vous ai dit ce que vous devez être ; en vous rappelant ce qu'elle fait, je vous ai dit ce que vous devez faire; son éloge

(1) A Palerme, notre patrie, le peuple appelle le prêtre « la sainte Église. » Lorsqu'un prêtre se présente quelque part à des gens du peuple, on lui dit : « Que nous commande la sainte Église? Veut-elle quelque chose, la sainte Église? » Oh ! que cette parole est en même temps délicieuse et profonde ! Elle renferme tout un traité de la vraie Église, car tout prêtre qui se respecte et qui, par son évêque, est en communion avec l'Église, est lui-même l'Église pour le peuple. Une telle parole n'a pu être suggérée que par cet instinct de foi qui distingue les peuples catholiques, et qui leur met à la bouche des expressions résumant des traités entiers de théologie, et qui font l'admiration du vrai théologien lui-même et du vrai philosophe. C'est, du reste, une justice que le peuple palermitain rend par ce mot à son clergé. C'est, nous aimons le dire tout haut, et avec un juste orgueil, le clergé le plus savant, le plus irréprochable et le plus dévoué que nous ayons connu.

est votre instruction. Saintement fières de votre grandeur, de votre dignité, soyez donc aussi scrupuleusement jalouses d'en accomplir tous les devoirs. Souvenez-vous que votre enfant, à l'âge mûr, ne sera que ce que vous l'aurez fait au premier âge. Il n'abandonnera pas même dans sa vieillesse, dit l'Écriture sainte, la voie que vous lui aurez indiquée, et dans laquelle vous l'aurez engagé dans son enfance; *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* (*Proverb.*, XXII). Le sort de vos enfants, tout leur avenir dans ce monde et dans l'autre, est dans vos mains. Il sera bon chrétien, il fera son salut, si vous avez su, de bonne heure, former son esprit et son cœur aux croyances et aux pratiques du christianisme, et si vous lui avez inspiré, avant tout, un zèle sincère pour le salut de son âme. Mais si, contentes qu'il ait un vernis, ou point du tout de religion, vous ne lui inspirez que des pensées, des sentiments tout humains, tout païens et terrestres, vous en aurez fait un être de la terre : il se perdra, et vous vous perdrez avec lui; car c'est à vous, vous crie Origène, que Dieu, à son jugement, demandera un jour un compte rigoureux de tous les péchés que vos enfants auront commis, et qu'une instruction solide, une sage correction de votre part leur auraient fait éviter; et c'est sur vous que retomberont la lourde responsabilité et le châtiment de leur perte (1).

A l'exemple de David, appelez donc maintes et maintes fois vos petits enfants autour de vous, gar-

(1) « Omnia quæ deliquerint filii, de parentibus exquirentur, qui « non erudierint, neque corripuerint (*In Job.*) »

dez-les à votre école pour tout ce qui se rapporte à la morale et à la religion ; dites-leur : « Mes enfants, tout ce qui touche aux études de la littérature et des arts, vous pouvez bien l'apprendre de la bouche des autres ; mais les premières leçons de la crainte de Dieu et de ses lois, vous ne devez les recevoir que des lèvres de votre mère ; *Venite, filii, audite me ; timorem Domini docebo vos.* » Pour moi, je ne connais rien de plus noble, de plus grand, de plus auguste, de plus saint que la mère chrétienne révélant Dieu à ses enfants. Si vous les aimez donc vraiment, ces enfants que Dieu vous a donnés, et si vous vous aimez vous-mêmes, ne négligez pas cette pratique si délicieuse au cœur d'une mère, et en même temps si utile à la mère et aux enfants. Rappelez-vous que vos avantages et les leurs, pour le temps et pour l'éternité, y sont attachés ; que vous ne pouvez vous sauver et entrer dans le ciel toutes seules, sans vos enfants ; et que, par conséquent, vous devez faire tous vos efforts pour vous sauver, pour entrer dans le ciel en leur compagnie, si vous n'en voulez pas être exclues avec eux.

§ 15. Juste douleur de la mère chrétienne en voyant qu'on lui a gâté ses enfants qu'elle avait chrétiennement élevés. — Elle ne se doit ni décourager ni désespérer de leur conversion.

Mais, hélas ! s'écrieront peut-être quelques-unes parmi vous, nous avions bien fait tout cela avec nos enfants, mais nous ne nous en trouvons pas plus heureuses. Nous les avions bien élevés dans la crainte de Dieu, dans le respect et la pratique de la religion ; mais ils n'en sont pas moins devenus des incrédules, se mo-

quant de toute religion. Nous en avions fait des chrétiens, et l'on nous en a fait des philosophes. En sortant de nos bras, c'étaient de véritables anges; en y revenant, nous ne les trouvons que de vrais diables! Oh! qu'il est pénible, qu'il est désolant, qu'il est atroce pour une mère chrétienne de voir l'édifice de la foi qu'elle avait, au prix de tant de soins et tant de peines, construit dans l'esprit et dans le cœur de son enfant, renversé, détruit, après quelques mois de collége, après quelques mois de ces études par lesquelles la jeunesse doit passer, comme sous les Fourches Caudines de l'enfer, pour avoir un état!

Oh! malheureuses mères, vous avez bien raison de vous plaindre ainsi, et je compatis du fond de mon âme à votre tribulation, et je partage tout votre chagrin et toute votre douleur. Mais consolez-vous et ne regrettez pas ce que vous avez dû vous imposer de peines et de sacrifices pour élever chrétiennement vos enfants. D'un côté, ces sacrifices et ces peines vous vaudront un jour un immortel bonheur dans le ciel, et, de l'autre côté, ils ne sont pas tout à fait perdus pour les objets chéris pour qui vous les avez endurés. Car écoutez :

Au milieu de la corruption de mœurs, de l'esprit d'incrédulité ou d'indifférence pour la religion, qu'une éducation toute païenne et d'horribles doctrines ont produits dans la société de nos jours, il est bien possible, et malheureusement il n'arrive que trop souvent, que même des enfants élevés par des mères chrétiennes dans les vrais principes et dans les pratiques du christianisme, glissent dans le désordre et même dans l'irréligion et l'impiété. Mais ils ont beau faire; ils n'ar-

riveront jamais à déraciner tout à fait du fond de leur cœur toute vérité, tout sentiment chrétien que la piété maternelle y avait semés. Il leur en restera toujours quelque chose ; il leur en restera des germes que les passions auront pu étouffer sans pouvoir les anéantir ; et ces germes, dans un âge plus mûr, à l'aide de circonstances heureuses et de désillusionnements utiles, et, au plus tard, au lit de la mort, on les voit éclore et porter leurs fruits de conversion et de salut. Et, en effet, tous ces changements de tant de pécheurs en vrais pénitents, de tant d'incrédules en vrais croyants, qui ont lieu tous les jours dans nos contrées et qui comblent de joie l'Église, si on y fait attention, ne sont dus généralement qu'aux principes chrétiens que leurs mères avaient répandus et bien établis dans leurs âmes. Il est donc évident d'abord que les ravages que le philosophisme moderne exerce, avec un si affreux succès, dans la jeunesse de nos jours, loin de décourager le zèle de la mère chrétienne d'élever chrétiennement ses enfants, doivent l'exciter davantage. Plus grands et plus redoutables sont les dangers auxquels va être exposée leur foi, lorsqu'ils seront jeunes, plus grands et plus empressés doivent être les soins et la sollicitude de la mère chrétienne à implanter solidement cette foi dans leur cœur, pendant qu'ils sont enfants. Quant à vous, pauvres mères, qui êtes obligées à gémir du naufrage funeste que vos enfants ont fait touchant la foi, il est encore évident que vous ne devez pas désespérer ; que vous devez même vous attendre à les voir revenir sur la voie de la religion et du salut à laquelle des mains sacriléges et cruelles les ont arrachés. Seule-

ment, à l'imitation de la femme de Naïm, vous ne devez jamais vous lasser de pleurer devant Dieu leur mort spirituelle et de solliciter par vos ferventes prières leur résurrection.

§ 16. Histoire de saint Augustin, converti par les larmes et les prières de sa mère. — Mort de cette admirable femme. — Encouragement aux mères chrétiennes désolées de la mauvaise conduite de leurs enfants.

Rappelez-vous sainte Monique. D'abord, mariée à un idolâtre au caractère le plus dur et le plus intraitable, Monique, par le prodige de sa patience et de sa douceur, en fit un agneau, et finit par avoir le bonheur de le voir se faire et mourir chrétien; et par là elle a prouvé ce que peut la vertu ; et par là elle est votre modèle, à vous, femmes mariées, vous montrant que si vous le voulez (et malheur à vous, si vous ne le voulez pas !) et si vous êtes des épouses vraiment chrétiennes, vous êtes très-puissantes pour ramener à la religion, pour sanctifier même, comme parle saint Paul, l'homme irréligieux et infidèle; *Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem* (I *Corinth.*, VII).

Mais le vrai triomphe, la vraie gloire de sainte Monique, c'est la conversion de son unique fils Augustin. Oh ! que rien n'est plus admirable ni plus touchant que cette conversion du plus grand génie du monde, du plus grand homme du christianisme, à la foi catholique, par le zèle, par les prières et les larmes d'une femme, sa sainte mère ! Je vais vous en dire quelques mots, pour votre instruction et pour votre confort, à vous, mères chrétiennes, dont le regard du cœur est

désolé du spectacle de vos enfants morts spirituellement, eux aussi, à la vie de la foi et de la grâce.

Fils d'un père idolâtre et confié, dans des écoles païennes, à des maîtres idolâtres ou à des hérétiques pires que les idolâtres mêmes, Augustin finit par se débarrasser tout à fait des principes et des sentiments chrétiens que sa sainte mère lui avait inspirés dès l'enfance. En devenant littérateur et philosophe, il devint l'adepte de toutes les sectes, le jouet de toutes les erreurs, la victime de tous les vices. A l'âge où l'on a le plus besoin de frein et de conseil, ayant perdu son père, il se trouva maître de sa fortune et de lui-même. Ce fut alors que, jeune homme à l'imagination ardente, au caractère impressionable, au cœur passionné, il trempa, d'une manière si affreuse, dans la débauche, que, en peu de temps, il dépassa tous ses tristes collègues moins par l'élévation de son esprit que par la licence et le dévergondage de ses mœurs. En vain sa bonne mère l'avertissait, le priait même à genoux de s' abstenir au moins de certains excès ; Augustin se moquait de ses avis, ne faisait pas attention à ses prières, croyant dans son orgueil, que c'était se dégrader que d'écouter les paroles d'une femme (1). Le moyen donc, pour la malheureuse veuve, de dompter son indomptable fils, et de le ramener à Dieu par la foi et la vertu! Cependant Monique ne désespéra pas de réussir. Seulement elle déploya plus d'amour que d'empire envers cet enfant égaré ; elle se prit à le soigner en servante bien

---

(1) « Qui mihi monitus muliebres videbantur, quibus obtemperare « erubescerem (*Confession. lib.* II, *c.* 3). »

plus qu'à lui commander en mère. Monique ne parla presque plus de Dieu avec Augustin, mais elle ne cessa jamais de prier, de pleurer beaucoup pour Augustin auprès de Dieu (1).

Tous les jours elle se rendait à l'église pour assister au sacrifice divin qu'elle faisait offrir pour le salut de son fils. Il ne se réunissait pas d'assemblée catholique, qu'elle n'y fût présente pour y faire prier pour son fils. Il n'y avait pas de prêtre ou d'évêque en renommée de sainteté à qui elle ne se hâtât d'aller recommander son fils. Et en rentrant à la maison, elle parlait à son fils avec beaucoup d'éloges de cet évêque, de ce prêtre, pour exiter en lui l'envie de le connaître. C'est par ce moyen qu'elle amena souvent Augustin à entendre les sermons du grand saint Ambroise.

C'est en vain qu'Augustin essaya de se débarrasser de la présence importune de Monique, en se rendant d'Afrique en Europe et d'Europe en Afrique, et quelquefois en partant de nuit à son insu, lui laissant ignorer le temps de son départ et le lieu de son arrivée.

Monique, guidée par son instinct, par son amour de mère, le devinait, le découvrait partout, et, forte de sa piété, de sa confiance de chrétienne, bravant tous les dangers par mer et par terre, elle allait le rejoindre partout, le suivait partout, et ne le quittait jamais, jusqu'au point de mourir pour lui loin de sa patrie, pour avoir le bonheur de mourir auprès de lui (2). En vain

(1) « Cum non desineret, horis omnibus orationum suarum, de « me plangere ad te (*Lib.* III, *c.* 12). »

(2) « Jam venerat ad me mater pietate fortis, terra marique me

encore, s'enfonçant toujours davantage dans tous les vices, se livrant toujours davantage à toutes les erreurs de la secte des Manichéens, — les panthéistes et les rationalistes de ce temps-là, — Augustin paraissait prendre plaisir à éloigner toujours davantage les chances de sa conversion et à désoler l'espérance qu'en avait gardée sa bonne mère. Cette femme héroïque ne se lassait jamais de pleurer et de prier, espérant toujours que ses prières et ses pleurs seraient plus efficaces à attirer la miséricorde de Dieu sur son fils, que les désordres de son fils ne le seraient à attirer sur lui l'abandon de Dieu. Cependant, ce dur martyr d'attente, ce sacrifice de chagrins et de larmes de tous les jours et de tous les instants avaient tellement abîmé sa figure, qu'elle n'était plus reconnaissable, qu'elle n'était plus qu'un fantôme de femme, l'image vivante de la tristesse et de la douleur. Au point qu'un évêque, en la voyant un jour prosternée à ses pieds, pâle, éplorée et lui demandant, bien plus par des pleurs que par des paroles, le secours de ses prières pour la conversion d'Augustin, le saint homme en fut profondément touché, et s'inspirant de la bonté et de la miséricorde de Dieu, lui dit d'un ton prophétique : Femme, console-toi ; il est impossible qu'un fils de tant de larmes périsse (1).

En effet, après douze ans de résistance et de lutte, dompté par la miséricorde de Dieu et par les larmes de

---

« sequens, et in periculis omnibus de te secura (*Confession.* VI, » *c.* 1). »

(1) « Fieri non potest ut filius tantarum lacrymarum pereat (*Con-* « *fess.* III, *c.* 12). »

sa mère, Augustin se rend enfin, et plie son esprit superbe à la foi, son cœur rebelle, à la grâce.

Mères chrétiennes, je vous laisse à penser, vous seules pouvant le comprendre, ce que fut pour Monique le jour où, se levant du pied de l'arbre fameux où Dieu l'avait blessé au fond de l'âme, Augustin alla trouver cette admirable mère, et lui dit : « Mère, vous avez vaincu, ou plutôt Dieu a vaincu par votre moyen. Me voici converti, me voici chrétien ! » Ah ! en le voyant tout à fait changé de ce qu'il était, en l'entendant s'exprimer ainsi, Monique poussa un cri de bonheur, et se jetant au cou de son fils avec un inexprimable transport, et le pressant sur son cœur, elle le combla de baisers, l'arrosa de ses larmes, s'écriant : « Mon fils ! mon fils ! » Car, étouffée par la joie, elle ne pouvait dire autre chose.

Elle vit bientôt ce fils chéri recevant le baptême de la main de saint Ambroise; elle le vit marcher d'un pas rapide dans la voie de la sainteté et de la perfection ; elle le vit initié au sacerdoce ; elle le vit défendant et terrassant de son génie tous les ennemis du nom chrétien. Et, en bénissant le Seigneur, elle lui dit : « Dieu de miséricorde, que vous avez été bon et généreux avec votre humble servante ! Vous m'avez accordé plus que je vous avais demandé ! Je ne vous avais demandé que de me rendre mon fils chrétien, et vous m'en avez fait un saint, un docteur, un apôtre de votre Église ! Ainsi, mon bonheur terrestre est à son comble. Je n'ai plus rien à désirer, plus rien à attendre ici-bas. Que fais-je donc davantage sur cette terre? Appelez-moi au ciel pour aller vous remercier et

vous louer éternellement d'une si grande grâce (1) ! »

Quelques jours après, se sentant mourir—une fièvre lente, et bien plus encore la fièvre de ses désirs pour la patrie éternelle l'ayant consumée — elle appela son fils près de son lit : « Augustin, lui dit-elle, que vous êtes bon ! que vous êtes pieux pour moi ! Laissez-moi vous embrasser pour la dernière fois. » Et l'ayant pressé dans ses bras défaillants elle lui dit encore : « Écoutez, mon fils, je veux, avant de mourir, vous dire une chose que je ne vous ai jamais dite : c'est que je me rappelle avec bonheur que pendant même le long cours de vos égarements, je ne vous ai jamais entendu prononcer un seul mot dur ou peu respectueux pour votre mère. Fils, je vous en remercie, je vous en bénis de tout mon cœur, et je meurs très-contente de vous (2). Je ne vous demande, ajouta-t-elle, que de vous souvenir de mon âme à l'autel du Seigneur, lorsque vous lui offrirez le sacrifice de l'Agneau sans tache. » Et ainsi disant, les yeux fixés vers le ciel, elle expira sans douleur, comme elle avait vécu sans péché.

O mort ! ô belle mort ! ô mort délicieuse et sainte, juste récompense d'une sainte vie ! Femmes chrétiennes, vous me paraissez touchées, ravies d'une mort si précieuse, et vous paraissez me savoir gré de

(1) « Benedicebat tibi, quod tanto amplius sibi a te concessum « videbat quam petere solebat miserabilibus flebilibusque gemitibus « (*Confess.* VIII, c. 12). »

(2) « In ea ipsa ultima ægritudine, obsequiis meis interblandiens, « appellabat me pium. Commemorabat grandi dilectionis affectu « numquam se audisse ex ore meo jaculatum in se durum aut contu« meliosum sermonem (*Ibid.* IX, 12). »

vous y avoir fait assister aujourd'hui. Mais savez-vous ce qui m'a donné l'idée de cet édifiant épisode, à propos de l'Évangile de la veuve de Naïm? C'est que cet Évangile se lit à la messe du 4 mai, jour de la fête de sainte Monique. Oh ! quelle est grande, qu'elle est profonde la pensée de l'Église, en faisant lire cet Évangile ce jour-là ! Elle nous avertit, elle nous prêche par là que la veuve de Naïm, obtenant par ses larmes de voir son unique enfant ressuscité à la vie du corps, a été la figure vivante non-seulement de l'Église-mère, mais aussi de la mère-Église, pouvant, elle encore, obtenir par ses larmes de voir ses enfants ressuscités à la vie de l'âme. Elle nous avertit, elle nous prêche que les prières et les larmes d'une mère chrétienne sont toutes-puissantes auprès de Dieu pour implorer la conversion de ses enfants égarés dans les voies du désordre et de l'incrédulité.

Ne désespérez donc pas, pauvres mères, que l'affreux état de l'âme de vos enfants ou leur mort spirituelle désole et effraye. Pleurez, priez toujours, et ne cessez jamais de pleurer et de prier. De longues années s'écouleront peut-être encore pour vous, comme jadis pour sainte Monique, sans que vous soyez exaucées. Mais si vous êtes aussi constantes qu'elle le fut à prier, comme elle, vous aussi finirez par emporter la grâce que vous sollicitez. Le cœur de Jésus-Christ ne saurait résister au spectacle du cœur d'une mère désolée pleurant et priant pour le salut de ses enfants. De telles prières et de telles larmes ont quelque chose de grand et de puissant, et rien ne saurait leur être refusé. Oui, oui, cet aimable Jésus, le vrai consolateur des affli-

gés (1), changera vos larmes de douleur en larmes de joie ; *Noli flere.* Il vous consolera autant que vous aurez souffert ; il ressuscitera spirituellement aussi vos enfants morts, et il les rendra tout vivants d'une nouvelle vie à votre amour et à votre douleur : *Et dedit illum matri suæ.* Souvenez-vous toujours de cette parole prophétique qui résonna si fort à l'oreille de sainte Monique, et se répéta si douce dans son cœur : « Il est impossible qu'un enfant de tant de larmes périsse ! » Oh ! la belle parole que celle-ci ! Elle vous dit que, comme vous avez donné à ces enfants, lorsqu'ils n'existaient pas encore, la vie naturelle par votre sang, vous pouvez maintenant qu'ils sont morts par le péché ou par l'erreur, les faire revenir à la vie spirituelle par vos pleurs ; et que, doublement mères de ces chers objets, et par rapport au corps et par rapport à l'âme, pour le temps et pour l'éternité, vous serez à ce titre encore, et les filles fidèles de l'ÉGLISE-MÈRE et les MÈRES ÉGLISE de nouveaux fils de l'Église, dont la céleste Jérusalem est

---

(1) Rien n'est plus doux que l'*Oraison* de l'Église pour la fête de sainte Monique. La voici cette belle Oraison, que tout pécheur ferait bien de transcrire à part et de répéter toujours : « O Dieu, qui, vrai « consolateur des affligés et espérance de ceux qui ont confiance en « vous, avez si miséricordieusement accueilli les larmes pieuses de « la bienheureuse Monique pour la conversion de son fils Augustin, « daignez nous accorder, par l'intercession de tous les deux, de dé- « plorer nos péchés et de retrouver l'indulgence de votre grâce ; « *Deus, mœrentium consolator et in Te sperantium salus, qui beatæ* « *Monicæ pias lacrymas, in conversione filii sui Augustini, misericor-* « *diter suscepisti ; da nobis, utriusque interventu, peccata nostra de-* « *plorare, et gratiæ tuæ indulgentiam invenire.* »

le type et la récompense : *Quæ sursum est Hierusalem, libera est, quæ est mater nostra.*

Maintenant permettez-moi encore quelques mots sur la conclusion de ce bel Évangile de la veuve de Naïm, pour le profit et l'édification de tout le monde.

§ 17. Explication des derniers mots de l'Évangile de la veuve de Naïm. — Jésus-Christ proclamé par le peuple le docteur et le médecin de l'homme. — Comment daigne-t-il nous visiter toujours. — Nécessité de profiter au plus tôt de cette visite.

Vous avez entendu déjà que, d'après l'Évangéliste, en voyant l'enfant mort de la veuve ressuscité en un instant, le peuple fut d'abord saisi d'une religieuse frayeur : *Accepit autem omnes timor* (v. 16); mais que, en se rassurant ensuite, et tressaillant de joie et de bonheur, il se mit à glorifier le Seigneur, en disant : « Vraiment, le grand Prophète a surgi parmi nous ; et Dieu est venu personnellement visiter son peuple ; *Et glorificabant Deum dicentes : Quia Propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam* (*Ibid.*). »

Or, ce cri, disent les Pères, est, lui aussi, mystérieux, prophétique, et l'Esprit-Saint seul a pu l'inspirer. Car le mot *prophète*, chez les Juifs, signifiait *docteur*. *Visiter*, ajoute le vénérable Bède, se dit du médecin allant retrouver le malade pour le soigner. En appelant donc Jésus-Christ *docteur* et *médecin*, le peuple de Naïm lui a reconnu, lui a attribué les deux plus grands caractères propres au Messie ; a annoncé la double mission du Fils de Dieu au milieu des hommes, de dissiper, par sa doctrine, les ténèbres de leur esprit ; de guérir, par le médicament de sa grâce, la corrup-

tion de leur cœur; de les éclairer de sa lumière et de les laver dans son sang : *Quia propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam.*

Oh! qu'il est beau, qu'il est délicieux pour les âmes aimant Jésus-Christ, de voir ce divin Sauveur vengé, de temps en temps, par la voix libre et spontanée du peuple, des injures, des calomnies par lesquelles les princes du sacerdoce et de l'empire s'efforçaient d'en flétrir la personne et le nom! Qu'il est beau, qu'il est délicieux pour nous, que tant de blasphèmes contre Jésus-Christ attristent tous les jours, d'apprendre que le témoignage public, non altéré, non corrompu par l'influence de lâches et sales passions, a proclamé, a reconnu de son vivant cet aimable Jésus pour le divin personnage que nous croyons et adorons comme le Fils de Dieu, vrai Messie et Sauveur du monde!

Cette divine visite donc, à laquelle a fait allusion le peuple de Naïm, n'est que la visite dont Zacharie, le père du Précurseur, avait parlé quelques mois après que le grand mystère de l'Incarnation du Verbe s'était accompli dans le sein de Marie; ayant dit : « Le vrai Orient, notre Dieu, est enfin venu, du haut du ciel, *nous visiter* pour nous faire éprouver toute la tendresse de sa miséricorde; *Per viscera misericordiæ Dei nostri in quibus* VISITAVIT *nos Oriens ex alto* (*Luc.*, I).

En effet, dit encore Haymon, comme le médecin compatissant va visiter le malade, lui indique les remèdes qui peuvent lui rendre la santé du corps, de même notre miséricordieux Dieu, par l'Incarnation de son Verbe éternel, a daigné visiter le genre humain, et lui a prescrit le grand remède de recouvrer la santé

de l'âme, ayant dit : « Faites tous pénitence, autrement vous périrez tous également. » Et quel remède plus efficace que celui-là pour guérir des maladies de l'âme (1)?

Mais cette miséricordieuse visite du médecin céleste ne s'est pas terminée avec la vie mortelle du Fils de Dieu sur cette terre; elle se continue toujours, avec cette différence, dit le vénérable Bède, qu'alors il nous visita en faisant prendre à son Verbe notre propre chair, et qu'à présent il nous visite encore en envoyant ce même Verbe dans nos cœurs (2). Touché donc par les larmes et les prières de l'Église notre mère, à chaque jour, ajoute Haymon, à chaque heure, à chaque instant, notre bon Dieu daigne nous visiter. Et ce ne sont que des visites affectueuses qu'il nous fait faire par son Verbe, ces voix secrètes, ces inspirations intérieures que nous sentons de temps en temps en nous-mêmes, et qui nous poussent à nous corriger de nos vices, à marcher dans les sentiers de la vertu, à faire divorce avec le monde, à renoncer à la vanité, aux délices menteuses et fugaces de la terre, pour nous appliquer à nous procurer la paix de l'esprit et les jouissances du ciel, les seules qui soient de vraies jouissances et qui ne finissent jamais (3)!

(1) « Visitat medicus infirmum, adhibet potionem, ut pristinam « restituat sanitatem. Sic Deus Pater, per Incarnationem Filii sui, « visitavit humanum genus, medicinam adhibuit, dicens : (*Luc.*) Pœ« nitentiam agite; nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribi« tis. Quid hac medicina melius? »

(2) « Visitavit Deus non solum Verbum suum incorporando, sed « semper in corda mittendo. »

(3) « Non solum visitavit, sed etiam visitat, dum per eumdem

En effet, n'est-il pas vrai, mes chers frères, que ces voix divines se font depuis longtemps entendre à votre cœur? N'est-il pas vrai que depuis de longues années le Seigneur vous répète à l'oreille cette grande parole de commandement et d'invitation, en même temps de menace et de promesse, de justice et de miséricorde, d'autorité et d'amour : « Pécheur, pécheresse, qui prolongez dans l'âge mûr les folies de la jeunesse, je vous dis qu'il faut une bonne fois en finir avec vos péchés, et qu'il faut que vous sortiez de l'état de désordre où vous gisez; *Adolescens, tibi dico : Surge.* Êtes-vous heureux, avez-vous été jamais heureux au milieu des plaisirs du monde et des passions? Ne voyez-vous pas à quelle triste et dégradante condition vous a réduits l'ambition, l'avarice, la volupté? N'êtes-vous pas le jouet de tous les caprices, la victime de toutes les passions, le *poids de Dieu* et la risée du monde? Que de vanité dans vos pensées, que de turpitudes dans vos affections, que de légèreté dans vos désirs, que de bassesse dans vos intrigues, que de malice dans vos desseins, que de honte dans vos œuvres, que de scandales dans votre conduite, que d'amertume, d'angoisses, de chagrins dans votre vie! Oh! que vous seriez humiliés, confondus, si on levait un coin du voile qui couvre le désordre de vos actes, la perversité de votre cœur, en sorte que vous paraissiez aux yeux des hommes ce que vous êtes aux yeux de Dieu! Pourquoi donc vous obstinez-vous à rester toujours

---

« Filium suum, nobis inspirat ut relinquamus vitia, virtutes sequa-
« mur, et gaudia requiramus æterna. »

plongés dans cette fange? Pourquoi ne voulez-vous pas en surgir? Ah! levez-vous, je vous le dis, levez-vous au plus tôt; *Adolescens, tibi dico: Surge.* Rappelez-vous que Jérusalem a été abandonnée par le Seigneur, moins à cause de ses péchés que pour n'avoir pas voulu reconnaître le temps précieux de la visite de miséricorde que lui fit le Seigneur et avoir refusé d'en profiter, afin de guérir de ses péchés : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ* (*Luc.*, XIX). Hâtez-vous donc de répondre à cette voix d'amour qui vous presse, pour la dernière fois peut-être, de recourir au repentir, au pardon et à la vie, afin que vous n'ayez pas le malheur de l'entendre un jour, cette même voix, vous intimant l'ordre de subir le châtiment et la mort. Et, pleins de reconnaissance envers Dieu de vous avoir ménagé dans l'Église et par l'Église tant de ressources, tant de remèdes de guérison et de vie, faites-en votre profit dans le temps; soyez fidèles, obéissants, dociles envers l'Église-mère, envers vos mères chrétiennes qui sont l'Église, et vous en serez récompensés, vous en serez heureux dans l'éternité. Ainsi soit-il.

NOTE AU PREMIER PARAGRAPHE DE LA PRÉCÉDENTE HOMÉLIE.

On n'a pu, à cet endroit (p. 168), qu'indiquer à peine la doctrine du DOCTEUR ANGÉLIQUE touchant la raison de l'existence des deux sexes dans le règne animal. On sera donc bien aise de trouver ici cette même doctrine un peu mieux développée, par une courte glose du passage de saint Thomas qui la contient.

Tout être vivant a sa vie spécifique, ou la vie propre à lui, qui le constitue en telle ou telle autre espèce; et la plus noble de ses

fonctions vitales consiste dans l'exercice de cette vie. Il est donc nécessaire que tout être vivant ait, en tout temps, inhérente à lui, inséparable de lui, la vertu d'accomplir cette fonction, qui est sa propre vie.

Toute génération se fait par la vertu *active* du mâle et la vertu *passive* de la femelle.

Or, la vie propre à la plante n'étant que *végétative*, et par conséquent la plus noble de ses fonctions vitales étant celle d'engendrer ou de se reproduire, il est nécessaire que chaque individu du règne *végétal* ait complexivement, et toujours en lui-même, les deux vertus, la vertu *active* et la vertu *passive*, nécessaires à la génération ; c'est-à-dire qu'il ait les deux sexes en lui-même : en sorte qu'il puisse, par rapport à la génération qui est toute sa vie, se suffire à lui-même.

Mais comme la vie spécifique de la brute est la vie *sensitive*, et sa plus noble fonction n'est pas celle d'*engendrer*, mais celle de *sentir*, de même la vie spécifique de l'homme est la vie *intellective* qu'il partage avec Dieu même, et, à plus forte raison, sa plus noble fonction n'est pas celle d'*engendrer* ni celle de *sentir*, mais c'est la fonction de *comprendre*.

Il est donc nécessaire que tout individu de l'humanité, ait, en tout temps, en lui la vertu *intellective* pour *comprendre* : aussi bien que toute brute doit avoir, en tout temps, en elle, la vertu *sensitive* pour *sentir;* mais il n'est pas nécessaire que tout individu de l'humanité ni que tout individu des brutes aient complexivement, et toujours en eux la vertu *active* et la vertu *passive* pour engendrer, ou qu'ils aient les deux sexes. Il suffit que ces deux vertus se trouvent ensemble dans l'acte de la génération, par lequel les deux individus de la même espèce, possédant ces deux vertus séparément l'une de l'autre, selon l'expression profondément philosophique des Livres saints, ne font qu'UN, en une seule et même chair; *Erunt duo in carne una.*

Mais, en dehors de cette fonction de la génération, qui est la plus noble fonction, la fonction essentielle, spécifique de la plante, mais qui n'est qu'une fonction secondaire et accidentelle pour la brute, et à plus forte raison pour l'homme, les deux vertus nécessaires à la génération peuvent et doivent même se trouver séparées dans deux individus de la même espèce, afin qu'il soit manifeste que la vie

propre, la vie spécifique de ces espèces, est ailleurs que dans la fonction d'*engendrer;* c'est-à dire qu'elle est dans la fonction de *sentir* pour la brute, et dans la fonction de *comprendre* pour l'homme. De là l'existence des deux sexes dans le règne animal, servant, à elle seule, à indiquer le but, la fin de l'homme et de la brute, et à constater l'immense différence qu'il y a entre la plante et la brute, et la différence encore plus grande qui existe entre la brute et l'homme.

Or voici le beau passsage de saint Thomas, dont ce qu'on vient de lire n'est que l'explication :

Quædam viventia habent virtutem generationis activam et passivam conjunctam, sicut accidit in plantis, quæ generantur ex semine. Non enim est in plantis aliquod nobilius opus vitæ quam generatio. Unde, convenienter, omni tempore, in eis, virtutis passivæ jungitur virtus activa generationis. Animalibus vero perfectis competit virtus activa generationis secundum sexum masculinum, virtus vero passiva secundum sexum femininum. Et quia est aliquod opus vitæ nobilius in animalibus quam generatio, ad quod eorum vita principaliter ordinatur; ideo, non omni tempore, sexus masculinus feminino conjungitur, in animalibus perfectis, sed solum tempore coïtus : ut imaginemur, per coïtum, sic fieri unum ex mare et femina, sicut in planta, omni tempore, conjungitur vis masculina et femina : etsi in quibusdam plus abundat una harum ; in quibusdam plus altera. Homo autem adhuc ordinatur ad nobilius opus vitæ, quod est INTELLIGERE ; *et ideo adhuc in homine debuit esse majori ratione distinctio utriusque virtutis, ut seorsim produceretur femina a mare, et tamen carnaliter conjungerentur in unum, ad generationis opus. Ideo statim, post formationem mulieris, dicitur in Genesi* (*Cap.* II) : ERUNT DUO IN CARNE UNA.

VI

LA SAMARITAINE (*).

OU

LA GRACE.

(Saint Jean, chapitre IV.)

HOMÉLIE

Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter,
Il arrive à ses fins avec force; il arrange tout avec suavité (*Sap.* VIII).

INTRODUCTION.

§ 1. Magnifique idée que l'Écriture sainte donne, en deux mots, du grand mystère de la Grâce. — On propose de montrer ce mystère en action dans la conversion de la Samaritaine.

C'EST quelque chose de vraiment admirable que le style des Livres saints. Voilà, dans les deux mots que je viens de citer, révélé au monde, avec la plus grande simplicité, mais avec une élégance, un charme tout

(*) Après qu'Hérode eut emprisonné saint Jean-Baptiste, qui lui reprochait sa vie incestueuse, le divin Sauveur quitta la Judée, pour se rendre en Galilée. Ces deux provinces étaient entrecoupées par la province ou royaume de Samarie. Ce fut donc en traversant ce royaume, et dans le mois de janvier de la première année de sa divine prédication, que le Fils de Dieu opéra le grand et touchant prodige de la conversion de la Samaritaine et d'un grand nombre de ses concitoyens à la foi du Messie; et ce n'est que saint Jean qui nous a transmis cette admirable histoire, qu'on lit à la messe du mercredi après le troisième dimanche de carême.

particulier, le prodige de l'action immédiate de Dieu sur l'homme, le profond et incompréhensible mystère de la grâce.

D'après ces naïves et en même temps sublimes paroles, l'homme, dans ses rapports avec l'homme, s'il fait usage de la force, exclut, chasse l'amour; s'il s'appuie sur l'amour, il n'obtient pas les conquêtes rapides et éclatantes de la force; il n'y a que Dieu qui, en agissant sur l'homme, l'entraîne d'un bout à l'autre du monde moral, de la chair à l'esprit, de la terre au ciel, de l'erreur à la vérité, du vice à la vertu, mais sans lui faire la moindre violence. Il n'y a que Dieu qui sache unir ensemble, concilier dans une harmonie parfaite des choses aussi contradictoires qu'amour et force, conquête et liberté : *Attingens a fine usque ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter.*

La seule action divine promène donc l'homme comme elle veut, où elle veut, sans porter atteinte à son libre arbitre; opère en lui, et lui laisse tout le mérite de ses œuvres; obtient tout de lui, ne paraissant lui rien refuser; lui fait aimer le devoir, en semblant seconder ses inclinations; l'attire, en lui cédant; le domine, en paraissant condescendre à ses volontés; et s'en rend maîtresse, tout en ayant l'air de lui obéir.

O domination précieuse! qui fait de l'homme le prisonnier de Dieu! O esclavage inestimable! dont les chaînes apportent la liberté, et dans lequel servir c'est régner, la sujétion est gloire, l'obéissance est félicité! Car amour et force s'y combinent si bien que ni l'amour n'affaiblit le moins du monde l'efficacité de la force, ni la force n'atténue en rien les charmes, les

douceurs de l'amour; mais un amour puissant et une puissance amoureuse, une suavité forte et une force suave, attirent tout, dominent tout et triomphent de tout : *Attingens a fine usque ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter.*

C'est là, mes frères, le mystère de la grâce, que l'incrédulité nie, parce qu'elle ne le connaît pas; que l'hérésie blasphème, parce qu'elle le connaît mal; et que le catholicisme seul croit, aime et honore, parce que l'Église, qui en a le dépôt et en entend le secret, le lui présente dans tous les charmes de sa beauté, aussi bien que dans toute la splendeur de sa vérité.

Ne me demandez pas : Qu'est-ce que la grâce? Je ne saurais vous le dire. L'attrait triomphant, la délectation victorieuse, ce sont des mots qui en disent quelque chose sans en expliquer rien. C'est un mystère, et un grand mystère, autant insaisissable par la raison humaine que le Dieu qui en est l'auteur. Mais c'est un mystère que ce même Dieu, nous l'ayant fait voir en action dans la conversion de la Samaritaine, nous a fait connaître : nous ayant appris comment il opère sur le cœur de l'homme, comment il parvient aux conquêtes de la force, en ne faisant usage d'autres armes que de celles de la douceur, de la suavité et de l'amour : *Attingens a fine usque ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter.*

Étudions-la donc cette belle et importante doctrine de la foi catholique dans le délicat et magnifique tableau que nous en a tracé l'Évangéliste de l'amour. Voyons-y comment Jésus a, par sa grâce, converti, sanctifié, couronné cette femme perdue de Samarie;

et apprenons-y à correspondre à la même grâce, pour en obtenir les mêmes effets et les mêmes récompenses. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

ACTION DE LA GRACE DANS LA CONVERSION DE LA FEMME DE SAMARIE.

§ 2. Explication des circonstances dont saint Jean a fait précéder le récit de ce prodige. — La fontaine de Jacob. — La lassitude du Seigneur. — Les caractères généraux de la grâce.

En abordant ce beau et magnifique prodige de la bonté de notre divin Sauveur, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi l'Évangéliste en a commencé le récit par nous apprendre que ce fait est arrivé en Samarie, aux environs de la ville nommée Sichar, près des champs que, dix-huit siècles avant, Jacob avait donnés à son fils Joseph ; qu'il y avait là un puits appelé *le puits de Jacob ;* que Jésus, fatigué de la route, s'assit sur les bords de ce puits, et que c'était la sixième heure du jour, c'est-à-dire midi : *Venit in civitatem Samariæ quæ dicitur Sichar, juxta prædium quod dedit Jacob filio suo. Erat autem ibi fons Jacob, Jesus ergo, fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem. Hora erat quasi sexta* (*Joan.*, v. 5 et 6). Quel besoin y avait-il d'indiquer toutes ces circonstances? Ah ! dit saint Augustin, si ces circonstances ne sont pas d'un grand intérêt pour l'intégrité de l'histoire, elles sont de la dernière importance pour l'intelligence et l'unité du mystère ; et, en voyant le soin que prend saint Jean de les enregistrer, nous devons comprendre qu'il s'agit ici d'un grand

événement ; nous devons donc y faire une attention sérieuse et chercher à les comprendre (1).

D'abord, tous les prophètes et l'archange Gabriel lui-même, en annonçant la naissance du Messie, avaient dit qu'IL RÉGNERAIT A JAMAIS DANS LA MAISON DE JACOB ; *Et regnabit in domo Jacob in æternum* (*Luc.*, I) ; c'est-à-dire, d'après les interprètes et les Pères, DANS L'ÉGLISE, qui, formée par Jésus et ses Apôtres, tous Juifs d'origine et par cela même descendants de Jacob, est la vraie maison de Jacob, que le vrai Jacob-Dieu père a donnée au vrai Joseph, à Jésus-Christ ; et où le Fils de Dieu, en commençant à régner pendant qu'elle est sur cette terre, régnera toujours après qu'elle se sera réunie dans le ciel. En nous disant donc que la conversion de la Samaritaine est arrivée dans *la terre que Jacob avait léguée à Joseph*, et que dans cette terre *il y avait une fontaine près de laquelle s'assit le Seigneur*, l'Évangéliste a voulu nous avertir que les conversions véritables ne s'opèrent que dans l'Église que le divin Père a donnée en héritage à Jésus-Christ, son fils ; que la fontaine de toute grâce ne se retrouve que dans l'Église, où s'est assis, s'est établi Jésus-Christ, ayant dit lui-même : Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ; *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* (*Matth.*, XXVIII); et enfin, qu'il faut venir chercher la grâce dans l'Église, et que c'est par l'Église qu'elle se répand par tout le monde.

---

(1) « Hæc omnia innuunt aliquid ; attentos nos faciunt ; et ut pulsemus hortantur (*Tractat.* XV *in Joan.*). »

En second lieu, les Samaritains étaient, eux aussi, Hébreux d'origine. C'étaient les peuples des dix tribus qui, par la révolution que fit Jéroboam, au temps de Roboam, fils de Salomon, s'étaient détachées du peuple de Dieu ; mais qui, en se détachant de la synagogue et de Jérusalem, avaient fini par altérer, par perdre les vraies traditions juives, et par tomber dans la superstition et l'idolâtrie, comme les protestants de nos jours, en se détachant de l'Église catholique et de Rome, ont, peu à peu, altéré, perdu les vraies traditions chrétiennes et sont tombés en grande partie dans le rationalisme et l'incrédulité.

Par cette particularité, *que la fontaine de Jacob était tout près de la ville de Sichar, capitale de la Samarie,* l'Évangéliste a donc voulu nous rappeler, dit Théophylacte, que comme la fontaine et les champs de Jacob, que les patriarches avaient achetés par leur foi, avaient été enlevés aux Juifs et étaient restés au pouvoir des Samaritains, de même le royaume de Dieu ou la vraie Église, avec la fontaine de la grâce, qui ne se trouve que chez elle, serait, un jour, passée des Juifs aux Gentils (1).

Il est à remarquer aussi que les Samaritains, Hébreux ou Israélites eux aussi par la race, mais idolâtres déjà par la religion, représentaient à eux seuls les grandes

---

(1) « Ex commemoratione fontis et prædii edocemur quod ea, quæ « patriarchæ propter fidem adepti sunt, Judæi propter impietatem « perdiderunt ; et eorum loco Gentibus tradita sunt. Quare nihil « novi nunc accidit quod Gentiles pro Judæis regnum cœlorum con- « secuti sint (*Expos.*). »

divisions d'Israélites et de Païens dans lesquelles était partagé alors le genre humain. En nous apprenant donc que le prodige s'est opéré à Samarie, saint Jean a voulu nous avertir que la grâce, qui fortifie les vrais croyants, sert à éclairer aussi les infidèles, qu'elle est le remède pour les maladies de toute l'humanité, et qui s'offre et se donne à tout le monde.

La Samaritaine pourtant, étrangère au peuple juif, venant d'une ville schismatique (1) et idolâtre se convertir à Jésus-Christ, a été, dit saint Augustin, le type, la figure de la vraie Église, qui n'avait pas été justifiée encore, mais qui n'allait pas tarder à l'être, venant des Gentils étrangers aux Juifs (2).

On ne peut pas dire de Celui qui est partout qu'il va en quelque lieu que ce soit. Or Jésus-Christ, en tant

---

(1) C'était l'ancienne ville de *Sichem*, dite encore *Sichar*. Au temps d'Alexandre le Grand, elle fut nommé *Neapolis*; on l'appelle *Delose* ou *Naplouse* aujourd'hui. C'est une ville célèbre dans les Livres saints. Saint Jérôme est d'avis que c'est la même ville que *Salem*, dont Melchisédech fut jadis roi et seigneur. C'est là qu'Abraham, venant de la Mésopotamie, érigea un autel au vrai Dieu et reçut de lui la promesse « Qu'un jour cette terre lui appartiendrait. » Jacob y acheta le fonds qu'il laissa ensuite en héritage à son fils Joseph. C'est là qu'il demeura jusqu'à ce que le carnage que ses enfants firent des Sichémites l'obligeât à déloger de ce pays. Les restes de Joseph y furent déposés au temps de Josué, qui déclara *Sichem* une ville d'asile. Jéroboam en fit la capitale de son royaume de Samarie. Mais cette ville ne doit sa plus grande célébrité qu'au prodige qu'y opéra personnellement le Sauveur du monde, en convertissant la Samaritaine et la plupart de ses compatriotes.

(2) « Hæc mulier est forma Ecclesiæ, non justificata, sed justifi- « cans. Quæ ventura erat de gentibus, et alieno a genere Judæorum « (*Loc. cit.*) »

que Fils de Dieu et Dieu lui-même, était partout. Lorsqu'on dit donc qu'il a voyagé, cela ne peut s'entendre, dit saint Augustin, que par rapport à sa qualité d'homme et à sa chair visible, par laquelle il est venu visiblement jusqu'à nous. Le voyage de Jésus-Christ ne signifie donc que sa vie mortelle dans l'humanité qu'il a prise de nous ; et Jésus-Christ qui, fatigué de sa route, vers la sixième heure, s'assied pour prendre du repos, n'indique que Jésus-Christ devant, à la fin de sa carrière mortelle et par la faiblesse de son humanité, se reposer à la sixième heure, en mourant sur la croix (1).

Oh ! que ce mystère est beau et touchant ! Si Jésus-Christ ne se lasse pas, ne se fatigue pas, ne s'assied pas près de la source de l'eau, vers la sixième heure, cette eau n'a pas d'efficacité, et la Samaritaine ne se convertit pas. Et qu'est-ce que cela signifie, si ce n'est que la suavité et la force de la grâce du Sauveur, l'efficacité de ses sacrements ne résultent que de sa lassitude, de sa vie laborieuse, humble, pénitente, et de sa douloureuse Passion, aussi bien que du repos de sa mort sur la croix, qui a été la source intarissable de tout mérite, de toute grâce, de toute conversion, de tout salut. C'est au pied de cette croix, c'est des plaies cruelles de Jésus crucifié que jaillirent ces pieuses fontaines du Sauveur auxquelles, selon la prédiction des prophètes, toutes les nations, figurées par la Samaritaine, devaient venir,

---

(1) « Qui enim ubique est, quo it ? Nisi quia non veniret ad nos, « nisi formam visibilis carnis assumeret. Iter ipsius nihil aliud est « nisi caro pro nobis assumpta, et fatigatus ab itinere, nihil aliud « est nisi fatigatus in carne. »

pleines de joie, puiser les eaux mystérieuses de leur salut : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (*Isa.*, XII).

Jésus-Christ, dit encore saint Augustin, est fort et faible en même temps. Il est fort, parce qu'il est le Verbe de Dieu, il est faible, parce que ce Verbe de Dieu s'est fait homme. La lassitude de Dieu nous a créés, son infirmité nous a rachetés. C'est par la force de sa parole qu'il a créé le monde et a fait que ce qui n'était pas fût ; et c'est par les souffrances endurées dans son humanité qu'il a restauré le monde et a fait que ce qui était n'allât pas en perdition (1). O lassitude précieuse! dit encore saint Augustin. Nous devons à cette lassitude notre fermeté ! Si elle nous abandonne, nous devenons faibles ; si elle est en nous et avec nous, nous devenons forts (2). En Jésus-Christ, notre force est sortie de sa faiblesse, aussi bien que notre repos de son labeur, notre joie de ses pleurs, notre gloire de son opprobre, notre guérison de ses plaies, notre vie de sa mort!

Voyez donc, mes frères, combien est admirable l'économie de l'Écriture sainte! Puisqu'il s'agit, dans cette histoire de la Samaritaine, de l'action de la grâce sur les âmes, le Saint-Esprit a commencé par nous in-

---

(1) « Invenies Jesum fortem et infirmum. Fortem, quia Verbum « Dei; infirmum, quia Verbum caro factum est. Fortitudo Christi te « creavit; infirmitas Christi te recreavit. Fortis, fecit ut esset quod « non erat ; infirmus, fecit ut quod erat non periret (*Loc. cit.*). »

(2) « Non frustra fatigatur per quem fatigati recreantur. Quo de- « serente fatigamur; quo præsente firmamur. »

diquer : 1° la source de cette grâce, dans la lassitude et la mort de notre divin Sauveur ; 2° le lieu où la grâce se trouve dans la vraie Église ; 3° enfin, les personnes auxquelles la grâce est gratuitement offerte : à tous les peuples, même gentils et étrangers au peuple de Dieu, en un mot, à tout le monde. Ce sont les caractères généraux, les qualités essentielles de la grâce. Hâtons-nous de voir son action forte et suave en même temps sur l'âme humaine.

§ 3. Qui était la Samaritaine. — Jésus-Christ lui demandant à boire. — Mystère de la soif du Seigneur. — Gratuité et saints artifices de la grâce.

A peine Jésus-Christ, comme un homme fatigué d'une longue course, s'était assis près de la fontaine de Jacob, que voilà une femme qui, sortant de la ville voisine, de la schismatique Sichar, vient puiser de l'eau à cette fontaine ; *Venit mulier de Samaria haurire aquam* (v. 7).

Voulez-vous savoir son nom ? Elle s'appelle PHOTINE (1). Voulez-vous savoir son état ? elle est veuve. Voulez-vous savoir sa vie ? elle est une courtisane. Et le moyen de s'y tromper, rien qu'en la voyant, au front hautain, à l'œil invérécond, à la contenance dégagée,

(1) Dans le Martyrologe romain, le 20e jour de mars, on lit ce qui suit : « Le même jour est la fête des saints POTHINE LA SAMA-« RITAINE, Joseph et Victor, ses enfants, Sébastien, officier de l'ar-« mée, Anatole, Photius, Photide, Parasceve et Cyriaque sœurs, qui « tous ayant confessé Jésus-Christ, parvinrent au martyre. » On trouve ces mêmes noms, au même jour, dans le Ménologe des Grecs, aussi bien que dans le Martyrologe très-ancien du Mont-Cassin.

à la mise coquette! Ames pures et honnêtes, n'ayez pas répugnance de la regarder un instant, puisque le Dieu de la pureté et de l'innocence ne dédaigne pas d'arrêter sur elle le regard de sa miséricorde, et de converser avec elle.

Il était là, seul, ce divin Sauveur, car ses disciples étaient allés dans la ville acheter de quoi manger : *Discipuli enim ejus abierant in civitatem, ut cibum emerent* (v. 8); et la femme de Samarie, ayant puisé son eau, s'en allait sans daigner le regarder, sans se douter de la grâce qu'elle évite, ni du bonheur qui l'attend. Mais Jésus l'arrête dans son chemin, en lui disant : « Femme, j'ai soif, donne-moi à boire; *Dicit ei Jesus : Da mihi bibere* (*Ibid.*). »

A cette demande innattendue de Jésus-Christ, Photine répondit avec un ton d'impatience et de surprise, en disant : « Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme samaritaine? vous devriez vous rappeler qu'il n'y a rien de commun entre les Samaritains et les Juifs : *Dicit ergo ei mulier illa Samaritana : Quomodo tu, Judæus cum sis, bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana* (v. 9)? » En effet, après le schisme dont je viens de parler, il existait un divorce si complet, une haine si profonde entre les Samaritains et les Juifs, que, comme le remarque l'Évangéliste, il n'y avait entre eux aucune espèce de commerce ; *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis* (*ibid.*), et qu'ils auraient cru commettre un sacrilége en se servant seulement les uns de la vaisselle des autres. Mais le Fils de Dieu, en se montrant prêt à boire à la cruche de la Samaritaine, nous a appris

que, dès ce moment, il abolissait toutes les inimitiés, tous les scrupules superstitieux qui divisaient les peuples d'origine, de langage et de mœurs différents; qu'il aurait établi entre eux une fraternité véritable, qu'ils les aurait tous réunis en un seul peuple, en une seule famille, s'asseyant à la même table et buvant au même calice de l'Eucharistie, auquel il aurait bu lui-même le premier.

Mais est-ce que la fontaine pouvait jamais avoir soif? Jésus-Christ demandant à boire est donc, dit saint Ambroise, Jésus-Christ demandant à boire non pas de la boisson de l'homme, mais de son salut; est Jésus-Christ désirant non pas l'eau elle-même, mais la rédemption du genre humain (1).

Saint Augustin a dit aussi : cette soif du Sauveur est moins la soif de sa langue que la soif de son cœur. Il ne cherche point l'eau de la Samaritaine, mais sa foi; car cet aimable Sauveur a soif de la foi de tous les hommes, pour qui il a répandu tout son sang (2). Cette demande de Jésus-Christ : « Femme, donne-moi à boire, » n'est donc, ajoute encore saint Augustin, que la divine Vérité s'offrant la première à l'homme qui ne pense pas à elle, qui ne la cherche pas (3). C'est la grâce première, la grâce tout à fait gratuite, la grâce

(1) « Non poterat fons sitire. Sitiebat plane non potum hominum, « sed salutem; non aquam mundi, sed redemptionem generis hu- « mani (*Serm.* 33). »

(2) « Sitiebat Jesus mulieris fidem : eorum enim sitit fidem pro « quibus fudit et sanguinem (*Loc. cit.*). »

(3) « Est bonus Deus qui ultro se offert non quærenti. »

de la vocation première, grâce produisant les prémices de la foi, et ne dépendant pas, comme l'enseigne la théologie catholique, du mérite de la prière. C'est la grâce allant la première à la recherche de l'homme, faisant les premiers pas, appelant l'homme, courant après lui pour l'arrêter dans sa marche, sur la voie de la perdition ; sans quoi, dit saint Bernard, l'homme ne chercherait jamais Dieu, ne penserait jamais à Dieu (1).

Mais cette grâce est tout à fait gratuite dans son principe, et indépendante de tout mérite, de toute prière de l'homme ; autrement, comme raisonne saint Paul, la grâce ne serait pas la grâce ; *Si autem gratia, jam non ex operibus; alioquin gratia jam non est gratia* (*Rom.*, XI); mais cette grâce, dis-je, que Dieu ne refuse à personne, cette grâce, tout à fait gratuite dans son principe, est aussi douce dans son action que puissante dans ses résultats ; *Attingens a fine usque ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter.* Elle prend toutes les formes, dit l'apôtre saint Pierre, parle tous les langages, se plie à tous les goûts de l'homme pour triompher de lui sans lui faire violence ; *Multiformis gratia Dei* (I *Pet.*, IV). Elle choisit, ajoute saint Augustin, les voies les plus faciles, les côtés les plus faibles du cœur pour y pénétrer (2).

C'est pour cela, dit, lui aussi, saint Cyrille, que comme, pour convertir les Mages, qui étaient des as-

---

(1) « Noverit anima se præventam ; nisi quæsita non quæreret ; « nisi vocata non reverteretur. »

(2) « Vocat quomodo scit congruere. »

tronomes, la grâce se choisit une étoile, comme pour appeler Pierre et André, qui étaient des pêcheurs, la grâce se servit de la pêche miraculeuse; de même, aujourd'hui, puisque la Samaritaine était venue chercher de l'eau, la grâce prend de l'eau même l'occasion d'entamer avec elle l'entretien qui doit la convertir (1). Car, sachez-le bien, mes frères, que ce n'est que l'homme qui exploite l'homme, qui asservit l'homme, qui dégrade, qui méprise, qui tue l'homme, qui veut se faire heureux par le malheur de l'homme; mais le Dieu créateur de l'homme, le Dieu maître véritable de l'homme, respecte l'homme, honore l'homme, aime l'homme, caresse l'homme, sa créature bien-aimée et son image; et, selon l'admirable expression des Livres saints, il traite l'homme avec la plus grande révérence; *Cum magna reverentia disponis nos* (*Sap.*, XII). Ce n'est donc pas par la violence que la grâce nous attire, mais par la douceur; *Disponens omnia suaviter;* tout comme le père, dit saint Augustin, attire à lui son petit enfant en lui offrant des noix, tout comme le berger se fait suivre par sa brebis en lui montrant une poignée d'herbe (2).

---

(1) « Ab ipsa re quam mulier faciebat, facto collocutionis initio « (*Expos.*). »

(2) « Puero ostendis nuces, et trahis. Ramum viridem ostendis « ovi, et trahis. »

§ 4. Ineffable bonté avec laquelle le Seigneur répond au mot dur de la Samaritaine. — La grâce commençant à la gagner. — Explication du mystère de l'eau divine éteignant la soif à jamais. — Huit traits de ressemblance entre l'eau et la grâce. — La fontaine dont le jet pousse à la vie éternelle.

Mais la parole dure et presque insolente par laquelle Photine répond à la première parole si douce que lui adresse le Sauveur, que signifie-t-elle? si ce n'est le premier mouvement d'impatience avec lequel l'homme, en l'entendant, cherche à étouffer la voix de la grâce venant le troubler par le remords, dans le sommeil funeste, dans la paix menteuse de son péché. Mais la grâce, si mal accueillie par l'homme, repoussée par l'homme, ne se tait pas, ne cesse pas de le supplier, de l'appeler par de nouveaux cris, ne cesse pas de frapper par de nouveaux coups à la porte de son cœur. Et c'est pour nous apprendre d'une manière sensible cette longanimité patiente de sa grâce, appelant toujours l'âme infidèle et ingrate, que Jésus-Christ, loin de montrer le moindre ressentiment du vilain trait de Photine, refusant de le désaltérer et lui tournant le dos : Femme, lui dit-il avec le même ton d'une inaltérable bonté, oh! si tu connaissais le don que Dieu t'offre dans ce moment; oh! si tu savais qui est celui qui te demande à boire, non seulement tu ne lui refuserais pas quelques gouttes de ton eau, mais tu lui demanderais peut-être de la sienne; et il te donnerait cette eau à lui, qui est toujours toute vive; *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere! tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam* (v. 10).

Quelle douceur, quel charme, quelle amabilité, dit saint Augustin, ne recèlent pas ces paroles (1)! Mais en disant : « Si tu connaissais le nom de Dieu, » Jésus-Christ, ajoute saint Cyrille, se révèle Dieu lui-même. Car ce n'est que Dieu qui peut conférer l'eau de Dieu, la grâce de Dieu, le don de Dieu par excellence (2); mais un Dieu plein d'amour et de miséricorde, une grâce pleine de suavité; *Disponens omnia suaviter;* ce qui ne l'empêche pas, cette grâce, de déployer une force qui lui assure son triomphe; *Attingens a fine usque ad finem fortiter.*

Photine commence, en effet, à se sentir changée en une nouvelle femme. Elle rabat de sa légèreté et de sa hauteur, abaisse les yeux, prend la contenance de la modestie et de la pudeur; et celle qui, il y a un instant, paraissait dédaigner le Sauveur comme un odieux Juif, la voici le reconnaissant comme un maître miséricordieux, comme un Seigneur à qui elle est prête à obéir. Car, d'un ton d'humilité et de respect : « Seigneur, lui dit-elle, expliquez-moi encore mieux votre parole. Comment pourriez-vous me donner de votre eau vive? où la tenez-vous cachée! Le puits est trop profond (3), et vous n'avez pas avec quoi puiser; *Do-*

---

(1) « Quid ista hortatione suavius! Quid benignius! »

(2) « Deum se ostendit; nemo potest enim Dei donum largiri, nisi « Deus. »

(3) Saint Augustin remarque, à cet endroit, que tout puits est une fontaine, quoique toute fontaine ne soit pas un puits. Tout puits est une fontaine, car tout puits est une source d'eau jaillissante des entrailles de la terre, ce qui est le propre de toute fontaine. Mais toute fontaine n'est pas un puits, car on ne donne ordinairement ce

mine, neque in quo haurias habes ; et puteus altus est, unde ergo habes aquam vivam (v 11)? Seriez-vous par hasard un personnage plus grand et plus puissant que notre père Jacob? Pourriez-vous improviser ici une autre fontaine meilleure que celle-ci, qu'il nous a laissée, et où il a bu lui-même, et ses enfants et ses troupeaux? *Numquid tu major es patre nostro Jacob, qui dedit nobis puteum, et ipse ex eo bibit, et filii ejus, et pecora ejus* (v. 22) ?

O Dieu grand et puissant autant que vous êtes miséricordieux! Oh! que l'action de votre grâce est forte et suave en même temps! Voici l'aurore du soleil de la vérité commençant à poindre pour la Samaritaine! Une idée confuse de la divinité de Jésus-Christ rayonne déjà dans son esprit; une étincelle de l'amour divin s'allume déjà dans cette âme glacée par le froid de la volupté. Son cœur commence déjà à deviner le cœur de Jésus; il entend ses voix secrètes, et il y répond. Photine trouve de l'attrait dans la conversation du Seigneur; elle cherche à la prolonger; elle lui propose des doutes; elle veut être instruite. Eh bien! le Seigneur l'instruit en effet, car il ne demande pas mieux que de se faire connaître par les esprits qui le cherchent, que de se donner aux cœurs qui le désirent. « Écoute donc ceci, dit-il à la Samaritaine : Quiconque boit de l'eau de ce puits-ci aura encore soif ; *Omnis qui bibit*

---

nom qu'aux sources d'eau qui rejaillissent à la surface de la terre. C'est pour cela que saint Jean appelle ici également « puits et fontaine » le puits que Jacob avait fait creuser pour son propre usage et pour l'usage de toute sa maison.

ex aqua hac, sitiet iterum (v. 13). » Ce qui est très-vrai, dit saint Augustin, par rapport à l'eau naturelle et par rapport à l'eau allégorique dont l'eau naturelle est la figure (1).

L'eau dans le puits, ajoute ce grand docteur, signifie la volupté charnelle cachée dans les profondeurs ténébreuses du cœur, et qu'on puise au moyen de la convoitise; car c'est par la convoitise qu'on est poussé à la volupté. Mais, hélas! il n'est que trop vrai que, comme en buvant, même en abondance, de l'eau matérielle, on n'est satisfait que pendant quelques heures, et la soif revient toujours; de même, après que l'homme s'est désaltéré, jusqu'au dégoût, dans les jouissances charnelles, il en éprouve une soif plus ardente qu'auparavant, la volupté ne disant jamais : C'est assez (2)! Au sens figuratif donc, aussi bien qu'au sens littéral, rien n'est plus vrai que cette parole du Seigneur : « Quiconque boit de cette eau a encore soif; *Omnis qui bibit ex aqua hac, sitiet iterum.*

Mais il n'en est pas de même, dit encore à la Samaritaine le divin Sauveur, il n'en est pas de même de l'eau que je t'offre, et que moi seul puis donner. Celui qui boira de cette eau à moi, de cette eau d'une qualité toute particulière, n'aura jamais soif; *Qui autem biberit ex aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in æternum* (v. 13).

---

(1) « Quod verum est et de sensibili aqua, et de aqua quam illa « significat. »

(2) « Aqua in puteo est sæcularis voluptas in tenebrosa profundi- « tate. Hic eam hauriunt homines, hydria cupiditatum. Nam qui « non præmiserit cupiditatem, non pervenit ad voluptatem. Cum « autem ad eam pervenerit, numquid non sitiet iterum ? »

Cette eau mystérieuse que je donne forme, en celui qui en boit, une fontaine dont le jet s'élève jusqu'à la vie éternelle; *Sed aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* (v. 14).

Or, quelle est cette eau miraculeuse à laquelle le Seigneur fait allusion par ces paroles? Il nous l'a dit lui-même. Rappelons-nous qu'un jour ce divin Sauveur, s'étant placé debout au milieu du temple de Jérusalem, se mit à crier, en disant : « Quiconque a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Qui croit en moi verra, comme dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive coulant de son sein; *Clamavit dicens : « Si quis sitit, veniat ad me, et bibat. Qui credit in me, sicut dicit Scriptura, flumina aquæ vivæ fluent de ventre ejus* (*Joan.*, VII, 37, 38). » Et saint Jean, l'interprète le plus éclairé et le plus fidèle des mystères de l'amour de Dieu, en nous rapportant cette exclamation amoureuse de Jésus-Christ, y a ajouté ce commentaire : « Par ces paroles Jésus a voulu signifier l'abondance du Saint-Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; *Hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum* (*Ibid.*, v. 39). »

Il n'y a donc pas de doute, reprend saint Augustin, que l'eau vive dont Jésus-Christ parle aujourd'hui à la Samaritaine soit la grâce du Saint-Esprit, qu'il donne à ceux qui croient en lui avec une foi amoureuse et un amour fidèle; car c'est là le vrai don de Dieu (1).

Oh! qu'elle est expressive, gentille, charmante cette idée que nous a donnée de la grâce Celui qui en est le

(1) Spiritum sanctum recte intelligimus aquam vivam, quod est « donum Dei. »

principe et l'auteur, et qui par conséquent en connaît bien le secret, la nature, l'usage et la force! Oh ! qu'elle est expressive, gentille, charmante cette idée que Jésus-Christ nous a donnée de la grâce en la comparant à l'eau vive !

Car, 1° l'eau lave le corps et en fait disparaître toute souillure ; et la grâce aussi purifie les âmes de toutes les taches et immondices du péché.

2° L'eau rafraîchit, et la grâce calme les ardeurs de la concupiscence.

3° L'eau désaltère ; et la grâce éteint la soif des jouissances.

4° L'eau fait grandir les plantes ; et la grâce augmente nos vertus.

5° L'eau réjouit rien qu'en la voyant ; et la grâce porte la joie de Dieu dans nos cœurs.

6° A la différence de l'eau croupissante, l'eau vive est toujours en mouvement ; et la grâce est en nous toujours agissante et active.

7° L'eau est la boisson la plus nécessaire à la vie du corps, et la grâce est le secours le plus indispensable pour la vie de l'âme.

8° L'eau, enfin, jaillit en fontaines ; et la grâce, comme l'a dit le Sauveur lui-même, se transforme dans le cœur de l'homme en source mystérieuse et jaillissante de grâces nouvelles ; *Fiet in eo fons aquæ salientis*. Avec cette différence que l'eau matérielle coule toujours de haut en bas, tandis que l'eau spirituelle, la grâce, suit une direction toute contraire ; elle coule de bas en haut ; et que, en emportant tout ce qu'elle rencontre, elle l'élève de bas en haut, de la terre au ciel ;

elle élève sur la pointe de son jet et pousse vers le ciel le cœur même d'où elle jaillit, et le met en possession de la vie éternelle. Car la grâce est la condition nécessaire, le titre indispensable pour obtenir la gloire de la vision de Dieu ; *Fons salientis in vitam æternam.*

O précieux jet, s'écrie un interprète, jet énergique, puissant de cette fontaine sacrée de la grâce, nous faisant monter toujours jusqu'à la maison de Dieu (1) ! C'est par la grâce qu'en restant encore sur la terre nous pouvons faire, comme l'a dit saint Paul, notre conversation au ciel ; *Nostra conversatio in cœlis est* (*Philip.*, III). C'est par la grâce que, après avoir fait notre séjour au ciel par la pensée et le désir, nous nous y logerons de nos personnes, et comme le dit l'Écriture, nous y trouverons à volonté des torrents des délices divines, de l'abondance, des douceurs de la maison de Dieu ; *Torrente voluptatis tuæ potabis eos. Inebriabuntur ab ubertate domus Dei* (*Psal.* XXV.) C'est ainsi que, comme on nous l'a promis, nous n'aurons à jamais ni faim ni soif ; *Neque esurient, neque sitient amplius* (*Apoc.*, II) ; et c'est ainsi que s'accomplira cette grande et magnifique parole du Seigneur : « Celui qui boit de l'eau de ma grâce n'aura plus soif pour toute l'éternité ; *qui biberit ex aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in æternum.* »

---

(1) « Magnus hic saltus est. Sursum versus feruntur sacrorum « fluminum fontes (*Cornelius a Lapide*, *in Joan.*). »

§ 5. La volupté matérialisant l'esprit. — La Samaritaine changée encore davantage sous l'action de la grâce, et commençant à prier.

Mais, ainsi que nous l'a dit saint Paul, l'homme charnel, les femmes voluptueuses ne peuvent pas comprendre, ne peuvent pas goûter les mystères sacrés de l'Esprit de Dieu ; *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei* (*Corint.*, II). Comme l'œil des hystériques voit tout jaune, l'esprit maladif par le désordre de la volupté voit tout chair, ne voit que chair, même dans les choses les plus spirituelles et divines. C'est pour cela que les Juifs, les hérétiques, les incrédules ne comprennent pas ce que renferment de grand, de sublime, de délicieux les saintes Écritures. Enfoncés dans les délices des sens, ils ne sont presque plus intelligents ; ils sentent beaucoup les choses de ce monde, mais ils ne conçoivent rien en matière de religion ; *Animalis homo non percipit.*

La Samaritaine était entachée de cette poix du vice de la chair. Du fond de son cœur corrompu par la débauche s'élevaient encore des vapeurs qui l'empêchaient de voir la sainte lumière de Dieu, et de reconnaître le grand mystère qui venait de lui être révélé. Photine prit donc au sens matériel les paroles toutes spirituelles du Sauveur. Elle crut que Jésus-Christ avait le secret d'une eau toute particulière, capable d'éteindre la soif à jamais ; et avec le sentiment d'humble confiance que l'aimable Sauveur avait commencé à lui inspirer, « Seigneur, lui dit-elle, veuillez me donner, je vous en prie, de cette eau si extraordinaire et si prodigieuse, afin que je n'aie plus soif et que je n'aie plus

besoin de venir ici puiser de l'eau pour boire ; *Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire* (v. 15). »

Saint Augustin remarque qu'étant Samaritaine Photine ne pouvait pas ignorer les prodiges que le prophète Élie avait opérés dans le royaume de Samarie. Sachant donc que Dieu avait accordé à ce prophète de pouvoir, pendant quarante jours, se passer de toute nourriture et de toute boisson, elle pensa que Jésus-Christ aussi avait le pouvoir de composer pour lui-même, et de dispenser aux autres, une espèce d'eau qui, une fois bue, les aurait affranchis pour toujours du besoin de boire ; et c'est dans cette persuasion qu'elle demande au Fils de Dieu l'eau vive dont il venait de lui parler (1).

Ainsi, reprend saint Chrysostome, cette femme qui, au commencement, n'avait vu en Jésus-Christ qu'un mauvais Juif, à présent y voit un personnage divin capable d'opérer des prodiges. Voyez donc comment la sainte voix du Seigneur résonnant à son oreille, et bien plus, l'action secrète de la grâce opérant dans son cœur, élèvent peu à peu l'esprit de la Samaritaine à la haute connaissance de l'auguste personne de Jésus-Christ et du mystère de sa divinité (2).

---

(1) « Dederat Deus servo suo Eliæ ut per quadraginta dies nec « esuriret, nec sitiret. Tali delectata munere, rogat ut ei aquam « vivam daret. »

(2) « Vide qualiter paulatim mulier ad dogmatum altitudinem « ducitur. Primum iniquum existimavit Judæum; postea credidit « quoniam posset, sua aqua, sitis necessitatem tollere (*Homil.* 32 « *in Joan.*). »

En attendant, voilà, dit saint Augustin, cette femme, qui avait refusé au Seigneur quelques gouttes d'eau naturelle, réduite à lui demander son eau spirituelle. Ah ! mes frères, c'est que le Seigneur ayant soif de la foi de la Samaritaine, et ne voulant pas la lui imposer violemment, cette foi divine, mais la lui accorder sur sa prière, il excite dans le cœur de cette femme le désir d'obtenir le Saint-Esprit, qui est la source de la foi, et l'amène à lui demander, comme une grâce, cet Esprit-Saint que Jésus-Christ lui-même est bien plus empressé de lui communiquer qu'elle ne l'est de l'obtenir (1).

Oh ! que ce procédé de la grâce est plein de sagesse et de miséricorde ! La grâce est plus impatiente de se donner à nous que nous ne le sommes de la recevoir ! Cependant, à l'exception de la grâce première, de la grâce *prévenante* de la prière, grâce tout à fait gratuite, et qui n'est refusée à personne, toute grâce *concomitante* ne se donne qu'à qui la désire, la demande et la cherche ; et c'est pour cela qu'elle commence par exciter en nous le désir d'elle-même et l'esprit de prière. Et si l'homme, en s'y rendant, prie, il obtient, comme par un effort délibéré de son cœur, ce qui, au fond, n'est que l'effet de la grâce première, du don tout à fait gratuit, descendant du cœur miséricordieux de Dieu. C'est, mes frères, le mystère ineffable de la grâce, dans lequel le mérite de l'homme se concilie avec la *gratuité* du don de Dieu ; et ce qui, dans son

(1) « Quia ipse sitiebat fidem ejus, eidem sitienti Spiritum sanc-« tum dare cupiebat. »

principe, n'est qu'une largesse de la bonté de Dieu devient une récompense de la prière de l'homme. Telle est l'économie de la grâce, la suavité de ses attraits, la douceur de son action ; *Disponens omnia suaviter.*

§ 6. Jésus reprochant, avec la plus grande douceur, à la Samaritaine tous ses désordres. — Le mystère des cinq hommes de l'âme. — L'intellect, son vrai époux. — Humilité avec laquelle la Samaritaine accepte ces reproches.

Mais, tout en croyant que le don dont lui parle le Seigneur était une chose matérielle, Photine n'a pas moins le désir sincère et ardent de le mériter, n'est pas moins disposée à tout faire pour l'obtenir. Parvenue donc à cette disposition heureuse par l'opération secrète de la grâce, voici Jésus-Christ lui imposant le sacrifice qu'elle était déjà décidée d'accomplir. Car il lui dit : « Femme, je ne te donnerai pas ce que tu me demandes tant que tu es seule ici ; va donc appeler ton mari, et reviens vite ici ; *Dicit ei Jesus : Vade, voca virum tuum, et veni huc* (v. 16). »

A cette repartie, à laquelle Photine était bien loin de s'attendre, elle rougit d'elle-même ; et d'une voix tremblante : « Seigneur, dit-elle, je n'ai pas de mari ; *Respondit mulier et dixit : non habeo virum* (v. 17). » Et Jésus, la prenant au mot : « Photine, lui dit-il, tu as raison d'affirmer que tu n'as pas de mari, car tu as eu, il est vrai, cinq hommes, mais ils n'ont pas plus été tes maris que celui avec lequel tu vis à présent. Tu as dit vrai en cela ; *Dicit ei Jesus : Bene dixisti : Quia non habeo virum. Quinque enim viros habuisti : et nunc quem habes non est tuus vir. Hoc vere dixisti* (v. 18). »

Cette réponse de Jésus-Christ eut deux sens elle aussi : un sens est littéral, par lequel le Sauveur voulut faire entrevoir à la Samaritaine que rien ne lui était caché, et qu'il était Dieu ; l'autre sens est tropologique, et, d'après l'opinion des Pères, le Seigneur l'eut aussi directement en vue en prononçant ces dernières paroles. Voici la belle doctrine de saint Augustin sur ce mystérieux et obscur passage de l'Évangile.

Les premiers cinq hommes dont a parlé Jésus-Christ, dans ce passage, signifient les cinq sens du corps, qui sont comme les aides de l'opération, les époux, dans l'état actuel de l'âme (1). Mais tant que l'âme ne vit que dans les sens et par les sens et n'obéit qu'aux sens, les sens ne sont point des époux, mais des hommes illégitimes, adultères, qui la dégradent et la corrompent. Le sixième homme est l'intellect. Celui-ci est le vrai époux de l'âme, son époux par excellence ; car l'âme qui, voulant bien régler sa vie, écoute l'intellect, et non pas les sens, est bien dirigée dans ses opérations (2). Mais si l'intellect n'est pas écouté, si on le fait servir aux sens ou aux intérêts de l'erreur et des passions, ce noble pouvoir de l'âme n'est pas plus son vrai époux que les sens ; et dans un tel état l'âme, tout en ayant les cinq sens et l'intellect, qui pourrait l'aider dans la voie du bien, ne fait que du mal, et n'est qu'une femme ayant six hommes, et point

(1) « Quinque priores viros animæ possumus accipere quinque corporis sensus. »

(2) « Intellectus est vir animæ. Cum enim ordinata fuerit vita, intellectus animam regit. »

de mari; *Benedixisti: Quia non habeo virum. Quinque enim viros habuisti; et nunc quem habes non est tuus vir.*

Le Seigneur donc, en disant à la Samaritaine : « Allez chercher votre mari, et revenez ici en sa compagnie, » ce fut comme s'il lui eût dit : Photine, avant que tu puisses entendre et goûter les révélations que je vais te faire, afin que tu puisses recevoir les grâces que je te prépare, il est de toute nécessité que tu abjures toutes tes jouissances charnelles, que tu t'élèves au-dessus de tes sens; que tu n'écoutes que l'intellect; que tu te décides à ne dépendre que de lui; et c'est seulement avec son aide et en sa compagnie que tu pourras tirer profit de mes doctrines, rétablir l'ordre dans la maison de ton cœur et bien régler ta vie (1).

O femmes chrétiennes, qui avez eu le malheur de suivre la Samaritaine dans ses écarts, prenez cette grande parole du Seigneur comme une leçon qu'il adresse particulièrement à vous. Allez, allez vite chercher votre intellect, ce flambeau que Dieu a allumé, a établi en vous, époux auquel il a uni votre âme; et pour le retrouver, cet époux véritable de l'âme, dont vous vous êtes séparées, faites ce que faisait David, recourez à la prière; dites à Dieu : « Rendez-moi, Seigneur, l'intellect que j'ai perdu, afin que je puisse connaître les obligations que votre loi m'impose, les récompenses qu'elle me promet; *Da mihi intellectum*,

(1) « Voca virum tuum; id est : præsenta intellectum tuum, adhibe intellectum tuum, virum qui me intelligat; per quem docearis et regaris. »

et scrutabor legem tuam (*Psal.* CXVIII). » Sous le guide de cet intellect que, par l'organe du même prophète, Dieu a promis à tous ceux qui le lui demandent, vous pourrez reprendre la voie droite du salut, dont vous vous êtes égarées, y marcher sans danger et sans crainte, et attirer sur vous le regard et les complaisances de Dieu ; *Intellectum tibi dabo et instruam te in via hac qua gradieris ; firmabo super te oculos meos* (*ibid.*, XXXI) ; et gardez-vous bien, vous dit encore le Seigneur, de vous ravaler jusqu'aux brutes, qui, n'ayant pas d'intellect, se laissent entraîner par l'instinct aveugle qui les domine ; *Nolite fieri sicut equus et mulus, quibus non est intellectus* (*ibid.*). Oh ! que vous serez malheureuses si vous continuez à être du nombre de ceux qui méprisent les lumières de l'intellect éclairé par la foi, et qui ne veulent pas bien *entendre*, afin qu'ils ne soient pas obligés de bien vivre ; *Noluit intelligere, ut bene ageret* (*Psal.* XXXV).

En attendant, que de miséricorde, que de bonté, que de douceur ne respirent pas ces paroles du Seigneur à la Samaritaine : « Vous avez bien dit que vous n'avez point de mari ; car vous avez eu cinq hommes, et ils n'étaient pas plus vos maris que celui que vous avez à présent ?

Il découvre par là à Photine toutes ses liaisons scandaleuses, toutes ses turpitudes ; mais il ne la gronde pas, il ne la méprise pas, il ne l'effraye pas, cette ignoble courtisane ; mais il l'invite simplement à jeter un regard de son intellect sur elle-même, à se reconnaître elle-même, à rougir d'elle-même, à se repentir, à se corriger d'elle-même ; *Voca virum tuum, et veni*

huc! Oh! qu'elle est suave cette action de la grâce; *Disponens omnia suaviter!* Mais qu'il est beau le triomphe que, par des moyens si doux, la grâce obtient de cette femme perdue! La voilà sautant d'un bond de la voie du désordre sur la voie de la vertu. La voilà changée tout d'un coup, de pécheresse dévergondée qu'elle était, en pénitente sincère; *Attingens a fine usque ad finem fortiter.*

Considérez-la, en effet, nous dit saint Chrysostome, cette femme, il y a un instant si impudente et si fière; elle entend Jésus-Christ lui reprochant ses mauvaises habitudes et ses vices, et elle ne s'en offense pas, ne s'en indigne pas, ne se met pas en colère; elle ne tourne pas le dos au médecin charitable qui ne lui découvre toutes ses plaies que pour les guérir. Elle reconnaît la honte de sa vie; elle s'en afflige, mais sans se courroucer; elle s'en humilie, mais sans s'irriter; elle s'en confond, mais sans se laisser abattre; et, honteuse de ses fautes, elle demeure en présence du Sauveur, tout ébahie, stupéfaite de tant de bonté de sa part unie à tant de lumières (1). Et, poussant un soupir du fond de son cœur, d'une voix humble, respectueuse et dolente : « Ah! Seigneur, » s'écrie-t-elle, « ce « que vous dites n'est que trop vrai! Je vois que vous « lisez au fond des âmes, et que vous êtes un pro« phète à qui rien n'est caché : *Domine, video quia « propheta es tu* (v. 19). » O Photine! lui dit ici saint Augustin, oh! qu'elle est belle cette confession que

---

(1) « A Christo reprehensa, non contristata est, nec eum dimit« tens aufugit. Admiratur et immoratur (*Hom.* 32). »

vous venez de faire tomber de vos lèvres! Mais je n'en suis pas surpris. Sur le commandement que vous en a fait le Seigneur, et bien plus encore par l'impulsion secrète de sa grâce, vous avez répudié déjà les cinq hommes adultères qui vous tenaient en esclavage; vous vous êtes élevée au-dessus de vos sens; vous venez d'appeler le sixième homme, l'intellect, qui, n'étant pas encore votre homme non plus, va le devenir par la docilité avec laquelle vous êtes prête à écouter sa voix, à suivre ses conseils. Avec ce secours, il n'est pas étonnant que vous commenciez déjà à entrer dans la foi des mystères de Dieu (1).

Et voyez, en effet, reprend saint Chrysostome; Photine a déjà perdu tout à fait de vue les intérêts du temps, pour ne s'occuper que des intérêts de l'éternité. Elle ne parle plus de l'eau miraculeuse qu'elle avait demandée au Seigneur, que le Seigneur avait semblé lui promettre, et qui devait éteindre à jamais la soif de son corps; elle ne s'en soucie plus de cette eau, elle n'y pense plus; désormais elle ne cherche qu'à connaître les doctrines célestes qui peuvent rafraîchir, désaltérer, laver et sauver son âme (2.)

---

(1) « Jam cœpisti intellectu adesse; jam, præsente viro, est qui in « te credat. »

(2) « Non molestatur sitiendo; pro doctrinis sollicita, nihil mun- « danum eum interrogavit. »

§ 7. La Samaritaine demandant à être instruite par le Seigneur sur la vraie religion. — Révélation sublime et prophétique du Seigneur sur ce sujet. — Les schismatiques et les protestants adorant Dieu sans le connaître. — La vraie adoration de Dieu, en esprit et en vérité, ne se trouvant que dans l'Église catholique.

Car, en indiquant de sa main le mont Garizim, qui était tout près de là, et sur lequel Melchisédech, Abraham, Jacob, Josué, David avaient adoré le vrai Dieu : Nos pères communs, dit-elle au Seigneur, les patriarches, dont, nous autres Samaritains, descendons aussi bien que vous autres Juifs, ont rendu à Dieu, sur cette montagne, un culte véritable, et ont plu à Dieu. Pourquoi donc, vous autres Juifs, soutenez-vous toujours que ce n'est qu'à Jérusalem qu'il faut adorer Dieu, et que toute adoration qu'on lui rend hors de cette ville ne peut pas lui être agréable? *Patres nostri in monte hoc adoraverunt; et vos dicitis quia Hierosolymis est locus in quo oportet adorare* (v. 20). C'était, comme on le voit, entamer la grande question sur la vraie religion qu'il faut suivre pour se sauver. C'était dire au Seigneur : Vous autres Juifs, vous nous regardez comme des schismatiques, comme des apostats de la vraie religion ; et cependant nous suivons encore les pratiques religieuses que suivaient les patriarches, qui sont nos pères aussi bien que les vôtres. Expliquez-moi, Seigneur, cette énigme ; éclairez-moi sur ce point important, et le plus important de tout ce qui importe. Suis-je dans la vraie religion ou dans la fausse?

Par cette question, Photine montra un sincère désir de connaître la vraie religion et une confiance sans bornes en Jésus-Christ ; car elle crut que celui qu'elle

venait d'appeler « Prophète, » tout Juif qu'il était, l'aurait instruite sur la religion avec autant de vérité que celle avec laquelle il lui avait découvert tous les secrets de son cœur. Une pareille question donc, inspirée à la Samaritaine, moins par une vaine curiosité, propre aux femmes, que par le désir sincère du salut de son âme, ne pouvait rester sans réponse de la part du Sauveur des âmes. Voici donc le Fils du Très-Haut, le Fils de Dieu se mettant, avec une bonté infinie, à instruire cette pauvre et simple créature, empressée de connaître la vérité, et lui expliquant la nature et l'esprit de la vraie religion. Écoutons, mes frères, cette sublime leçon de notre divin Maître; car c'est aussi pour nous et pour le monde entier qu'elle a été faite et enregistrée dans l'Évangile.

Jésus-Christ dit donc à la Samaritaine : « Femme, croyez-moi, l'heure est venue où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne ni à Jérusalem. Vous adorerez ce que vous ne connaissez point; mais nous, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs. Mais l'heure qui devait venir est celle-ci, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Car ce sont là les adorateurs que cherche le Père. Dieu est esprit ; et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » *Dicit ei Jesus : Mulier, crede mihi, quia venit hora, quando neque in monte hoc, neque in Hierosolymis adorabitis Patrem. Vos adoratis quod nescitis; nos adoramus quod scimus : quia salus ex Judæis est. Sed venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent*

eum. Spiritus est Deus ; et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare (v. 21-24).

O leçon ! ô parole ! qu'elle est grande ! qu'elle est profonde, qu'elle est majestueuse, qu'elle est sublime ! Ah ! c'est vraiment Dieu et ce ne peut être que Dieu celui qui parle ainsi ! Tâchons de bien comprendre cette parole et cette leçon. La plus importante question que l'homme puisse se proposer, la question touchant la vraie religion, y est résolue dans les termes les plus clairs.

Jésus-Christ a donc voulu nous dire que Dieu, étant un esprit, ne demande avant tout qu'un culte spirituel, fondé non pas sur la matérialité des lieux, mais sur la vérité des croyances et sur la sainteté des œuvres : *Spiritus est Deus ; et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare;* que ni le mont Garizim, dont les Samaritains étaient si fiers, ni le temple de Jérusalem, dont s'enorgueillissaient tant les Juifs, ne constituaient pas à eux seuls la vraie religion ; en preuve de quoi le Seigneur prédit, dès ce moment, qu'on verrait des hommes qui, quoique étrangers à cette montagne et à ce temple, n'en rendraient pas moins à Dieu, son Père, le culte véritable qu'il demande ; et que la vraie religion, allant se répandre par tout le monde, par la prédication évangélique, aurait changé le monde entier en vrai temple de Dieu.

Le divin Sauveur a dit aussi que ce n'était pas parce qu'ils ne fréquentaient pas le temple de Jérusalem que les Samaritains étaient en dehors de la vraie religion ; mais que c'était parce qu'ils avaient abandonné les traditions et les doctrines de vérité de Jérusalem ; que c'était parce qu'ils avaient corrompu les Livres saints.

altéré l'idée du vrai Dieu, en faisant de lui l'idole d'une localité et en mêlant au culte de Dieu le culte des idoles; en sorte que le vrai Dieu n'était plus connu parmi eux, et que les Juifs seulement avaient conservé l'idée de ce Dieu et le culte qui lui était dû dans toute sa pureté. Enfin le divin Maître a dit que ce qui était nécessaire pour la profession de la vraie religion, ce n'était pas la visite au temple de Jérusalem; mais que c'était la conservation de la foi de Jérusalem : car c'était en cette ville qu'existait le dépôt des traditions, du sens des Écritures et des doctrines du salut, et qu'on ne pouvait renoncer, en tout ou en partie, à ces doctrines sans se mettre en dehors des voies du salut : *Quia salus ex Judæis est.*

Voici donc d'abord, disent Origène et saint Chrysostome, dans cette magnifique leçon une éclatante prophétie de ce qui est en effet arrivé après la mort du Sauveur, c'est-à-dire que le lieu de l'adoration véritable ne serait ni le mont des Samaritains ni le temple des Juifs, mais le monde entier, l'Église répandue par tout le monde, dans laquelle des hommes de toutes les parties du monde, en comprenant bien les doctrines et les lois toutes spirituelles de l'Évangile, ont offert à Dieu une oblation toute sainte, des victimes toutes spirituelles, et lui ont rendu un culte véritable et tout à fait digne de lui (1). C'est dans cette Église, substituée à la synagogue des Juifs, que se trouvent la vraie victime,

---

(1) « Dixit hoc de Ecclesia, in qua est vera adoratio Dei et Deo « congrua; ubi vera oblatio et spirituales victimæ offeruntur ab iis « qui spiritualem legem intellexerunt. »

le vrai sacrifice, le vrai culte, parce que c'est chez elle que se trouve la vraie foi ; et ce n'est qu'en elle et par elle qu'on peut espérer le salut.

Les hérétiques donc qui se sont séparés de Rome, comme les Samaritains qui s'étaient séparés de Jérusalem, ne sont pas hors de la vraie religion parce qu'ils n'adorent pas Dieu dans les églises de Rome et ne suivent pas tous les rites de Rome ; mais parce que, par leur schisme d'avec Rome, ils ont nié ou corrompu les doctrines et la foi de Rome. En effet, comme les Samaritains encore, qui, tout en se vantant d'adorer Dieu selon le rit des anciens patriarches, n'avaient pas moins détruit chez eux le vrai culte de Dieu, de même les hérétiques, selon la remarque de Théophylacte, tout en se vantant d'avoir réformé le christianisme et de l'avoir rappelé à la simplicité du culte spirituel du temps des Apôtres, n'ont pas moins altéré, chez eux, la vraie doctrine de Jésus-Christ (1). Car les anciens manichéens et les luthériens modernes ont nié la prescience de Dieu, comme les anciens nestoriens et les modernes calvinistes ont nié sa bonté, et ont fait de Dieu, ceux-là un être stupide, ceux-ci un être cruel. Ajoutez encore qu'il n'y a pas une seule des lois de l'Évangile que ces schismatiques de Rome n'aient foulée aux pieds ; pas un des conseils évangéliques qu'ils n'aient rejeté ; pas un des sacrements qu'ils n'aient détruit ; pas une des doctrines sur la justification, sur la grâce, sur l'action de Dieu sur l'homme, qu'ils n'aient corrompue.

---

(1) « Dixit hoc quia multi putant secundum spiritum Deum adorare, non rectam de Deo opinionem habentes, sicut hæretici. »

En sorte qu'il est vrai de dire que toute hérésie est une altération plus ou moins profonde de la vraie idée des communications de Dieu à l'homme, de l'action de Dieu sur l'homme, des rapports entre Dieu et l'homme; et par conséquent de la nature de Dieu et de la vraie religion. On peut donc dire à ces faux adorateurs de Dieu et de Jésus-Christ : « Vous adorez un Dieu que vous ne connaissez pas, ne le connaissant plus comme vous devriez le connaître, et comme vos pères dans la foi l'avaient connu. C'est nous catholiques, seuls, qui connaissons le Dieu que nous adorons, le connaissant et l'adorant comme il veut être connu et adoré, et en conservant pur et intact dans notre Église le dépôt des vraies idées de Dieu, de sa nature, de ses attributs, de son médiateur, de ses lois, de son culte, de sa religion, et par conséquent c'est nous seuls qui sommes dans la vraie voie du salut. Car la vérité ne peut se trouver que dans l'une des deux doctrines opposées; le salut ne peut rejaillir que d'un côté : il ne peut venir que de Rome, comme jadis il ne venait que des Juifs; *Vos, adoratis quod nescitis ; nos, quod scimus adoramus : quia salus ex Judæis est.*

§ 8. La Samaritaine désirant de connaître le Messie, et Jésus-Christ lui révélant que le Messie c'était lui. — La Samaritaine le croyant et l'adorant.

Surprise, étonnée, ravie en une espèce d'extase, d'enchantement et de bonheur en entendant le divin Sauveur lui parlant de si importantes et sublimes choses avec tant de bonté, dans la confusion de son esprit, dans le bouleversement de son cœur, la Samaritaine

ne sait dire que ces mots : « Seigneur, je sais que le Messie, qu'on appelle le Christ, va venir, s'il n'est pas venu déjà. C'est lui qui, lorsqu'il viendra, nous révélera toutes choses ; *Scio quia Messias venit* (*qui dicitur Christus*) ; *cum ergo venerit ille*, *nobis annuntiabit omnia* (v. 25). »

Par ces belles paroles la Samaritaine, dit saint Augustin, a donné à voir qu'elle savait déjà que c'était au Messie à l'instruire sur la vraie religion, quoiqu'elle ne se doutât pas encore que le Messie était précisément celui-là même qui, dans ce moment, l'instruisait déjà sur ce grave sujet (1). La Samaritaine avait donc déjà une foi solide en la venue du Messie et des idées plus pures, plus exactes sur le but tout spirituel de sa mission que la plupart des Juifs. Ceux-ci l'attendaient et l'attendent encore comme un prince temporel devant rétablir le trône de Juda et affranchir les corps, tandis que Photine l'attend comme le précepteur, le maître et le sauveur des âmes ; *Ille annuntiabit nobis omnia!* Comme parmi nos frères que l'hérésie a séparés de nous se trouvent dans la classe du peuple bien des chrétiens qui, ayant conservé intactes les traditions catholiques, malgré le protestantisme et en plein protestantisme, ont des idées plus justes, des sentiments plus tendres touchant Jésus-Christ que bien de ces soi-disant catholiques eux-mêmes qui du catholicisme n'ont conservé que le nom.

Par ces mêmes paroles la Samaritaine a donné à voir

(1) « Sciebat quis eam posset docere; sed jam docentem non « agnoscebat. »

encore qu'elle attendait déjà impatiemment la venue du Messie ; qu'elle sentait déjà sa présence ; que, ne le connaissant pas encore, elle ne brûlait pas moins de l'envie de le connaître, et qu'elle n'était pas moins prête déjà à croire à lui et à tout ce qu'il aurait voulu lui apprendre ; *Annuntiabit nobis omnia !* Ces paroles furent donc en même temps un acte de foi vive dans le Messie et une humble prière au Messie. Il n'était pourtant pas possible que Jésus, le bon, le miséricordieux Jésus, refusât de se révéler à une âme si bien disposée, si humble, si sincère et si impatiente de le connaître. Voilà donc ce qui arrive. Les Juifs, insistant un jour auprès de Jésus-Christ, lui disaient : « Jusqu'à quand nous tiendrez-vous en suspens? Si vous êtes le Messie, vous n'avez qu'à nous le dire franchement; *Usquequo animam nostram tollis? si tu es Christus, dic nobis palam* (*Joann.*, x). » Mais les Juifs, remarque saint Chrysostome, ne faisaient pas au Seigneur cette sommation insolente pour croire en lui, mais pour le calomnier. Le Seigneur ne leur répondit donc que d'une manière mystérieuse et obscure (1). Mais Photine ne demandait à connaître le Messie que dans toute la simplicité du cœur (2), pour lui obéir et l'adorer. Voilà donc ce même Sauveur qui s'était rendu impénétrable à la haine orgueilleuse des Juifs se révélant sans ambiguïté et sans énigme à l'humble docilité, au désir affectueux de cette pauvre petite femme. Car il lui dit : Femme, le Messie que vous avez tant d'envie de connaître, je le suis, moi

---

(1) « Judæis quærentibus non manifeste revelavit seipsum. »

(2) « Hæc vero ex simplici corde loquebatur. »

qui vous parle; *Dicit ei Jesus : Ego sum qui loquor tecum* (v. 26).

Mais en prononçant cette grande parole : JE SUIS, *Ego sum*, que Dieu seul peut prononcer de lui-même, car c'est par rapport à Dieu seul qu'elle est une vérité; en prononçant, dis-je, de sa douce voix cette grande parole à l'oreille de la Samaritaine, le Seigneur la lui répéta, par sa grâce, d'une manière ineffable dans l'intérieur de l'âme, en éclairant son esprit, en excitant dans son cœur les sentiments de respect, de confiance et d'amour vers le Messie. Photine crut donc à l'instant même au Messie, et elle l'aima; et quoique l'Évangéliste ne le dise pas, il est clair, par tout le contexte, que, comme le fit plus tard l'aveugle-né, Photine fit une confession explicite de sa foi, et que, se prosternant aux pieds de Jésus-Christ, elle l'adora profondément, à la manière dont, ainsi que le Seigneur venait de le lui apprendre, Dieu doit être adoré, c'est-à-dire *en esprit et en vérité!* La voilà donc cette femme si fière, qui avait commencé par regarder Jésus-Christ comme un Juif digne de mépris, prosternée maintenant à ses pieds, le reconnaissant pour le vrai Messie, l'adorant comme son Dieu! Oh! le grand chemin qu'elle a parcouru en peu d'instants! Ah! que l'on marche bien, que l'on arrive vite lorsqu'on ne s'oppose pas à la grâce, et que c'est elle qui nous conduit par la main : *Attinget a fine usque ad finem fortiter!*

DEUXIÈME PARTIE.

L'ACTION DE LA GRACE DANS LA CONVERSION DES CONCITOYENS DE LA SAMARITAINE.

§ 9. Étonnement des Apôtres de voir leur divin Maître parlant avec la Samaritaine ; combien il est instructif. — L'école du Seigneur. — Avertissement aux femmes. — La Samaritaine convertie à la chasteté, et changée en apôtre de Jésus-Christ.

En se relevant changée en une toute autre femme qu'elle avait été jusque-là, la Samaritaine laissa aux pieds du Seigneur la cruche qu'elle venait de remplir d'eau, courut vers la ville et disparut; *Reliquit ergo hydriam suam mulier, et abiit in civitatem* (v. 27).

En même temps, les disciples vinrent, et ils s'étonnaient de ce que leur maître parlait avec une femme. Néanmoins, tel était le respect qu'ils avaient pour leur divin Maître et l'opinion qu'ils avaient de sa sainteté qu'aucun d'eux n'osa lui dire : « Que voulez-vous de cette femme ? » ou : « De quoi parlez-vous avec elle ? » *Et continuo venerunt discipuli ejus, et mirabantur quia cum muliere loquebatur. Nemo tamen dixit : Quid quæris? aut, Quid loqueris cum ea* (v. 28)?

Oh ! que cette circonstance, remarquée avec tant de précision et d'à-propos par l'Évangéliste, est instructive pour les ministres de l'Évangile, et même pour les femmes ! Cet étonnement des disciples en voyant leur Maître parlant avec la Samaritaine nous indique assez, dit saint Cyprien, que notre divin Sauveur n'avait pas l'usage de parler avec des femmes en parti-

culier, et cela afin de donner l'exemple de la circonspection, de la réserve que tous les fidèles, mais particulièrement les clercs, les prêtres, les prédicateurs, les missionnaires, les religieux, doivent mettre dans leurs relations spirituelles avec les femmes. On ne doit instruire les femmes qu'à l'église, en public, ainsi que Jésus-Christ l'a fait aujourd'hui. Quant à les visiter en particulier, les Saints des deux Testaments, dit encore saint Cyprien, ont évité la familiarité des femmes, ont tous été d'avis que par ces visites on s'expose à un grand danger, et qu'on n'obtient que fort peu de profit, même touchant le salut. La pudicité des uns et des autres y perd souvent ; la réputation toujours (1).

Mais ce n'est pas sans mystère, dit saint Augustin, que l'Évangéliste a encore enregistré la circonstance que la Samaritaine convertie abandonna à l'instant la cruche et l'eau. La cruche, remplie de l'eau du puits, ainsi que le même grand docteur vient de nous l'apprendre, signifie la convoitise par laquelle l'homme puise, du fond du puits obscur des passions charnelles, les eaux bourbeuses de la volupté (2). Photine, donc,

---

(1) « Insolitum fuit Christo seorsim loqui cum muliere, idque hoc « fine ut castitatis et honestatis omnibus fidelibus, sed maxime cle- « ricis, sacerdotibus, prædicatoribus, religiosis daret exemplum. « Hinc Elisæus et omnes Sancti tantopere fugerant colloquia mu- « lierum, ideoque communis fuit illis omnium sensus : feminas parvo « fructu, sed magno periculo adiri; periculo, inquam, pudicitiæ, « propriæ vel illarum, quæ sæpe vultus virorum tacite delibant et « depascuntur ; vel certe periculo famæ. Mulieres in publica con- « cione doceantur, uti Christus hic fecit (*Apud Cornelium a Lapid.* « *in* IV *Joan.*). »

(2) « Hydria amorem hujus sæculi significat, id est cupiditatem

abandonnant extérieurement sa cruche, c'est Photine, dit encore saint Augustin, qui vient d'abandonner intérieurement, et pour toujours, les plaisirs sensuels du monde. Car on ne peut pas croire vraiment en Jésus-Christ sans renoncer à la chair, aussi bien qu'au monde (1). Et Origène a dit aussi que, par cet acte d'avoir laissé extérieurement aux pieds du Seigneur sa cruche, la Samaritaine donna à voir qu'intérieurement elle venait de laisser aussi aux pieds du Seigneur ses anciennes mœurs, ses habitudes impudiques, pour devenir un vaisseau d'honnêteté et de pudeur (2).

O changement étonnant! ô conversion merveilleuse! s'écrie donc saint Ambroise. Oh! qu'il est beau de voir l'eau vive de la grâce purifiant en un instant une femme impudique et en faisant une sainte! Oh! qu'il est beau de voir cette femme, courtisane ignoble lorsqu'elle est arrivée à la fontaine où était assis Jésus-Christ, devenue chaste lorsqu'elle en est partie! Oh! qu'il est beau de voir cette femme, qui n'était venue chercher que de l'eau matérielle, ne remporter que le trésor tout spirituel de la sainte pudicité (3)! Ah! suivez-la du regard, nous dit encore saint Ambroise :

« qua homines e tenebrosa profunditate, cujus imaginem puteus « gerit, hauriunt aquam. »

(1) « Oportebat autem ut, Christo credens, sæculo renuntiaret; « et, relicta hydria, cupiditatem sæcularem se reliquisse mons- « traret. »

(2) « Facta est mulier receptaculum honestæ disciplinæ, quod « prius sapiebat deponens. »

(3) « Mulierem fornicantem vivi meatus unda purificat! Mulier « quæ ad puteum meretrix advenerat, a Christi fonte casta regredi- « tur; et quæ aquam petere venerat pudicitiam reportavit (*Ser.* 30). »

la voilà, — ô femme heureuse! — ne portant plus sa cruche dans ses mains, mais portant la grâce dans son cœur; délivrée de tout poids extérieur, la voilà enrichie dans l'intérieur de l'âme du précieux trésor de la sainteté (1).

Apprenez par là, femmes chrétiennes, que ce n'est pas à la lecture des romans, mais à la lecture de l'Évangile; que ce n'est pas aux spectacles, mais aux églises; que ce n'est pas aux maximes des hommes, mais à la doctrine de Jésus-Christ, à votre conversation avec lui, à sa grâce, à ses sacrements que vous devez aller demander l'esprit de pudeur et de chasteté, qui est votre plus bel ornement et (passez-moi ce mot) votre plus charmante toilette, votre grandeur, votre puissance et votre dignité.

Mais ce n'est pas tout, poursuit toujours saint Ambroise; il y a encore quelque chose de plus admirable dans cette conversion. Photine n'était qu'une pauvre pécheresse lorsqu'elle est venue où était le Seigneur, et la voilà convertie en une prédicatrice généreuse; et même elle ne s'est hâtée de se dépouiller de ses convoitises que pour être plus apte à annoncer, à prêcher la vérité (2).

Oh! qu'il est donc grand, éclatant, magnifique ce triomphe que la grâce du Sauveur vient de remporter par les armes de la douceur! *Attingens fortiter et disponens suaviter*. Le Seigneur, dit Origène, n'a pas

(1) « Ad civitatem non fert hydriam, sed refert gratiam. Vacua « videtur recenti onere, sed plena revertitur sanctitate (*Ibid.*). »

(2) « Quæ venerat peccatrix revertitur prædicatrix. Projecit cupi- « ditatem et properavit annuntiare veritatem! »

effrayé Photine par des menaces, ne l'a pas alléchée par des promesses ; mais rien qu'avec le charme de sa parole, rien qu'avec une étincelle de son divin amour qu'il lui jeta dans le cœur, il l'a tout enflammée du feu sacré du zèle, et a converti une femme de scandale en un apôtre de vertu et de vérité (1). Mais non, dit saint Chrysostome, Photine n'est pas seulement un apôtre, elle est aussi un véritable évangéliste de Jésus-Christ ; car voilà que, l'ayant connu à peine elle-même, ce divin Jésus, elle est impatiente de le faire connaître aussi aux autres, d'en révéler la divinité non-seulement à un homme, mais à une ville tout entière (2).

§ 10. Confession publique que la Samaritaine fait de sa vie passée, pour glorifier le Seigneur. — Humilité et sagesse avec lesquelles elle prêche le Messie à ses concitoyens. — Charmes du zèle et de la pénitence de la femme sincèrement convertie. — Succès de la prédication de la Samaritaine.

Et voyez comment elle remplit la sainte et noble mission dont la grâce l'a chargée! Elle entre dans la ville ; et, hors d'elle-même à cause du bonheur qu'elle éprouve d'avoir rencontré le Messie, le cœur inondé de la paix du repentir, de la confiance du pardon ; les yeux étincelants de la plus grande joie; la langue enflammée du zèle le plus ardent, elle parcourt toutes les rues de la métropole en criant : « Citoyens, mes amis, venez, venez avec moi voir un personnage qui vient

(1) « Quasi quodam apostolo hac muliere utitur ; adeo verbis eam « inflammaverat ! »

(2) « Evangelistarum opus fecit ; et non unum tantum vocat, sed « integram civitatem. »

de lire dans mon cœur toute l'histoire honteuse de mes désordres, toutes les turpitudes et les scandales de ma vie. Ne serait-il point, celui-là, le Messie? *Venite et videte hominem qui dixit mihi omnia quæcumque feci. Numquid ipse est Christus* (v. 29)? »

O parole! ô le bel exemple que celui d'une pénitence humble et sincère! Avant de confesser Jésus-Christ, Photine se confesse et s'accuse en public elle-même. Elle avoue, en présence de tout le monde, qu'elle a été la plus mauvaise femme du monde; elle ne cache plus, n'excuse plus les égarements de son cœur, les scandales de sa conduite; elle les publie, les raconte elle-même; elle les déteste et en demande pardon à ses concitoyens. *Videte... omnia quæcumque feci!*

Mais quel besoin avait-elle de faire cette confession publique de sa mauvaise vie? C'était le besoin qu'elle éprouvait de faire avant tout connaître et glorifier Jésus-Christ. C'est du zèle aussi sage et éclairé qu'il est pur, ardent et empressé. Si elle avait dit tout simplement : « Je viens de rencontrer le Messie, » personne n'aurait ajouté foi à sa parole; personne, sur le témoignage d'une femme d'une réputation aussi mauvaise, n'aurait cru à la venue du Messie, à ce grand événement qui intéressait à un si haut degré la politique, et bien plus encore la religion. « Allons donc! aurait-on dit; si le Messie était vraiment venu, il n'aurait pas commencé par se révéler à une courtisane. » Mais en disant qu'elle a rencontré un personnage qui lui a dévoilé tous ses péchés et l'a rappelée à la pénitence; en commençant par la publication du grand prodige

de sa conversion, qui, par cela même qu'il l'humiliait, ne pouvait pas être attribué à un rêve de son esprit, à un calcul de ses passions, elle prépara habilement, dit saint Cyrille, les esprits de ses concitoyens à croire, à reconnaître Jésus-Christ pour Messie (1); et aussi généreuse qu'elle est sincère, ajoute Théophylacte, dans l'intérêt de la vérité de Dieu, elle commence par fouler aux pieds sa propre réputation (2).

Et remarquez encore la délicatesse, la discrétion avec lesquelles elle annonce cette grande vérité. Elle ne dit pas d'un ton affirmatif : « Ce personnage prodigieux n'est et ne peut être que le Messie. » Elle dit simplement d'un ton dubitatif : « Un pareil personnage ne serait-il pas, ne pourrait-il pas être le Messie ? » *Numquid ipse est Christus?* Par cette manière de s'exprimer elle réveille l'attention, excite la curiosité de ses auditeurs. Glorieuse conquête de la grâce, elle s'en fait à son tour l'organe et le ministre. Elle dispense à ses concitoyens la première des grâces de Dieu, le désir de Dieu, qui est le premier pas pour arriver à la connaissance et à l'amour de Dieu. Pour convertir ses concitoyens, elle fait usage des mêmes armes, de la douceur et de la suavité dont Jésus a fait usage pour la convertir elle même : *Disponit omnia suaviter !*

Remarquez enfin l'humble défiance d'elle-même que manifeste cette nouvelle convertie. Elle invite tout le monde en disant : « Venez et voyez ; » *Venite*

---

(1) « Miraculi narratione proposita, præparavit auditores ad « fidem. »

(2) « Contemnit gloriam, ut prædicet veritatem. »

et videte. C'est-à-dire, comme l'a remarqué saint Chrysostome, qu'elle ne prétend pas qu'on la croie sur sa parole; qu'elle ne demande autre chose à ses concitoyens que de venir se convaincre par leurs propres yeux et par leurs propres oreilles de la grande vérité que Jésus-Christ était le Messie (1). « Il n'est pas possible de voir ce Jésus et de ne pas le reconnaître pour ce qu'il est, de le reconnaître et de ne pas l'aimer. Oh! si mes concitoyens entendent seulement le son délicieux de sa voix! Oh! s'ils voient seulement l'amabilité de son visage, la douceur de ses regards, la bonté de ses manières, la majesté divine de sa personne! Oh! s'ils goûtent la sublimité de ses doctrines, la charité de ses sentiments, ils en seront charmés, entraînés, comme j'en ai été charmée, entraînée moi-même à croire en lui, à l'aimer, à l'adorer (2)! »

Mais que ces qualités, ces artifices de la prédication de la Samaritaine ne vous étonnent pas, mes frères. C'est le feu céleste de l'amour de Dieu, que la grâce de l'Évangile allume dans les cœurs; c'est particulièrement dans les âmes pénitentes qu'elle déploie toute sa force, toute sa sagesse et toute sa vivacité; en sorte que les prodiges de l'esprit de pénitence ne sont que des prodiges d'amour.

Parmi les âmes pénitentes, c'est chez la femme que cette flamme sacrée pétille d'une force et d'une grâce toute particulière. Oh! que la religion est belle, at-

(1) « Volebat non ex propria annuntiatione, sed ex auditu proprio « eos inducere. »

(2) « Noverat enim quod solum gustando ex illo fonte eadem passuri erant quæ et ipsa. »

trayante dans la femme! Oh! que la pénitence chez elle rivalise de zèle et de grâce avec l'innocence! Oh! que de charmes la vraie pénitence étale chez la femme! quelles formes gracieuses elle revêt! quels attraits elle déploie! quel ascendant elle exerce! Malheureusement heureuse et forte pour attirer au mal lorsqu'elle ne suit que la voie du mal, elle est encore plus forte et plus heureuse pour attirer au bien lorsqu'elle revient sincèrement au bien elle-même. Femmes, comprenez donc votre mission et votre dignité. Dieu ne vous a pas accordé l'empire de la grâce pour scandaliser, mais pour édifier. Oh! que vous êtes donc grandes, que vous êtes sublimes lorsque vous faites servir vos attraits, qui perdent tant d'hommes, à les ramener à Dieu, à les convertir, à les sauver!

Mais revenons à la Samaritaine.

La prédication si humble et si chaleureuse que Photine répète en parcourant toute la ville porte ses fruits. Par les attraits de la suavité et de la douceur, elle obtient, elle aussi, les conquêtes et les triomphes de la force : *Attingit fortiter, disponens suaviter.* Rien que sur le témoignage de cette femme, d'impure qu'elle était changée en sainte, et disant à tout le monde : « Il m'a deviné tous les désordres de ma vie, » un grand nombre de citoyens de Sichar, avant même d'avoir vu Jésus-Christ, crurent qu'il était le Messie : *Ex civitate autem illa multi crediderunt in eum Samaritanorum, propter verbum mulieris testimonium perhibentis : Quia dixit mihi omnia quæcumque feci* (v. 39). C'est ainsi que plus tard nos pères gentils, sans avoir vu de leurs yeux le Rédempteur divin, crurent en lui

sur le témoignage de Rome, d'idolâtre qu'elle était devenue chétienne.

§ 11. Touchante déclaration que le Sauveur a faite à ses Apôtres sur le désir de la conversion des pécheurs. — L'aliment de son cœur divin. — L'œuvre de Dieu par excellence. — La moisson des âmes. — Récompense pour ceux qui s'en occupent.

En attendant, le divin Jésus, présent de son corps auprès du puits, suivait de l'œil de son âme et de sa divinité Photine rentrée dans la ville et remplissant avec tant de succès la mission que sa grâce lui avait confiée, et nourrissait, restaurait son cœur de Sauveur des âmes de la pensée que bientôt les Samaritains se convertiraient à sa foi et à son amour.

En vain donc les Apôtres le prient et le pressent, en lui disant : Maître, prenez un peu de nourriture ; *Interea vocabant eum discipuli, dicentes : Rabi, manduca* (v. 31). Ah ! leur dit le Sauveur, j'ai toute prête une autre nourriture, bien plus substantielle et plus délicieuse que la vôtre, et dont vous ne vous doutez pas ; *Ille autem dicit eis : Ego cibum habeo manducare, quem nescitis* (v. 32). Les Apôtres ne comprirent rien à cette réponse de leur divin Maître, et dans leur simplicité grossière ils se dirent entre eux : « Quelqu'un, en notre absence, lui aura apporté quelque chose de recherché pour manger ; *Dicebant ergo discipuli ad invicem : Numquid aliquis attulit ei manducare* (v. 33)?

Mais qu'elle soit bénie cette simplicité des Apôtres ! Elle nous a valu une révélation nouvelle de la part de notre bien-aimé Sauveur. Car, ayant deviné leurs pensées : Non, non, leur dit-il, ce n'est pas ce que vous croyez. Il ne s'agit pas d'une nourriture corporelle,

mais d'une nourriture toute spirituelle. Sachez que ma véritable nourriture est de faire la volonté de mon Père divin, qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre, la conversion des âmes; *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus, qui misit me, ut perficiam opus ejus* (v. 34).

O déclaration douce et consolante pour notre espérance, précieuse pour notre foi! par ces ineffables et sublimes paroles, par cette touchante déclaration, nous savons, de manière à n'en pouvoir plus douter, que l'œuvre de Dieu par excellence, *Opus ejus*, n'est pas la création du monde, mais la conversion de l'homme égaré, sa sanctification et son salut; que c'est là le désir, la volonté de Dieu, que l'accomplissement de cette volonté et de ce désir, l'exécution de cette œuvre est la nourriture, l'aliment, les délices propres au cœur de Jésus-Christ.

Ce délicieux passage de l'Évangile nous rappelle la révélation que saint Paul, instruit par Jésus-Christ lui-même, nous a faite sur le même sujet en nous apprenant qu'au ciel encore, à la droite de son divin Père, notre aimable Sauveur ne s'occupe que de la même œuvre, de nous appeler, de nous attirer, de nous convertir à lui, pour nous sauver, en priant, en intercédant incessamment pour nous; et que cette occupation est l'aliment de sa vie immortelle au sein de la gloire, comme elle le fut de sa vie mortelle au sein de ses souffrances et de ses opprobres; *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (*Hebr.* VII).

Cela nous explique la promptitude des secours, l'abondance des grâces, le comble des consolations que

reçoit le pécheur quand à peine il a conçu la résolution sincère de se convertir. C'est que Jésus-Christ, au ciel même, s'occupe sérieusement de lui, s'intéresse vivement à lui, comme au seul mets délicieux dont il se nourrit, dont il est heureux; *Meus cibus est ut perficiam opus ejus*. Dans l'affaire de notre conversion il ne s'agit donc que de vouloir; et vouloir, c'est faire. Car tout le reste est accompli par la grâce de l'intercession perpétuelle de notre Médiateur divin. C'est cette grâce qui aplanit les obstacles, fait disparaître les difficultés, augmente nos forces, raffermit notre volonté et nous fait triompher de nous-mêmes : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*.

Voyez le beau commentaire que cet aimable Seigneur a ajouté à ses dernières paroles; car, en continuant à parler sur le même sujet à ses disciples : Ah! leur dit-il, vous ne comprenez pas maintenant cette œuvre divine de la conversion des âmes; mais dans un instant vous allez la voir s'accomplir sous vos yeux. Ne disiez-vous pas tout à l'heure : Encore quatre mois, et la moisson viendra? Cela est vrai de la moisson matérielle. Mais voici une moisson bien plus importante et plus heureuse, la moisson spirituelle qui est déjà venue. Levez les yeux, et voyez des champs mystérieux qui blanchissent déjà, et le blé parvenu à sa maturité n'attendant que la main qui doit le moissonner; *Nonne vos dicitis quod adhuc quatuor menses sunt, et messis venit? Ego dico vobis : Levate oculos vestros, et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem* (v. 35).

Dans l'ordre spirituel, dit encore le Seigneur, se vérifie aussi ce proverbe touchant l'ordre temporel :

« Autre est celui qui sème, et autre est celui qui moissonne ; car je vous ai choisis pour vous envoyer où vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé avant vous, et vous allez entrer dans leurs travaux ; *In hoc enim est verbum verum : « Quia alius est qui seminat, et alius est qui metit. » Ego misi vos metere quod vos non laborastis. Alii laboraverunt, et vos in labores eorum introistis* (v. 37 et 38).

Je vous dis encore que celui qui moissonne de ce blé spirituel reçoit sa récompense, et recueille les fruits pour la vie éternelle, afin que Dieu qui sème se réjouisse aussi avec celui qui moissonne ; *Et qui metit, mercedem accipit, et congregat fructum in vitam æternam, ut et qui seminat simul gaudeat et qui metit* (v. 36).

Par ces simples et touchantes paroles, le Seigneur a fait allusion aux anciens patriarches, aux prophètes, aux vrais savants, qui, depuis le commencement du monde, avaient répandu la semence de la révélation primitive, de la vérité de Dieu par tout le monde ; qui, pendant quatre mille ans avaient travaillé au sol où cette semence divine des traditions et des révélations divines se trouvait étouffée par l'ivraie des erreurs que l'*ennemi de l'homme y avait sursemée* (*Matth.*, XIII) ; et il constate que le temps était déjà arrivé où devait s'accomplir la grande prophétie de David : Que, en parcourant le monde,—ce champ dans lequel les anciens justes avaient travaillé, et qu'ils avaient arrosé de leurs larmes en y répandant leurs semences, — les Apôtres seraient entrés dans les travaux de ces justes, auraient tiré parti des traditions qui y étaient restées debout, en auraient

fait ressortir le blé des doctrines de l'Évangile, et seraient revenus au Seigneur, l'âme comblée de joie et les mains pleines de gerbes d'âmes converties et sauvées; *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua; venientes autem venient in exsultatione portantes manipulos suos* (*Psal.* cxxx). Et remarquez aussi un autre trait du vif intérêt de ce divin Sauveur pour notre salut, en ce que, pour encourager ses Apôtres et leurs successeurs, tous les missionnaires, tous les ecclésiastiques et même les laïques zélés, et même les femmes, à travailler à la conversion des âmes, il leur promet une riche récompense; il déclare qu'en travaillant à cette moisson si agréable à son cœur divin ces heureux moissonneurs ramasseront un fruit abondant pour eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils assureront leur propre salut en coopérant au salut des autres, et combleront les anciens justes, qui avaient semé le blé, de la même joie qu'éprouveront ceux mêmes qui l'auront moissonné; *Et qui metit mercedem accipit et congregat fructus in vitam æternam, ut et qui seminat simul gaudeat et qui metit* (1).

§ 12. Jésus-Christ à la ville de Sichar.—Conversion de cette ville à la foi du Messie.—Jésus-Christ proclamé par le peuple « LE SAUVEUR DU MONDE. » — Crime des faux savants refusant à Jésus-Christ ce sublime caractère. — Triomphe de sa grâce, preuve de sa divinité.

Or les prémices de cette moisson divine, de cette conversion du monde, que les Apôtres et leurs successeurs allaient accomplir après la mort du Sauveur, com-

(1) Ces explications sont un résumé des doctrines des Pères. Voyez Cornélius à Lapide sur le quatrième chapitre de saint Jean.

mençaient déjà en figure, en essai, dans le pays de Samarie, que sa correspondance et sa docilité à la prédication de la Samaritaine avaient rendu mûr déjà pour sa conversion et son salut. C'est donc à cette conversion toute prête que le Fils de Dieu fit directement allusion en disant aux disciples : « Levez vos yeux, et voyez les champs qui blanchissent déjà pour la moisson. »

En effet, il n'avait pas encore achevé cette magnifique et touchante allocution que voilà la ville entière de Sichar, que Photine avait évangélisée, venir à la recherche, à la rencontre de Jésus-Christ : *Exierunt ergo de civitate, et veniebant ad eum* (v. 39). Et en le voyant si beau et si majestueux, assis près du puits, dans une attitude si humble et si imposante, si attrayante et si gracieuse, avec ces lueurs de divinité qui, d'après Origène et saint Jérôme, rayonnaient toujours de sa figure aux yeux des âmes droites et sincères, les Samaritains en furent étonnés, enchantés, ravis.

Il n'y avait donc que quelques jours que les perfides habitants de la fidèle Judée, malgré la grande quantité de prodiges que le Seigneur y avait opérés, l'avaient chassé de leurs villes comme un méchant sujet ; et voilà que les Samaritains schismatiques, sans avoir encore vu d'autre prodige de sa puissance divine que celui de Photine convertie à la pudeur, s'approchent de Jésus Christ avec respect, l'environnent de leurs hommages et de leur amour, le prient de vouloir bien se rendre dans leur ville, et se disposent à l'y recevoir, à l'y honorer comme un Dieu ; *Cum venissent ergo Samaritani ad illum, rogaverunt eum ut ibi maneret* (v. 40). Jésus-Christ, cédant à des instances si empressées et si

sincères, entre dans la ville de Sichar. Il est accueilli en triomphe, fêté avec transport, écouté avec satisfaction, obéi avec docilité; et dans les deux jours que l'aimable Seigneur daigna passer chez ces braves gens, *Et mansit ibi duos dies* (*ibid.*), en les instruisant par ses discours et en les édifiant par ses exemples, ils ne se rassasiaient pas de le voir, de l'entendre, de l'honorer. Attirés par sa douceur, domptés par sa bonté, charmés par sa parole, ravis de sa sagesse divine, ils crurent en lui en un plus grand nombre et le reconnurent et l'adorèrent comme le véritable Messie : *Et multo plures crediderunt in eum, propter sermonem ejus* (v. 41); et, dans un transport de joie aussi affectueux que pur et sincère, ils disaient à Photine : « Maintenant ce n'est plus sur ton témoignage que nous croyons en lui; car, l'ayant vu de près, l'ayant entendu parler nous-mêmes, nous nous sommes convaincus par nous-mêmes, nous savons certainement et nous croyons que ce Jésus est vraiment le SAUVEUR DU MONDE : *Et mulieri dicebant : Jam non propter tuam loquelam credimus; ipsi enim audivimus et scimus quia hic est vere* SALVATOR MUNDI (v. 41).

Oh ! que le témoignage de ce bon peuple est magnifique et beau! Les Samaritains déclarent donc qu'ils croient que le monde est perdu et qu'il a besoin d'un personnage divin qui le sauve; qu'ils attendaient ce Sauveur, et que ce divin Sauveur, ce Sauveur véritable est Jésus-Christ, qui, ainsi qu'il venait de le faire avec Photine, aurait converti les hommes à la justice et à la sainteté, et les aurait délivrés du joug de Satan et des châtiments du péché : *Scimus quia hic est vere Salvator mundi.*

Oh ! que de vérité, de sagesse, de bon sens n'y a-t-il pas dans cette belle parole des Samaritains! Voyez ce que c'est que le peuple! Combien il est juste dans ses jugements, droit dans ses instincts, franc dans ses acclamations, lorsqu'il n'est pas trompé, égaré par des hommes qui veulent l'exploiter et en faire le jouet de leurs doctrines et l'instrument de leurs passions! Quel sujet donc d'humiliation pour les prétendus savants de nos jours, ne voyant en Jésus-Christ que tout au plus un homme éclairé, un homme de bien, un homme charitable, un sage, un philosophe ; tandis que tout le peuple de Samarie, un peuple naguère à demi idolâtre, l'a reconnu pour le vrai Messie, le vrai Dieu ; car Dieu seul est le vrai Sauveur du monde : *Vere est Salvator mundi!* Quelle leçon pour ces orgueilleux politiques prétendant, à l'exclusion de la doctrine de Jésus-Christ, de sa grâce, de ses exemples, de sa religion, pouvoir sauver l'homme et la société, et se posant comme les sauveurs du monde, eux, pauvres imbéciles, qui n'ont su jamais rien sauver, qui n'ont pas su se sauver eux-mêmes! En attendant, que ce triomphe de notre divin Sauveur est beau, éclatant, magnifique et propre à nous le révéler pour le vrai Fils de Dieu ! Quel roi, quel héros du monde, fort d'une grande armée, a jamais pu accomplir une conquête plus grande, plus rapide, plus importante que celle que Jésus-Christ a obtenue aujourd'hui rien qu'avec le charme de sa douceur? *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter.* C'est, mes frères, que tout homme est bon à subjuguer les peuples par la force des armes ; et qu'il n'y a que Dieu qui puisse, en un instant, dompter

les esprits, convertir les cœurs par sa grâce. Mais encore quelques mots d'édification sur l'ensemble de l'histoire de la conversion de la Samaritaine.

TROISIÈME PARTIE.

L'EXEMPLE DE LA SAMARITAINE.

§ 13. Amour saint de la Samaritaine pour Jésus-Christ. — Sa vie, son martyre et son tombeau.

L'ESPRIT de Jésus-Christ, dit un grand interprète, en convertissant les âmes, leur inspire un zèle extraordinaire de convertir à lui les autres (1).

Le feu céleste de l'amour de Dieu, dit saint Chrysostome, une fois allumé dans l'âme, elle perd de vue, à l'instant même, tous les intérêts humains et terrestres; elle ne s'occupe plus que de cette flamme divine; et c'est cette flamme qui devient le principe, la règle, le but de tous ses mouvements, de toutes ses opérations. Elle ne cède qu'à ce feu sacré; elle ne vit, n'agit que sous les impressions de cet incendie mystérieux qui la possède et la domine (2). C'est ce qui est arrivé à l'heureuse femme de Samarie dont je vous ai aujourd'hui raconté la conversion. A peine le feu de l'amour divin s'attacha à son cœur, elle s'y livra tout entière; elle en fut pénétrée, saisie, et dès cet instant elle ne vécut

(1) « Spiritus Christi zelum a se conversis alios convertendi injicit (*Cornelius a Lapide*, *hic*). »

(2) « Cum ignita fuerit anima igne divino, ad unam solam, quæ eam detinet, flammam, et ad nihil earum quæ sunt in terra, adspicit (*Homil.* 33). »

plus que de lui et pour lui. Dès ce jour, elle, aussi bien que ses deux sœurs et ses enfants, qu'elle avait convertis à la foi du Messie, se mit à la suite de Jésus-Christ; et, comme la Chananéenne, elle devint l'une des disciples les plus ferventes et les plus fidèles du Sauveur. Elle le suivit partout, avec les autres pieuses femmes, jusqu'au Calvaire. Elle se trouva au cénacle lorsque le Saint-Esprit descendit sur les premiers chrétiens. Ayant reçu le baptême de la main des Apôtres, elle fut l'une des plus saintes et des plus vénérables femmes de l'Église naissante.

Elle ne cessa jamais d'annoncer à Jérusalem les miséricordes, les grandeurs et les gloires du Sauveur du monde. Ce zèle lui attira d'abord la persécution des Juifs, qui la reléguèrent en Afrique, avec toute sa famille, et ensuite la persécution des païens aussi, qui, sous l'empire de Néron, la dix-septième année après la mort du Seigneur, lui firent subir, ainsi qu'à ses enfants et à ses sœurs, les plus affreux tourments, et lui firent terminer la vie d'une sainte par la mort d'une héroïque martyre. Ses reliques, transportées à Rome, se trouvent à la basilique de Saint-Paul; Dieu ayant disposé par là que la première prédicatrice des Gentils reposât à côté du premier des Apôtres des Gentils, et qu'à Rome fût particulièrement vénérée cette heureuse femme dont la conversion, l'humilité, la foi, le zèle, figurèrent si bien d'avance la conversion, l'humilité, la foi et le zèle de Rome (*Cornelius a Lapide*, *in* IV *Joan.*).

§ 14. Malheurs de la Samaritaine si elle avait repoussé la première grâce.—Jésus-Christ qui appelle et passe. — Ses voix divines au cœur du pécheur. — Nécessité et bonheur de les écouter et de s'y rendre.

Mais, en rappelant avec tant de satisfaction et de bonheur ces souvenirs glorieux de la Samaritaine, je ne puis m'empêcher de penser avec effroi à ce qu'elle serait devenue si elle n'avait pas été docile, obéissante et fidèle à la première grâce. Si, lorsque le divin Sauveur l'appela et lui demanda à boire, Photine lui avait tourné le dos et avait continué son chemin, elle n'aurait pas reçu la révélation du Messie; elle n'aurait pas entendu ses leçons sublimes; elle ne se serait pas convertie à sa foi et à son amour; elle aurait continué à croupir dans la pourriture de ses vices, à s'aveugler dans la nuit de ses erreurs, et aurait terminé par une mort affreuse une vie de crimes et de désordres!

Oh! que de fois ce terrible mystère se renouvelle! Combien d'âmes gémissent au nombre des réprouvés, aux enfers, qui jouiraient du bonheur éternel du ciel si elles n'avaient pas opposé une résistance opiniâtre, orgueilleuse et coupable à la grâce du Dieu Sauveur, les appelant à la conversion, au pardon, à une vie sainte et parfaite! En refusant de prêter l'oreille à cet appel divin, qui leur était transmis par une tendre sœur, par une mère affectueuse, par une domestique chrétienne, par un ami sincère ou par un prédicateur zélé, en rejetant cette première grâce, elles se sont privées des autres grâces qui en auraient été la continuation et la conséquence. Elles ont brisé elles-mêmes cette chaîne mystérieuse d'amour réciproque entre le Créateur et la créature dont le dernier chaînon est la per-

sévérance finale et le salut éternel! Jésus-Christ est Sauveur et en même temps Dieu : Sauveur, il doit à sa miséricorde d'appeler souvent le pécheur; Dieu, il doit à sa justice, à sa grandeur, à sa dignité de ne pas appeler toujours le pécheur, de ne pas le tolérer toujours. Ce serait faire servir sa patience et sa bonté à l'encouragement du crime, au jouet et au caprice des passions de l'homme. Jésus-Christ, selon les expressions des Livres saints, tolère, et se lasse; crie, et se tait; appelle, et passe. Heureuse l'âme pécheresse qui, au premier essai de cette tolérance divine, au premier cri de l'aimable Sauveur, au premier appel de sa grâce, abandonne à l'instant le système d'une vie de scandale et d'achoppement, comme Matthieu; les soins illicites des intérêts terrestres, comme Zachée; les liaisons d'un amour coupable, comme la Samaritaine et la Madeleine; et se met, sans délai, à la suite de Jésus-Christ! Il en fait, en peu d'instants, des apôtres et des saints. Mais malheur à ceux qui ne se rendent pas à l'appel divin, qui ne se répète pas souvent, qui ne se répète pas toujours! C'est ce qui faisait dire à saint Augustin : « Je ne crains pas Jésus-Christ qui humilie mon orgueil, qui abaisse ma fierté, qui, par des moyens inattendus, entrave mes coupables excès et répand l'amertume dans les sentiers de mes passions; ce que je crains le plus, c'est Jésus-Christ qui appelle et passe, et laisse le pécheur à lui-même, s'étourdissant toujours davantage dans la sécurité trompeuse de ses erreurs, dans la paix funeste de ses péchés (1).

(1) « Timeo Jesum transeuntem. »

Mais voyez ce qu'a valu à la Samaritaine sa docilité au premier appel de la grâce. Elle a vu se réaliser dans son cœur le grand mystère de cette même grâce que le divin Sauveur avait révélé à son esprit. A peine tombée sur l'âme de la Samaritaine, terre desséchée, brûlée par le feu de la volupté, l'eau mystérieuse de la grâce la rendit féconde; fit rejaillir dans son cœur une fontaine de grâces toujours puissantes et plus précieuses; une fontaine dont le jet, en montant toujours davantage et emportant avec lui cette âme bienheureuse, l'éleva, selon la parole du Seigneur, à une grande sainteté pendant sa vie et au salut éternel après sa mort : *Aqua, quam dedit ei, facta est in ea fons aquæ vivæ salientis in vitam æternam.*

Imitateurs de cette femme vivant dans le désordre, tâchons donc de l'imiter aussi dans sa docilité à la voix de la grâce, qui, depuis si longtemps et en tant de manières, résonne à nos oreilles. Car ces illuminations soudaines que de temps en temps nous éprouvons dans notre esprit et qui nous font entrevoir la misère de notre état, la sévérité des jugements de Dieu, l'horreur d'une punition éternelle; ces appréhensions effrayantes de nous perdre qui s'excitent dans notre cœur on ne sait comment, et qui, en interrompant notre sommeil, nous font frissonner pendant la nuit, et nous font trembler et nous attristent pendant le jour; ces dégoûts du vice, ces désirs de la vertu, ce vide, ces amertumes, ces épines que nous rencontrons à chaque pas dans les voies de nos désordres; ces attraits qui, lorsque nous nous y attendons le moins, nous arrachent violemment à la terre, et nous pous-

sent, malgré nous, vers le ciel ; ces angoisses, ces peines, ces remords, ces frayeurs que nous éprouvons au fond de l'âme en entrant par hasard dans une église, en écoutant un sermon, en lisant un livre de piété, en apprenant la mort subite d'un parent, d'un ami, en rencontrant sur la rue un cadavre qu'on mène au tombeau ; tous ces phénomènes moraux que nous éprouvons en nous-mêmes, ce sont, sachons-le bien, le travail de la grâce, les invitations, les appels de la grâce ; ce sont les voix du Seigneur, les accents de son amour désolé en vue de notre perte, et nous demandant à boire de l'eau de nos larmes et de notre pénitence, afin de pouvoir, lui ensuite, effacer nos péchés ; nous demandant à boire de l'eau de notre foi, de notre piété, de notre amour, afin de nous combler de ses trésors éternels (1).

Et si nous sommes dociles à entendre, prompts à accueillir, fidèles à accomplir ces avertissements si amoureux, si doux, si suaves de la grâce, elle déploiera en nous aussi une force merveilleuse qui nous fera triompher de nos mauvaises habitudes, de nos honteuses passions ; nous fera passer des frontières du vice à celles de la vertu, de la terre au ciel : *Attingens a fine usque ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter*. Ainsi soit-il.

---

(1) « Aquam postulat ut peccata dimittat. Sitire se dicit, ut si-
« tientibus æternam gratiam largiatur (*Saint Ambroise*). »

VII

LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE (*),

OU

L'AMOUR PÉNITENT.

(Saint Luc, chap. VII.)

HOMÉLIE

« *Ordinavit in me charitatem ;*
« Il n'a fait qu'ordonner en moi la charité (*Cantic.* II). »

INTRODUCTION.

§ 1. A quelle occasion le divin Sauveur convertit Madeleine. — Jésus-Christ prouvant qu'il était le Messie (dans la note). — La religion n'est qu'amour. — L'amour pénitent en action dans la conversion de Madeleine, sujet de cette homélie.

LA vraie religion, considérée par rapport à tous les devoirs qu'elle impose, à toutes les vertus qu'elle ins-

(*) Saint Jean le Précurseur, ayant été emprisonné par Hérode, avait envoyé deux de ses disciples à Jésus-Christ, afin qu'ils pussent apprendre de lui-même qu'il était le Messie. Comme le désir de ces disciples de connaître le Messie était sincère, Jésus-Christ daigna le satisfaire de la manière la plus éclatante, c'est-à-dire moins par des paroles que par des faits; car il opéra sous les yeux de ces disciples de Jean-Baptiste des prodiges de toute espèce, et ensuite il leur dit : Allez et ne rapportez à Jean que ce que vous venez de voir de vos propres yeux et d'entendre de vos propres oreilles : c'est-à-dire que les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés (*Matth.*, XI). Mais ces disciples, qui étaient des hommes instruits

pire, au but qu'elle veut atteindre, n'est qu'amour; tout, dit saint Paul, y commence par l'amour pour finir à l'amour (*Plenitudo legis est dilectio* (*Rom.*, XIII, 10).

---

dans les saintes Écritures, savaient très-bien que le prophète Isaïe avait prédit que le Messie, en venant habiter parmi nous, devait opérer tous ces prodiges. C'est donc comme si Jésus-Christ leur eût dit : Je suis le Messie, puisque vous venez de voir et d'entendre que je fais les œuvres que, d'après les oracles des prophètes, doit faire le Messie, et qui doivent le faire connaître. C'était leur donner la preuve la plus claire, la plus frappante de sa qualité de Messie. Ainsi, ils n'eurent pas de peine à croire en lui. Mais les scribes et les pharisiens, qui avaient assisté à cette révélation, ne cessant point de persister dans leur incrédulité, Jésus-Christ leur fit les plus durs reproches au sujet de leur obstination; il leur fit voir qu'ils étaient doublement coupables : d'abord de ne pas avoir voulu croire que Jean était le *Précurseur*, et ensuite de ne pas croire que lui-même, Jésus-Christ, était le Messie; et là-dessus il les menaça de les abandonner, et de leur préférer les publicains et les courtisanes, et il leur prédit que ceux-ci auraient un jour pris la place des pharisiens dans le royaume des cieux. Ce fut donc pour confirmer cette menace par le fait, dit saint Chrysostome, et leur faire voir comment les courtisanes elles-mêmes seraient sauvées, tandis qu'eux, les pharisiens, malgré leur prétendue justice, se seraient perdus, qu'il accepta d'aller dîner chez Simon le Pharisien, où la Sagesse incarnée savait que Madeleine la courtisane serait venue y pleurer ses péchés, recevoir son pardon et faire son salut. C'est ainsi que tout dans la vie du Sauveur, dans l'Évangile, se lie avec une économie ineffable de providence qui en atteste la vérité et la divinité.

Cette éclatante conversion ne nous a été racontée que par saint Luc. Saint Jean, comme on va le voir plus loin, s'est contenté d'en dire un seul mot, par lequel il nous a laissé croire que ce touchant événement, qui nous a révélé la douceur, la miséricorde, la bonté de l'esprit du Sauveur envers les pécheurs, était toujours vivant dans la mémoire des fidèles et connu par tout le monde. C'est dans la ville de Naïm que cette conversion eut lieu, quelques jours après

En effet, dans la vraie religion, dans la religion de l'Évangile, la foi n'est que l'amour qui croit; l'espérance n'est que l'amour qui attend; l'adoration n'est que l'amour qui se prosterne; la prière n'est que l'amour qui demande; la miséricorde n'est que l'amour qui pardonne; la charité n'est que l'amour qui se dévoue; la mortification, le martyre même ne sont que l'amour qui s'immole. En sorte que l'homme juste, le vrai chrétien, le chrétien sincère, fidèle et parfait, n'est que l'homme qui aime, ou qui aime comme on doit aimer; que l'homme dans le cœur duquel la grâce a établi la règle, la mesure, l'harmonie, l'ordre de l'amour : *Ordinavit in me charitatem.*

Par la raison opposée, le pécheur n'est que l'homme qui n'aime pas, ou qui aime mal; l'homme dans le cœur duquel le péché a introduit la perturbation, le déréglement, le désordre de l'amour. Car le péché, dit saint Thomas, n'est que l'apostasie du cœur, abandonnant Dieu pour se tourner vers les créatures, ou aimant les créatures à la place de Dieu et au-dessus de Dieu (1). Il est donc manifeste par là qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir de vraie conversion qu'en tant que la grâce a rétabli dans le cœur du pécheur l'ordre de l'amour que le péché y avait troublé; il est manifeste

---

le prodige de la résurrection du fils de la veuve que Jésus-Christ y opéra, dans le mois de mai de la seconde année de sa prédication. Dans le Missel romain, ce trait de l'Évangile de saint Luc se lit à la messe du jeudi de la semaine de *la Passion*, du vendredi des *Quatre Temps*, de septembre, et du 22 juillet, jour de la fête de sainte Marie-Madeleine.

(1) « Peccatum est aversio a Deo et conversio ad creaturas. »

que la grâce qui nous convertit est la grâce qui nous apprend, qui nous pousse à bien aimer, et que c'est l'amour qui fait les vrais pénitents, comme il fait les vrais martyrs : *Ordinavit in me charitatem.*

Pécheurs, mes frères, comprenez donc bien l'esprit de la Loi de grâce, sous l'empire de laquelle nous autres chrétiens avons le bonheur de vivre, et sachez bien que, lorsque du haut de cette chaire sacrée on vous intime la pénitence, on ne vous demande ni les jeûnes d'Ézéchiel, ni les chaînes de Jérémie, ni les déchirures de Michée; on ne vous demande que d'aimer, car rien que l'amour peut vous changer en quelques instants, et faire de vous de vrais pénitents, des chrétiens saints et parfaits.

Et le moyen de douter de la vérité de cette doctrine consolante après le récit évangélique que vous venez d'entendre, et où le Fils de Dieu lui-même vient de nous dire qu'une grande pécheresse, la pécheresse dans son plus déplorable excès, la pécheresse de la ville de Naïm, *Mulier in civitate peccatrix,* ne s'est bien convertie que parce qu'elle a bien aimé, et qu'un grand amour lui a fait pardonner de grands et innombrables péchés : *Remittuntur ei peccata multa quia dilexit multum.*

Étudions donc aujourd'hui cette grande et étonnante conversion. Voyons-y l'AMOUR PÉNITENT mis en action. Voyons les motifs dont il s'inspire, les sentiments qu'il suggère, les récompenses qu'il obtient, les actes par lesquels il se prouve et se manifeste, afin que, encouragés, nous aussi, par un si beau et si touchant exemple à retourner au Seigneur, nous sachions comment nous devons aimer, pour nous bien convertir. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

LA CONVERSION ET LA CONFESSION.

§ 2. La pécheresse de l'Évangile n'est que Marie-Madeleine (dans la note). — Quand s'est-elle convertie? — Désordres et scandales de sa vie de péché.

Le touchant récit de la pécheresse que je vais vous expliquer n'est que le récit des actes de sa pénitence, et non pas celui de sa conversion.

Elle était déjà repentante de sa vie passée dans le désordre, elle regrettait, détestait profondément tous ses crimes lorsqu'elle est venue les pleurer aux pieds du Seigneur, et en implorer le pardon. Jésus-Christ, dit saint Grégoire, avait déjà touché, conquis, attiré à lui, par l'action intérieure de sa grâce, cette heureuse femme qu'il accueille aujourd'hui avec les signes extérieurs d'une si grande bonté (1). Quand et comment s'est-elle donc convertie? L'Évangile ne nous le dit pas. Ce qui paraît certain, d'après l'opinion unanime des Pères, c'est qu'elle ne s'est convertie qu'à l'un des sermons publics du Seigneur.

Quelques interprètes pensent que ce fut à l'occasion où saint Jean le Précurseur, en indiquant de son doigt prophétique le Sauveur, s'écria : « Voici l'Agneau de « Dieu; voici celui qui efface les péchés du monde. » Mais cette opinion n'a aucun fondement dans l'Évangile ni dans la tradition. Il me paraît plus probable que

---

(1) « Christus, per gratiam traxit intus, quam per misericordiam « suscepit foris. »

Madeleine (c'est certainement son nom) (1) s'est convertie en assistant à l'étonnant prodige de Jésus-Christ,

---

(1) On ne conçoit pas qu'il ait pu se trouver des auteurs affirmant que la pécheresse dont il s'agit ici n'est pas la même Marie-Madeleine, sœur de Marthe et de Lazare, dont il est si souvent question dans les Évangiles, mais une autre femme dont on ignore le nom. Saint Jean a dit : « Il y avait un certain Lazare, qui était ma« lade en Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe, sa sœur. Marie « était celle *qui oignit de parfums le Seigneur et lui essuya les* « *pieds avec ses cheveux*, et Lazare, qui était malade, était son « frère (XII, 1 et 2). » Or, par ces derniers mots, saint Jean a évidemment fait allusion à l'onction des pieds du Seigneur que la pécheresse de saint Luc fit dans la maison de Simon le Pharisien ; car, antérieurement à la résurrection de Lazare, il n'est nulle part question dans les Évangiles d'une femme *ayant essuyé avec ses cheveux les pieds de Jésus-Christ*. C'est donc comme si saint Jean eût dit : Cette Marie est cette femme célèbre par sa conversion, par les larmes « qu'elle répandit sur les pieds du Seigneur, qu'elle essuya en« suite avec ses cheveux. » Il est pourtant clair, par ce passage de saint Jean, que Marie-Madeleine, sœur de Marthe et de Lazare, était la même femme que celle dont saint Luc a raconté la conversion. Saint Luc lui-même, au chapitre qui suit, a dit : « Les douze étaient « avec lui, et quelques femmes qu'il avait guéries de leurs infirmi« tés *et des mauvais esprits, telles que* MARIE, *appelée* MADELEINE, « de qui sept démons étaient sortis, etc. (*Luc*, VIII, 1 et 2). » Or, les Pères et les interprètes sont d'accord à penser que *les sept démons sortis de cette femme* ne signifient que les sept vices capitaux et l'universalité des vices dont cette femme a été délivrée par son humilité et par son repentir. Cette Marie-Madeleine n'est donc évidemment que la même femme dont le même Évangéliste venait de rappeler la pénitence dans le chapitre précédent. Ainsi c'est saint Luc lui-même qui nous apprend que la pécheresse de l'Évangile est la même Marie-Madeleine qui, avec les Apôtres et en compagnie d'autres femmes pieuses, suivait partout le Seigneur.

On oppose que, d'après saint Matthieu (XXVI), Marie-Madeleine répandit son onction sur la *tête* du Seigneur, tandis que la pécheresse

de la guérison de l'aveugle-muet possédé par le démon, et aux circonstances qui ont accompagné ce prodige. Car le sublime discours d'abord que le divin Sauveur prononça à cette occasion, sur l'action du démon dans les âmes, paraît avoir été fait exprès pour effrayer Madeleine de l'horrible état de son âme et l'attirer à la pénitence; et en second lieu, parce qu'il y a des interprètes qui croient que la femme courageuse qui, dans cette même circonstance, a rendu un éclatant hommage à la divinité de Jésus-Christ n'a été que sainte Marcelle, femme de compagnie ou gouvernante de la jeune vierge sainte Marthe, sa compagne inséparable, qui la suivait partout, qui l'a accompagnée dans son exil à Marseille et qui en a écrit la vie; et qu'il est très-probable qu'avec

---

la répandit sur ses pieds divins; et l'on conclut de là que la pécheresse était une autre femme que la Madeleine. Mais cette objection n'a pas de sens; car pourquoi la même Madeleine qui, dans l'onction qu'elle fit au Seigneur deux ans avant sa mort dans la ville de Naïm, chez Simon le Pharisien, n'osa répandre son parfum que sur les pieds de Jésus-Christ, parce qu'elle n'était encore qu'une pécheresse, n'a-t-elle pas pu, dans l'onction qui eut lieu six jours avant la passion, en Béthanie, chez Simon le Lépreux, répandre l'onguent sur la *tête* du Seigneur, puisqu'elle était déjà justifiée et devenue la plus fervente et la plus dévouée des disciples du Sauveur? D'ailleurs l'opinion la plus commune des Pères, particulièrement de saint Cyprien, de saint Augustin, de saint Grégoire et des interprètes les plus célèbres, aussi bien que le consentement des fidèles et la tradition universelle et constante de l'Église, — ainsi qu'il est prouvé par l'office de sainte Marie-Madeleine, — est que la pécheresse de l'Évangile est la même Marie-Madeleine, sœur de Lazare et de Marthe, qui reçut si souvent le Seigneur chez elle, qui le suivit au Calvaire, qui le chercha au tombeau et fut le premier témoin de sa résurrection. Nous nous en tenons à ces autorités.

Marcelle Marthe, son élève, et Madeleine, sœur de Marthe, se sont trouvées présentes à cette prédication du Seigneur (1). C'est donc à cette hypothèse que je m'arrête, d'autant plus volontiers qu'elle nous fournit l'occasion de graves et importantes considérations.

Ce qui est hors de toute contestation, c'est que Marie-Madeleine s'était trop enfoncée dans la boue de tous les vices, et que la grâce a dû la faire revenir de bien loin.

Ayant perdu, à la fleur de l'âge, ses parents, Marie-Madeleine prit de grands airs de liberté et d'orgueil, et fit comprendre à sa sœur et à son frère qu'elle n'entendait plus garder aucune réserve ni respecter aucune loi. Jeune, noble, riche et remarquable par la beauté du corps autant que par la grâce des manières et l'élévation de l'esprit, elle ne pensa qu'à briller dans le monde, à s'imposer au monde, à jouir du monde, en marchant dans les voies du monde, en cédant à tous les attraits, à toutes les séductions du monde.

Au commencement, ce n'était que de la vanité frivole pour se distinguer par la parure au milieu de ses égales; ce n'était que de la folle ambition des amours.

(1) L'unique objection qu'on peut faire contre cette hypothèse est que, dans l'Évangile de saint Luc, le prodige de la guérison du sourd-muet possédé par le démon est raconté au chapitre onzième, tandis que l'histoire de la pécheresse est rapportée au chapitre septième. Mais cette objection n'en est pas une lorsqu'on se souvient, d'après Cornélius à Lapide, que, bien souvent, les Évangélistes n'ont pas suivi l'ordre chronologique des faits. *Evangelistæ*, dit le même interprète, *sæpe non servant ordinem temporis in recensendis Christi dictis vel factis* (*Canon II*, *in Evang.*); et que c'est là l'une des RÈGLES qu'on doit avoir présentes à l'esprit pour se rendre compte de certains passages des Évangélistes.

aspirant à traîner après elle de nombreux adorateurs ; ce n'était que du vain plaisir d'être courtisée et de régner sur de pauvres êtres par la fierté et la coquetterie. Mais ces amusements de l'esprit, ces affections platoniques, ne pouvant pas rendre heureuse l'âme qui s'y livre, elle descend de la hauteur où elle s'était placée et où elle se flattait vainement de pouvoir rester, et va chercher dans la volupté du corps des amusements plus positifs et plus grossiers. L'orgueil n'est que l'adultère, la débauche de l'esprit, et, particulièrement dans la femme, il finit toujours par la débauche et l'adultère, qui est l'orgueil des sens. On commence, disait saint Paul, par l'esprit, et on finit par se livrer à la chair, par s'y plonger et s'y perdre : *Cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini* (*Galat.*, III). C'est ce qui arriva à Marie-Madeleine.

Saint Augustin, avec d'autres interprètes, pense qu'elle avait été mariée à un riche et puissant personnage, seigneur du château de *Magdalon*, dans la Galilée, dans les environs de Naïm, et qu'ayant perdu bientôt son époux, elle resta maîtresse de ce château, ce qui lui valut le surnom de *Magdalena*, ou de la dame de *Magdalon*.

Pendant le peu de temps qu'elle vécut dans le mariage, il paraît qu'elle ne respecta pas plus la pudeur conjugale que, jeune fille, elle n'avait respecté la pudeur virginale ; car le même saint Augustin (*Serm.* 58, *de Tempore*) et bon nombre des Pères de l'Église l'ont appelée « adultère. » Mais ce fut seulement après que la mort l'eut débarrassée de la compagnie incommode de son mari qu'elle se livra entièrement au désordre. D'abord,

comme il arrive toujours dans la voie du mal, elle ne s'y livra que dans l'espérance que ses fautes seraient restées secrètes ; en les multipliant ensuite, ces fautes, elle perdit toute répugnance de s'y abandonner ; et enfin, emportée par son imagination ardente, par son cœur passionné, et ne pouvant plus supporter les précautions pénibles qu'il fallait prendre pour se cacher, elle finit par forcer et renverser toutes les digues de la *vérécondie* naturelle ; elle se fit un sujet de vanité de ne rien craindre, et de s'élever au-dessus des gênes et du respect humain. Elle se jeta dans les plaisirs sans pudeur, sans frein comme sans remords, bravant également, par le dévergondage de sa conduite, par le luxe et l'immodestie de ses habillements, les regards des hommes et la justice de Dieu. Voilà ce qu'était Marie-Madeleine, ainsi que nous l'apprend cette grande parole du saint Évangile : « C'était la femme pécheresse dans la ville, *Mulier in civitate peccatrix* (v. 37). » Car c'est nous dire qu'elle est la courtisane la plus éhontée et la plus tristement célèbre ; et, selon l'expression énergique de saint Pierre Chrysologue, elle n'était pas seulement pécheresse, elle était la pécheresse au plus haut degré, le péché personnifié, le péché public, le péché vivant de la ville (1).

---

(1) « Non peccatrix solum, sed urbis facta est ipsa peccatum. » Cornélius à Lapide dit aussi : Elle est appelée par l'Évangile « LA PÉCHERESSE » antonomastiquement, en tant que non-seulement elle péchait gravement et beaucoup, mais qu'elle engageait aussi les autres à pécher comme elle et avec elle : *Peccatrix dicitur antonomastice, quod ipsa graviter peccare soleret, et alios ad secum peccando allicere.*

§ 3. Sainte Marthe et ses mœurs. — Son zèle pour la conversion de Madeleine, sa sœur.—Jésus-Christ guérissant le sourd-muet.—Son discours touchant l'action du démon sur les âmes. — Hommage éclatant que sainte Marcelle rend à Jésus-Christ.—Impression que tout cela produisit dans l'esprit de Madeleine.—Changement prodigieux de son cœur, et sentiments qu'il lui inspire.

On pense bien que Marthe, jeune vierge dont les mœurs et la vie étaient aussi pures que celles de Marie étaient corrompues, profondément humiliée de la honteuse célébrité attachée au nom de sa sœur et profondément désolée de l'état et de la perte de son âme, ne négligeait aucun moyen de la ramener dans les voies de la pudeur, du devoir et du salut. Mais, hélas, marques d'affection, et signes de mécontentement et de regret, exhortations et prières de sa part, tout avait été inutile. Marie était même aussi facile à s'emporter au plus petit avertissement qu'on lui adressait, qu'elle était facile à céder à toute espèce de séduction. Marthe en avait donc pris son parti ; elle lui prêchait bien plus par son exemple que par ses paroles ; elle lui parlait peu de Dieu, mais elle ne se lassait pas, jour et nuit, de parler d'elle à Dieu et de lui demander de la convertir.

Les prières et les larmes de l'innocence, pour la conversion des pécheurs, ne parlent jamais en vain au Dieu de bonté. Aussi Marthe finit par obtenir ce qu'elle avait demandé pour sa sœur chérie, et même au delà de ce qu'elle avait demandé,

Il paraît que, ainsi qu'elle nous l'a appris elle-même, dès le premier instant qu'elle vit et entendit parler Jésus-Christ, cette pieuse et sainte vierge avait cru en lui ; car, à l'époque de la résurrection de son frère,

Jésus-Christ lui ayant demandé si elle croyait que lui, Jésus-Christ, était la résurrection et la vie; *Ego sum resurrectio et vita... Credis hoc?* Marthe ne répondit pas seulement : « Je le crois. » Mais elle répondit : « Oui certainement, J'AI TOUJOURS CRU que vous êtes le Fils de Dieu vivant, qui êtes venu au monde pour sauver le monde; *Utique, Domine, ego* CREDIDI *quia tu es Christus Filius Dei vivi qui in hunc mundum venisti* (*Joan.*, XI). Ainsi, se disait-elle, si ma sœur voyait, entendait une seule fois seulement ce Jésus-Christ, ce Fils du Dieu vivant, ce Messie et ce Sauveur, dont l'aspect est si ravissant et la parole si puissante et si douce, elle sera, elle aussi, enchantée, ravie de lui, convertie par lui et sauvée.

Ce fut donc à l'instigation de Marthe, dit saint Grégoire, que Marie se décida un jour d'aller voir le Seigneur et assister à l'une de ses prédications. Elle ne fit cette démarche que pour contenter sa sœur, et bien plus encore pour satisfaire sa curiosité de femme, désirant connaître un personnage qui avait rempli la Palestine de la renommée de sa doctrine, de la gloire de ses prodiges, de la grandeur de son nom. Mais la grâce l'y attendait pour en faire sa conquête.

C'était, comme nous venons de l'établir, le jour où le divin Sauveur opéra l'un de ses plus grands prodiges. On lui avait amené un homme possédé du démon et, par surcroît de malheur, muet et aveugle : *Oblatus est ei dæmonium habens, cæcus et mutus* (*Matth.*, XII; *Luc.*, XI). Le Seigneur en eut compassion, et en un instant il chassa le démon du corps de cet homme; il lui ouvrit les yeux et lui délia la lan-

gue; *Et curavit eum ita ut loqueretur et videret* (*Matth.*, *ibid.*). Ces trois prodiges en un seul avaient saisi le peuple d'admiration et l'avaient fait tressaillir d'espérance et de bonheur : « Ce Jésus-Christ qui fait de telles merveilles, disait-on tout haut, ne serait-il pas le fils et l'héritier de David qui nous a été promis pour Messie : *Et stupebant omnes turbæ et dicebant : Numquid hic est filius David* (*Ibid.*) ?

Or, le spectacle de cette guérison merveilleuse, accompagné de ce témoignage unanime de la foule : « Que Jésus était le Messie, » et bien plus encore l'aspect et un regard de Jésus-Christ, qui, en passant comme une flèche dans son cœur, le fit frissonner de bonheur, furent des éclairs de lumière dans l'esprit de Madeleine, qui réagirent sur son âme. « Qu'il est beau ! se disait-elle ; qu'il est majestueux ! qu'il est sublime ! Il est certainement un homme ; mais il y a sur ce front, dans ce regard, sur ces lèvres, dans ces allures, dans cette pose, quelque chose de sévère et de doux, d'impérieux et de modeste, d'imposant et d'attrayant qui n'est pas de la terre, qui n'est pas de l'homme ! Comment se fait-il qu'en commandant le respect jusqu'à l'adoration il inspire l'attachement jusqu'à l'amour ? Ne serait-il pas vraiment le Messie ? Et s'il est le Messie vraiment, ne pourrait-il pas renouveler dans mon âme les prodiges qu'il vient d'opérer dans le corps de ce malheureux qu'il vient de guérir ? Ne suis-je pas, moi aussi, et d'une manière encore plus affreuse, possédée par l'esprit de Satan, qui m'a rendu muette à la confession et à la louange de Dieu, et profondément aveugle sur l'état de mon âme, sur les dangers de ma position ?...

Il est dit dans les Livres saints que « la crainte de Dieu est le commencement de la vraie sagesse; *Initium sapientiæ timor Domini* (*Eccli.*, I). » Or, cet oracle du Saint-Esprit se vérifie particulièrement dans la conversion des pécheurs. Dans sa lutte avec l'âme pécheresse, la grâce, dit saint Augustin, commence par l'effrayer; et c'est cette frayeur que la grâce charge d'ouvrir les portes à l'amour (1). Or, c'est de cette manière que la grâce s'y est prise pour convertir Madeleine.

Car, après avoir victorieusement réfuté le stupide blasphème que les pharisiens venaient d'articuler contre Jésus-Christ, en disant que c'était par la vertu de Béelzébub, le prince des démons, qu'il chassait les démons; *In Beelzebub, principe dæmoniorum, dæmonia ejicit* (*Matth.*, XII), le Seigneur fit un effrayant tableau des horribles ravages que l'*esprit immonde* fait dans les âmes. Il dit « que cet esprit pervers n'abandonne l'âme qu'il a commencé à tyranniser que pour revenir à elle en compagnie de sept autres esprits plus pervers que lui, et qu'alors la nouvelle condition de cette âme infortunée devient mille fois plus affreuse qu'elle n'était auparavant; car sa perte est presque inévitable et sa guérison presque désespérée; *Cum immundus spi-*

---

(1) « Timor primo occupat mentem; non autem ibi remanet timor, quia ideo intravit ut introduceret charitatem (*Tract. IX in* « *Epistol. Joan.*). » Et le sacré concile de Trente dit aussi que bien souvent Dieu commence par impressionner de la crainte de l'enfer les pécheurs, afin de les convertir. « Plerumque Deus gehennæ « metum incutere incipit ad impium convertendum (Sess. VI, « c. 6). »

ritus exierit ab homine... assumit septem alios spiritus secum nequiores se, et ingressi habitant ibi. Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus (*Matth.* XII; *Luc.*, XI). Et, afin qu'il n'y eût lieu à méprise dans ces menaces, Jésus-Christ avait fini par dire : « C'est ce qui va arriver à cette génération perverse, qui est ici en m'écoutant sans se convertir; *Sic erit et generationi huic pessimæ* (*Matth.*, XII, 45). »

Or, en entendant ces derniers mots : « Malheur à moi ! se dit donc Madeleine. Je suis de ce nombre. L'esprit immonde avec sept esprits plus méchants que lui, et les sept vices capitaux qu'ils mettent en jeu, sont en moi. Si quelquefois, lassée dans la voix de l'iniquité, je me suis arrêtée, je ne l'ai fait que pour reprendre ma marche avec plus de fougue et plus d'aveuglement. Tout ce discours de Jésus est particulièrement pour moi; c'est à moi qu'il l'adresse; c'est dans mon cœur qu'il vient de lire; c'est la peinture de mon cœur qu'il vient de faire et de mettre sous mes yeux. Voilà ce que je suis; voilà l'abîme au bord duquel je marche; voilà l'horrible malheur qui m'attend ! » C'est ainsi que, dans l'esprit de Madeleine, le voile qui la cachait à elle-même se dissipe; le masque de l'illusion tombe, le prestige des préjugés mondains disparaît. C'est ainsi qu'elle reconnaît ce qu'elle est devant Dieu; que tous ses péchés lui apparaissent dans toute l'affreuse multitude de leur nombre, dans tout l'excès de leur malice, dans toute la turpitude de leur difformité; tandis que, d'un autre côté, sa pensée s'arrête aussi à la considération de la brièveté de la vie, du moment de la mort, de la sévérité du jugement de Dieu, des peines de l'éternité; et

là-dessus de rougir de honte, de frissonner d'horreur, de trembler d'effroi.

Mais Jésus-Christ venait de dire aussi : « Celui qui « n'est pas avec moi est contre moi. Celui qui ne re- « cueille pas avec moi disperse; *Qui non est mecum,* « *contra me est, et qui non congregat mecum, dispergit* « (*Luc.*, XI). » Or Madeleine prit encore ces paroles comme lui étant personnellement adressées, comme étant un doux reproche que le Seigneur lui faisait d'avoir, elle aussi, pris fait et cause pour les esprits des ténèbres, pour les pharisiens, leurs complices, contre lui, et en même temps comme une invitation affectueuse à se déclarer pour lui, comme une promesse que Jésus-Christ lui faisait, si elle voulait être de sa compagnie, de lui faire recouvrer le temps qu'elle avait perdu, les dons de Dieu qu'elle avait dispersés, et de la sauver. Et par ces pensées elle sent son courage se relever, son cœur s'ouvrir à l'espérance, sa volonté se plier sous l'empire de la charité.

Mais la grâce lui réservait encore un dernier coup qui devait l'achever spirituellement, par rapport à la vie du monde et d'elle-même. Ce fut lorsque Marcelle, qui était alors à son côté, ne pouvant plus contenir dans son cœur l'enthousiasme religieux que l'attitude sublime et les paroles de Jésus-Christ lui avaient inspiré, interrompant le silence mêlé d'admiration avec lequel la foule écoutait le Seigneur, se mit à crier, au milieu de cette foule, de toute la force de sa voix, et bien plus, de toute l'énergie de sa religion et de son amour, en disant au Sauveur : « Heureux ! mille fois « heureux, le ventre qui vous a porté ! Bénies, mille

« fois bénies les mamelles que vous avez sucées ; *Ex-*
« *tollens vocem quædam mulier de turba, dixit illi :*
« *Beatus venter, qui te portavit, et ubera quæ suxisti*
« (*Ibid.*). »

Ce trait de courage viril de Marcelle, bravant la haine féroce des pharisiens, et opposant à leurs blasphèmes contre le Seigneur cette belle confession publique de sa foi en l'humanité et la divinité de Jésus-Christ, touche encore plus le cœur de Madeleine et y excite une sainte envie de l'imiter. « Ah ! voilà, se disait-elle, une belle âme, une âme noble, grande, parce qu'elle est pure ! une âme libre pour le bien, tandis que je ne suis libre que pour le mal ! Une âme pleine du courage de confesser Dieu, tandis que je n'ai de courage que pour l'offenser ! Une âme supérieure aux vaines craintes de la terre, parce qu'elle n'aspire qu'au ciel ! Une âme maîtresse d'elle-même, parce qu'elle est remplie de toutes les vertus, tandis que je ne suis que le jouet de toutes les passions. Quelle gloire, quel bonheur de pouvoir épancher ainsi son cœur devant Dieu et lui rendre hommage, avec tant d'indépendance, à la présence des hommes ! O la belle alliance, dans la femme qui se respecte, de la timidité, de la pudeur et de la foi ! O Marcelle ! que vous êtes heureuse ! Je ne vous ai jamais vue aussi grande, aussi noble, aussi belle ! Je comprends maintenant où est, pour la femme en particulier, la vraie grandeur, la vraie noblesse et la vraie beauté ! »

Mais ce qui finit de toucher, de dompter l'âme de Madeleine, si sensible et en même temps si fière, ce fut la dignité et la bonté avec lesquelles l'aimable Sau-

veur récompense la belle confession de Marcelle par la plus sublime de ses leçons, par la plus précieuse et la plus riche de ses promesses ; en lui répondant : « C'est « vrai ; mais bien plus heureux sont tous ceux qui « écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ; *Quin-« imo beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt « illud* (*Ibid.*) ! » Cette promesse, se disait Madeleine, ce bonheur spirituel, ce bonheur véritable, ce bonheur éternel, que ce bon et doux Jésus vient de promettre à Marcelle, il l'a aussi promis à tous ceux qui sont ici, s'ils veulent bien écouter sa parole. Il n'a excepté personne. Moi aussi j'y suis comprise comme les autres et avec les autres. Et n'est-il pas vrai que cette grande parole, adressée directement à l'âme heureuse qui est près de moi, a retenti d'un son éclatant à mon oreille, a pénétré toute mon âme et a saisi tout mon être ! Eh bien donc, ce bonheur sera aussi à moi ; il ne pourra m'être refusé, si, en prenant ce divin Jésus au mot, je fais mon profit de ce qu'il vient de me faire entendre, si je le garde dans mon cœur, si j'en fais la règle de ma vie !... Et, là-dessus, Madeleine ne voit plus, ne sent plus que le bonheur de suivre Jésus-Christ, le charme du bien, les saintes délices de la vertu et la richesse de ses récompenses !

C'est ainsi que la même lumière céleste qui lui découvre l'abîme de sa misère lui fit entrevoir l'abîme de la miséricorde de Dieu. C'est ainsi que la même voix qui la menace du châtiment lui annonce le pardon ; le même trait qui la blesse la guérit ; le même coup qui l'abat la relève ; le même mouvement qui l'ébranle l'attire. C'est ainsi que, sans cesser de se confondre,

elle se rassure ; sans cesser de craindre, elle espère ; sans cesser de trembler, elle aime.

C'est l'ineffable économie par laquelle l'action divine de la grâce produit en nous ces changements soudains, ces transformations profondes qu'aucune autre cause ne saurait produire.

Voyez, effectivement, par ce que Madeleine fait, ce que Madeleine est devenue. Absorbée dans ses pensées, le front bas, les yeux larmoyants, l'air effaré, cette femme, il y a une heure, si légère, si hautaine, si confiante et si gaie, quitte la foule qui entourait toujours le Seigneur, se hâte de regagner sa maison, et s'enferme dans son appartement. La solitude est un besoin pour une âme bouleversée, en proie à une profonde émotion et voulant rentrer en elle-même et ne s'occuper que d'elle-même.

Là elle se recherche et ne se retrouve pas : ou bien elle se retrouve changée en tout autre être. Le regard virginal de Jésus, les saints traits de son auguste visage, en passant dans l'âme de Madeleine, venaient de la purifier. Toutes les idoles de l'impudicité ont disparu de son esprit, toutes les traces de ses amours adultères se sont effacées de son cœur. Son imagination, que tant de fantômes charnels avaient salie, n'a plus que l'empreinte de l'honnêteté. Du fond de cette âme, qui naguère ne respirait que la volupté, ne s'élèvent que les saints désirs de la pudeur, qui l'attire et la ravit d'elle-même. Son cœur, si inconstant, si volage, se trouve fixé dans la résolution du bien par la puissance de cet attrait divin, qui ne permet à l'âme qui le subit de goûter d'autre bonheur que celui de lui

céder et de lui obéir. Tout ce qui l'enchantait l'effraye; tout ce qui l'attirait la repousse; tout ce qui faisait sa félicité fait maintenant le sujet de sa confusion, de ses regrets et de sa douleur ; et, au contraire, l'idée d'un entier divorce du monde, de la sévérité de la vertu, des rigueurs de la pénitence ; cette idée, à laquelle elle n'aurait pu s'arrêter un instant sans frémir, maintenant lui sourit, et fait ses attraits et ses délices. La terre s'est dissipée à ses yeux avec toutes ses illusions et ses plaisirs ; Marie ne pense plus, n'aspire plus qu'au ciel. Dans cette solitude de son esprit, dans ce silence, dans ce calme de toutes ses passions, elle croit entendre toujours cette voix de Jésus-Christ qui avait résonné si douce à ses oreilles et qui s'était répétée avec un écho si puissant dans son cœur.

Où suis-je donc, se disait-elle en donnant un libre cours à ses larmes ; où suis-je donc, et quelle main m'y a conduite ! Que suis-je maintenant, et qui m'a faite ce que je suis, si différente de ce que j'étais ? Ce grand changement, comment s'est-il opéré en moi en quelques instants, sans bruit, sans secousse, sans violence ? Ah ! IL n'a fait que me regarder, et j'ai été ébranlée; il n'a fait que me parler, et j'ai été transformée entièrement, refondue dans tout mon être. Il est donc certainement Dieu ce Jésus dont le regard et la parole ont été sur moi si puissants. S'il n'était pas Dieu, qui me fait donc pleurer sur ma vie passée et me la fait détester ? Qui force ce cœur rebelle et lui impose de se renier lui-même et de ne plus chercher son bonheur que dans sa sujétion à la grâce ? Ah ? je ne connais que trop les hommes ! L'homme peut bien

égarer l'homme, le séduire, le corrompre ; il ne peut pas le convertir. Ce n'est pas un homme, celui qui dans ce moment peut tant sur moi, qui obtient tant de moi, sans l'avoir presque demandé. Ah ! le cœur de l'homme ne peut être ainsi maîtrisé que par le Dieu qui l'a fait ! De pareils changements ne sont que l'œuvre de la droite du Très-Haut : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi* (*Psal.* LXXVI).

« Mais si ce Jésus est Dieu, ce sont donc les yeux de Dieu qui viennent de me regarder ; c'est la parole de Dieu que je viens d'entendre ; c'est Dieu lui-même qui vient de se révéler à moi et de m'appeler à lui. C'est Dieu qui est venu me chercher pour me sauver. Mais comment et pourquoi ai-je trouvé tant de grâce auprès de Dieu ? Comment Dieu a-t-il pu arrêter le regard de sa miséricorde sur moi, la plus ingrate, la plus coupable, la plus abjecte de ses créatures, n'ayant fait jusqu'ici que provoquer sa justice ?

« Dieu de puissance et de majesté, comment avez-vous pu être pour moi si bon, si clément, si miséricordieux ? Je ne faisais que pécher, et vous aviez l'air de dissimuler mes désordres ! Je ne mettais aucun frein à mes crimes, et vous arrêtiez vos fléaux ! Au fur et à mesure que je prolongeais, en péchant, la chaîne de mes iniquités, vous prolongiez la longanimité de votre patience et de votre pitié (1). Malheureuse que j'ai été ! Ah ! je n'ai vécu que pour vous

(1) Emprunté à ce passage de saint Augustin : *Ego peccabam, et tu dissimulabas. Non continebam me a sceleribus, et tu abstinebas te a verberibus. Prolongabam ego, peccando, iniquitatem ; et tu, Domine, pietatem tuam* (*Confession.*).

faire la guerre la plus obstinée, de toutes les puissances de mon âme, de toutes les forces de mon corps, par la multiplicité de mes crimes, par l'horreur de mes scandales, par l'abus de tous vos dons, par la résistance à toutes vos grâces, par la profanation de toutes vos lois, par le mépris de votre religion! Et vous, adorable Seigneur, au lieu de m'écraser sous le poids de votre juste colère, vous venez de me tendre votre main charitable pour m'aider à sortir de l'abîme de mes désordres; au lieu de me frapper d'une mort soudaine et de balayer la terre du scandale de mon existence, vous m'appelez à vous; vous m'ouvrez le ciel, au lieu de me plonger au fond des enfers; vous m'accordez le plus grand de vos bienfaits au moment où je mérite le plus affreux de vos châtiments! Madeleine, jusqu'ici toute contre Dieu, que feras-tu dorénavant pour Dieu ? »

Et dans ces soliloques, mêlés à un torrent de larmes et aux coups les plus rudes dont elle se frappe la poitrine, elle porte les mains à sa chevelure et la laisse tomber en désordre; elle s'arrache tous ses ornements qui ne respiraient que le luxe et la séduction ; elle se défait de toutes ses parures ; elle fait un adieu définitif au monde et à toutes ses vanités, à ses spectacles, à ses intrigues, à ses plairirs ; elle renonce à toutes ses connaissances, à toutes ses amitiés; et, reléguée, dans le coin le plus obscur et le plus solitaire de la maison, elle se livre à la méditation et à la prière, à tous les sentiments du repentir, à toutes les pratiques de la pénitence.

§ 4. Nécessité de la Confession sacramentelle pour la tranquillité du pécheur. — Madeleine guettant l'occasion de revoir le Seigneur pour lui demander son pardon. — Comment elle va le chercher dans la maison de Simon le pharisien. — Les banquets auxquels assistait le Seigneur.

Mais, quelles que soient la sincérité de ses regrets et la grandeur de son repentir, le pécheur converti craint toujours de se faire illusion, tremble toujours de l'incertitude de son pardon; il a donc besoin que Dieu l'assure ou le fasse assurer par quelque moyen sensible que ses péchés lui ont été remis. Et c'est l'une des raisons de la nécessité de la Confession sacramentelle, se terminant par cette grande parole qu'au nom de Dieu y prononce le prêtre, à qui Dieu a dans l'Évangile (*Joan.*, XXII) conféré le droit de la prononcer, par cette grande parole qui fait le bonheur de l'âme pénitente : « Je vous absous de tous vos péchés. »

Madeleine regrettait profondément le nombre de ses crimes, les scandales de sa vie. Elle sentait bien qu'elle n'était plus pécheresse dès que, se repentant de l'avoir été, elle avait décidé de ne plus l'être, et que la grandeur de sa douleur l'avait changée en une vraie pénitente. Mais tout cela ne lui suffit pas. Elle a besoin d'un signe qui l'assure de son pardon, et elle le souhaite de toute la vivacité de ses désirs... « Mais de quoi m'inquiété-je? se dit-elle à elle-même. Le Dieu que j'ai offensé n'est-il pas dans la personne de cet aimable Jésus qui m'a convertie? Je n'ai donc autre chose à faire que d'aller le trouver, me jeter à ses pieds, pleurer mes péchés; et mes larmes désarmeront sa juste colère, ma douleur touchera son cœur. Ma foi dans son pouvoir divin, ma confiance dans sa bonté feront une douce

violence à sa miséricorde ; et ce Dieu, aussi bon qu'il est puissant, ne me rejettera pas, ne me chassera pas, je l'espère, j'en suis même sûre ; mais, au contraire, il m'accordera la rémission que j'implore, et qui, mettant le cachet divin à ma conversion, achèvera mon bonheur. Seulement, où et comment le trouverai-je, afin de pouvoir à mon aise épancher mon cœur à ses pieds et lui dire toute ma douleur ? »

Madeleine était dans ces dispositions et dans ces pensées lorsque quelques jours après, Simon, l'un de ces pharisiens que le divin Sauveur venait de confondre par le prodige de la guérison de l'aveugle-muet possédé du démon, et de foudroyer par ses invectives pour les sauver ; Simon, dis-je, moins méchant que les autres, avait invité le Seigneur à un grand banquet qu'il allait donner chez lui à tous ses collègues. Jésus-Christ avait volontiers accepté cette invitation, dont sa grâce avait inspiré la pensée au pharisien, et dont la sagesse incarnée savait bien que Madeleine allait profiter pour changer la salle d'un festin en un lieu de pénitence et en un temple de religion. Voilà donc le divin Sauveur se rendant à ce banquet, non pas, dit l'interprète, pour se restaurer par des aliments terrestres, mais pour nourrir, lui, par des mets célestes tous ceux avec lesquels il se serait trouvé en compagnie, pour donner lui-même aux convives de cette réunion un banquet tout spirituel, en les rendant témoins de la pénitence de Madeleine et de son pardon (1). Et saint Chrysostome a dit aussi : Jésus-

(1) « Hac de causa Christus, invitatus, ad convivium pharisæi

Christ ne s'est pas assis à cette table pour rassasier, par des mets exquis, son corps, mais pour désaltérer son cœur par les larmes de la pénitence qui allaient couler, dans cette salle, des yeux de Madeleine. Car Dieu a soif des larmes des pécheurs (1).

A peine le Fils de Dieu se fut-il couché (2) ou mis à

« venit, ut ibi convivium spirituale pœnitentiæ Magdalenæ convivis « exhiberet. »

(1) « Accubuit, non saporata mella sumpturus, sed pœnitentis la« crymas potaturus. Deus enim sitit lacrymas peccatorum. »

Remarquez donc bien, nous dit Ericius, que toutes les fois que le Fils de Dieu est allé dîner quelque part, ou il y a donné une grande leçon, ou il y a révélé un grand mystère, ou il y a opéré un grand prodige; *Quotiescumque pransurus resedit, aut aliquid docuit, aut signa patravit* (*Expos. X in Luc.*). Ainsi c'est par un prodige et par l'appel de l'époux à l'apostolat que se termina le banquet des noces de Cana (*Joan.*, II). Celui qui eut lieu dans la maison de Matthieu (*Matth.*) et de Zachée (*Luc.*) se termina par leur conversion. Celui auquel le Seigneur assista chez le prince des pharisiens (*Luc.*) se termina par la guérison de l'hydropique et la grande doctrine sur l'humilité, et ainsi des autres. En sorte que, vous le voyez, ajoute l'Émissène, Jésus-Christ, en assistant à des repas disposés pour restaurer les corps, les a toujours fait tourner au profit des âmes : *Vide quod cœnæ Christi in salutem animarum convertuntur* (*Exposit.*). Il en devrait être ainsi de tous les banquets auxquels prennent part des évêques, des prêtres et des religieux.

(2) Pour bien comprendre ce mot et ce qui suit, dans cet admirable récit, il faut rappeler ici que les Juifs de quelque considération avaient emprunté aux Romains, sous le joug desquels ils étaient tombés, l'usage de manger à demi couchés sur de petits lits (qu'aujourd'hui on appellerait *divans* ou *sofas*), la face tournée vers la table et les pieds dehors. Cela nous explique pourquoi, ici et ailleurs, il est dit dans l'Évangile *discubuit* ou *accubuit* (mots qui signifient *il se coucha*), pour dire « il se mit à table. » Et cela nous fait en-

table chez Simon le pharisien que Madeleine en fut avertie : *Cum cognovisset quod in domo Pharisæi discubuit* (v. 37). Cette circonstance, qui aurait rebuté, détourné, arrêté toute autre femme d'y aller, n'est qu'un appât de plus pour l'amour pénitent de Madeleine, aussi généreux qu'il était fervent. « Tant mieux, se dit-elle, si Jésus se trouve dans cette maison, entouré de tout ce que la ville de Naïm a de plus savant et de plus distingué. Mes désordres ont été publics, il faut que ma pénitence soit publique aussi; il faut que ce même monde qui m'a vue pécheresse dévergondée me voie humble pénitente ; j'irai pleurer mes fautes en présence même de ceux qui m'ont vu les commettre. Combien y a-t-il là peut-être de mes anciens amis, de complices de mes crimes, de victimes de mes séductions? Il faut que tout ce monde-là sache bien que je ne suis plus ce que j'étais. Heureuse si, par l'exemple de mon repentir, je pouvais ramener ceux que j'ai perdus par mes scandales ! » Et ainsi disant, sans perdre un seul instant, elle saisit un vase d'albâtre rempli d'une liqueur exquise : *Attulit alabastrum unguenti* (v. 37); et les cheveux épars, le front humilié, les yeux baissés, la figure pâle, l'air calme, la mise modeste, elle va à la maison de Simon, et elle y va d'un pas accéléré ; rien ne peut arrêter les transports de son repentir, les élans de son amour. En plein jour, elle n'a pas honte de se laisser voir par les rues les plus

---

tendre aussi comment la Madeleine, dans cette circonstance, aussi bien que dans une autre, ait pu oindre les pieds du Seigneur sans être obligée de se mettre sous la table.

populeuses de la ville, dans une attitude si étrange et si nouvelle. Elle foule aux pieds tout respect humain. La vue du public ne la retient pas, la honte ne l'arrête pas. Car que voulez-vous? dit l'interprète; la grâce du Seigneur vient de découvrir à l'esprit de cette femme la turpitude de son âme, la profonde misère de son état. C'est pour cela que, couverte de confusion et le cœur transpercé par la douleur, elle ne peut pas se supporter elle-même un seul instant de plus, et elle accourt vite aux pieds du Seigneur y trouver la force qui lui était nécessaire pour sortir de sa lamentable position (1). Saint Cyrille dit : « Ah! la vie de cette femme a été impure ; mais sa pensée, son intention dans ce moment est pieuse, est sainte. Elle vient demander à Jésus-Christ, au Dieu qu'elle a offensé, le pardon de toutes ses fautes (2). » Et saint Grégoire ajoute : « C'est que cette femme, en jetant un regard sur elle-même, vient de voir toutes les turpitudes qui la salissent ; elle en est honteuse, effrayée; elle court donc aux pieds du Seigneur, parce qu'elle sait que c'est là la fontaine de la miséricorde, où elle peut être purifiée (3). » C'est ainsi qu'opère l'amour pénitent. Le temps viendra où elle sera assez heureuse de recevoir

---

(1) « Ostendit ei Christus in mente turpitudinem suam et mise-« rabilem statum; unde ipsa confusa et dolore transfixa, nec ad mo-« mentum se ferre potuit; sed illico cucurrit ad Christum, ut a tam « miserabili statu se liberaret. »

(2) « Mulier inhonestæ vitæ, promens autem fidelem affectum, « venit ad Christum quasi petens largiri sibi veniam commissorum. »

(3) « Quia hæc mulier turpitudinis maculas aspexit, ad Fontem « misericordiæ lavanda cucurrit. »

Jésus-Christ chez elle et de faire les honneurs de sa maison à cet Hôte divin. A présent elle va le chercher dans la maison des autres, partout où elle peut le trouver, comme l'Épouse des Cantiques, qui en fut la figure, cherchait partout le bien-aimé de son cœur (1).

§ 5. La Madeleine aux pieds du Seigneur. — Sa confession tacite. — Les actes de sa pénitence célébrés par les Pères.

Profitant donc de la circonstance d'être connue par les domestiques de la maison, Simon lui-même étant l'un de ses amis, et, d'après quelques interprètes, l'un de ses amants, elle pénètre jusqu'à la salle du banquet. On la reconnaît; tous les regards se portent sur elle. On s'étonne de la voir à cette heure dans un tel lieu, en telle circonstance, dans une attitude si inusitée; on en rit même, on s'en moque. Mais Madeleine n'y fait pas attention. Que l'on trouve étrange, autant qu'on voudra, qu'elle, dame du plus haut rang, ose se présenter, se glisser comme par force là où personne ne l'a appelée, cela lui est parfaitement égal, dit saint Augustin. Elle veut se montrer effrontée pour son salut, puisqu'elle l'avait tant été pour sa perdition. C'est une pieuse impudence que la sienne, puisque c'est le désir de sa guérison spirituelle qui la lui inspire. Sa présence peut paraître importune dans un festin; mais elle est très-opportune pour elle, à cause de l'avantage qu'elle en attend. Ah ! elle ne sait que trop la gravité de sa maladie, et qu'elle n'en peut être guérie que par Celui

(1) A l'épître de la messe de sainte Marie-Madeleine, on lit ce passage des *Cantiques*.

qu'elle est venue chercher (1). Ne vous étonnez donc pas, poursuit saint Grégoire, que cette femme ne recule pas devant l'idée de se présenter dans l'attitude de la pénitence devant tant de monde. La honte intérieure qu'elle éprouve devant Dieu est si grande qu'elle lui fait oublier la honte extérieure qu'elle peut rencontrer devant les hommes (2). La voilà donc qui, sans se préoccuper de ce qu'on va dire ou penser de sa démarche, va tout droit se placer là où était Jésus-Christ; tout près de ses pieds, dit l'Évangile, et se cachant en quelque sorte à lui, et se tenant respectueusement derrière lui; *Stans retro secus pedes ejus* (v. 37); et montrant par là, d'après saint Grégoire de Nysse, qu'elle s'estime indigne de demeurer en présence et d'attirer sur elle les purs regards du Seigneur (3).

Mais voyez encore ce qu'elle fait. Fondant en larmes, elle s'agenouille aux pieds du Sauveur, elle lave ses pieds divins de ses pleurs, elle les essuie de ses cheveux, elle y imprime de pieux baisers, elle les arrose, les parfume de la liqueur précieuse qu'elle avait apportée : *Lacrimis cœpit rigare pedes ejus; et*

---

(1) « Ubi cœlestem medicum venisse cognovit, ultro se ingessit « in domum ubi rogata non fuerat, et quæ prius frontosa erat ad « perditionem, postea frontosior facta est ad salutem. Quæsivit pia « impudentia sanitatem, irruens quasi importuna convivio, oppor- « tuna beneficio. Noverat enim quanto morbo laboraverat; et illum « ad sanandum esse idoneum ad quem venerat sciebat (*Serm.* 58, « de Temp.). »

(2) « Convivantes non erubuit, nam quia semetipsam intus gra- « viter erubescebat, nihil esse credidit quod verecunderetur foris. »

(3) « Stabat post tergum, indignitatem suam ostendens. »

capillis capitis sui tergebat; et osculabatur pedes ejus; et unguento ungebat (v. 37).

Elle ne profère pas un seul mot. La douleur qui l'étouffe ne lui laisse d'autre voix que celle de ses gémissements, de ses soupirs et de ses pleurs. Mais quel besoin a-t-elle de parler par sa bouche, puisqu'elle parle si haut et si éloquemment par ses actes? En humiliant, par ces démonstrations de pénitence, ce corps qu'elle avait prostitué au péché, ne confesse-t-elle pas assez qu'elle a beaucoup péché, par la vanité de sa parure, par la séduction de ses attraits, par la licence de ses regards, par la sensualité de ses baisers, par la mollesse de sa vie, par l'idolâtrie de toute sa personne? Ne dit-elle pas assez qu'elle est honteuse, repentante de sa mauvaise conduite, et qu'elle en implore le pardon? Car ce qu'elle fait est-il autre chose que changer les enseignes de ses plaisirs en moyens de manifestation de sa douleur, et la matière de sa vanité en matière de sacrifice? Ses yeux, déjà si impudiques, ne savent que pleurer. Elle ne se lasse pas, d'après l'expression de l'Évangéliste, de baiser les pieds du Seigneur; *Non cessabat deosculari pedes ejus.* Et qu'est-ce encore que cela, dit l'Interprète, sinon convertir les impurs baisers qu'elle avait prodigués à ses amants en baisers chastes et suppliants, et vouloir sanctifier ses lèvres, jadis si inverécondes, par le contact de la chair adorable du Seigneur (1)? Oh! qu'il est beau de voir cette femme, naguère si fière de sa naissance, de ses ri-

(1) « Oscula impudica amasiorum convertit in oscula casta et supplicia pedum Christi. »

chesses, de son esprit, de sa beauté, de ses coupables conquêtes, maintenant si humiliée, si anéantie ; ne faisant pas de conditions, se livrant à discrétion au Dieu qui l'a appelée ; voulant être toute à lui, pour se venger d'avoir été toute au monde et au péché ; et, par les sentiments de son affection et de sa douleur, qu'elle répand avec ses pleurs, semblant jurer qu'elle est décidée d'aimer le Seigneur autant qu'elle l'a offensé, et que le nombre de ses péchés sera surpassé par le nombre de ses sacrifices, par les actes de son dévouement! Ainsi les Pères de l'Église se sont fait un bonheur d'illustrer, par de beaux commentaires, les actes de la pénitence de Madeleine, et de s'extasier dessus. Je vais vous édifier en rapportant ici quelques-uns des éloquents passages de ces grands hommes sur ce touchant sujet.

C'est saint Grégoire d'abord qui nous dit : « Lorsque je pense à la pénitence de Marie-Madeleine, je vous assure que j'ai plus envie de pleurer avec elle que de parler d'elle. Car il faut avoir le cœur plus dur que le marbre pour ne pas être attendri, touché, au spectacle de cette pécheresse changée en modèle des vrais pénitents! La pensée fixe sur les torts qu'elle s'est donnés vis-à-vis de Dieu et des hommes, elle ne met même pas de terme au bien, par lequel elle veut les réparer. Elle ne recule pas devant l'inconvenance qu'il y avait à se présenter tout éplorée à un festin. Comprenez donc combien sa douleur doit être grande, pour qu'elle n'ait pas honte de venir répandre et mêler des larmes à la gaieté d'un banquet (1). »

---

(1) « Cogitanti mihi de Mariæ pœnitentia flere magis libet quam

Dans cette circonstance, Madeleine a pratiqué, au plus parfait, au plus héroïque degré, toutes les vertus de l'Évangile avant même la publication de l'Évangile. Elle n'est venue chercher Jésus-Christ que pour obtenir de lui le pardon de ses péchés. Or, dans l'ancienne loi, Dieu n'avait pas conféré, même aux prophètes, la faculté d'absoudre. Madeleine, croyant que Jésus-Christ peut l'absoudre, est donc, d'après l'argumentation de saint Augustin, Madeleine croyant que Jésus-Christ était en même temps vrai homme et vrai Dieu (1). Remarquez encore qu'elle ne prononce pas un mot, parce qu'elle croit que Jésus-Christ, sans qu'elle parle, lit dans son cœur, qu'il connaît les intentions qui l'ont amenée aux pieds de son Sauveur, qu'il connaît la contrition qui brise son âme, la confusion qui l'accable, les désirs qui l'enflamment, les prières qu'elle lui adresse. Mais croire tout cela, c'était aussi croire que Jésus était Dieu.

Saint Chrysostome remarque, lui aussi, que jusqu'à ce moment on ne s'était adressé au divin Sauveur que pour obtenir de sa bonté et de sa puissance des secours et des guérisons du corps. Madeleine a été la première à ne chercher auprès de Jésus-Christ que le pardon, la

---

« aliquid dicere. Cujus enim vel saxeum pectus hujus peccatricis « lacrymæ, ad exemplum pœnitentis, non emolliant? Consideravit « quid fecerit, et noluit moderari quod faceret. Inter epulantes, la- « crymas obtulit. Discite quo dolore ardet quæ flere et inter epulas « non erubescit (*Homil.* XXXIII, *in Evang.*). »

(1) « Quæ sibi peccatum a Christo remitti credidit, Christum non « hominem tantum, sed et Deum credidit. »

grâce et le salut de l'âme (1). Et puisque ce n'est que Dieu qui pardonne le péché, confère la grâce et sauve les âmes, Madeleine recourant la première à Jésus-Christ pour obtenir de lui tout cela, c'est Madeleine le reconnaissant, la première, pour le vrai Messie, et rendant un hommage public, éclatant, à sa divinité. En voilà assez pour la pureté et la perfection de sa foi.

Saint Augustin, en commentant, lui aussi, ces actes de la Madeleine, écrit ce qui suit : « Elle est allée tout droit chercher, non pas la tête, mais les pieds du Seigneur; et par là elle a voulu faire voir qu'en regrettant d'avoir, pendant si longtemps, fait mauvaise route, elle voulait dorénavant suivre les traces sûres de son Sauveur et ses voies droites pour bien marcher. Les larmes par lesquelles elle a lavé avant tout les pieds du Seigneur, et qui se sont écoulées moins de ses yeux que de son cœur, n'ont été qu'une confession tacite de ses péchés. Il est vrai qu'elle n'a pas proféré un seul mot; mais ses actes ont été plus éloquents que les plus longs discours, pour attester à Jésus-Christ tout son attachement et toute sa dévotion (2). »

Il était d'usage chez les Juifs, lorsqu'on se présentait dans une maison où l'on avait été invité à dîner, que le maître de la maison allât à la rencontre des invités,

---

(1) « Prima fuit de qua novimus quod veniæ et gratiæ causa iverit ad Christum (*Homil.* XI *in Matth.*). »

(2) « Non ad caput, sed ad pedes venit, et quæ diu male ambulaverat vestigia recta quærebat. Prius fudit lacrymas cordis et tangit Domini pedes confessionis obsequio. Tacita loquebatur. Non sermonem promebat, sed devotionem ostendebat (*Serm.* 23, inter. 50).

les baisât au front, leur fît laver les pieds (1) et oindre la tête d'huiles parfumées et délicates. Simon le pharisien n'avait rien fait de tout cela avec Jésus-Christ, qu'il avait invité à manger chez lui. Et voici que Madeleine, se substituant elle-même à Simon, prend sa place, et accomplit, d'une manière infiniment plus agréable au cœur du Seigneur, les actes de civilité que le pharisien avait négligé de pratiquer envers le divin

---

(1) Cet usage était inviolable particulièrement lorsqu'il s'agissait de grands dîners. Ainsi, au fur et à mesure que les convives arrivaient dans une grande maison pour y manger, le maître de la maison, après les avoir embrassés et leur avoir donné un baiser en signe de bienveillance, les accompagnait au lavoir, où des domestiques destinés à cela leur lavaient les pieds; et c'étaient des femmes qui remplissaient cette fonction, ainsi que nous l'apprend l'Écriture même (*I Reg.* VIII).

Cet usage tenait peut-être à ce que les Orientaux de ces temps-là, comme aujourd'hui, marchaient généralement les pieds nus, et par conséquent s'empoudraient facilement; ce qui leur rendait nécessaires de fréquentes lotions. Ce lavement fini, d'autres domestiques, d'un ordre plus élevé, apportaient aux convives des parfums ou des huiles odoriférantes, et ils les répandaient sur leur tête et sur leurs mains. C'étaient des essences d'herbes aromatiques, en particulier du nard, mêlées à de la myrrhe. Ce n'était pas seulement en signe de joie et pour procurer aux convives une jouissance, — les Orientaux aimant beaucoup à se parfumer, à se rafraîchir et à se récréer le corps par des odeurs, — c'était aussi une précaution qu'on prenait contre l'ivresse. *Ad impediendam ebrietatem*, dit Cornélius à Lapide. Car les odeurs, on le croyait du moins, empêchent l'ivresse.

On appelait *alabâtres* les fioles contenant ces parfums, parce qu'elles étaient d'alabastrite très-fragile, comme du verre. On pouvait, par conséquent, les casser très-facilement (comme le fit Madeleine à la seconde onction qu'elle pratiqua au Seigneur), particulièrement du côté du col, qui était long et étroit.

Maître. Comme Jésus-Christ même l'a dit, lors de la seconde onction qu'elle lui fit six jours avant sa mort, Madeleine, dans cette première onction, traite le corps du Seigneur comme une chose sacrée, comme une auguste relique, et la plus auguste, la plus sainte de toutes les reliques, comme un corps divin, et lui rend des honneurs divins; car elle ne lui lave les pieds que de ses larmes, ne les lui essuie qu'avec ses cheveux, ne les lui oint et ne les lui baise qu'en tremblant, et avec un religieux respect, avec la plus tendre dévotion.

Elle se fit, dit saint Paulin, des pieds du Seigneur, de ces pieds si purs, si beaux, si délicats, œuvre du Saint-Esprit, une espèce de sanctuaire et d'autel; et c'est dans ce sanctuaire, c'est sur cet autel qu'elle se purifia par ses larmes, répandit son cœur par ses onguents, s'immola par son affection, offrit à Dieu, en un mot, un sacrifice complet. Car, d'après l'Écriture sainte, le cœur attristé par le repentir est, pour Dieu, le plus agréable des sacrifices humains (1). En voilà donc assez encore pour la ferveur de sa religion.

C'est une amende honorable, reprend saint Grégoire, que Madeleine fait; c'est une satisfaction complète qu'elle donne à la justice divine de tous les désordres de sa vie. Ses yeux n'avaient cherché que les objets voluptueux de la terre; et la voilà châtiant ces yeux par les larmes de sa pénitence. Elle s'était servie de ses cheveux pour relever la beauté de sa figure, pour

---

(1) « Ipsos pedes sacrarium et altare constituit, in quibus libavit « fletu, litavit unguento, sacrificavit affectu. » Sacrificium enim Deo (*Psal.* L.) spiritus contribulatus (*Epistol.* IV).

augmenter les attraits de ses séductions; et la voilà humiliant ses cheveux, ne les faisant servir qu'à essuyer les pieds du Seigneur, qu'elle vient d'arroser de ses pleurs. Elle n'ouvrait la bouche que pour tenir d'orgueilleux propos, pour prononcer d'obscènes paroles; et la voilà sanctifiant cette bouche par les baisers religieux et pudiques qu'elle imprime sur les pieds de son Rédempteur. Elle n'avait fait usage des onguents et des odeurs que pour parfumer son corps, pour se donner une jouissance voluptueuse, et la voilà maintenant offrant ces onguents et ces odeurs en l'hommage de son Dieu. En un mot, elle fait des sacrifices par tous les moyens par lesquels elle s'était donné des plaisirs; elle convertit en matière de vertus tout ce qui lui avait servi à multiplier le nombre de ses égarements. Elle a changé en instruments de pénitence, pour le service de Dieu, tout ce qui n'avait été en elle-même qu'un instrument coupable pour l'offenser; et par là cette courtisane si dévergondée est devenue plus pure que les vierges mêmes (1). En voilà donc assez pour l'humilité de sa confession et la sévérité de sa pénitence.

(1) « Oculis terrena cupierat; sed, hos jam per pœnitentiam con« terens, flebat. Capillis ad compositionem vultus exhibuerat; sed « jam capillis lacrimas tergebat. Ore superba dixerat; sed pedes « Domini osculans, hoc in Redemptoris sui vestigio figebat. Unguen« tum sibi pro odore suæ carnis exhibuit; quod ergo sibi turpiter « exhibuerat, hoc jam Deo laudabiliter offerebat. Quot ergo in se « habuit delectamenta, tot de se invenit holocausta. Convertit ad « virtutum numerum, numerum criminum : ut totum Deo serviret « in pœnitentia quidquid ex se Deum contempserat in culpa. Sic « igitur meretrix effecta est honestior virginibus. »

Tout cela est bien admirable, sans doute, dit toujours saint Grégoire; mais tous ces actes extérieurs de pénitence, visibles aux yeux de l'homme, que Madeleine accomplit par son corps, ne sont rien en comparaison des actes intérieurs de la pénitence qu'elle accomplit en même temps par son cœur, et qui n'ont d'autre témoin que Dieu (1); c'est-à-dire que, pendant que Madeleine fondait en larmes, son âme, ainsi que Jésus-Christ va nous le révéler tout à l'heure, était brisée par une immense douleur, parce qu'elle brûlait d'un grand amour.

Saint Hilaire dit aussi : Elle convertit à l'honneur et à la louange du Seigneur tout ce qui lui avait servi aux soins du corps, et lui donna ainsi tous les témoignages d'un cœur profondément dévoué (2).

Le baiser, dit saint Ambroise, est le symbole de la réconciliation aussi bien que de l'amitié et de l'amour. Par cet acte de baiser les pieds du Sauveur, Madeleine, tout en demandant le pardon de ses péchés, a demandé à se réconcilier avec Dieu, à recouvrer l'amitié et l'amour de Dieu (3).

Jésus-Christ, ajoute saint Paulin, n'a pas été touché des parfums de Madeleine, mais de son saint amour (4).

---

(1) « Hæc quidem agebantur exterius, quæ vero revolvebat ejus « intentio, multo ferventiora erant, quæ solus Deus inspiciebat. »

(2) « Omnem curam corporis sui, et totum pretiosæ mentis affec- « tum in Dei honorem laudemque transfudit. »

(3) « Hoc gestu petens peccatorum veniam et reconciliationem : « hujus enim symbolum est osculum æque ac amoris et chari- « tatis. »

(4) « Non unguentum in illa Deus, sed charitatem dilexit (*Epist.* IV). »

C'est donc l'amour pénitent qui vient de prendre, dans son cœur, la place de l'amour coupable ; et dès lors elle se sent possédée par un vif sentiment de pitié religieuse pour Jésus-Christ, de haine profonde pour elle-même, de honte pour ses fautes, de confiance de leur pardon. C'est un ensemble de mille sentiments divers, mais tous purs, tous nobles, tous parfaits, qui étouffent le péché dans la contrition et qui l'effacent par l'amour. En voilà donc assez encore pour la perfection de toutes les vertus intérieures, l'humilité, la confiance, la gratitude, la contrition et la charité.

Enfin, cette scène si touchante a lieu dans un banquet public, en présence de tous les personnages les plus marquants de la ville qui a été témoin de ses désordres ; en voilà donc assez, dit l'interprète, pour la publicité de sa pénitence par laquelle elle répare et efface la publicité de ses scandales (1).

§ 6. La conversion de Madeleine parfaite. — Le monde ne se moque que des conversions équivoques. — La femme vraiment convertie par l'amour de Dieu.

Désormais vous chercherez donc en vain dans Madeleine cette femme éhontée qui promenait ses scandales par toute la Palestine, qui se faisait un titre d'affreuse gloire d'être devenue non-seulement une grande pécheresse, mais aussi le péché permanent, le péché public, le symbole visible du péché de tout un peuple : *Mulier in civitate peccatrix.* Elle a fait un tel chan-

(1) « In publico convivio hos pœnitentiæ actus edebat, ut publica « scandala publica pœnitentia satisfaceret, illaque aboleret. »

gement qu'il n'est plus possible de s'y tromper, et de penser qu'elle pourra jamais redevenir ce qu'elle a été ; qu'il n'est plus possible d'exciter le moindre doute sur la sincérité de son repentir et la constance de sa conversion. Ainsi elle pourra dorénavant suivre partout le Seigneur, l'accueillir chez elle sans le moindre inconvénient pour la réputation de l'un et de l'autre. Le monde pourra bien s'étonner du fait de son retour au Seigneur ; mais il ne pourra pas le nier, et il saura bien à quoi s'en tenir ; il ne pensera rien qui ne soit pur et saint dans les relations de Madeleine avec qui que ce soit. Le monde ne plaisante, et à juste raison, que sur des conversions à moitié ; sur des conversions prétendant demeurer dans un juste milieu entre Dieu et le monde ; sur des conversions produites moins par la haine que par l'ennui, la nausée du péché ; sur des conversions prêtes, dès que le péché aurait revêtu de nouveaux attraits, à revenir sur elles-mêmes, à se démentir elles-mêmes. Mais quant aux conversions que l'amour pénitent a faites, conversions sincères, radicales, complètes, le monde, même le plus léger, sans avoir le courage de les imiter, les admire, les respecte et leur rend hommage.

Remarquez aussi que personne n'a prêché Madeleine, ni ne lui a suggéré de faire ce qu'elle vient de faire. Jésus-Christ seul est allé droit à son cœur, y a allumé le feu de l'amour céleste, et cette flamme sacrée, en dévorant en un instant tout ce qu'il y avait de charnel et de profane dans ce cœur, l'a éclairée en même temps qu'elle l'a purifiée. A la lueur de cette flamme divine, Madeleine comprit tout d'abord ce que,

dans tout ce qu'elle croyait innocent ou indifférent, il y avait de coupable pour elle-même et de dangereux pour les autres et ce qui lui convenait de faire pour s'éloigner du mal, pour s'affermir dans le bien.

Ainsi, il n'est pas nécessaire de tonner, du haut de cette chaire sacrée, contre le luxe ruineux du sexe, contre son immodestie dans les habillements, contre le danger de ses confidences, contre le scandale de ses relations, contre sa fureur pour la danse, les plaisirs et les spectacles. Et les ministres de l'Évangile font bien de ne pas trop insister sur ces sujets, et de réserver à la grâce de Dieu d'instruire là-dessus les femmes mondaines plutôt que de livrer sa parole à leur censure. Pour des femmes que le feu de l'amour divin n'a pas atteintes, les réprimandes, les objurgations sur ces sujets ne produisent aucun bien ; au lieu de convenir de la culpabilité de leurs actes, elles accusent de trop de sévérité nos paroles; elles s'indignent, se roidissent, se révoltent contre l'orateur sacré; mais elles ne se corrigent pas. Quant aux femmes que la grâce a touchées, et qui, ayant répondu à l'appel de la grâce, se livrent à son action, nous pouvons nous reposer sur elle pour l'instruction de ses nouvelles converties. L'amour divin, commençant à les travailler, les instruit. Elles comprennent d'elles-mêmes ce qu'elles doivent désormais s'interdire et ce qu'elles peuvent se permettre. Elles voient bien du mal là où autrefois elles disaient qu'il n'y en avait pas du tout; et le même amour divin qui les éclaire sur leurs devoirs les pousse, les encourage à les accomplir.

Femmes chrétiennes, il y a donc moyen de dire vrai,

il y a moyen de rompre avec le monde, de renoncer au monde pour être toutes à Dieu, sans avoir rien à craindre de l'injustice et de la méchanceté du monde; c'est de se livrer à l'attrait de l'amour divin; c'est d'être pénitent par amour, comme et autant qu'on été pécheur par amour; et l'amour pénitent fera de vous des prodiges de vertu, lors même que l'amour pécheur eût fait de vous des pécheresses monstres ou des monstres de péché : *Mulier in civitate peccatrix.*

DEUXIÈME PARTIE.

LE PARDON ET LA SATISFACTION.

§ 7. Simon le pharisien critiquant Jésus-Christ et Madeleine. — La fausse justice. — Le prêtre doit être reconnaissant à Dieu et indulgent envers les pécheurs. — Jésus-Christ se manifestant Dieu aux traits mêmes auxquels Simon le mésestime comme homme.

Mais, revenons à notre Évangile. Cette conversion paraît une chose si étrange et si difficile au pharisien, qui en était témoin, qu'au lieu de croire Madeleine vraiment convertie, il croit plutôt que Jésus-Christ s'est trompé. Car si ce Jésus, se disait-il, était vraiment ce qu'on le dit, un prophète, il saurait combien est infâme la femme qui est à ses pieds; il saurait que c'est une courtisane célèbre, et il aurait honte de se laisser toucher les pieds par elle; *Hic, si esset propheta, sciret utique quæ, et qualis est mulier quæ tangit eum, quia peccatrix est* (v. 39) (1).

(1) Au sens allégorique, ce pharisien si présomptueux de sa fausse justice signifie, dit saint Grégoire, le peuple juif; et la femme pé-

Voilà donc le pharisien, dit saint Grégoire, confondant dans le même blâme et dans le même mépris et la femme qui était aux pieds du Seigneur et le Seigneur même qui l'accueillit. Le voilà, ce docteur faussement juste et vraiment superbe, faisant à la femme malade un crime de ses infirmités spirituelles, et au Médecin céleste un crime de sa disposition à la guérir. Le voilà, ce censeur impitoyable, nous donnant bien à penser que, si cette femme s'était approchée de lui, il l'aurait chassée à coups de pied (1).

C'est le type, poursuit saint Grégoire, de certains ecclésiastiques qui, pour n'avoir pas fait beaucoup de mal, pour avoir fait quelque peu de bien, sans réfléchir que c'est à la grâce de Dieu qu'ils doivent tout cela, se croient avoir le droit de mépriser ceux qui n'ont pas autant de mérite à leurs yeux, et de repousser avec dédain les pécheurs de la classe inférieure du peuple. Mais c'est l'esprit des pharisiens. Le vrai prêtre de Jésus-Christ, pénétré de son esprit, en voyant les plus grands pécheurs, au lieu de les repousser, doit répandre des larmes sur lui-même, en se souvenant, en présence de leur malheur, que peut-être il est tombé, ou qu'au

---

cheresse, accourant aux pieds du Sauveur et pleurant sa propre faute, signifie la gentilité, convertie au christianisme, « *Mystico intellectu, pharisæus, de falsa justitia præsumens, judaicum populum; peccatrix mulier ad vestigia Domini veniens et plorans, conversam gentilitatem designat.* »

(1) « Ecce pharisæus, veraciter apud se superbus et fallaciter « justus, ægram reprehendit de ægritudine, et Medicum de sub- « ventione. Quæ si ad pharisæi pedes venisset, calcibus repulsa dis- « cederet. »

moins il peut tomber lui aussi dans les mêmes fautes. Le vrai prêtre de Jésus-Christ doit bien comprendre que le même Dieu qui lui a donné la mission de tonner contre les vices lui a fait une obligation de compatir aux misères de la nature humaine. Il y a dans tout pécheur qui se présente à nous deux hommes, l'homme coupable et l'homme qui est notre prochain, notre frère. Eh bien, tout en réprimandant dans le pécheur l'homme coupable, nous devons accueillir, embrasser en lui l'homme prochain, l'homme frère, particulièrement lorsqu'il déteste, par un repentir sincère, le mal qu'il a fait; car alors le pécheur a disparu en lui, pour ne laisser également en lui que notre prochain, qui se met d'accord avec Dieu, en condamnant lui-même, en lui-même, ce que la justice de Dieu condamne (1). »

Voici encore un beau passage de saint Augustin au sujet de la reconnaissance que doit à Dieu l'âme qui n'a pas commis de grands excès, et au sujet de la défiance d'elle-même et de l'esprit d'humilité qu'elle doit toujours garder. Le saint docteur introduit Dieu par-

(1) « Sic quidam sacerdotali officio præditi, si quid fortasse juste « exterius vel tenuiter egerint, protinus subjectos despiciunt, et « peccatores quosque in plebe positos dedignantur. Necesse est autem « ut cum peccatores quosque conspicimus, nosmetipsos prius in « eorum calamitate defleamus, quia fortasse in similibus aut lapsi « sumus, aut labi possumus. Oportet autem ut sollicite discernamus, « quia districtionem debemus vitiis, compassionem naturæ; si enim « feriendus est peccator, nutriendus est proximus, cum jam per « pœnitentiam percutit ipse quod fecerit, jam noster proximus, pec- « cator non est, quia hoc ipse punit quod divina justitia depre- « hendit. »

lant comme suit à cette âme : « Si tu n'as pas été adultère, qui t'a conservée pure? ce n'est qu'à moi que tu dois de ne pas avoir commis d'adultère. Si tu n'a pas trouvé de tentateur, c'est moi qui ai fait que le tentateur te manquât. Si, ayant bien des tentateurs, aussi bien que le temps, l'occasion, l'opportunité de faire le mal, tu ne l'as pas fait, c'est moi aussi qui, t'ayant intérieurement effrayée, t'ai détournée de le faire. Reconnais donc en tout la grâce de Celui auquel tu dois d'avoir évité tous les péchés que tu n'as pas commis et sache bien que, si le Dieu créateur et recteur de l'homme s'éloigne de l'homme, il n'y a pas de si grand péché, commis par un homme, qu'un autre homme ne puisse pas commettre (1). » Mais revenons à Simon.

L'argument qu'il se faisait à lui-même pour conclure au blâme du Seigneur, en présence de la bonté avec laquelle le Seigneur recevait les honneurs que lui rendait Madeleine, se réduisait à ceci : Ou Jésus ne connaît pas cette femme, ou il la connaît. S'il ne la connaît pas, s'il n'a pas pu la deviner, il n'est donc pas un voyant, un prophète. S'il la connaît, et cependant qu'il consente à se laisser toucher par une aussi impure créature, il n'est pas pur lui-même. Mais c'est tout le contraire qui est vrai. Par cela même qu'il se

---

(1) « Adulter non fuisti, servabam te mihi ut adulterium non « committeres. Suasor defuit ; ut suasor deesset, ego feci. Affuit « suasor, non defuit locus, non defuit tempus, ut non consentires, « ego terrui. Agnosce ergo gratiam Ejus cui debes quod non admi- « sisti. Nullum est enim peccatum quod facit homo quod non possit « facere alter homo, si desit Rector, a quo factus est homo (*Loc.* « *citat.*). »

laisse approcher et toucher par Madeleine, Jésus-Christ montre clairement qu'il est non-seulement prophète, mais le Dieu des prophètes; qu'il est non-seulement pur, mais la pureté même. Il se révèle prophète et Dieu, parce qu'il fait voir qu'il connaît le changement qui vient de s'opérer dans cette femme, jadis si coupable; qu'il connaît qu'elle n'est plus pécheresse ni impure, puisqu'elle s'était sanctifiée et purifiée par le repentir (1); qu'il connaît, dit saint Pierre Chrysologue, que cette femme est vraiment Madeleine. Mais Madeleine changée en toute autre femme, et qu'elle est déjà devenue plus sainte et plus pure que l'immonde et orgueilleux pharisien lui-même, qui avait commis les mêmes fautes que Madeleine, et peut-être de plus graves encore (2). Jésus-Christ se découvre encore comme la source de la pureté, dit Cornélius à Lapide, puisqu'il trouve convenable que les impurs le touchent, afin d'être purifiés par lui (3).

Remarquez enfin, nous dit Titus, que Jésus-Christ a pénétré les pensées coupables que le pharisien roulait

---

(1) C'est que la contrition parfaite ne demande pas du temps, dit saint Léon, pour justifier le pécheur et lui obtenir le pardon, même hors du sacrement, puisque le Saint-Esprit nous a fait dire par son prophète : A peine vous aurez commencé à gémir, en vous convertissant, que vous serez sauvés; *Nullas patitur veniæ moras vera conversio, dicente Spiritu sancto per prophetam* . « *Cum, conversus, ingemueris, tunc salvus eris* (Epistol. 91). »

(2) « Erat enim eadem, sed altera; erat mundior et sanctior immundo et superbo pharisæo qui similia et graviora fortasse quam « Magdalena commiserat (*Serm.* 73 et 74). »

(3) « Decebat immundos tangere Christum, ut ab eo mundarentur. »

dans son esprit, puisque l'Évangile nous dit que le Seigneur y répondit sans que Simon les eût articulées : *Respondens autem Jesus* (v. 40). Voilà donc le même Seigneur démontrant qu'il a lu non-seulement dans le cœur de Madeleine, mais dans le cœur de Simon lui-même, et prouvant encore par là qu'il est prophète et le Dieu des prophètes (1) ; et voilà Simon bien coupable de l'avoir si mal jugé.

§ 8. Ineffable bonté avec laquelle Jésus-Christ reprend Simon. — La parabole de deux débiteurs expliquée. — Les dettes du péché. — Comment Madeleine les a acquittées par l'amour. — La contrition et l'attrition.

Cependant l'aimable Seigneur n'aborde pas Simon d'un air courroucé, ne le gronde pas des jugements téméraires qu'il s'est permis contre la Madeleine et contre le Seigneur lui-même. Mais, en vrai médecin charitable des âmes (2), il s'applique, avec la plus grande bonté, à détromper Simon de sa prétendue

---

(1) « Dominus autem non verba ejus audiens, sed cogitationes « inspiciens, Dominum se prophetarum ostendit. »

(2) Voyez donc, nous dit encore saint Grégoire, entre Simon et Madeleine, entre deux pécheurs, le Fils de Dieu assis au milieu, comme un médecin entre deux malades ; avec cette différence que l'un de ces deux malades, Madeleine, connaît bien son état malgré la fièvre de ses vices ; et l'autre, Simon, ne comprend pas le sien, aveuglé qu'il est par la fièvre de son orgueil. En effet, celle-là, en pleurant ses péchés, sollicite le remède de ses infirmités, tandis que celui-ci, enorgueilli de sa fausse justice, ne fait qu'exagérer sa santé : *Inter duos ægros medicus aderat; sed unus, in febre, sensum tenebat, alter sensum perdiderat mentis. Illa quippe flebat quæ fecerat; pharisæus autem, de falsa justitia elatus, vim suæ valetudinis exagerabat.*

justice, à le guérir de son orgueil, c'est-à-dire, d'après la jolie pensée de saint Augustin, que le Fils de Dieu ne voulut pas avoir l'air de dîner *gratis* chez ce pharisien, et par le soin qu'il prit aussi de son âme il voulut le rétribuer largement de son hospitalité (1).

Il réprimande en effet cet injuste censeur, mais sans le froisser; il le confond, mais sans l'abattre; il l'instruit, mais sans l'avilir. Car : Simon, lui dit-il de l'air de la plus grande douceur, j'ai quelque chose à te communiquer : *Simon, habeo aliquid tibi dicere*. Parlez, maître, répondit le pharisien, je suis prêt à vous entendre : *Magister, dic* (v. 40).

Un créancier, reprit le Seigneur, avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, l'autre ne lui en devait que cinquante. Mais n'ayant ni l'un ni l'autre de quoi payer leur dette, il la leur remit à tous les deux tout entière : *Duo debitores erant cuidam fœneratori : unus debebat denarios quingentos, alius quinquaginta. Non habentibus illis unde redderent, donavit utrique* (v. 41-42). Or, il est à supposer que ces deux débiteurs aimaient tous les deux ce créancier, pour avoir mérité qu'il leur remît leur dette. Sur cela, je te fais cette question : Lequel des deux, selon toi, aimait davantage ce créancier généreux? *Quis ergo eum plus diligit* (v. 42)? Je pense, répondit Simon, que celui qui aimait davantage est le débiteur à qui l'on a fait une grande remise : *Respondens Simon dixit : Æstimo quia is cui plus donavit* (v. 43). Tu en as bien jugé, re-

(1) « Quia et ipsum sanare cupiebat, ne gratis apud illum comederet. »

prit Jésus-Christ : *At ille dixit : Recte judicasti* (*Ibid.*). Et, se tournant vers Marie, qui, accablée par la confusion que lui causait la vue de ses péchés, se tenait toujours derrière le Seigneur et n'osait se présenter devant lui ; il la regarda avec l'expression du plus grand intérêt et de la plus grande bonté, et la montrant au pharisien : Simon, lui dit-il, vois-tu cette femme que tu méprises tant dans ton cœur, que tu crois indigne de toucher mes pieds? cette femme vaut, à mes yeux, mieux que toi : *Et conversus ad mulierem* (1) *dixit Simoni : Vides hanc mulierem* (v. 44)? Je suis venu chez toi à ta sollicitation ; et, contre la coutume de la civilité la plus commune, tu ne m'as pas offert de l'eau pour me laver les pieds, tandis qu'elle, quoique je ne fusse pas chez elle, a arrosé mes pieds de ses larmes (2) et les a essuyés de ses cheveux : *Intravi in domum*

(1) « Erat enim retro a tergo, nec audebat ex criminum confu-
« sione coram ejus facie comparere ; et benignis eam oculis respexit
« (*Cornélius à Lapide.*). »

(2) C'est comme s'il lui avait dit, d'après saint Ambroise : Rien n'est plus facile que d'offrir de l'eau, mais il n'est pas aussi facile de répandre des larmes. Tu m'as donc refusé même l'eau que tu pouvais m'offrir chez toi sans te déranger , tandis que cette femme a dû faire bien des efforts sur elle-même pour venir ici laver mes pieds de ses larmes. Heureuse donc cette femme que tu regardes avec mépris et qui cependant est parvenue, par ce lavement de mes pieds, à effacer les taches de son âme, et qui, les ayant essuyés de ses cheveux, a acquis la sainteté par le même moyen par lequel elle avait attiré les jeunes gens au péché : *Facilis est usus aquarum, non est facilis lacrymarum effusio. Tu promptis non es usus ; hæc effudit non prompta. Lavans lacrymis pedes meos, lavit maculas proprias. Tersit comis, et quibus venata est ad peccatum juventutem venata est sanctitatem.*

tuam, aquam pedibus meis non dedisti; hæc autem rigavit pedes meos et capillis suis tersit (*Ibid.*). Tu ne m'as pas donné le baiser de l'amitié, qu'on ne refuse nulle part chez soi aux personnes que l'on considère, tandis qu'elle, dès l'instant où elle est entrée ici, n'a pas cessé de me baiser les pieds : *Osculum mihi non dedisti; hæc autem, ex quo intravit, non cessavit osculari pedes meos* (v. 45). Tu ne m'as pas versé une goutte d'huile sur la tête, tandis qu'elle a parfumé mes pieds des baumes les plus précieux : *Oleo caput meum non unxisti; hæc autem unguento unxit pedes meos* (v. 46).

C'est pourquoi je te dis que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé ; car, d'après la règle que tu viens d'admettre, celui à qui on a remis moins aime moins. Et, s'adressant à Madeleine, l'aimable Seigneur lui dit : Vos péchés vous sont remis : *Propter quod dico tibi : Remittuntur ei peccata multa quia dilexit multum; cui autem minus dimittitur minus diligit. Dixit autem ad illam : Remittuntur tibi peccata* (v. 47 et 48.)

Or tout cela est bien touchant ; mais il est en même temps bien intéressant et bien instructif. Tâchons seulement de le bien comprendre.

Le créancier à qui Jésus-Christ a voulu faire allusion dans cette parabole était Dieu ; ses deux débiteurs lui devant l'un une somme plus forte que l'autre étaient Madeleine et Simon, tous les deux pécheurs, mais Madeleine l'était bien plus que Simon. Car tout pécheur est le débiteur de Dieu, et tout péché est une véritable dette que l'homme qui pèche contracte avec la

justice de Dieu, ainsi que l'a déclaré Jésus-Christ lui-même en nous apprenant à demander à Dieu de vouloir nous remettre toutes nos dettes : *Dimitte nobis debita nostra* (*Matth.*, IV), c'est-à-dire de vouloir bien nous pardonner tous nos péchés.

Les deux débiteurs étaient tous les deux également insolvables, et par là le Seigneur a voulu nous révéler, dit la Glose, la triste condition où tout pécheur se trouve de ne pas pouvoir, par ses seuls efforts, être délivré des dettes, de ses péchés, expier ses péchés, et d'avoir besoin que la miséricorde de Dieu les lui remette (1). Or, le pharisien avait méprisé dans son cœur Madeleine, parce qu'elle était une grande pécheresse ; et dans son cœur même il s'estimait valoir plus qu'elle et il se préférait à elle. Par la parabole des deux débiteurs, Jésus-Christ voulut donc le détromper. Car ce fut lui dire, d'après Titus : Il est vrai que tu n'es pas coupable d'un aussi grand nombre de péchés que Madeleine ; mais, pour être moins pécheur qu'elle, tu n'en es pas moins qu'elle le débiteur de Dieu. N'étant pas sans péché, tu n'es pas non plus sans dettes ; tu n'as pas moins besoin que Madeleine que la miséricorde de Dieu t'en fasse la remise. De quoi et pourquoi t'élèves-tu donc tant dans ton esprit au-dessus d'elle (2) ?

(1) « Nullus enim potest, per seipsum, a debito peccati liberari, « nisi divina gratia veniam consequatur (*Glos. in Caten.*). »

(2) « Neque tu absque debito es. Quid igitur si in paucioribus teneris? Non superbies, quia tu quoque venia eges. » D'après saint Chrysostome, Jésus-Christ nous avertit par cette comparaison que nous devons, en nous convertissant au Seigneur, faire du bien en

En second lieu, par la différence que le Fils de Dieu a signalée entre la manière dont Madeleine venait de le traiter dans une maison étrangère et la manière dont Simon l'avait accueilli chez soi, il voulut lui dire encore ceci : « Simon, il est clair, par ce contraste, que cette femme m'a aimé plus que toi, et même mieux que toi, puisqu'elle a fait ce que j'aime que tout pécheur fasse pour moi, puisqu'elle est venue pleurer devant moi ses péchés, et en a sollicité le pardon. Tu aurais aussi dû en agir ainsi, mais tu ne l'as pas fait ; tu m'as même refusé les marques de la bienveillance la plus ordinaire ; tu ne m'as aimé pas même comme homme, tandis qu'elle m'a reconnu, honoré, aimé comme Dieu. Qu'importe donc qu'elle ait commis un plus grand nombre de péchés que toi, puisque, se reconnaissant plus criminelle que toi et se croyant dans le besoin d'une plus grande miséricorde, d'une plus grande indulgence, elle est venue les provoquer, cette indulgence et cette miséricorde, par des actes de l'amour le plus sincère, le plus respectueux, le plus fervent et le plus parfait? Ces péchés, si nombreux et si graves, lui sont remis en considération de son grand amour : *Remittuntur ei peccata multa quia dilexit multum ;* tandis que toi, si tu te décides à me demander

---

proportion du mal que nous avons fait ; que des grands péchés demandent de notre part une grande pénitence et que, parce que la miséricorde de Dieu nous les a pardonnés, nous ne devons pas moins nous rappeler l'immense dette que nous avons, par ces péchés, contractée avec la justice de Dieu. « Qui vehementer se ingesserunt « malis rursus et bonis vehementer insistant, conscii ad quot debita « se obligaverunt. »

pardon de tes péchés, tu l'obtiendras, il est vrai, toi aussi ; mais en te croyant débiteur d'une petite somme ou moins coupable, tu viendras solliciter avec moins d'amour ma miséricorde et mon indulgence, dont tu croiras avoir moins besoin ; et, par conséquent, en recevant toi aussi ton pardon, comme Madeleine, tu m'auras moins aimé : *Cui autem minus dimittitur minus diligit.* Les péchés donc vous ayant été remis à tous les deux, vous serez sans dettes devant Dieu ; mais il restera à Madeleine le mérite d'avoir plus aimé : *plus diligit* ; elle vaudra, à cause de cela, plus que toi, qui auras aimé moins : *minus diligit.* Tu as donc toujours tort et bien tort de t'élever au-dessus d'elle, puisque cette femme, jadis une si grande pécheresse, est maintenant, à un si beau titre, tant au-dessus de toi : *Vides hanc mulierem ? Dilexit multum.*

Remarquons encore, d'après l'Interprète, que, dans la même parabole, c'est l'amour plus ou moins grand des débiteurs qui a été la cause provocatrice de la remise du créancier. En sorte que, comme il n'y a pas de doute que la remise accordée par le créancier a dû exciter l'amour du débiteur, de même il n'y a pas de doute que c'est l'amour préalablement montré par le débiteur qui a mérité la remise du créancier (1). Et par là notre divin Maître, en nous apprenant que tout péché, quelque grand qu'il soit, peut, comme à la

(1) « Major dilectio debitoris est causa majoris condonationis creditoris, illam enim provocat et allicit. Sicut remissio creditoris parit dilectionem debitoris, ita vicissim dilectio debitoris parit remissionem creditoris. »

Madeleine, nous être remis, nous a appris aussi que, comme à la Madeleine, cette rémission ne nous sera accordée de la part de Dieu que par la voie de l'amour, qu'à la condition qu'un amour sincère et fervent nous aura amenés à ses pieds ; que si nous avons besoin d'un grand pardon, nous ne pourrons l'obtenir qu'en tâchant, à l'imitation de la Madeleine, d'exciter en nous un grand amour, et que ce n'est qu'en partageant son amour que nous pouvons partager son pardon (1) ; c'est-à-dire que l'amour pénitent peut bien être de la contrition ou de l'attrition, de l'amour d'*amitié* ou de l'amour de *concupiscence*, de l'amour plus ou moins grand, plus ou moins parfait : *Plus diligit*, *minus diligit;* mais il est toujours nécessaire, et il n'y a pas de vraie conversion, et on n'obtient pas de pardon, sans aimer (2).

Remarquez enfin, sur ce même trait de notre Évangile, que, dans le Nouveau Testament, le mot « beaucoup, » *multum*, est synonyme du mot « entièrement, » comme le mot « plusieurs » est synonyme du mot « tous. » Jésus-Christ disant que Madeleine a aimé beaucoup et que *beaucoup* de péchés lui ont été remis est donc Jésus-Christ disant que Madeleine a aimé *entièrement*, souverainement, et que tous ses péchés lui ont été remis ; c'est-à-dire, d'après le commentaire des Pères, chez Cornélius à Lapide, que l'amour de Madeleine

---

(1) Voyez la note à la fin de cette Homélie.

(2) « Ut ostenderet non tantum remissa peccata, sed et modum « et viam qua remissa sunt, nimirum per dilectionem, ut illam imi- « temur, ac per ferventem dilectionem mereamur a Deo indulgen- « tiam peccatorum. »

ayant été entier et souverain, il lui a mérité un entier et souverain pardon ; que, comme elle s'est pleinement repentie de tout, elle a tout pleinement expié, et par conséquent tout lui a été pardonné ; que Jésus-Christ non-seulement avait effacé de cette âme pénitente toute tache de ses péchés, mais qu'il lui en avait remis toutes les peines, quelque grandes qu'elles eussent dû être, après de si graves excès ; et qu'elle venait de recevoir une indulgence plénière, un parfait jubilé en récompense d'un amour plein, d'une contrition parfaite ; *Remittuntur ei peccata multa quia dilexit multum.* Tandis que Simon, lors même qu'il se repentît de ses péchés, ayant aimé moins, ou ayant aimé d'une manière imparfaite, ne recevrait qu'un pardon borné à la coulpe de ces mêmes péchés, et qui lui laisserait encore bien des fautes à expier, bien des peines à subir : *Cui minus dimittitur minus diligit.* C'est ainsi que, à cet endroit de l'Évangile, Jésus-Christ lui-même a établi, de la manière la plus claire, la doctrine que professe son Église sur la différence entre la contrition parfaite, fille de l'amour parfait ou de l'amour d'amitié, et la contrition imparfaite ou l'attrition, fille de l'amour imparfait, de l'amour d'espérance et de concupiscence. Doctrine consolante pour les pénitents faibles qui, ne sachant pas s'élever à la perfection de la contrition, n'en restent qu'à l'imperfection de l'attrition. Car cette doctrine les assure que cette imperfection d'amour et de douleur ne les empêche pas de recevoir réellement leur pardon ; *Minus dilexit, minus dimittitur*, lorsque le prêtre de Jésus-Christ, au nom et en vertu du pouvoir qu'il a reçu de Jésus-Christ même,

prononce sur ces pénitents les mêmes mots de Jésus-Christ : Je vous absous de tous vos péchés, *Remittuntur tibi peccata tua.*

§ 9. Simon converti, lui aussi, et recevant son pardon. — Jésus-Christ absolvant Madeleine. — Plénitude et richesse de cette absolution. — Les pénitents formés par l'amour.

Il paraît que cette leçon salutaire du divin Maître ne fut pas perdue pour Simon le pharisien, car il ne répondit rien ; mais, abasourdi, touché, ravi de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, il en fit son profit ; à l'exemple de la Madeleine, il demanda, lui aussi, à Jésus-Christ son pardon ; il l'obtint ; car saint Augustin et d'autres Pères pensent que ce Simon se convertit et obtint son salut (1).

(1) Il n'y a pas de doute que Simon était encore, lui, un pécheur; parce que, dans la parabole par laquelle le Seigneur a voulu le désillusionner et le confondre, il est représenté comme un débiteur, lui aussi; mais il n'y a pas de doute non plus qu'il était moins pécheur que Madeleine, puisque, dans la même parabole, il est le débiteur ne devant que cinquante deniers, tandis que Madeleine est le débiteur qui en devait cinq cents. Il paraît certain encore que Jésus-Christ a pardonné à Simon ses péchés aussi bien qu'à la Madeleine les siens, car, dans la parabole, il est dit que le créancier remit également aux deux débiteurs leurs dettes, *Dimisit utrique.* On peut donc croire que Simon, touché par le spectacle de la pénitence de Madeleine, et éclairé et attiré par la grâce et la parole toute-puissante du Sauveur, s'est converti, lui aussi, a aimé, lui aussi, le Seigneur, mais moins que Madeleine, parce que moins de péchés lui avaient été pardonnés; *Cui minus dimittitur, minus diligit.* Pour moi, je partage l'opinion des interprètes, qui pensent que ce Simon le pharisien, s'étant vraiment converti, comme Madeleine, son ancienne amie, quitta comme elle la ville de Naïm et la Galilée ; qu'il

Mais il n'en fut pas de même des autres pharisiens qui remplissaient la salle du banquet. En entendant Jésus-Christ adresser à la Madeleine cette grande parole que Dieu seul peut prononcer d'une manière absolue et en vertu d'un pouvoir qui lui est propre : « Vos péchés vous seront remis ; » ils en furent scandalisés ; et, se regardant les uns les autres, ils se disaient intérieurement : « Qui est donc cet homme-ci, qui ose s'arroger l'autorité divine même au point de remettre les péchés ; *Et cœperunt qui simul recumbebant dicere intra se : Quis est hic qui etiam peccata dimittit* (v. 49)? Ainsi ces âmes autant aveugles que perverses, au lieu de voir en Jésus-Christ pardonnant les péchés un Dieu véritable, s'obstinent à ne voir en lui qu'un homme usurpant un pouvoir divin. Au lieu de se jeter, eux tous aussi, à ses pieds, en lui disant : « Seigneur, pardonnez-nous, à nous aussi, nos péchés, » ils trouvent mal que Jésus accorde le pardon aux autres ; au lieu de profiter pour le salut de leurs âmes du pardon qui dans ce même moment leur est offert, ils le repoussent, et ils deviennent plus malades, dit saint Grégoire, en présence du grand remède qui peut les guérir. La conversion de Madeleine, au lieu de les toucher, les rend plus obstinés et plus aveugles. Jésus, le céleste médecin, en

---

alla s'établir avec elle dans la Judée, en Béthanie, près de Jérusalem, afin de jouir de la présence et profiter des doctrines du Sauveur ; qu'il rivalisa avec elle de zèle pour honorer le Seigneur, comme il avait conspiré avec elle pour l'offenser ; et que c'est le même Simon le Lépreux chez lequel Jésus-Christ, six jours avant sa mort (*Joan.*, XII), dîna une autre fois en Béthanie, en compagnie de Madeleine, de Marthe et de Lazare (*Vide Cornelium à Lap. hic.*).

gémit dans son cœur de Sauveur, mais il ne leur fait pas le moindre reproche, et, sans faire attention à leur perversité, il revient à celle qui, par son humilité et son repentir, venait d'obtenir sa guérison, il la rassure par l'arrêt miséricordieux de sa piété (1); car, en se tournant vers elle de cet air de bonté infinie qu'il prend lorsqu'il pardonne, Jésus-Christ lui dit : « Femme, levez-vous. La grande foi que vous avez eue en moi, le grand amour que vous me portez vous ont mérité le pardon de tous vos péchés. Le voici donc ce pardon ; il ne s'est pas trop fait attendre ; et dès ce moment sachez bien, femme, que tous vos péchés, comme vous les avez tous détestés, vous ont tous été pardonnés. Allez-vous-en donc en paix. Vous êtes sauvée : *Dixit autem ad mulierem illam : Remittuntur tibi peccata; fides tua te salvam fecit ; vade in pace.* »

O belles et touchantes paroles! C'était lui dire : Heureuse femme, qui ayant cru que moi je suis le Fils de Dieu, pouvant pardonner les péchés, et qui, m'ayant demandé ce pardon avec une confiance parfaite de l'obtenir, l'avez obtenu en effet! Cette foi et cette confiance, que vous venez d'accompagner par des démonstrations d'un grand amour, vous ont établie sur la voie du salut ; et, puisque vous persévérez dans cette voie, je vous prédis dès à présent que vous êtes sauvée : *Fides tua te salvam fecit.* Quant à vos péchés,

---

(1) « Ecce quæ ad medicum venerat ægra sanata est ; sed de sa- « lute ejus adhuc alii ægrotant. Sed cœlestis Medicus ægros non res- « picit quos etiam ex medicamento fieri deteriores vidit. Eam autem « quam sanaverat per pietatis suæ sententiam confirmat. »

ils ont été remis, effacés, de manière qu'il n'en reste pas de trace dans votre esprit. Ainsi, ils ne vous apporteront pas le moindre préjudice ; ils ne vous causeront plus de remords, ils ne déchireront plus votre cœur ; et, dès ce moment, vous entrez dans la possession de la vraie paix, de la paix parfaite, la paix de Dieu, qui est le vrai bonheur de l'âme dans le temps, et les prémices, le gage de son bonheur dans l'éternité : *Vade in pace.*

O bonté de notre divin Sauveur pour cette âme pénitente ! Les pharisiens l'accusent, et Jésus la défend ; les pharisiens la condamnent, et Jésus l'absout ; les pharisiens la méprisent, et Jésus l'exalte ; les pharisiens la disent une grande pécheresse, et Jésus la proclame une grande sainte ; les pharisiens la croient indigne de toucher même les pieds d'un prophète, et Jésus la déclare digne des embrassements et des baisers de Dieu ; les pharisiens voudraient la voir chassée au fond de l'enfer, et Jésus lui ouvre les portes du ciel. *Vides hanc mulierem? Dilexit multum, non cessavit osculari pedes meos. Fides tua te salvam fecit ; vade in pace.*

Mais comment le divin Sauveur, en congédiant Madeleine convertie, ne lui dit-il rien de plus? Comment la renverra-t-il sans lui imposer aucune pénitence pour le passé, sans lui prescrire aucune règle de vie pour l'avenir ? Ah ! c'est que rien de tout cela n'était plus nécessaire.

Rappelons-nous d'abord que Jésus-Christ est Dieu et, par conséquent, que ses œuvres sont parfaites, et que sa parole, puissante et efficace, crée à l'instant

tout ce qu'elle nomme, réalise, accomplit tout ce qu'elle dit. Voilà donc, par les derniers mots du Seigneur, Madeleine changée, transformée en une toute autre femme. La voilà remplie de toutes les vertus cette âme qui, il y a quelques heures, était le repaire de tous les vices (1). Car, d'après les interprètes, Jésus-Christ, en parlant à Madeleine comme il vient de le faire, a détruit en elle toutes ses habitudes vicieuses, tous ses penchants à la luxure, à la gourmandise, à la vanité ; l'a délivrée de toutes les tentations de la chair; lui a inspiré un entier mépris de toutes les choses humaines et terrestres, et a excité en elle le désir des choses célestes et divines; lui a donné une humilité profonde et une chasteté parfaite, un amour ardent pour Dieu et pour Jésus-Christ lui-même, un violent transport de se dévouer entièrement à lui, de ne vivre que de lui et de mourir même pour lui. Or, ayant fait tout cela pour Madeleine, Jésus-Christ n'avait nullement besoin de parler davantage.

En second lieu, il sait bien, ce divin Sauveur, que, comme il vient de le déclarer publiquement, Madeleine

---

(1) O bon et aimable Jésus, s'écrie ici à son tour saint Cyprien ! Madeleine s'est entièrement dévouée à vous, sans rien se réserver d'elle-même ; et vous, le Dieu qui pénétrez les cœurs, faisant attention moins à ce qu'elle faisait qu'au sentiment de l'affection sainte avec lequel elle le faisait, vous l'en récompensiez en oignant par vos inspirations celle qui vous oignit par ses parfums, en lavant par votre grâce celle qui vous lavait par ses larmes, en essuyant à l'intérieur, par votre pardon, cette âme pénitente qui essuyait extérieurement vos pieds par ses cheveux. *Nihil sibi de se retinens, totam se tibi devovit, et tu, affectum potius quam factum attendens, ungebas ungentem, abluebas lavantem, tergebas intrinsecus pœnitentem* (*Tractat.* DE ABLUTIONE PEDUM).

aime beaucoup, et que l'amour est l'âme de sa pénitence, ainsi que le motif de son pardon : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* Il laisse donc à cet amour le soin d'indiquer à cette illustre pénitente les actes par lesquels elle doit recomposer son passé et régler son avenir. Une âme sensible, à laquelle on a beaucoup pardonné, aime beaucoup; et un grand amour sait bien, lui, comment on doit correspondre à un grand pardon : *Cui plus donavit, plus diligit.*

Donnez-moi un grand amour dans l'âme pénitente, et il n'est pas besoin de procéder avec elle par des demi-mesures, d'avoir pour sa faiblesse des égards, de ménager sa susceptibilité. Rien ne lui coûte ; elle ne recule devant aucune difficulté; elle ne refuse à Dieu aucun sacrifice. Nous connaissons cela par expérience. Lorsqu'il se présente à nous, dans le tribunal du pardon, des âmes repentantes et que l'amour divin amène à nos pieds, nous les voyons tomber devant nous de l'air éperdu et éploré d'une grande douleur, s'exhalant en soupirs, en sanglots, se fondant en larmes, de manière à nous faire, nous aussi, pleurer par tendresse avec elles et sur elles. Tout mot que nous leur disons pénètre leur cœur; toute parole de consolation que nous leur adressons les rend plus inconsolables. Nous n'avons pas besoin de leur peindre la laideur du péché ; tout ce que nous pourrions leur dire à ce sujet serait toujours au-dessous de ce qu'elles en pensent elles-mêmes. Nous ne pouvons leur assigner de pénitence si grave qu'elles ne nous prient de leur en infliger une plus grave encore. Le Dieu qu'elles ont offensé, voilà ce qui les préoccupe uniquement, ce qui les afflige ; elles ne

peuvent penser à autre chose, ne peuvent pleurer pour autre chose. Et si nous avons besoin de faire usage de notre autorité sur elles, ce n'est pas pour leur imposer des pratiques sévères, mais pour mettre un frein aux pratiques sévères qu'elles veulent s'imposer elles-mêmes. Ce sont les vraies consolations de notre ministère, dont bien souvent nous sommes aussi confondus que nous en sommes touchés et édifiés.

§ 10. Sentiments de Madeleine après avoir reçu son pardon. — Son amour et sa fidélité pour le Dieu sauveur. — Sa pénitence pendant le reste de sa vie. — Éloge qu'en a fait Jésus-Christ.

En attendant, que dit-elle, Madeleine? En sortant tout émue et mouillée de larmes de la maison du pharisien, et courant chez elle se livrer à toutes les émotions de son cœur pénétré de douleur de ses fautes, de reconnaissance et d'amour pour Jésus-Christ, est-il donc vrai, se dit-elle, que tant d'années d'excès et de désordres, que tant de crimes, de scandales et de luxure m'aient été déjà pardonnés? Et à quelle condition? à quel prix? A-t-il exigé de moi la moindre chose, ce doux et aimable Seigneur? Lorsque je me suis jetée à ses pieds, m'a-t-il chassée ? m'a-t-il fait mauvaise mine? m'a-t-il montré la moindre répugnance? m'a-t-il adressé le plus petit reproche? m'a-t-il dit un seul mot de mes fautes? Oh! avec quelle bonté il m'a accueillie! avec quelle compassion il m'a regardée! avec quel intérêt il a pris ma défense! avec quel bonheur de son aimable cœur il m'a pardonné! avec quelle grâce, en me congédiant, il m'a envoyé la paix, dans un mot plein de charme, avec un regard plein de tendresse! Je

n'ai pas eu le courage de lui demander par ma bouche mon pardon; je ne le lui ai demandé que par mon cœur, par mes désirs de l'obtenir, par mes regrets de m'en être rendue indigne. Et lui, lisant dans mon cœur, a eu la bonté de me l'accorder, et d'une manière publique, solennelle, qui lui a attiré la censure et le blâme de ses ennemis; il m'a même pardonné avant que j'eusse osé lui demander mon pardon; et, pour toute pénitence, il m'a renvoyée en paix : *Vade in pace.*

O Dieu d'infinie bonté! serait-il vrai que votre amitié coûtât si peu? Serait-il vrai que l'on pût passer si facilement des bras de votre justice dans le sein de votre miséricorde? Comment pourrais-je donc me consoler jamais de m'être livrée à tant de perversités envers un Dieu si bon et si rempli de douce bienveillance? O bon et miséricordieux Jésus! O excès de clémence et de pitié! En revanche de l'horrible guerre que je vous ai faite, vous venez de m'accorder la paix! C'est l'unique vengeance que vous avez tirée des crimes par lesquels je vous ai offensé!

La paix, m'avez-vous dit, la paix soit avec toi! va-t'en en paix... La paix à moi? la paix à Madeleine? Ah! c'est dès ce moment où j'ai obtenu la paix avec vous, que je vais commencer la guerre avec moi-même, guerre qui ne finira qu'avec ma vie. Je ne me pardonnerai jamais de ne vous avoir pas toujours connu comme je vous connais, de ne vous avoir pas toujours aimé comme je vous aime. Le pardon même, si prompt, si facile, si complet, si affectueux que vous m'avez donné me fait une obligation de ne rien me pardonner à moi-même. Grottes de Marseille, vous serez

un jour les témoins de la paix que je me destine! J'irai cacher dans votre obscurité la honte de mes crimes, qui ont tant insulté le ciel, souillé la terre, étonné et scandalisé le monde! O mon aimable Sauveur, c'est moi, à présent, qui dois exercer, contre ce corps souillé par tant d'excès, les vengeances de votre justice, que votre bonté ne m'a pas demandées!

C'est dans ces pensées, dans ces sentiments qu'en regagnant sa maison elle se prosterne à terre, embrasse le sol, comme si le Seigneur était là présent, et comme voulant embrasser encore une fois, presser sur son cœur les divins pieds du Seigneur, en disant : « Chers pieds de mon divin Sauveur, qui ne vous êtes jamais lassés de me suivre lorsque je vous fuyais, de me chercher lorsque je m'égarais loin de vous, de me retrouver lorsque je m'étais perdue, de me ressusciter lorsque j'étais morte; pieds adorables, témoins de ma douleur et auprès desquels j'ai trouvé tant de pitié, tant d'espérance, tant de consolations et tant de douceurs, à mon tour je ne vous oublierai jamais; je vous chercherai, je vous suivrai toujours, et, tant que je le pourrai, je m'empresserai de m'asseoir auprès de vous; et vous embrasser, vous baiser, vous arroser de mes larmes sera dorénavant mon unique passion, ma gloire et mes délices! »

Femme d'un cœur aussi grand, aussi reconnaissant et aussi généreux que son esprit était élevé, ne comptant pour rien ce qu'elle venait de faire et ce qu'elle avait résolu de faire bientôt pour Jésus-Christ, elle ne s'expliquait pas comment ce divin Sauveur avait pu la louer en public d'avoir beaucoup aimé : *Dilexit mul-*

tum. Comment, se disait-elle, aurais-je aimé beaucoup, moi qui n'ai même pas encore commencé à aimer ! Ah ! par cette aimable parole, « que j'ai beaucoup aimé, » c'est moins un éloge qu'il a voulu faire de moi qu'un encouragement qu'il a voulu me donner ! une invitation qu'il a voulu me faire, une obligation qu'il a voulu m'imposer ! En prononçant cette douce parole, il a voulu dire moins ce que j'ai été que ce que je dois être ; moins ce que j'ai fait que ce que je dois faire encore. Il ne m'a dit que j'ai aimé beaucoup que pour m'avertir, pour me faire comprendre que désormais je dois beaucoup aimer ; que, m'oubliant, me détestant moi-même, me punissant moi-même de ce que je me suis trop aimée, je ne dois aimer que lui, je dois me dévouer entièrement à lui, me sacrifier pour lui.

C'est ainsi que l'amour pénitent fait jaillir du fond du cœur qu'il possède deux sentiments, qui ne sont qu'un seul et même sentiment, le sentiment d'une immense tendresse pour Jésus-Christ et d'une extrême rigueur pour soi-même.

Depuis ce jour, son château, ses richesses, les commodités de la vie ne furent plus pour elle; tout ce qu'elle possédait fut consacré, hypothéqué au service, au maintien de Jésus-Christ, des apôtres et des pauvres. Elle, toujours modeste dans ses habits, sans autre ornement que les charmes de la sainte pudeur, humble dans ses allures, douce dans ses manières, pieuse et charitable dans ses actes, l'air toujours recueilli, absorbé dans la méditation, la figure pâlie par les jeûnes, les yeux gonflés par l'esprit de pénitence, mais le cœur tranquille, heureux de la paix de Dieu et riche des trésors

de sa grâce et de son amour, elle devint le soutien de la sainte humanité du Sauveur, la compagne inséparable de ses voyages, l'auditeur le plus assidu de ses prédications, le plus fidèle de ses disciples, le plus intrépide de ses confesseurs, le plus zélé de ses apologistes, la plus affectueuse des âmes sublimes qui lui étaient profondément dévouées. C'est très-beau, mais c'est bien naturel. Tout est amour dans cette âme noble et généreuse, dit saint Grégoire. C'est l'amour de Jésus-Christ qui lui a fait détester ses péchés ; et la détestation de ses péchés l'a amenée, l'a élevée à un amour plus grand pour Jésus-Christ. C'est parce qu'elle a beaucoup aimé qu'elle a reçu un grand pardon, et c'est parce qu'elle a reçu un grand pardon qu'elle aime encore davantage. C'est l'amour qui a fait d'elle la pénitente la plus parfaite, et c'est la pénitence qui l'a faite la plus affectionnée des disciples du Sauveur (1).

En laissant à sa sœur le soin de la maison terrestre, elle ne s'occupait que des délices de la céleste maison. Lorsque le divin Sauveur s'arrêtait à son château, on était sûr de trouver Marie toujours à ses pieds, écoutant ses paroles, ravie de sa sagesse, heureuse de son céleste amour, et ne pouvant pour rien au monde se détacher de ces pieds divins ; *Secus pedes Domini, audiebat verbum illius* (*Luc.*, x).

Au temps de la passion, temps de scandale et d'achoppement, où les amis du Sauveur se cachent, les disciples désertent, les Apôtres même l'abandonnent,

---

(1) « Postquam accensa est pœnitentia, in amorem exarsit. »

Madeleine, à la tête d'autres saintes femmes qu'elle encourageait de son exemple, le suit partout, aux tribunaux, au Golgotha, et ne le quitte pas un seul instant. Au Calvaire même, les autres femmes demeurent à une certaine distance du Sauveur crucifié : *Erant mulieres a longe aspicientes* (*Marc.*, xv) ; mais Madeleine, en compagnie de l'auguste Vierge, mère du Sauveur, et de sainte Marie Salomé et de saint Jean, est tout près de la croix, est au pied de la croix, recueillant religieusement les gouttes précieuses du sang divin du Rédempteur, le prix ineffable de son pardon et du salut du monde.

Jésus ayant expiré, Madeleine ne pouvant plus le voir vivant, ne le quitte pas même mort. De la croix, elle l'accompagne au tombeau, veut voir comment on le place dans ce tombeau, et reste pleurant avec Marie Salomé vis-à-vis du tombeau : *Sedens contra sepulcrum* (*Matth.*, XXVII).

Le troisième jour, c'est Madeleine qui, la première, arrive au tombeau et qui en part la dernière. Les apôtres, Pierre et Jean, n'y arrivent qu'après elle et sur l'annonce qu'elle leur apporte que le divin Maître est ressuscité ; car c'est elle qui, après la divine Mère, l'a vu la première; c'est à elle, avant qu'à tout autre, que l'aimable Seigneur s'est manifesté après sa résurrection, parce qu'elle avait été plus que les autres constante à le chercher, fervente à l'aimer.

Après l'ascension du Seigneur au ciel, chassée de Jérusalem et de toute la Palestine par les Juifs, en haine de sa fidélité et de sa foi en Jésus-Christ, et abordant miraculeusement à Marseille, en compagnie

de saint Lazare, son frère, de sainte Marthe, sa sœur, et de saint Maxime et de sainte Marcelle, ses amis dans le Seigneur ; c'est Marie-Madeleine qui, la première, a apporté dans cette belle terre de France la lumière de l'Évangile, l'exemple vivant de la vie sainte et parfaite des disciples de Jésus-Christ, le spectacle nouveau de la vraie pénitence. Et ce fut ce spectacle nouveau d'une femme à la fleur de l'âge, aux traits nobles et délicats, renfermée dans une grotte, morte au monde et à elle-même, et ne vivant, pendant trente ans, que dans la prière et la contemplation, dans le jeûne et dans toutes les pratiques de la pénitence ; ce fut ce spectacle, dis-je, qui bien plus que la prédication de son frère, frappa les yeux et les cœurs de vos pères païens et les attira au christianisme.

Ce sont, mes frères, les prodiges que l'amour pénitent a opérés en Marie-Madeleine. La justice divine ne pouvait pas obtenir de cette âme héroïque plus que ce qu'a obtenu d'elle la miséricorde ; la divine colère ne pouvait être plus sévère pour elle que ne l'a été le divin amour. L'histoire ecclésiastique ne nous offre pas d'exemple d'une pénitence plus noble dans ses motifs, plus efficace dans ses œuvres, plus constante dans sa durée. Voilà ce qu'a été Marie-Madeleine ; et c'est pour cela que les saints Pères et les Docteurs de l'Église en ont fait constamment le sujet de leur admiration et de leurs éloges.

Mais ces éloges de Madeleine par les hommes ne sont rien vis-à-vis des éloges qu'en a faits Dieu même. Jésus-Christ a dit d'elle qu'elle a beaucoup aimé, et que son grand amour pour Dieu lui a obtenu de Dieu un grand

pardon : *Remittuntur ei peccata multa, quia dilexit multum.* Or, aimer Dieu vraiment, et l'aimer beaucoup, c'est le comble du mérite. En voilà donc assez par rapport à la sainteté de Madeleine et à sa perfection.

Saint Jean l'appela « l'âme bien-aimée de Jésus-Christ (1); *Diligebat Mariam Jesus* (*Joan.*, XI). » Comme il s'appelle lui-même « le disciple bien-aimé du même Seigneur : *Discipulus quem diligebat Jesus.* » Or, être le bien-aimé de Dieu c'est le comble de la grandeur. En voilà donc assez par rapport à la gloire de notre sainte et à son élévation. Jésus-Christ même lui a dit : « Votre foi vous a sauvée ; *Fides tua te salvam fecit.* » Mais le Fils de Dieu proclamant d'une manière si absolue le salut d'une âme, c'est le Fils de Dieu la confirmant dans la grâce et l'assurant de son salut éternel. En voilà donc assez par rapport à la certitude du salut de notre pénitente et à sa prédestination. Je dirais même que Marie-Madeleine a été, de son vivant, canonisée par Jésus-Christ lui-même. Car ayant dit d'elle : « Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui « sera jamais ôtée ; *Maria optimam partem elegit, quæ* « *non auferetur ab ea* (*Luc.*, X), » Jésus-Christ a fait d'elle le panégyrique le plus complet (2), l'a déclarée

---

(1) Il arrive souvent, dit saint Grégoire, qu'une âme convertie, après avoir beaucoup péché, devienne, par sa pénitence et sa ferveur, plus agréable à Dieu qu'une âme paresseuse et froide, malgré la pureté de ses mœurs : *Plerumque gratior est Deo fervens post culpam vita quam securitate torpens innocentia.*

(2) Cet éloge est si complet que l'Église l'applique à la Sainte Vierge ; car l'évangile qui contient cette grande parole se lit à la messe du jour de l'Assomption.

une véritable sainte dans le temps et pour l'éternité, et l'a présentée comme telle à la vénération de l'Église.

Mais le Fils de Dieu n'a pas tant exalté Madeleine afin que nous l'honorions seulement, mais aussi et surtout afin que nous l'imitions; ou plutôt afin que nous l'honorions en l'imitant. Car la meilleure manière d'honorer les saints, dit saint Grégoire, c'est de les imiter. Étudions donc encore un peu ce grand et parfait modèle de conversion, afin d'en tirer quelques leçons utiles, quelques règles pratiques pour notre conversion. C'est le sujet de ma dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

L'EXEMPLE.

§ 11. La pénitence intérieure. — Efficacité de l'amour pénitent, et manière de l'exciter dans le cœur.

La pénitence est *intérieure* et *extérieure ;* la pénitence extérieure assujettit la chair à l'esprit ; la pénitence intérieure assujettit l'esprit et la chair, tout l'homme à Dieu.

Il est certain que Madeleine s'est signalée dans ces deux epèces de pénitence. Cependant l'Évangile ne la loue, ne l'exalte que pour sa pénitence intérieure, pour sa pénitence de l'esprit et du cœur, de l'esprit qui a bien cru, du cœur qui a beaucoup aimé : *Fides tua te salvam fecit. Dilexit multum.* Et cela par deux raisons : la première, afin de donner un plus beau et plus puissant attrait à la pénitence en ne la faisant consister que dans la plus noble partie de l'homme, l'esprit, et

dans le sentiment le plus noble du cœur, l'amour ; la seconde raison, c'est pour inspirer un plus grand courage aux pénitents en les faisant passer pour de véritables amants de Dieu.

Ah ! mes frères, lorsque la voix de Dieu vous appelle à la pénitence et que vous commencez à avoir le désir, à former le projet de vous rendre à cette invitation divine, n'allez pas charger votre imagination d'idées d'austérités corporelles, de sacrifices de sang ; mais, par la considération des bienfaits dont Dieu vous a comblés, des dangers dont il vous a délivrés, de sa patience à vous attendre, de sa persistance à vous appeler, de la bonté avec laquelle il vous a conservé une vie que vous avez mille fois mérité de perdre, tâchez d'exciter en vous les sentiments de la reconnaissance et de l'amour ; et cette reconnaissance et cet amour feront jaillir à son tour dans votre cœur ce regret et cette douleur du péché qui fait le vrai pénitent, et qui assure le pardon. Alors cet abandon de relations qui vous ont été si funestes, ce dépouillement d'habitudes invétérées qui se sont converties en vous en une seconde nature, ces restitutions si dures à faire de biens mal acquis, cette fuite des occasions où vous avez mille fois fait une triste expérience de votre faiblesse, cet oubli, ce pardon d'offenses qu'on vous a faites et que vous croyez n'avoir pas méritées, cette confession humble, sincère, complète de toutes vos fautes, ces pratiques de la religion que vous devez reprendre, tous les devoirs, en un mot, que la vraie pénitence vous impose et qui vous préoccupent tant, qui vous effrayent tant et que vous vous représentez

comme impossibles à remplir, vous deviendront faciles par l'amour. L'amour humain est tout-puissant ; rien ne coûte à un cœur qui aime ! Que sera-t-il de l'amour divin que l'onction de la grâce accompagne pour le fortifier et l'affermir ? L'amour humain qui fait opérer tant de prodiges, et bien des fois aussi tant de crimes, ne fournit à l'âme qu'une force factice, qui finit par s'évanouir. C'est la force momentanée que donnent au corps la folie ou les liqueurs spiritueuses. Tandis que l'amour divin produit dans l'âme une force réelle, intrinsèque et par cela même solide et durable. C'est la force du corps résultant d'une excellente constitution, d'une nourriture substantielle et de l'état d'une santé parfaite. L'amour divin non-seulement vous rendra donc faciles les devoirs de la pénitence, mais donnera encore des attraits à ces devoirs qui vous paraissent maintenant si durs et si pénibles ; en sorte que vous vous trouverez même heureux de les remplir.

Et ne dites pas que vous ne demandez pas mieux, mais que votre cœur est devenu si dur que rien ne l'amollit, que rien ne le touche, et que, toujours en proie, quoi que vous fassiez, au dégoût, à l'ennui, à la tristesse, à l'effroi, toujours sensible jusqu'à la lâcheté aux attraits de la chair et de l'homme, il est insensible aux attraits de la grâce et de l'amour de Dieu. Non, non, ce n'est pas vrai. En effet, pendant que je vous parle, pendant que je vous mets sous les yeux les prodiges, les charmes de l'amour pénitent de Madeleine, n'éprouvez-vous pas en vous-même du regret d'être ce que vous êtes, d'avoir fait ce que vous avez fait, et d'avoir oublié, depuis si longtemps, ce que

vous deviez faire? N'êtes-vous pas honteux, ne sentez-vous pas du remords d'avoir, par tant de fautes, offensé Dieu, scandalisé les hommes, contristé l'Église, exposé votre âme à une perte irréparable, d'avoir enfin perdu tous droits au ciel, et mérité l'enfer? N'éprouvez-vous point quelques désirs de revenir sur vos pas? la vertu, la sainteté, le devoir ne vous apparaissent-ils pas pleins de charmes? la condition des serviteurs de Dieu ne vous paraît-elle pas heureuse? Or, tous ces sentiments différents, que dans ces moments vous éprouvez dans votre cœur, ce n'est pas moi qui les y ai excités; ce sont les effets de la voix de Jésus-Christ qui vous appelle, de sa miséricorde qui vous touche, de sa grâce qui vous tend la main. Place donc à la grâce qui descend vers vous, qui vient à vous pour régner en vous. Retirez-vous pendant quelques instants en vous-mêmes, dans quelque coin de votre maison ou d'une église; fermez vos oreilles aux vains bruits du monde et des passions; écoutez la voix céleste qui vous parle, qui frappe à la porte de votre cœur. A l'imitation de Madeleine, représentez-vous devant les yeux, je vous le répète, la vie malheureuse, ignoble que vous avez menée jusqu'ici, le nombre et le prix des grâces dont vous avez abusé, la multitude et la malice des péchés que vous avez commis, les scandales que vous avez donnés, les âmes que peut-être vous avez perdues; souvenez-vous de cette immense miséricorde qui ne s'est jamais lassée de vous supporter, de vous appeler, de vous attendre, de vous protéger, vous toujours ingrats, toujours durs, récalcitrants et rebelles; comparez votre conduite à l'égard de Dieu à

la conduite de Dieu à votre égard ; arrêtez-vous à ces considérations ; tâchez de les approfondir; frappez toujours sur ce dur rocher de votre cœur, et soyez sûrs qu'une veine de componction céleste s'y ouvrira ; et si cela n'arrive pas, si votre cœur ne s'amollit pas, ne s'ébranle pas, criez aux pieds de Jésus-Christ, priez-le qu'il daigne vous frapper lui-même de coups encore plus forts de sa justice et de sa miséricorde, qu'il brise ce cœur qui vous paraît tenir moins de la chair que du marbre; et ce cœur se brisera, l'amour y fera jaillir la source des larmes du repentir, et vous éprouverez alors combien il est doux de pleurer ses péchés par une contrition amoureuse et par un amour pénitent!

§ 12. La sainte colère contre soi-même et le souvenir des péchés commis, deux signes de la vraie pénitence. — Le pénitent qui se ménage et qui oublie ses péchés est un faux pénitent.

Mais l'exemple de Madeleine, tout en vous encourageant, pécheurs mes frères, comme vous venez de le voir, vous donne encore une importante leçon. C'est qu'en vous convertissant, vous devez être sévères envers vous-mêmes, et que c'est à cette condition que vous devez vous prouver à vous-mêmes et aux autres la sincérité de votre conversion. Car, écoutez :

David, le modèle des vrais pénitents de l'Ancien Testament, comme Madeleine l'est de ceux du Nouveau, disait au Seigneur : « Vos colères sont passées en moi ; » *In me transierunt iræ tuæ* (*Psal.* LXXXVII), et par cette profonde parole ce grand théologien de la pénitence nous a révélé l'un des plus mystérieux effets de l'amour pénitent dans l'âme convertie.

Dieu, dit l'Écriture sainte, hait et ne peut que haïr l'iniquité, et par conséquent encore l'homme qui en est souillé; *Odio sunt Deo impius et impietas ejus*. Mais à peine l'homme se repent-il sincèrement de ses péchés que Dieu cesse de le haïr, que sa colère se change en tendresse, sa haine en amour. Mais cette tendresse, cet amour de Dieu pour l'âme repentante la bouleverse, la pénètre de la plus vive reconnaissance, dont l'effet naturel, logique, est de se détester en proportion de l'excès de bonté dont Dieu l'a aimée. L'amitié de Dieu, lorsqu'elle est rendue à l'âme pécheresse, lui imprime un instinct si fort d'amour vers Dieu et de haine envers elle-même qu'elle ne se pardonne jamais d'avoir tant offensé le Dieu qui lui a si facilement pardonné. Elle commence donc à avoir, pour elle-même et pour ses péchés, la colère et la haine qu'en avait Dieu lui-même. Elle commence à se haïr, à haïr ses péchés pardonnés, comme Dieu les haïssait lorsqu'ils étaient commis. Dieu n'est plus en colère, il n'est qu'en paix avec l'âme convertie; et c'est de ce moment qu'elle commence à se haïr, à se détester, comme Dieu la détestait avant sa conversion. Elle se met à la place de Dieu, elle prend à cœur les intérêts de la justice de Dieu; elle venge en elle-même ce que Dieu n'a pas voulu venger, ce que Dieu a pardonné; elle puise dans le cœur de Dieu la haine du péché et du pécheur, s'en pénètre elle-même et la fait éclater en elle-même; *In me transierunt iræ tuæ*. Ce qui a fait dire à Tertullien cette grande parole: « Le vrai pénitent est l'homme en colère contre lui-même, ou l'homme ne se pardonnant pas à lui-même d'avoir offensé le Dieu qui

pardonne, ou l'homme se détestant, pour satisfaire à Dieu, en proportion de ce qu'il s'est aimé pour l'offenser; *Pœnitens est homo irascens sibi.* »

Je vous laisse à décider, d'après cela, ce qu'on doit penser de ces pénitents qui, après leur conversion, continuent à s'aimer eux-mêmes, à avoir tous les égards pour eux-mêmes, à se ménager, à se caresser eux-mêmes comme avant leur conversion, au point qu'ils n'osent pas se faire la plus petite violence, s'interdire le moindre plaisir, s'imposer la plus petite privation, le plus petit sacrifice; qui, trouvant trop sévère le confesseur, trop lourde et trop longue la pénitence qu'il leur a infligée, ne l'accomplissent qu'avec impatience, avec peine, ou l'ajournent d'un temps à l'autre, et finissent par ne l'accomplir point du tout. Ah! ces hommes ne se haïssent donc pas encore; ils ne sont pas en colère contre eux-mêmes. Ils ne trouvent rien à devoir payer, à devoir expier en eux-mêmes. Ils sont en paix avec eux-mêmes. Ils s'aiment encore follement eux-mêmes; ils ne sont donc pas de vrais pénitents, ou ce sont des pénitents que l'amour pénitent n'a pas faits. Car le propre de l'amour pénitent, c'est d'inspirer au pécheur, de faire passer dans le cœur du pécheur la colère de Dieu contre le pécheur et le péché; *In me transierunt iræ tuæ.* C'est de mettre le pécheur converti en une sainte colère contre lui-même; *Est homo irascens sibi.* Sainte colère, dis-je, parce que cette colère est de l'amour véritable, de l'amour utile, de l'amour ordonné que, à la place de l'amour désordonné, Dieu inspire et que le pécheur se doit à lui-même; *Ordinavit in me charitatem.*

Souvenez-vous encore que David avait été assuré par le prophète Nathan que Dieu avait eu miséricorde de lui, et qu'il lui avait pardonné son péché ; *Dominus quoque transtulit peccatum tuum* (II *Reg.*, XII, 13). Et cependant David ne cessa jamais, jusqu'à la fin de sa vie, d'implorer la grande miséricorde de Dieu, de prier ce Dieu d'une infinie bonté d'avoir pitié de lui et d'effacer son iniquité : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam ; et secundum multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam* (*Psal.* L, 1, 2).

Saint Pierre aussi, après la résurrection du Seigneur, avait été assuré par les anges et par le Seigneur lui-même que son péché lui avait été pardonné. Et cependant, ainsi que nous l'atteste saint Clément, son disciple, l'Apôtre pénitent ne cessa jamais de pleurer son reniement et son parjure, au point que les larmes qui coulaient toujours de ses yeux avaient formé deux sillons sur sa figure, et que, tant qu'il vécut, il eut la coutume de se lever toujours au milieu de la nuit au chant du coq, et, se prosternant à terre, il demandait à Jésus-Christ de lui pardonner.

Enfin, Marie-Madeleine avait été, comme on vient de l'entendre, assurée de la bouche de Jésus-Christ lui-même que tous ses péchés lui avaient été pardonnés, et qu'elle était rentrée en grâce, en paix avec son Dieu : *Remittuntur tibi peccata tua; vade in pace;* et cependant elle ne cessa, pendant les trente ans qu'elle passa encore sur la terre, de demander toujours le pardon qu'elle avait obtenu, de faire pénitence de ses péchés qui lui avaient été remis. Cela, sans doute, peut

vous paraître étrange, mes frères; et pourtant, c'est encore là un des effets de l'AMOUR PÉNITENT et la preuve la plus certaine de sa présence et de son empire dans l'âme convertie.

L'amour pénitent, par cela même qu'il obtient tout de suite le pardon des péchés, ne cesse jamais de pleurer les mêmes péchés qui lui ont été si promptement pardonnés.

Il paraîtrait que les péchés confessés et pardonnés ne devraient plus revenir à la mémoire et devant les yeux du pécheur pénitent. Point du tout, mes frères, ce n'est, au contraire, que lorsqu'il les a confessés et qu'il en a reçu le pardon que ces péchés se redressent plus vivaces devant ses yeux, lui apparaissent dans toute leur laideur et leur difformité ; c'est alors qu'il aime à les avoir toujours présents et qu'il a plus d'envie de les pleurer, parce que c'est alors qu'il les connaît mieux comme des actes monstrueux contre un Dieu qu'il a expérimenté si bon et si facile à les pardonner; *Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper*, disait David.

Comprenez bien cela, mes frères, car cela est grave, fort grave, sachez-le bien; et cela doit inspirer une juste défiance de la sincérité de leur repentir à ces pécheurs qui, après la confession, ne se souviennent plus de l'immense multitude des œuvres d'iniquité dont ils se sont confessés. « Nous nous en sommes confessés, » vous disent ces braves pénitents. Mais êtes-vous certains que toutes ces œuvres d'iniquité vous ont été pardonnées? Non, vous ne l'êtes pas, et vous ne pouvez pas l'être : n'étant pas certains d'avoir

accompli les conditions auxquelles le pardon a été promis, comment les mettez-vous donc sur le compte de dettes payées, de parties acquittées ?

La vraie conversion ne consiste pas dans la confession seule, mais dans la détestation du péché. La grâce du pardon n'est pas accordée au pécheur qui ne fait que confesser le péché, mais au pécheur qui, en confessant le péché, désavoue, regrette et abhorre le péché. Il y a des cas où, tout en le voulant, on ne peut pas se confesser ; et alors la contrition du péché avec le seul désir de la confession suffit, tandis que la confession ne suffit jamais sans la contrition. Dans tous les temps, dit le saint concile de Trente, la contrition et la détestation du péché ont été absolument nécessaires, ont été de l'essence de la vraie pénitence. Point de pardon du péché donc sans le repentir sincère du péché. Or, sur la présomption que vos péchés vous ont été remis, vous prenez le parti de ne plus penser à vos péchés ; et moi, de ce que vous ne pensez plus à vos péchés, j'en conclus que très-probablement vos péchés ne vous ont pas été remis ; car vous n'avez pas eu, vous n'avez même pas dans ce moment une douleur, un regret ou une contrition sincère de vos péchés. Et pourquoi ? parce que je sais que le pardon du péché est un si grand acte de miséricorde de la part de Dieu, et qu'il imprime un tel sentiment de reconnaissance dans l'âme qui en est l'objet, une telle horreur de son ingratitude et de son aveuglement, qu'elle ne peut jamais se rappeler combien fut doux le pardon sans se rappeler combien fut grave le péché, et qu'elle se souvient toujours et de la bonté de Dieu pour l'aimer et

de son péché pour le détester. Comme, ainsi qu'on vient de le voir, Dieu cesse d'être en colère contre le pécheur dès que le pécheur commence à se mettre en colère contre lui-même ; *Pœnitens est homo irascens sibi ;* de même Dieu ne se rappelle plus les péchés commis pour les punir dès que le pécheur s'en souvient toujours pour les détester. En sorte que le souvenir du péché est un signe de la reconnaissance de l'âme qui en a reçu le pardon, et par conséquent de la détestation du péché ; et par conséquent aussi l'oubli de ses propres péchés est un signe qu'on ne regrette pas beaucoup de les avoir commis, qu'on n'en est pas vraiment repentant ; et dès lors c'est un signe qu'ils n'ont pas été pardonnés.

Cela vous explique pourquoi les plus grands pénitents du Nouveau Testament, tels que saint Pierre, saint Augustin, sainte Marie l'Égyptienne, sainte Marguerite de Cortonne, saint Ignace, saint François de Borgia, saint Camille de Lellis, aussi bien que la Madeleine, n'ont jamais oublié d'avoir été pécheurs, ont toujours pleuré leurs péchés, et à ce signe l'Église les a reconnus pour de vrais pénitents, à qui Dieu avait pardonné et que Dieu a sauvés.

§ 13. Comment le vrai pénitent doit répéter les actes de Madeleine envers Jésus-Christ. — Les odeurs. — Les pieds du Seigneur et les cheveux de l'homme, au sens allégorique. — Bonheur de la vraie pénitence.

Ah ! que ne marchons-nous donc sur les traces de ces illustres pénitents et particulièrement de Marie-Madeleine ! Le Fils de Dieu, en l'indiquant au pharisien, c'est à nous tous aussi qu'il l'indique de son doigt

divin; c'est à nous tous aussi qu'il dit : Voyez-vous cette femme? *Vides hanc mulierem?* Regardez-la bien : ce n'est qu'une femme, un être faible et délicat qui vous prêche d'exemple, et qui vous dit comment on doit satisfaire à Dieu lorsqu'on a eu le malheur de l'offenser. Vous n'avez donc plus le droit, vous hommes, de prétexter la faiblesse de la nature, la délicatesse de la complexion, pour vous soustraire aux rigueurs, aux sacrifices de la pénitence. Il est vrai que Dieu n'exige pas de tout le monde la pénitence extérieure de Madeleine. Mais ce grand exemple d'une âme pénitente qui, selon le monde, aurait fait trop, n'est-il pas un sujet de confusion et de condamnation en même temps pour des pécheurs et des pécheresses qui ne font rien? Ah! que ne confessons-nous au moins, comme Madeleine, nos péchés aux pieds du Seigneur? Ayant offensé comme elle et plus qu'elle peut-être ce Dieu de majesté, que ne pleurons-nous aussi nos péchés comme elle et avec elle? Doit-il donc, le Seigneur, voir toujours ses saintes lois violées par nos désordres, et ne doit-il voir jamais ses pieds arrosés de nos larmes? *Aquam pedibus meis non dedistis.* Doit-il donc nous voir toujours péchant, mais ne nous repentant et ne pleurant jamais?

Venez donc, pécheurs mes frères, venez, vous dit saint Ambroise, offrir au Seigneur, une bonne fois, l'hommage de votre pénitence, après l'avoir tant insulté par vos crimes. Accourez partout où vous entendrez raisonner le nom adorable de Jésus-Christ. Jetez-vous à ses pieds divins, c'est-à-dire recueillez avec soin jusqu'aux derniers mots de sa sagesse, jusqu'à la plus

humiliante de ses doctrines, jusqu'à la plus dure de ses lois ; CONFESSEZ, en les pleurant, vos péchés (1).

Oh ! la belle et précieuse chose que les saintes larmes de la pénitence, poursuit le même Père, puisque nous pouvons par elles non-seulement laver nos crimes, mais aussi découvrir les traces du Verbe céleste, connaître ses pas et le suivre ! Oh ! la belle et précieuse chose que les saintes larmes de l'amour pénitent, puisqu'elles ne sont pas seulement la rédemption des pécheurs, mais aussi la nourriture et la consolation des justes (2) ! Pour saint Bernard, les larmes des pécheurs convertis sont la liqueur délicieuse des Anges (3). Et saint Chrysostome, en réfléchissant aux larmes de Madeleine : O larmes heureuses, s'écrie-t-il, que l'efficacité des larmes de la pénitence est grande ! Comme à une pluie torrentielle succède une grande sérénité dans le ciel, de même, après qu'on a beaucoup pleuré ses péchés l'obscurité du crime disparaît, et il se fait une grande tranquillité dans l'âme. Ah ! comme la première fois nous n'avons pu être purifiés que par l'Esprit et l'eau du baptême, de même, étant tombés de nouveau dans le péché, nous ne pouvons être purifiés

---

(1) « Defer tu, post peccata, pœnitentiam; ubicumque audieris « Christi nomen, accurre. Accurre ad pedes : hoc est, vel extremam « partem quære sapientiæ; lacrymis CONFITERE peccata. »

(2) « Bonæ lacrymæ! quæ non solum nostrum possunt lavare de- « lictum, sed etiam Verbi cœlestis rigare vestigium, ut gressus ejus « nobis exuberent! Bonæ lacrymæ! in quibus non solum redemptio « peccatorum, sed etiam justorum refectio est ! »

(3) « Lacrymæ pœnitentium sunt vinum angelorum (*Serm.* XXX, « *in Cantic.*). »

une seconde fois que par la CONFESSION et les larmes de la pénitence (1). Quant à moi, disait à son tour saint Augustin, je déclare avoir appris, par ma propre expérience, que les larmes de la pénitence sont plus délicieuses que tous les plaisirs, que les jouissances des spectacles (2).

Mais avec les larmes il faut apporter l'onguent. Or, que signifie l'onguent, dit saint Grégoire, si ce n'est l'odeur du bon exemple, la bonne opinion qui suit la pratique des œuvres vertueuses? Lors donc que nous faisons le bien de manière à édifier l'Église, à remplir l'Église de la bonne opinion de nos vertus, nous répandons vraiment un onguent précieux sur le corps du Seigneur. Car le corps mystique du Seigneur, c'est l'Église (3). Il est dit de Madeleine qu'en pleurant ses péchés elle est restée tout près des pieds du Seigneur. Or si, après avoir péché, dit encore saint Grégoire, nous nous convertissons à la vraie pénitence, nous aurons, nous aussi, le même bonheur de rester tout près des pieds du Seigneur, parce que, dès le moment où nous sommes à lui, nous suivons ses traces et mar-

(1) « Sicut ubi vehemens imber proruperit fit serenitas, sic, la-« crymis effusis, apparet tranquillitas et perit caligo reatuum; et si-« cut per aquam et Spiritum, sic per lacrymas et CONFESSIONEM « denuo mandamur (*In Caten.*). »

(2) « Dulciores mihi sunt lacrymæ pœnitentis quam gaudia thea-« trorum. »

(3) « Quid aliud unguento nisi bonus odor opinionis exprimitur? « Si igitur recta opera agimus, quibus opinione boni odoris Eccle-« siam respergimus, quid in corpore Domini nisi unguentum fundi-« mus! »

chons avec lui (1) ; et marcher avec Jésus-Christ, c'est l'aimer. Ah ! oui, nous dit saint Paulin, à l'exemple de la Madeleine, aimons, nous aussi, Jésus-Christ, car l'aimer, c'est nous acquitter d'une dette ; baisons Jésus-Christ, car le baiser c'est la perfection de la chasteté ; unissons-nous à Jésus-Christ, car l'épouser, c'est la gloire de la virginité ; soumettons-nous à lui, car se soumettre à lui c'est s'affranchir du monde et dominer l'univers ; mourons avec lui, car mourir avec lui, en qui réside la vie, c'est vivre de lui et en lui, qui a daigné à son tour mourir, lui, le premier, en nous et pour nous (2).

Enfin l'AMOUR pénitent ne sépare pas la charité de Jésus-Christ de celle des pauvres ; et c'est cela encore que Madeleine nous prêche par son exemple. Car, d'après la belle pensée que saint Grégoire a empruntée à saint Augustin, les pieds du Seigneur signifient encore les plus petits, les plus humbles des serviteurs de Dieu, les pauvres et les malheureux. Les larmes sont encore l'expression de la compassion ; les baisers sont le signe et le témoignage de l'amour. Les cheveux, qui sont des superfluités du corps nullement nécessaires pour vivre, signifient aussi le surplus de nos revenus et de

(1) « Secus pedes mulier stetit. Et nos, si ad veram pœnitentiam « post peccata convertimur, jam retro secus pedes stamus ; quia ejus « vestigia sequimur. »

(2) « Jesum amemus, quem amare debitum est. Jesum osculemur, « quem osculari castitas est. Illi copulemur, cui nupsisse virginitas « est. Illi subjiciamur, sub quo jacere supra mundum stare est. Illi « commoriamur, in quo vita est, in quo et mortui vivimus, qui vicissim nobis hoc esse dignatur (*Loc. citat.*). »

nos biens. Donc l'une des manières très-agréables au cœur de Jésus-Christ de laver ses pieds par nos larmes, d'y imprimer des baisers respectueux et de les essuyer de nos cheveux, c'est de nous incliner, de descendre, par les sentiments de la compassion et de la charité, jusqu'aux dernières classes des fidèles, jusqu'aux indigents et aux infortunés; de les secourir du superflu de nos ressources, et de respecter et de chérir comme nos frères ceux que nous avons secourus comme des malheureux (1). Voilà ce que nous devons faire à l'exemple de Madeleine, et par là nous partagerons ses récompenses. Les mots que le divin Sauveur a adressés à Madeleine, en lui disant : « Votre foi vous a sauvée ; allez en paix, » n'ont pas été prononcés seulement pour elle. Ces mots délicieux nous regardent, nous aussi. Notre humble foi, rehaussée par la confiance, embellie par l'amour, réalisée par les œuvres, nous justifiera, disait saint Paul, et en nous justifiant nous mettra en possession de la paix auprès de Dieu; *Ut justificati ex fide, pacem habeamus apud Deum* (*Rom.*, v). Cette paix divine, dit encore saint Paul, dont les charmes, les délices spirituels surpassent infiniment les charmes et les délices sensibles, remplira d'elle-même, possédera notre intelligence et notre cœur : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum*, *possideat*

(1) « Lacrymis Domini pedes rigamus, si quibuslibet membris « Domini compassionis affectu meditemur. Capillis pedes Domini « tergimus, cum sanctis ejus, quibus ex charitate compatimur ex his « quæ nobis superfluunt, miseremur. Osculatur mulier pedes quos « tersit, quod nos quoque plene agimus si studiose diligimus quos « ex largitate sustinemus. »

corda vestra et intelligentias vestras (*Philip.*, IV). Car cette paix c'est l'harmonie, c'est l'ordre entre la nature et la grâce, entre l'âme et le corps, entre la raison et la foi, entre la crainte et l'espérance, entre l'homme et Dieu, entre l'homme et l'homme même. C'est l'harmonie, c'est l'ordre dans tout l'homme par l'amour, ordonné lui-même par la grâce; *Ordinavit in me charitatem.*

Courage donc, mes frères, accourons tous aux pieds du Seigneur, encore chauds des larmes et des baisers de l'amour pénitent de Marie-Madeleine. Il est ici, parmi nous et avec nous, ce même Jésus, prêt à accueillir nos larmes, nos baisers, notre repentir et notre amour.

O doux et aimable Jésus, percez notre cœur par un de ces traits qui font jaillir les larmes de tout cœur qu'ils blessent. Faites tomber sur nous une étincelle de ce feu sacré, de cet amour pénitent dont les pleurs sont si efficaces à obtenir le pardon et l'empressement si généreux, pour correspondre au pardon qu'on a obtenu. Afin que nous aussi méritions de recevoir de votre miséricorde la paix de l'âme dans le temps et le salut dans l'éternité ; *Fides tua te salvam fecit; vade in pace;* et puissions-nous vous remercier pour toujours de nous avoir convertis, de nous avoir sauvés par l'amour; *Ordinavit in me charitatem.* Ainsi soit-il.

NOTE DE LA PAGE 433.

LA CONTRITION ET L'ATTRITION.

La crainte, d'après les théologiens, est de trois espèces : *mondaine*, *filiale* et *servile*. La crainte *mondaine* est la crainte des peines dont les créatures nous menacent, qui nous induit à commettre même le péché, afin d'éviter ces peines. La crainte *filiale* est la crainte du péché en tant qu'il est l'offense du Dieu souverainement bon et parfait, qu'on aime au-dessus de toutes choses. La crainte *servile* est la crainte des châtiments que Dieu réserve au péché. Luther et d'autres hérétiques ont soutenu que cette crainte *servile* est mauvaise et qu'elle rend l'homme hypocrite. Mais ces prétendus théologiens n'ont pas fait attention que la crainte *servile*, elle aussi, est de deux espèces : SERVILEMENT *servile*, ou SIMPLEMENT *servile*. La crainte SERVILEMENT *servile* est celle qui nous fait redouter le péché à cause des peines qu'il entraîne, mais de manière qu'on serait actuellement prêt à pécher si ces peines n'existaient pas. Or il n'y a pas de doute que cette espèce de crainte est mauvaise et insuffisante pour obtenir le pardon, parce qu'elle renferme l'amour, l'attachement au péché ; et il est certain que le péché n'est, ne peut être pardonné, à moins qu'il ne soit réellement et souverainement détesté. Mais quant à la crainte SIMPLEMENT *servile*, par laquelle on redoute la peine pour elle-même et le péché au-dessus de toute peine ; elle est bonne, car le concile de Trente en parlant de la *douleur imparfaite* du péché, fondée sur cette crainte, a dit : « La contrition imparfaite, qui s'appelle *attrition* « parce qu'elle se conçoit communément ou par la considération de « la laideur du péché, ou par la peur de l'enfer et d'autres peines, « si elle exclut la volonté de pécher et renferme l'espérance du « pardon, est un don de Dieu, et une impulsion du Saint-Esprit, « qui n'habite pas encore dans l'âme, mais qui la meut ; et par ce « secours le pénitent se fraye la voie à la justification ; *Contritio* « *imperfecta, quæ* ATTRITIO *dicitur, quoniam vel ex turpitudinis* « *peccati consideratione, vel ex gehennæ et pœnarum metu cummuniter concipitur, si voluntatem peccandi excludit cum spe veniæ,* « *est donum Dei, et Spiritus sancti impulsus : non adhuc quidem in-*

« *habitantis, sed moventis; quo pœnitens adjutus, viam sibi ad justi-*
« *tiam parat* (sess. IV, c. 4). »

Mais tout cela admis, il n'en est pas moins vrai que, comme saint Augustin l'a dit, la seule charité de Dieu détruit le péché; que notre âme, laide par l'iniquité, devient belle par cette charité; que notre réconciliation avec Dieu, notre réintégration dans l'amitié de Dieu ne se fait que par l'amour; et que l'amour c'est la mort de tous les vices et la vie de toutes vertus; « Tota charitas exstinguit delicta. « Anima nostra fœda per iniquitatem, amando Deum pulchra effici- « tur. Diligendo amici facti sumus (*Tract.* 1 *et* 9 *in Epist. Joan.*). « Charitas est mors vitiorum, vita virtutum (*De Laudib. Charitat.*). » Et saint Pierre Chrysologue a dit aussi : « Voulez-vous être absous, « aimez ; *Si vis absolvi, ama.* »

L'amour de Dieu est aussi de deux espèces : tantôt c'est l'amour de charité ou d'amitié, tantôt c'est l'amour d'espérance ou de concupiscence. L'amour d'amitié c'est l'amour par lequel on aime Dieu au-dessus de tout pour lui-même, ou bien parce qu'il est souverainement bon et parfait. L'amour de concupiscence est celui par lequel on aime Dieu au-dessus de tout, comme souverain bien par rapport à nous. L'amour de la première espèce se dit l'amour parfait, celui de la seconde espèce se nomme amour imparfait. L'amour parfait de Dieu produit la douleur parfaite du péché ou la contrition proprement dite; l'amour imparfait ne produit que la douleur imparfaite ou l'attrition. La contrition, unie au désir et à la résolution de se confesser, justifie le pécheur avant même qu'il ait reçu l'absolution, et fait ce qui est arrivé à la Madeleine ; et par conséquent, comme l'a remarqué un savant théologien, en lui disant : « Vos pé- « chés vous sont remis, » Jésus-Christ ne l'a pas justifiée à cet instant même; il n'a fait que déclarer et confirmer la justification qu'il lui avait antérieurement conférée à cause de sa contrition parfaite : « Illis verbis Magdalenam non primo justificavit, sed solum priorem « justificationem declaravit et confirmavit (ANTOINE, *De sacram. pœ-* « *nitent.*, art. V, 3). » L'attrition ne justifie le pécheur qu'avec la confession et par l'absolution du prêtre. Mais cette attrition ou douleur imparfaite, qui, unie à l'absolution sacramentelle, suffit à la justification du pécheur, n'en est pas moins, n'en doit pas moins être de l'amour, de l'amour imparfait si vous voulez, de l'amour de

concupiscence, mais toujours de l'amour, ce qui a fait dire au théologien précité que toute *attrition* n'est pas suffisante pour obtenir le pardon des péchés mortels, même dans le sacrement de la pénitence ; mais qu'il faut avoir pour cela une attrition appréciativement souveraine, renfermant avec la crainte de l'enfer quelque amour de Dieu ; et que cette attrition seulement, procédant d'un certain amour de Dieu, est une disposition suffisante pour obtenir la justification dans le sacrement ; « Ad remissionem peccatorum mortalium in « sacramento pœnitentiæ obtinendam non sufficit quælibet attritio, « sed requiritur attritio appretiative summa quæ, præter metum « gehennæ, includat aliquem Dei amorem. Sola attritio ex aliquo « Dei amore est dispositio ad justificationem in sacramento suffi- « ciens (artic. VII, § 1). » L'assemblée du clergé de France de l'année 1700 a dit : Nous croyons devoir avertir et enseigner, d'après le saint concile de Trente, que personne ne doit croire d'avoir bien reçu le sacrement si, outre les actes de foi et d'espérance, il n'a au moins commencé à aimer Dieu comme la source de toute justification : « Ex sancta synodo Tridentina monendum et docendum duxi- « mus ne quis putet in sacramento se esse securum si, præter fidei et « spei actus, non incipiat diligere Deum tamquam omnis justifica- « tionis fontem. » La raison de tout cela, dit toujours Antoine, est bien simple et bien claire. Tout péché n'est qu'un acte par lequel l'homme tourne le dos à Dieu et s'attache à la créature. Il est donc nécessaire, afin qu'il reçoive le pardon, que non-seulement il se détache de la créature, mais aussi qu'il revienne à Dieu, en l'aimant au moins comme son souverain bien et en plaçant en lui son dernier bonheur ; « Per peccatum homo avertitur a Deo et convertitur ad « creaturas. Ergo, ut remissionem obtineat, debet non solum averti « a creatura, sed converti ad Deum, ipsum saltem amando ut sum- « mum bonum et in eo suam beatitudinem statuendo (*loc. cit.*). » C'est ainsi que toute conversion sincère ne s'opère au fond que par l'amour et que l'on n'est pas un vrai pénitent, et que l'on n'obtient pas de pardon, sans aimer.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

TROISIÈME HOMÉLIE.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

CINQUIÈME HOMÉLIE.

SIXIÈME HOMÉLIE.

SEPTIÈME HOMÉLIE.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Ce, rue des Poitevins, 6.



